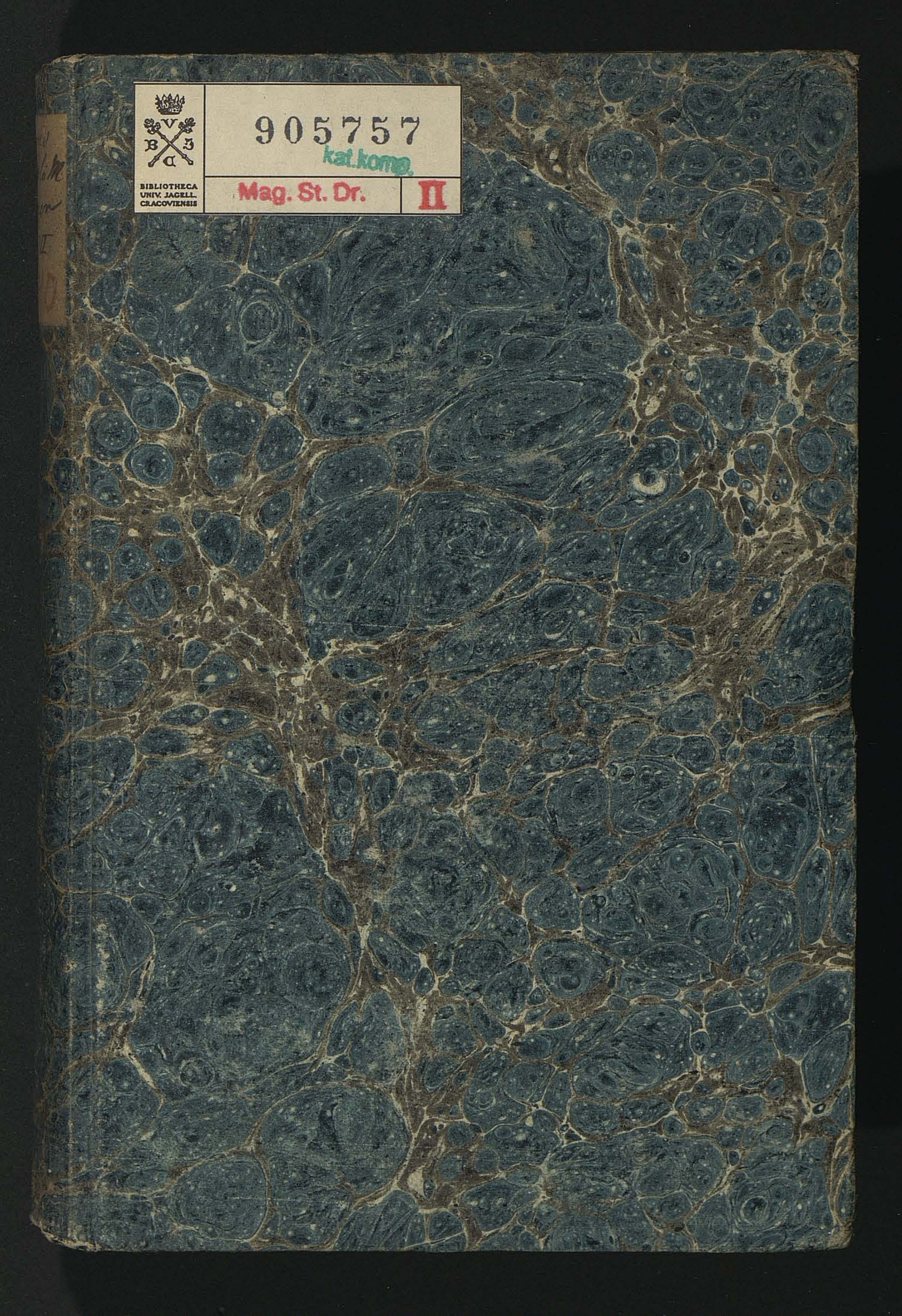
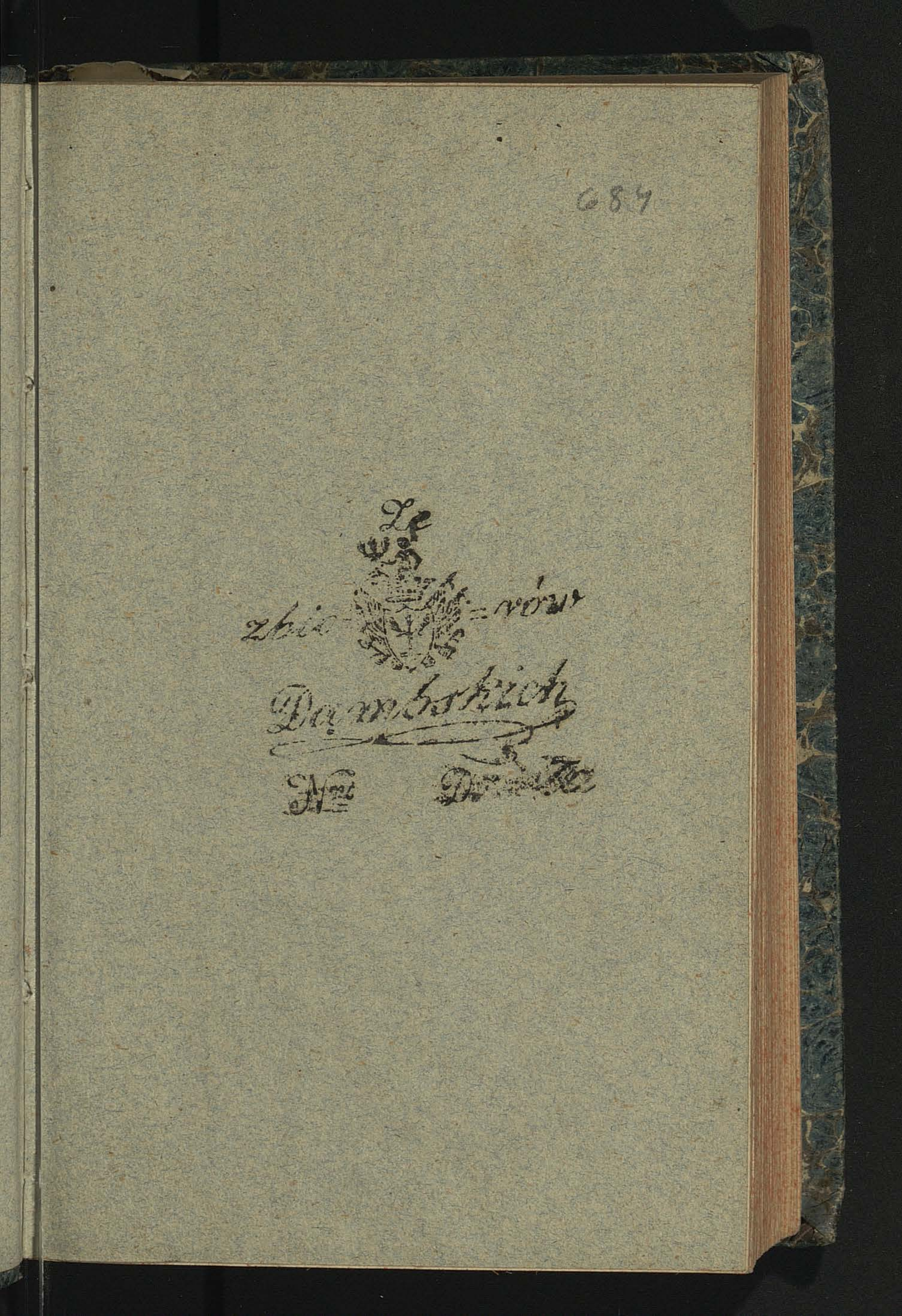
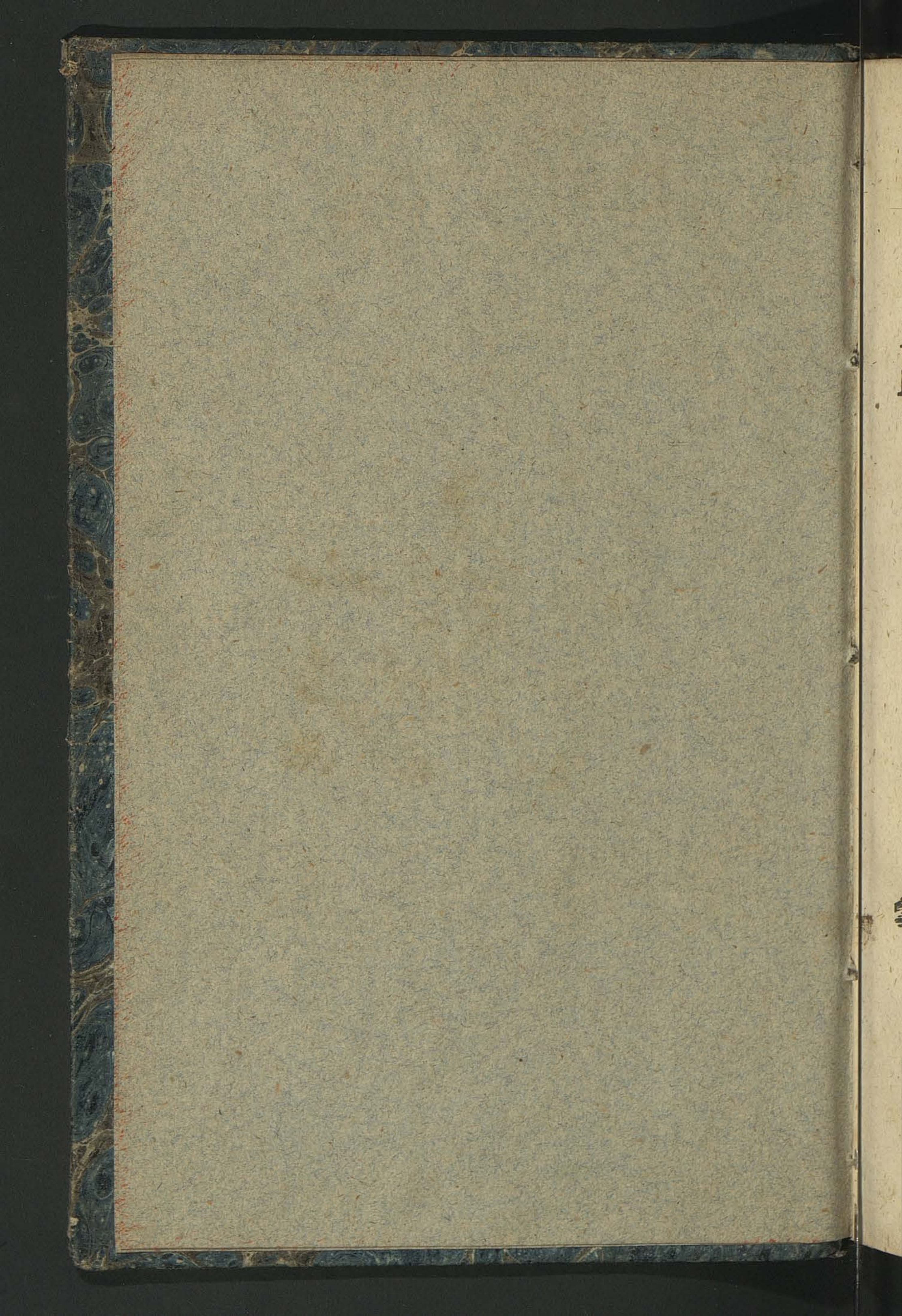


franc 1125.




684
Ze
zbio- =rów
Dąmbskich
N°



OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome VII. Partie I.



avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,

& se trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVIII.





AVERTISSEMENT.

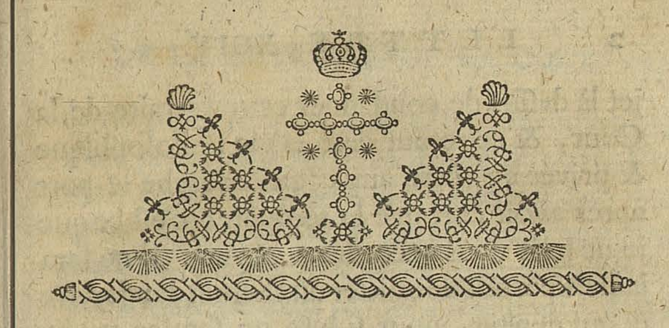
Nous finissons enfin de remplir nôtre engagement, en donnant dans ce dernier Tome, la suite des Lettres de nôtre Auteur. Comme elles sont dans le même genre que les précédentes, nous ne pouvons que nous en rapporter aux Rémarques que nous avons inserées dans la premiere Partie de ces Compositions, où souvent la matiere, quoiqu'élevée, n'altere en rien la simplicité, ou même la naïveté du Style epistolaire.

Comme toutes ces Lettres, loin d'être des fictions ou des productions du caprice d'Auteur, ont été réellement écrites à diverses personnes, il pourroit se trouver des Critiques qui demanderoient, pourquoi l'on n'y voit pas les noms de ces personnes, ce qui ne laisseroit pas de repandre un certain jour sur ces mêmes Lettres. A cette difficulté il nous suffit de repondre, d'après

AVERTISSEMENT.

l'Auteur même, que s'il eût mis à la tête de chacune de ses Lettres les noms des personnes distinguées ou par leur rang, ou par leur mérite, auxquelles elles étoient adressées, il n'auroit pas manqué, de façon ou d'autre, d'en naitre tôt ou tard quelque germe de jalousie, puisqu'il n'étoit pas practicable qu'il eût pû les louer ou en proportion, ou au gré de chacun; & comme une replique dans ce goût de la part de l'Auteur se trouve des plus peremptoires, nous nous gardons d'y rien ajoûter. Nous nous flattons au reste, que tout lecteur impartial nous saura quelque gré des soins que nous nous sommes donnés pour rendre cette Edition des Oeuvres du célébre La Mothe le Vayer autant correcte qu'ont pû le permettre les circonstances du tems.





DE
LA RETRAITE DE LA COUR.

LETTRE XCIV.

MONSIEUR,

JE vous avouë, que la Philoſophie cauſe quelquefois des emportemens d'eſprit, & des bouleverſemens de cervelle, qui font faire d'étranges équipées. Ses Néophytes ſur tout y ſont ſujets, qui n'ont pas encore l'eſtomac aſſez fort, pour digérer ſes maximes, dont les fumées leur troublent l'imagination, & les rendent ſemblables à ces jeunes oiſons, à qui la tête tourne après avoir mangé de la Ciguë. Mais que vous aiés ſu-

jet là deſſus de condanner cette retraite de la Cour, & ce retour dans la vie Philoſophique & privée de vôtre ami, qui cherche le port aprés avoir éprouvé la tempête, c'eſt ce que je ne puis vous accorder. Quoi? il ne ſera jamais permis de quitter un chemin dangereux & qui déplait, pour ſuivre un ſentier agréable, parce qu'une infinité de perſonnes, qui s'étoient engagées dans le premier, y continuent leur route, s'opiniâtrant à n'en point ſortir? Il n'y aura plus de moien de ſe mettre en liberté, aprés avoir éprouvé la rigueur de la ſervitude, & de dire *Crates Cratetem manumittit*, à cauſe qu'il y a de certains changemens qui témoignent quelque légereté? Et ſans parler des Diocletiens, ni des Alphonſes, il ſera licite à une Reine ſpirituelle, à une Heroïne du Nort, d'abandonner un Sceptre & de renoncer à une Couronne pour contenter plus commodement ſes curioſités ſtudieuſes, au même tems, qu'on condannera d'inconſtance celui, qui ſe veut dépêtrer de je ne ſai quels attachemens de Cour, & s'éloigner de la Sicile comme Platon, pour ſe jetter dans le repos de l'Academie? Car de dire, comme vous faites, qu'on peut philoſopher par tout, & qu'il n'y a point de lieu, où un eſprit bien-fait ne trouve ſon repos,

& ne puiſſe établir une eſpece de ſolitude ; c'eſt prononcer quelque choſe de véritable, mais ce n'eſt rien avancer contre l'action que vous reprenés. Bien qu'on puiſſe par abstraction d'eſprit converſer ſolitairement avec ſoi même dans le fort d'une preſſe, & au milieu des plus grandes aſſemblées ; ſi eſt-il vrai pourtant, que cet entretien interieur eſt bien plus commode & plus avantageux aux ames, qui s'y plaiſent, dans un lieu de repos & qui ne reçoit point de diſtraction. Voulés vous ſavoir quels ſont les plus grands Philoſophes, que j'aie reconnus à la Cour, & où ſe terminent leurs plus fortes reſolutions? Souvenés-vous de ces anciens *Elpiſtiques*, qui mettoient le ſouverain bien dans l'Eſperance, ſans laquelle la vie leur ſembloit intolerable, vous en prendrés par là une idée la plus juſte que vous ſauriés concevoir. En effet ce ſont ces *Pretendientes* des Eſpagnols, ces Antipelagiens de Cour, qui attendent tout de la Grace, dont ſe forme le plus conſidérable des corps, qui la compoſent, & de qui vous apprendrés à mettre la derniere felicité dans une chimere de l'avenir, ou de biens futurs, qu'ils ne ſe laſſent jamais d'eſperer. S'ils philoſophent bien ou mal, je m'en rapporte au proverbe de Salomon, *Spes quæ differtur, affligit*

Plutar. 4. Symp. qu. 4.

animam ; & à ce raiſonnement de Seneque, qu'une choſe abſente ne peut pas faire un bien, qui pour être véritable doit être préſent, *quis neſcit hoc ipſo non eſſe bonum id quod futurum eſt, quia futurum eſt.* Cependant vous ne pouvés ſouffrir qu'on ait abandonné une ſi perilleuſe demeure, ni qu'on ait renoncé à de ſi mauvaiſes maximes. En vérité je vous croiois plus éloigné ou de l'erreur, ou de l'injuſtice.

Epiſt. 10.

Vôtre ami, dites-vous, n'étoit pas encore dans un âge, qui l'obligeât de quitter, avec le ſervice de la Cour, les avantages, qu'il s'en pouvoit promettre. Vous euſſiés donc voulu, qu'il eût attendu la derniere heure de ſa vie, pour commencer à vivre ſans vous ſouvenir du mot de Laberius,

Nil turpius quam vivere incipiens ſenex.

Ne ſavés-vous pas bien, que ce declin eſt ſi prompt, qu'à peine donne-t-il le loiſir de ſe reconnoitre, *non decedit ſuprema vita, ſed corruit*, l'ombre de la mort nous ſurprenant alors tout à coup, comme celle des longues nuits couvre d'obſcurité preſqu'en un inſtant ceux, qui vivent ſous l'un ou ſous l'autre Pole, puiſque nous ſommes à preſent aſſurés, qu'ils ne ſont pas entierement dépourvûs d'habitans. En vérité c'eſt le plus

Quintil. decl.

honteux reproche, qu'on puiſſe faire à un homme de ſa ſorte, de dire de lui, *ſeneſcit, & ſe neſcit;* comme c'eſt au contraire le témoignage d'une vertu conſommée; de quitter l'action avec quelque reſte de vigueur, & avant qu'elle nous abandonne, *optimus virtutis finis eſt antequam deficias, deſinere.* Si nous avions le privilege des Serpens, & des poiſſons Pagures, qui quittent, dit Elien, les premiers avec leur peau, les ſeconds avec leurs écailles, toutes les incommodités de la vieilleſſe, je vous avouë, que je conſentirois peutêtre à cette continuation obſtinée de ſervitude, que vous impoſés à vos amis. Mais quoi, la Nature ne nous a pas fait tant de grace, s'il y en a dans la continuation d'une miſere, & cette Venus *Ambologere* nous manque, qui retardoit, ſi nous en croions Pauſanias, la caducité des Lacedémoniens.

Sen. l. 1. controv. *Lib. 9. de an. c. 43.* *Lib. 5.*

Soles occidere & redire poſſunt,
Nobis cum ſemel occidit brevis lux,
Nox eſt perpetua una dormienda.

Catull.

Quittés donc cette dureté trop auſtere, & qui, ſous une apparence de bonne volonté, a plus de rigueur que les loix mêmes faites pour la contrainte de nôtre liberté. *Lex à quinquageſimo anno militem non cogit, à ſexa-*

Sen. l. 1. controv.

gesimo Senatorem non citat; difficilius homines à se otium impetrant quam a lege.

Mais avoués-le franchement, vous vous étes laissé emporter cette fois à l'opinion populaire, & le jugement indiscret de la multitude vous a empêché de vous servir du vôtre à la décharge de vôtre ami. C'est ainsi que les préventions sont puissantes sur les esprits mêmes les plus éclairés, & qui d'ailleurs ont le plus d'inclination pour la belle Philosophie. La seule considération du recouvrement de la liberté, ne devoit elle pas être suffisante pour vous faire approuver son action? Car quelques douceurs qu'on ressente quelquefois dans sa perte, ce ne sont que des amertumes à un esprit généreux, rien ne la pouvant recompenser. Les Egyptiens avoient beau rendre mille honneurs à leur Apis, le crever de bonne chere, & lui renouveller même ses voluptés par de nouvelles nôces, il ne laissoit pas de leur témoigner avec mille gambades, que la privation de sa liberté lui étoit insupportable. Et pour moi je souscrirois toûjours à ce que dit le Loup famelique de l'Apologue au Chien d'attache, qui regorgeoit d'embonpoint,

Plutar. in Ag. 821.

Regnare nolo, liber ut non sim mihi.

Phædrus lib. 3.

Vous me répondrés peutêtre, si vous étes

en humeur de defendre le ſentiment du vulgaire, que l'un étoit un veau, & que le ſecond n'étoit non plus qu'une bête. Mais revenés un peu à vous, & conſidérés ſi une vie paſſée dans la plus profonde tranquillité des livres, ne devoit pas vous faire plaindre celui, dont nous parlons, ſur tout dans l'arriere ſaiſon, où il ſe trouve parmi les dures chaines & les peſantes contraintes de la Cour;

Heu quam miſerum eſt ſervire diſcere, ubi ſis doctus dominarier!

pour lui appliquer encore ce mot de Laberius qui lui convient ſi bien.

Afin de vous remettre un peu dans le train d'une Philoſophie, que vous préfériés autrefois, tant pour le divertiſſement, que pour l'uſage, à toute autre; je veux vous communiquer ce que mes dernieres lectures m'ont fait remarquer en faveur de la ſuſpenſion d'eſprit, qui nous devroit tous empêcher de condanner témérairement & trop à la hâte, ce qu'une infinité d'autres perſonnes fort ſenſées approuvent, par un raiſonnement, qu'ils penſent valoir bien le nôtre. Repaſſant depuis peu ſur l'Hiſtoire de Maffée, je pris plaiſir à voir ce qu'il rapporte des Japonois, pour prouver, que par une certaine façon de parler ils peuvent être nommés nos *Lib.* 12.

Antipodes moraux. Ils vont tous, dit-il, tête nuë hommes & femmes, & au lieu, que nous ſaluons ceux, que nous voulons honorer en nous découvrant la tête, ils mettent à même fin le pied hors de leurs ſandales par reſpect. Nous nous levons pour recevoir nos amis avec civilité; eux, ſe tiennent aſſis pour cela, ce qu'ils appellent s'humilier, Le noir leur eſt, comme à beaucoup d'autres peuples, une couleur de rejouïſſance; le blanc au contraire leur ſert au deuïl, lors qu'il veulent témoigner, qu'ils ſont dans l'affliction. Auſſi mettent ils la beauté de leurs dents à être fort noires, prenant plus de ſoin de ſe les rendre telles par artifice que les plus curieux d'entre nous n'en ont pour les avoir blanches. Leur Odorat fuit preſque généralement tout ce qui plait au nôtre, & c'eſt peutêtre ce qui eſt cauſe, qu'au lieu que nos médécines ſont ſi puantes & ſi ameres, les leurs paroiſſent très agréables, & ſentent, comme il l'aſſure, fort bon. Leur Goût n'eſt pas moins différent du nôtre à l'égard des viandes & du breuvage, ne bûvant jamais que chaud, ce qu'on dit qui les exemte de la Goutte, & de la Gravelle. Pour ce qui eſt de l'Ouïe, il aſſure, que nous ne pourrions pas ſouffrir leurs muſiques, & que

nous prendrions pour des diſſonances, ce qui compoſe leurs plus agréables ſymphonies. La plûpart de leurs actions ne différent pas moins des nôtres, ce qui témoigne un principe de raiſonnement fort contraire à celui dont nous nous ſervons. Ils montent à cheval prenant ſon côté droit, tout au rebours de nous, qui preſque toûjours choiſiſſons le gauche. Nous nous faiſons ſouvent tirer du ſang, ou par neceſſité, ou par précaution; eux croient cela ſi fort contre nature qu'ils ne le pratiquent jamais. Nous ne préſentons guères aux malades que des alimens bien cuits, & peu ſalés; leur méthode eſt de les leur donner crus, avec choix des plus acres, & des plus ſalés. Les poulets & autres volatiles de facile digeſtion ſont auſſi la plus ordinaire nourriture de nos infirmes; ils préſcrivent aux leurs l'uſage des poiſſons, des huitres, & des autres coquillages. Enfin il ſemble, que Dieu & la Nature ſe ſoient plûs à rendre cette partie du monde, qu'habitent les Japonois, ſi différente en toutes choſes de la nôtre, que comme Maffée avoit déja remarqué un peu auparavant; les Plantes mêmes y ſont d'un tempérament ſi éloigné de celui des Européennes, qu'on y voit un arbre anonyme, ou pour le

moins qu'il ne nomme point, à qui la pluie eſt mortelle, & que la moindre humidité fait deſſecher; le ſeul remede pour l'empêcher de perir étant d'expoſer ſa racine au Soleil, & l'aiant ainſi deſſechée de l'enterrer dans une nouvelle foſſe pleine de gravier bien ſec, ou même de l'escorcer du fer, ce qui le fait reverdir.

Sans mentir ce ſont de merveilleuſes antitheſes & qui font, que la raiſon des hommes, dont pluſieurs croient l'uniformité, reçoit par leur antipathie, & par leur différente conſtitution de grandes diverſités. Voici d'autres obſervations, qui tendent à même fin, & qui pour être priſes ailleurs, ou pour être fondées ſur d'autres autorités, ne prouvent pas moins que les remarques de Maffée, la varieté & l' inſtabilité du raiſonnement humain. Les Chinois voiſins des Japonois ne ſe trouvent jamais, quand ils font feſtin à leurs amis, au banquet qu'ils
Martini. leur ont préparé. Les Tartares, qui les confinent, portent à la vérité le cimeterre au côté gauche comme nous l'épée, mais la pointe en eſt devant, & la poignée derriere le dos, de ſorte qu'ils le tirent du fourreau en paſſant la main droite par derriere. Ces
XIV.113. deux Nations ſe font ſouvent des guerres

mortelles pour leurs cheveux, que les Tartares veulent contraindre les Chinois de couper. La plus grande de toutes les infamies chez les Turcs, & qui ſurpaſſe celle du fouët, c'eſt de couper à quelqu'un la croupiere de ſon cheval. Leurs Fauconniers portent ordinairement l'oiſeau ſur le poing droit, contre la coûtume des nôtres. Et les mêmes Turcs, dit Hornius, conviennent en cela avec les Americains, que pour bien témoigner leur joie à la venuë de quelque ami, ils ſe tirent du ſang de pluſieurs parties de leur corps. Ces derniers ne ſe moquent-ils pas de nos promenades, auſſi bien que les Moſcovites & aſſez d'autres, comme de la plus haute ſottiſe, que l'homme puiſſe faire, ce qui eſt fort outrageux au Péripatetiſme? Et n'improuvent-ils pas nôtre façon de ramer, & de montrer le dos au lieu où nous voulons aborder, aiant quant à eux le nés toûjours tourné vers le devant de leurs Pirogues ou vaiſſeaux? Nous attribuons avec juſtice le malheur de Juifs, & leur perſecution univerſelle, à celle dont ils ont uſé envers nôtre Seigneur. Un Religieux Carme dans ſon Itineraire Oriental obſerve, qu'ils rejettent avec blaſpheme cela ſur lui, parce qu'étant de leur Nation il a oſé ſe dire Dieu. Le mê-

L. 3. c. 16. de orig. gent. Amer.

L. 6. c. 8.

me vous ſera voir, comme les Caffres d'Afrique montent ſur un arbre leurs peres, quand ils ſont vieux, qu'ils ſont tomber après en le ſecoüant pour les devorer, avec cette raillerie, que ce ſont des fruits mûrs, qu'il eſt tems de manger. Le Jeſuite Jarric rapporte à peu près la même choſe des habitans de l'Isle du More; qui eſt des Moluques, & où quelqu'un voulant faire bonne chere à ſes amis emprunte ſouvent le pere de ſon voiſin pour le leur faire manger; à la charge de l'accommoder du ſien à la pareille. En vérité la Sceptique eſt excellente à nous faire remarquer les inconcevables bizarreries de l'eſprit humain, pour ne nous y fier jamais, & pour tenir toutes nos certitudes du Ciel.

L. 1. Hiſt. c. 14.

Cependant quoique vous ſoiés très inſtruit de tous les moins de ſon Epoque, je veux dire de toutes les regles, dont elle ſe ſert, pour établir ſa ſuſpenſion d'eſprit, vous ne laiſſés pas de prononcer definitivement contre vôtre ami ſans l'ouïr, & par un préjugé populaire, qui l'obligeoit à ne pas renoncer comme il a fait à de ſi grands avantages, qu'il ſe pouvoit promettre de la Cour. Je n'ai plus que deux mots à vous dire là deſſus: L'un, que Petrarque met Lactance Firmien entre ceux, que la pauvreté a pû incommo-

Lib. 2. de remed.

der, nonobſtant qu'il eût été précepteur de *utr. fort.*
Criſpus fils de Conſtantin. L'autre, que *cap. 9.*
toute contrainte donne de l'affliction en quelque lieu qu'on ſe trouve, ſelon le vers d'Evenus, que nous aurions perdu, ſi Ariſtote n'avoit pris la peine de le ſauver du naufrage, *5 Metap.*
que les autres ont fait, *cap. 5.*

Πᾶν γαρ̀ ἀναγκαῖον πρᾶγμ' αν'ιαρὸν ἔφυ,

Omnis enim neceſſaria res, triſtis eſt.

Mais deſirés-vous connoitre juſqu'où cette maxime s'étend? Si les plus belles études, où l'eſprit s'entretient ſi doucement, ne ſont accompagnées de toute liberté, elles l'affligent plus, qu'elles ne le recréent. C'eſt ſur cela qu'eſt fondé le jugement, que fait Apu- *in Flor.*
lée d'Arion & d'Orphée, qu'il appelle miſerables, nonobſtant la gloire du dernier, d'avoir rendu ſenſibles à ſa voix juſqu'aux bois & aux rochers, & malgré celle du premier de s'être vû porté par des Dauphins, qui le ſauverent du naufrage, charmés par la melodie de ſes chanſons. Sa raiſon eſt, que l'un & l'autre n'emploièrent que par néceſſité l'excellence de leur chant, & dans une contrainte, qui n'eſt jamais exemte de quelque ſorte de mortification, *ambo miſerrimi cantores, quia non ſponte ad laudem, ſed neceſſario ad ſa-*

lutem nitebantur. Vous ſavés bien ſans moi faire l'application de cette mythologie, & ſans qu'il ſoit beſoin, que je rende pour cela cette lettre plus longue.

DE

LA FIDELITE' ROMAINE.

LETTRE XCV.

MONSIEUR,

Il ne fut jamais que la raiſon d'Etat, qui eſt celle de l'interêt, ne l'emportât ſur toute ſorte d'autres conſiderations. Les Nations en général ont ſans doute convenu de ce principe politique, & s'il y a eu quelque différence entre elles à cet égard, ce n'a été que ſelon le plus & le moins. S'il ne vaut mieux dire, que la diverſité de leur procedure n'a paru, qu'autant qu'il y en a eu quelques unes, qui ont ſçû mieux couvrir leur jeu que les autres, & que les plus adroites ont emploié

plus d'art à déguiser l'injustice de leurs actions interessées. Cependant les Romains ont voulu prendre cet avantage, d'avoir été de tous les peuples de la terre les plus fideles, & les plus religieux observateurs de l'équité. C'est ce qui fit dire à Pompée, & depuis à Trajan, que l'Empire Romain n'étoit limité, que par la Justice ; les mers, les fleuves, & les montagnes étant autrement de trop foibles bornes, pour arrêter son étenduë. Et c'est ce qui a fait écrire si hardiment à Aulu-Gelle, que le peuple de Rome n'avoit cultivé aucune vertu à l'égal de la Foi, *omnium virtutum maxime fidem coluit populus Romanus, tam privatim quam publice, sic clarissimos viros hostibus tradiderunt, &c.* Sans mentir, leur Histoire est pleine de beaucoup d'exemples, qui peuvent faire voir, qu'ils n'ont pas toûjours manqué de respect pour une Divinité, que Caton disoit avoir eu sa place dans le Capitole auprès de Jupiter, afin de témoigner par là son importance ; & que l'on sait, qui étoit sacrée même entre les Pirates. Mais ils n'ont pû s'empêcher de prononcer par la bouche de leurs principaux Historiens, quoiqu'avec invective contre les autres Nations, la maxime qui étoit en cela le fondement de toute leur Politique. La Foi, dit Tite-Live,

L. ult. c. 1.

Cic. 5. de offic.

Dec. 3. l. 8.

ſoigneuſement gardée en des choſes de peu d'importance, ſe prépare les voies, & eſt le moien le plus propre, qu'on puiſſe tenir, pour tromper après très utilement aux choſes de la plus haute importance : *fraus fidem in parvis ſibi præſtruit, ut cum operæ pretium ſit cum mercede magna fallat.* Et parce qu'il me ſouvient d'avoir déja rapporté ce paſſage dans l'Opuſcule du Menſonge, que vous avés vû, je m'abſtiendrai de toute autre redite, vous ſuppliant ſeulement de vous ſouvenir des tours de ſoupleſſe, que j'y ai repréſentés, & que ceux, dont nous parlons, ont ſouvent emploiés, pour interpréter à leur avantage, ce qu'ils avoient frauduleuſement promis dans leurs Traités. Vous verrés ſimplement ici les exemples, que ma mémoire me pourra fournir, pour prouver le peu de cas, qu'ont fait les Romains de garder leur foi, autant de fois, qu'il a été queſtion d'aggrandir leur Empire.

Laiſſons à part le meurtre de Remus ; le raviſſement des Sabines ; la calomnie de Tarquin contre Turnus Herdonius, dont il corrompit les ſerviteurs, qui cachèrent des armes parmi ſon bagage ; & tout ce qui peut montrer, que l'injuſtice & l'infidelité ont jetté les premiers fondemens de la Monarchie Romaine.

Dion. Halic. lib. 4.

Et

Et parce que ni les Carthaginois, ni les Gaulois, ni les Macedoniens, ni les Perſes, qui nous pouvoient le mieux inſtruire là deſſus, ne nous ont rien laiſſé par écrit; l'Hiſtoire Punique de Philinus nous manquant, qui démentoit, dit Polybe, la Latine, & qui juſtifioit par tout le bon droit de Carthage; contentons-nous de ce que les Romains mêmes, ou ceux, qui les ont le plus favoriſés, ont été contrains d'avouër, & commençons par Sallufte, qui a le premier rang entre eux. Dans ce peu qui nous reſte de lui, la lettre de Mithridate, pour porter Arſace à prendre ſon parti, n'eſt pas peu conſidérable. Il lui fait voir par une infinité d'exemples, comme la ſeule ambition de dominer, jointe à une extréme avarice, donne lieu à toutes les guerres des Romains: Il lui montre par l'exemple de Perſes, dernier Roi de Macedoine, comme ils ſe moquent de toute réligion, & ſur tout de la foi donnée, l'aiant fait tuër endormi, à cauſe qu'ils lui avoient promis de ne lui faire aucun mal de ſon vivant, ſur ce ridicule prétexte, que le ſommeil eſt quelque choſe de moien entre la mort & la vie, *apud Samothracas Deos acceptum in fidem, callidi & repertores perfidiæ, quia pacto vitam dederant, in ſomnis occidere:* Et pour concluſion

il l'assure qu'ils ne cesseront jamais d'opprimer toutes les Nations, sans leur garder aucune parole, lors qu'ils croiront pouvoir s'enrichir de leurs dépouïlles: *Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis spolia maxuma sunt, audendo, & fallendo, & bella ex bellis serendo.* Et certes, ce Roi du Pont, aussi bien que Porsena, qui l'étoit de Toscane, & tous ceux, qui ont eu affaire à eux, reconnurent bien par la voie des assassins, jusqu'où s'étendoit la justice & la fidelité Latine. Car on ne peut pas dire, que cela se fit par des particuliers, sans que les Romains l'approuvassent, puisque nous lisons dans Tite Live, & dans Denis d'Halicarnasse, que Mutius Codrus, depuis surnommé Scevola, communiqua son assassinat, avant que de le tenter, à leur Senat, qui le trouva bon; & qu'au lieu d'être puni à son retour, il en fut recompensé. A la vérité Flaminius reçût du blâme, si nous en croions Appien Alexandrin, d'avoir fait empoisonner Annibal par Prusias, sans l'ordre du même Senat; mais ce fut, dit-il, parce que ce Général n'étoit plus à craindre après la destruction de Carthage; nous apprenant ailleurs, qu'il fut longtems contraint de changer tous les jours d'habit & de perruque, paroissant tantôt

Dion Cassius l. 35.

Lib. 2. dec. 1. L. 5.

de bellis Syr.

de bellis Ann.

vieil & tantôt jeune, non pas, comme il ajoûte, pour se rendre admirable, mais sans doute pour éviter les assassins, qu'il savoit lui être préparés. Car tous moiens étoient bons & legitimes aux Romains, quand il étoit question, de se défaire d'un ennemi tant soit peu rédoutable, puisque le même Auteur nous assure, qu'ils firent assassiner Viriatus pendant qu'il dormoit, aiant corrompu ceux, qui étoient à lui, & qui furent les exécuteurs d'une si détestable action. Ils se delivrèrent de la même façon de Sertorius, qui se défioit si peu de Perpenna son meurtrier, qu'il le nommoit entre ses heritiers par le testament, trouvé parmi ses papiers après sa mort. Ceux, qui tomboient entre leurs mains, se pouvoient si peu fier aux paroles de bon traitement, que jusqu'aux femmes elles étoient contraintes de se faire mourir elles-mêmes, ou par le fer, comme Cleopatre, ou par le poison, comme cette déplorable Sophonisbe. Ptolomée, Roi de Cypre, leur allié apprenant, que par la seule considération de ses richesses, l'on avoit confisqué à Rome son Roiaume, s'empoisonna de même, connoissant bien, qu'il n'y avoit point de quartier pour lui à esperer, & néanmoins ce fut Portius Cato, tenu pour le plus vertueux & le plus homme

de bellis Hisp.

id. l. 1. de bell. civ.

de bien de cette ville, qui remplit le fisc de sa République d'un trésor si injustement acquis; ce qu'on peut voir en termes exprès dans le petit Florus, qui est contraint de l. 3. c. 9. l'avouër. *Divitiarum Ptolemæi tanta erat fama, nec falso, ut victor gentium populus, & dare regna consuetus, P. Clodio Tribuno duce, socii vivique regis confiscationem mandaverit. Et ille quidem ad rei famam veneno fata præcepit &c.* Rufus Festus le confirme aussi nettement dans son Histoire abregée: *Cato Cyprias opes Romam navibus avexit: ita jus ejus insulæ avarius magis quam justius sumus adsequuti.* L'isle de Crete ou Candie n'avoit pas été conquise un peu auparavant par un meilleur motif, *Creticum bellum*, comme c. 7. porte le texte du même Florus, *si vera volumus noscere, nos fecimus sola vincendi nobilem insulam cupiditate.* C'est être aussi ennemi de la vérité, qu'ignorant de l'antiquité, dit Vel- l. 2. leius Paterculus, d'imputer aux Atheniens la destruction de leur ville, faite par Sylla, vû, que de tout tems la foi Attique passoit parmi les Romains pour une foi inviolable, les Atheniens ne leur aiant jamais manqué de fidelité. Aussi peut-on voir dans Pausanias, dans Suidas, & dans Eusthathius, comme un témoin Athénien étoit pris proverbialement

pour un témoin incorruptible, à cauſe de cette même fidelité. Céſar fit une querelle d'Alleman aux Allemans mêmes, par l'aveu de Dion Caſſius, quand il fit ſommer Arioviſtus leur Prince, & ami des Romains, de le venir trouver, ſe doutant bien, qu'un ſi ſuperbe commandement ne pouvant être ſouffert par un Seigneur du courage de celui-là, il y auroit lieu de ſe brouiller & d'en venir aux mains. C'eſt pourquoi Suetone a remarqué dans la vie de ce premier Empereur, que Caton opina ſouvent dans le Senat, qu'on le devoit livrer aux Allemans, comme celui, qui leur avoit injuſtement fait la guerre. C'étoit un ſentiment d'équité, qui n'avoit garde d'être ſuivi, & auquel auſſi Caton ne ſe portoit, que par une animoſité particuliere. Quant à nos Gaules, dont enfin Céſar ſe rendit le maitre, ſi nous avions des commentaires d'Ambiorix, ou d'Induciomarus, de Vercingentorix, ou de Divitiacus, comme nous avons ceux de Céſar, il ne faut point douter, que les premiers ne ſe trouvaſſent fort contraires à ceux-ci, & que la ſimplicité de nos vieux Gaulois ne s'y vit manifeſtement contrainte de ceder plûtôt à la fineſſe qu'à la valeur des Romains. Tant y a que par le propre texte de Céſar l'on pratiqua

l.38.

contre eux ce qui l'a ſouvent été ailleurs, en les diviſant, &aſſiſtant le plus foible partie, afin de les ſubjuguer tous deux. Ainſi pour opprimer mieux les Carthaginois ils prirent la defenſe de Maſiniſſa, & donnèrent toûjours le tort à ceux-là dans tous les différens qu'ils avoient contre cet Africain, bien que ce fût contre toute juſtice. Ainſi Pompée ſe prévalut des animoſités qu'il trouva entre Hircanus & Ariſtobulus, pour ſubjuguer la Judée. Et ainſi Pauſanias fait voir dans ſon ſeptiéme livre, comme ces mêmes Romains ſéparèrent les Achaïens, auparavant unis en un corps, & ne ruïnèrent les Grecs que par les querelles qu'ils excitèrent artificieuſement entre eux. Depuis peu les Eſpagnols ſous François Piçarre conquirent de même le Perou, en ſecourant l'un des deux freres, qui ſe diſputoient le Roiaume; comme ſous Ferdinand Cortez ils ſe rendirent maitres de celui du Mexique, par l'alliance de ceux de Tlaſcala, voiſins & ennemis mortels des Mexicains. Mais quoique dans les premiers exemples il paroiſſe peu de cette fidelité Romaine tant vantée, ſi n'ont-ils rien qui lui ſoit formellement contraire, comme le traitement, que les Romains ont fait à ceux, qui ſe ſont fiés en eux, les rendant arbitres de

Polyb. exc. leg. c. 118.

Ioſ. Ant. Iud. l. 14. c. 8.

Acoſta.

leurs différens. Tite-Live reconnoit, que les Ariciniens & les Ardeates s'étant soûmis à leur jugement, dans la contestation, où ils étoient touchant la proprieté de quelques terres, le peuple Romain par son arbitrage les en frustra tous deux, & se les adjugea si impudemment, que le Senat fit mine d'en être fâché, & d'en avoir honte. Ciceron rapporte un trait pareil de L. Fabius Labeo, lors qu'il fut pris pour arbitre entre ceux de Nole & de Naples sur un pareil différend, attribuant aux Romains ce qui étoit en dispute, bien qu'ils n'y eussent jamais rien prétendu. Certes ce fut une tromperie effrontée plûtôt qu'un jugement, comme l'avouë ce grand Orateur, *decidere hoc quidem non judicare est*. C'est sans doute d'eux qu'Edoüard Premier Roi d'Angleterre avoit appris cette belle Jurisprudence, quand établi juge entre Robert Brusse & Jean Baliol, qui se rapportèrent à lui de leurs droits sur l'Ecosse, il ne voulut prononcer qu'en faveur de celui qui le reconnoitroit pour superieur; ce qui a servi depuis de fondement aux Anglois pour prétendre une injuste domination sur les Ecossois. Pour revenir aux Romains, Polybe tout leur grand ami qu'il est, ne laisse pas de faire voir tant par l'exemple d'Attalus frere d'Eumenes

l. 3. d. 1.

l. 1. de off.

Exc. Leg. c. 93. & c. 113. Roi de Pergame, que par celui des Ptolomées, comme portant toûjours les cadets contre les ainés, ils n'ont jamais cessé d'exciter de la division dans toutes les familles des Rois leurs voisins, afin de les perdre. Ils arrêtèrent Demetrius fils du Roi de Syrie Seleucus contre toute justice, ne devant plus servir d'ôtage sous le regne de son frere *Id. c. 107. & 114.* Antiochus ; après la mort duquel même ils le retinrent encore, jusqu'à ce que, usant du conseil de Polybe, il se sauva d'Italie, sous le prétexte d'une chasse, qui lui donna le moien de s'embarquer à Ostie. Ce ne fut donc pas sans sujet, que le Roi de Macedoine Philippe fit cette généreuse repartie au Consul Quintius, qu'encore qu'il ne craignit rien que les Dieux immortels, il s'empêcheroit bien pourtant de se fier aux Romains, ou selon les termes de Tite-Live, *Dec. 4. lib. 2.* *neminem equidem timeo præter Deos immortales, non omnium autem credo fidei.* Car quand ils ont quelquefois fait parade de justice & de fidelité, ça été & pour gagner créance, comme nous l'avons déja dit, & parce qu'alors l'infidelité ne pouvoit pas leur être utile. Ils ne présentèrent la liberté aux Cappadociens, l'aiant ôtée déja à tant d'autres Nations, qu'en haine de Mithridate, & pour lui faire outrage,

comme il le dit lui-même dans Justin. Caton dans ce sentiment declara que les Macedoniens étoient libres, ne pouvant pas les asservir en ce tems-là; & depuis l'Empereur Hadrien disoit avoir suivi son exemple, quand il abandonna tout ce qui étoit au delà du Tigris & de l'Euphrate, *Hadrianus omnia trans Euphratem ac Tigrim reliquit, exemplo, ut dicebat, Catonis, qui Macedonas liberos pronuntiavit quia teneri non poterant*, ce que Spartien n'a pû dissimuler. Mais quand de telles considérations cessoient, & que l'occasion se présentoit de bien faire ses affaires, les Romains ne manquoient jamais de raisons colorées ou de prétextes, pour prendre les armes, & pour opprimer les plus foibles. Comme venus d'une Louve, *Luporum animos inexplebiles sanguinis atque imperii habuere*, s'il étoit permis d'user des termes odieux de Mithridate, qui se voient dans l'Abbreviateur de Troge Pompée. Le seul exemple de la guerre d'Esclavonie, ajouté aux précedens, le montre évidemment. Ils prirent, dit Polybe, pour un sujet specieux d'attaquer les Esclavons, l'injure faite à leurs Ambassadeurs, bien qu'en effet ce fût par maxime d'Etat, & que la véritable cause de cette expédition vint du dessein d'exercer leurs soldats, &

L. 38. c. 5.

In Had.

L. 38. c. 36.

Exc. Leg. c. 125.

d'emploier leur milice. N'étoit-ce pas avec la même penſée qu'ils envoièrent d'autres Ambaſſadeurs aux Etoliens leur denoncer, qu'ils ceſſaſſent d'opprimer par garniſons les Acarnaniens, qui ſeuls autrefois n'avoient point donné de ſecours aux Grecs contre les Troiens auteurs de l'origine Romaine; Cela ne
L. 28. c. 1. ſe peut lire dans Juſtin ſans avoir envie de rire.

Or ne croiés pas, que je vous aïe fait toutes ces remarques, pour convaincre les Romains d'une infidelité qui leur fût particuliere. Je ſai bien, que toutes les Nations en ont uſé, & qu'il n'y a point eu d'Etats puiſ-
Pauſan. l. 8. ſans, qui n'aient ſouvent emploié les mêmes maximes qu'eux, pour arriver à leur grandeur. Philippe pere d'Alexandre le Grand n'obſerva jamais aucune parole, ni aucun traité, quand il crût, que le manquement de foi lui pouvoit être utile. Et ce Spartiate eſt loüé d'avoir reparti à ceux, qui lui offroient telle aſſurance, qu'il voudroit de leur
Dio: Chr: or: de Incred. amitié, *unam eſſe fidem, ut ſi nocere velint, non poſſint, omnem aliam ſtultam eſſe & infirmam*, qu'en vain ils lui faiſoient cette propoſition, ne ſe pouvant confier qu'en l'état, où il les vouloit voir de ne lui pouvoir nuire. Mais je ne puis ſouffrir, que les Romains imputent aux autres comme un grand crime,

ce qu'ils ont pratiqué plus hardiment que personne; ni qu'ils fassent des proverbes de la Foi Greque, de la Punique, & de la Gauloise, injurieux à des Nations, qui l'ont plus réligieusement observée qu'eux, selon leurs propres histoires. Horace n'a-t-il pas dit,

Invenior Parthis mendacior, L.2. Ep. 1.

quoique le mensonge n'ait jamais été si abominé, ni si séverement puni qu'en Perse; Et ne peut-on pas soûtenir que l'invective de Ciceron dans une de ses Oraisons contre le peu de fidelité & de réligion des Gaulois, est la chose du monde la plus impudente, & la moins supportable? si l'on n'a égard à sa qualité d'Orateur, & à la necessité d'emploier comme Avocat toute sorte de moiens pour M. Fonteius sa partie, contre ceux de nôtre Nation, qui étoient ses accusateurs. Car quoique l'irréligion, dont il nous charge, & l'atheïsme même, soient fort detestables, le parjure ou le faux serment, qu'il nous impute, l'est en un sens encore davantage, puisque l'athée ne croit pas offenser Dieu n'en reconnoissant point; là, où celui, qui prend le Ciel à témoin faussement, & le nom de Dieu en vain, se moque de l'un & de l'autre, & leur fait injure autant qu'il est en sa puissance. C'est pour

cela que les Payens obligeoient ſur tout les jeunes gens, qui vouloient jurer par le grand Hercule, qu'on dit n'avoir jamais fait qu'un ſeul ſerment en ſa vie, de ſortir de la maiſon auparavant, afin de leur donner le tems, d'examiner leur conſcience, & de penſer à eux ſur une action ſi importante, qui ſe paſſoit à la vuë du Ciel *ſub dio.* Si eſt-ce que leur Théologie profane portoit, que leurs Dieux mêmes ſe parjuroient quelquefois; mais à la vérité, quand ils avoient fauſſé leur grand ſerment ſur le Styx, Heſiode aſſure en ſa Théogonie qu'ils étoient un an ſans boire Nectar, ni manger Ambroſie, outre que de neuf autres années après, ils n'étoient admis au Conſeil public, ni aux banquets de l'Olympe.

Il eſt conſtant, que toutes les Réligions, & par conſequent toutes les Nations, ont condanné l'infidelité & le parjure; quoiqu'on puiſſe dire d'ailleurs, qu'il n'y eût jamais de Souveraineté, ſoit Populaire, ſoit Ariſtocratique, ſoit Monarchique, qui ne ſe ſoit ſouvent éloignée des loix de la probité & de la ſincerité, quand il a été queſtion de l'interêt d'Etat, de ſa conſervation, ou de ſon accroiſſement. L'on peut même ſoûtenir, que comme la domination Romaine a été la plus

étenduë de toutes celles, qui ſont venuës à nôtre connoiſſance, auſſi n'y en a-t-il point eu, qui ſe ſoit donné plus de licence qu'elle à cet égard, par l'oppreſſion injuſte de tous ſes voiſins; de même qu'on peut aſſurer, que le plus gros Brochet eſt ſans doute celui, qui a le plus devoré de menus poiſſons. Les Romains non plus que les Spartiates ne reconnoiſſoient rien injuſte de ce qui étoit utile à leur aggrandiſſement. Les obligations, qu'ils avoient à Maſiniſſa Roi de Numidie, auteur de la défaite d'Annibal, de la priſe de Syphax, & de la deſtruction de Carthage, ne les empêcha pas de faire une guerre ſi mortelle à ſon petit fils, que la mémoire de l'aieul ne put jamais obtenir d'eux la grace d'exemter celui-ci d'être trainé en priſon, & mené honteuſement en triomphe. Quiconque étoit foible auprès d'eux, tôt ou tard avoit tort, s'il ne ſe ſoûmettoit à leur puiſſance, comme ſix Rois le firent en leur donnant leurs Etats, qu'ils pouvoient garder. Et ils diſoient que le meilleur de tous les augures étoit de combattre pour ſon païs, de même qu'ils tenoient, que tout ce qui ſe faiſoit contre la République, ſe faiſoit contre les auſpices, ſelon le mot de Fabius Maximus dans Ciceron. Mais que leur peut-on imputer

Plutar. in Ageſil. & Pauſanias lib. 4.

cap. 7. de Seneƈt.

là deſſus, qui ne leur ſoit preſque commun avec tout ce qu'il y a eu de Souverains dans le monde. La grandeur d'un Prince, à le bien prendre, qu'eſt-ce autre choſe que la ruine ou la diminution de ceux, qui le confinent? Et ſa force peut-elle être compriſe autrement, que par la foibleſſe des autres? En vérité, de même qu'on ne reproche point à un Aigle ou à un Lion leurs rapines, ni cette fierté, qu'ils exercent ſur toute ſorte de proie; les conquêtes des plus puiſſans Monarques, ni celles des autres Etats, ne les ont jamais diffamés, humainement parlant, & leurs plus injuſtes invaſions ont toûjours ſervi de matiere à leur renommée auſſi bien qu'à leurs victoires. Et puis ne tient-on pas qu'une uſurpation ſe convertit aiſement en juſte proprieté, par l'agrément des peuples, qui ne manque guères; comme une femme ravie devient legitime par ſon conſentement poſterieur? C'eſt ce qui a fait prononcer à Saint Auguſtin ce mot hardi, *remota juſtitia quid ſunt regna, niſi magna latrocinia; quia & ipſa latrocinia quid ſunt niſi parva regna?* Cependant n'eſt ce pas chercher dans le Chriſtianiſme même une Republique de Platon, que d'y vouloir trouver des Souverainetés, qui ne ſe laiſſent jamais aller aux maximes

Lib. 4. de Civ. Dei cap. 4.

d'Etat, que pratiquoient les Romains, & avant eux les Grecs, les Perses, & les Macédoniens. Les plus réligieuses sont celles, qui font mine de haïr le parjure, & l'infidelité, quoiqu'elles soient bien aises d'en profiter. Elles font toutes comme les Lacédemoniens, qui condannèrent bien leur Capitaine Phebidas d'avoir occupé la forteresse Cadmée contre le traité, qu'ils avoient fait avec les Thebains, mais qui la retinrent néanmoins sans la vouloir rendre. Les Romains dirent aux assassins de Viriatus, qui demandoient leur recompense promise, qu'ils haïssoient trop les traitres pour leur rien donner, jouïssant cependant du fruit de la trahison. Ils tuèrent presque toute la garnison des Brutiens, qui leur livra Tarente, pour faire paroitre la même aversion, selon qu'on le peut voir dans Tite-Live, *ad proditionis famam, ut vi* Dec. 3. l. 7 *potius atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam.* Et nôtre grand Clovis paia en cuivre doré ceux, qui lui livrèrent Ragna- *Greg. Tu-* caire Roi de Cambrai, leur protestant, quand *ron. lib. 2.* ils se plaignèrent du faux aloi, qu'il les obli- *cap. 42.* geoit fort de les laisser vivre après une si vilaine action, dont pourtant il étoit bien aise de recueillir le profit. Vous savés bien, qu'il seroit aisé de joindre assez d'autres exem-

ples à ceux-ci, mais il s'en pourroit trouver d'odieux, & puiſque je vous ai ſuffiſamment prouvé, ce me ſemble, que les Romains ont eu tort de s'attribuer, en diffament les autres Nations, une fidelité & une prud'hommie qu'ils n'ont point eüe, j'aime mieux finir ici par la raillerie de Renier,

Les Grands, les Vignes, les Amans,
Trompent toûjours de leurs ſermens.

Souvenés-vous auſſi de ce que maintenoit Pilus dans les livres de la République de Ciceron, qu'elle ne pouvoit être bien regie ſans beaucoup d'injuſtice; ce que juſtifie le mot commun, *ſummum jus ſæpe ſumma injuria.* Et voiés un endroit ſingulier pour ceci dans le ſecond livre de Denis d'Halicarnaſſe, où il ſe plaint de ce que les Romains n'avoient nul égard à la conſecration des Dieux Terminaux faite par Numa, nonobſtant laquelle ils ne pouvoient mettre de bornes ni de termes à leur domination. Si ne fut-elle jamais ſi étenduë, qu'ils ſe le ſont imaginé, ſe nommant les Seigneurs de toute la terre, dont ils n'ont jamais poſſedé la trentiéme partie au compte de Bodin.

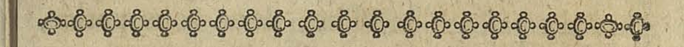
D. Aug. 2. de civ. Dei. cap. 21.

L. 1. Reip.

Orbem jam totum victor Romanus habebat.

dit le Satyrique: ce qu'il faut conjoindre aux termes altiers, dont Ciceron abuſe dans ſa

troisiéme Catilinaire, où il soûtient que le Ciel seul donne des limites à l'Empire Romain, *fines imperii vestri, Quirites, non terræ sed cœli regionibus terminantur.* C'est être grand Orateur & très mauvais Géographe.



DE
LA MALADIE DU ROI.

LETTRE XCVI.

MONSIEUR,

En me demandant des nouvelles du rétablissement de la santé du Roi, vous me voulés engager dans des questions Galéniques, où je ne desire point entrer: me contentant de vous dire, que tout ce qui s'écrit au desavantage de la Médécine par ceux, qui ont pris à tâche de la décrier, se refute, ou du moins est fort balancé par une infinité d'éloges, que d'autres lui donnent. Car vous pouvés vous souvenir comme cet Orateur Romain la préfere à toutes les autres applica-

tions de nôtre esprit, qui ne sont, ni si généralement nécessaires, ni si absolument utiles, comme elle. *Sit Philosophia res summa, ad paucos pertinet. Sit eloquentia res admirabilis, non pluribus prodest, quam nocet. Sola est Medicina, quâ opus est omnibus.* Et à l'égard du passage de Pline, dont vous parlés, qui semble assurer, que les Romains furent six cens ans depuis la fondation de leur ville sans se servir de Médécins, il peut être maintenu faux par ce que témoigne Denis d'Halicarnasse d'une peste arrivée à Rome trois cens ans seulement après que Romulus l'eût fondée, qui fut si grande, que tous les esclaves, & bien la moitié des citoiens y moururent, les Médécins ni les amis secourables, ne pouvant suffire à l'assistance de tant de malades, *nec medicis sufficientibus, nec domesticorum atque amicorum ministeriis.* La ville de Rome n'étoit donc pas sans Médécins dès ce tems-là.

Quintil. decl. 264.

l. 20. c. 9.

l. 20. hist.

Mais défaites-vous de la mauvaise opinion, que vous avés prise de l'air de Fontainebleau, qui n'a rien de malfaisant comme vous le présupposés, sur tout en cette saison de l'Automne & après les grandes chaleurs, ses sablons, ni ses rochers ne pouvant pas le gâter par de mauvaises exhalaisons, non

plus que ses eaux très pures par de dangereuses vapeurs. La malignité de ses brouïllars est une chose tout à fait imaginaire. Je suis même de l'opinion du Pére Mathurin, qui nous a donné l'histoire de cette Roiale maison; que le chaud de l'Eté y est si agréablement temperé par la fraicheur de tant de fontaines, & par le couvert de tant d'arbres, qu'on ne peut alors élire une demeure ou plus saine, ou plus plaisante. Et certes, Apollon, qui est le Soleil, & son fils Esculape, qui est l'Air, si nous en croions un certain Sidonien dans Pausanias, favorisant ce lieu comme ils font, il ne sauroit être mal sain, comme vous vous l'étes figuré, puisque ce sont les Dieux de la Médécine, c'est à dire les auteurs principaux de nôtre santé, quand ils sont tels que nous venons de le présupposer.

Vous étes d'opinion qu'on ne devroit paier les Médécins qu'aprés leurs cures, & selon qu'elles leurs auroient bien succedé; afin de les rendre plus soigneux par là, & plus attentifs à la guérison de leurs malades. En vérité Belon a écrit, que cela se pratiquoit de son tems en Syrie, où les Médécins fournissoient de plus les drogues nécessaires, bien qu'ils n'en fussent paiés qu'aprés avoir

l. 2. relat. c. 91.

ſurmonté l'infirmité de leurs patiens. Cretophle Borri, ſi l'on peut citer cet Auteur, nonobſtant ſes impoſtures, a dit le même de la Cochinchine. Et le Pere Alexandre de Rhodes nous le vient de confirmer, ajoûtant qu'au même lieu un jeune homme eſt plus haut taxé pour ſa guériſon, qu'un vieillard, parce que le premier ſe doit ſervir plus long tems de ſa ſanté que l'autre. Mais prenés garde ſi ce procedé eſt accompagné d'aſſez de juſtice pour être imité, & ſi l'équité peut ſouffrir, qu'un homme donne ſon tems, ſes ſoins, & ſa peine, non ſeulement ſans ſalaire, mais même avec la perte de ſon bien. Conſidérés d'ailleurs les inconveniens d'une telle coûtume. Qui ſera le Médécin, qui voudra s'ingérer dans une entrepriſe, qu'il ne croira pas lui devoir reüſſir? ou s'il y eſt contraint par les loix du païs, & de ſa profeſſion, qui ne hazarde tout pour ſortir promtement d'une affaire ſi ruïneuſe, que lui paroit la cure d'une longue maladie, dont le mauvais ſuccès lui doit être tellement préjudiciable? Certainement il y a quelque choſe de dur, & de périlleux, dans une telle pratique.

2. par de ſes voiag. c. 31.

Le témoignage du P. de Rhodes me remet en mémoire ce que j'ai fort conſidéré dans ſa

Rélation touchant le pouls des malades, & quelques autres particularités, qui s'obſervent par les Médecins de cette même Province ou Roiaume de Cochinchine. Il remarque, qu'ils ſont & Médécins & Apoticaires, comme ils étoient autrefois par tout, & que leurs médécines ne ſont ni ſi cheres, ni ſi fâcheuſes à prendre que les nôtres. Il aſſure, qu'ils ne purgent point aux fiévres intermittentes, ſe contentant de donner des médicamens, qui corrigent le temperament des humeurs ſans évacuation extraordinaire. Il dit, que de certaines familles ſont en poſſeſſion d'enſeigner cet art de pere en fils, aiant des livres ſecrets pour cela, qu'ils conſervent fort ſoigneuſement ſans les communiquer. Et il nous apprend, qu'ils diviſent le pouls en trois parties, dont la premiere répond à la tête, la ſeconde à l'eſtomac, & la troiſiéme au ventre, touchant pour cela toûjours avec trois doigts ce même pouls. Nos livres vous pouvoient avoir enſeigné, qu'on a diſtingué parmi nous vingt eſpeces de pouls ſimples, qui ſe peuvent mêler les uns avec les autres; & beaucoup d'autres choſes dont l'Ecole s'entretient ſur ce ſujet. Mais peut-être n'aviés-vous jamais ouï parler de cette diviſion ternaire, pratiquée avec trois doigts

pour prendre indication de ces trois parties du corps humain; laquelle à la vérité je ne voudrois pas vous cautionner pour irreprochable anatomiquement parlant. Tant y a que Herrera avec assez d'autres confirment presque tout cela en parlant de la Médécine des Chinois. Il dit que ceux qui l'exercent parmi eux, ne considérent guères les excremens des malades, s'arrêtant au mouvement du pouls, dont ils reconnoissent soixante & dix agitations différentes; qu'ils le tâtent en plusieurs endroits; & que saignant fort peu, leurs drogues & breuvages sont quasi toûjours pour exciter la sueur, parce qu'ils n'emploient les remédes purgatifs qu'à l'extrémité. Joignés à cela ce que j'ai lû dans la seconde partie de l'Histoire des Incas, qu'au Perou au lieu d'observer le pouls au poignet, ils le tâtoient au haut du nés assez près des sourcils, comme ils le pratiquèrent sur leur Roi Atahuallpa, quand il fut malade. Je sai bien que cela choque fort Hippocrate & Galien; mais si la pratique en est véritable & heureuse, pourquoi reglerons-nous le sens des autres par le nôtre, & leurs connoissances par celles, que nous avons prises jusqu'ici; Il est constant, que le Lechin Bassi, ou premier Médécin du Grand Seigneur, n'exami-

ne jamais le pouls des Sultanes, qu'elles n'aient le viſage couvert, & le bras envelopé d'un creſpe délié: Qui eſt le Médécin qui voudroit parmi nous pratiquer une ſi ſcrupuleuſe cérémonie? Et qui pourroit ſe vanter d'avoir aſſez de diſcernement pour y bien reüſſir en s'y ſoûmettant? Il ne faut point douter, qu'on n'ait été autrefois plus exact, que l'on n'eſt à obſerver le battement des arteres, puiſque Pline nous a laiſſé par écrit, qu'Herophile fut ſi curieux & ſi admirable en *l. 11. c. 37.* ce point, qu'on n'abandonna ſa doctrine qu'à cauſe de ſa trop grande ſubtilité. Mais pour revenir au P. de Rhodes, il ajoûte, que ces Médécins Orientaux n'auroient nul credit, ſi d'abord ſur ce mouvement du pouls ils ne devinoient d'eux mêmes tous les accidens ſurvenus au malade, ce qu'il reſſent pour lors, & ce qui lui doit arriver enſuite.

Quæ ſint, quæ fuerint, quæ mox ventura ſequentur, *Virg. 4. Georg.*

pour nous ſervir ici de ce vers comme a fait Macrobe en ſemblable occaſion, expliquant *l. 1. Satur. l. 20.* les termes d'Hippocrate, qui exige de ſon Médécin cette eſpece de divination. Avoüons que cela ſuppoſé pour conſtant, nôtre Médécine eſt fort éloignée de la perfection de celle du Levant.

N'eſt-ce point, que dans cette profeſſion, de même qu'en la plûpart des autres, l'opinion de tout ſavoir fait, que nous ne ſavons pas aſſez, parce que préſumant, que nous n'ignorons rien, quand nous ſommes arrivés à la connoiſſance de nos peres, nous ne cherchons plus au delà, comme ſi la Nature avoit les mêmes bornes, que nous donnons à nôtre eſprit, & comme ſi l'action de celui-ci contrainte & limitée de la ſorte, terminoit tous les effets de cette même Nature. Voilà ce qui expoſe la Médécine, *quæ una Artium Imperatoribus quoque imperat*, aux atteintes de ceux, qui ont voulu déclamer contre elle. Pline après l'avoir ſi haut élevée par ce bel éloge, reproche ailleurs à ſes profeſſeurs, qu'ils ſe jouënt impudemment de nos vies dont ils trafiquent, *animaſque noſtras negotiantur;* ceux d'entre eux, qui parlent le mieux, le plus commodément, ou le plus agréablement, ſe rendant auſſi-tôt les arbitres de nos Deſtinées, *ut quiſque inter iſtos loquendo polleat, imperatorem illico vitæ noſtræ neciſque fieri.* Ce n'eſt pas néanmoins qu'ils n'exerçaſſent de ſon tems leur métier en Grec, comme aujourd'hui parmi nous en Latin, & même en Arabe dans leurs ordonnances, *autoritas*, dit-il, *non eſt aliter quam*

l. 24. c. 1. & l. 29. c. 1.

Græce rem tractantibus; les malades du corps aiant pour la plûpart cette infirmité ſpirituelle, de ſe promettre davantage, des choſes, qu'ils n'entendent pas, *minus credunt quæ ad ſalutem ſuam pertinent*, *ſi intelligunt*. Enfin il leur impute, qu'ils font tout leur apprentiſſage à nos dépens, *diſcunt periculis noſtris*, *& experimenta per mortes agunt*; ce qui doit paſſer pour de pures invectives contre une ſcience, qui prend ſon origine du Ciel dans la Sainte Ecriture, & dont les profeſſeurs doivent être honorés par des préceptes pris du même lieu. Mais il ſeroit à ſoûhaiter, ſi je ne me trompe, qu'ils ne ſe préſcriviſſent pas des termes, ſoit dans leur théorie, ſoit dans leur pratique ordinaire, ſi peu analogues à la Nature, je veux dire qui n'ont pas aſſez de rapport à tous ſes effets. Ils ne ſe verroient pas reduits, comme ils ſont ſouvent, à la néceſſité d'accuſer nos Deſtinées, & de prendre le Ciel à garand du mauvais ſuccès de leurs cures; ce que Quintilien appelle fort bien, *anguſtias ſive artis ſive mentis humanæ, ad invidiam referre Fatorum.* decl. 8. Et néanmoins il n'y a rien de plus préjudiciable à leur profeſſion, qui devient de nulle conſidération par là, comme ne donnant que de vaines eſperances, ſelon l'induction de ce

même Orateur, *Fato vivimus, languemus, convalescimus, morimur. Medicina quid præstas, nisi ut juxta te nemo desperet?*

Pour en parler franchement, la plûpart d'eux promettent trop, & tiennent trop peu. Car si la Médécine n'est rien selon Platon & Galien même, qu'un art de conjecture, στοχαστικὴ τέχνη & si cette conjecture ne peut être prise pour autre chose, que pour une connoissance imparfaite, & moienne entre le savoir & l'ignorer; pourquoi ne temperent-ils pas tous leurs dogmes d'un grain de Sceptique, & pourquoi ne substituent-ils pas des doutes ingenus & raisonnables, en la place de tant d'assertions trompeuses, & de tant d'axiomes contestés dans leurs propres Ecoles. Quant à moi, je pense que l'Epoque y peut être admise sans leur faire de préjudice; & l'estime que je fais de la modeste rétenuë de cette secte, me fait croire aisément, que le Médécin Uranius Ephectique ou Pyrrhonien, comme le décrit Agathias, n'étoit *l. 2. hist.* point si ignorant, qu'il le représente, vû sur tout le grand état, que fit de lui Cosroës Roi de Perse, qui ne manquoit pas vrai-semblablement d'exellens Médécins. L'on pourroit donc soupçonner, que ceux de son métier le décriérent, comme il arrive toûjours, quand

quelqu'un ſe ſépare d'une cabale puiſſante. Enfin je vous puis dire confidemment, que la ſuſpenſion d'eſprit, dont je ne m'écarte que mal volontiers, ne m'a pas été tout à fait inutile dans la conduite de ce peu, que j'ai de ſanté.

Nec loquor hæc, quia ſit major prudentia nobis. Ovid. 1. de Ponto el. 4.
Sed ſum quam medico notior ipſe mihi.

Je laiſſe ce propos, ſujet à diverſes reparties, pour reprendre celui de la guériſon du Roi, dont vous deſirés être informé. Il recueillera du moins cet avantage de ſa maladie, que la ſanté ne lui ſera plus un bien inconnu, & preſque inſipide, comme il eſt à ceux, qui ne l'ont jamais perdu. De plus, vous ſavés, que comme le déreglement d'une horloge n'eſt pas moins ſelon nature, que ſa juſteſſe & ſon bien-aller; les maladies ne ſont pas moins phyſiques non plus, ni moins du cours ordinaire de cette même nature, que nos meilleures & plus robuſtes diſpoſitions. Je vous parlerois du profit ſpirituel, qui ſe tire quelquefois des infirmités corporelles: *Nuper me cujusdam amici languor admonuit*, dit Pline le Jeune dans une de ſes épitres, *optimos eſſe nos dum infirmi ſumus:* Mais Sa Majeſté a toûjours l'ame dans une ſi

Ariſt. 5. phyſ. c. ult.

l. 7. ep. 26.

parfaite assiette, qu'on feroit faute de lui en soûhaiter la continuation par des voies si perilleuses. Ce qu'elle pourra remarquer dans le rétablissement de sa bonne disposition, c'est qu'elle n'est pas moins nécessaire à goûter toutes les autres satisfactions de la vie, comme dans un port assuré, que la tranquillité de l'air, & la bonace des mers, à la naissance des Alcions. Vous n'ignorés pas, que Plutarque, qui est un bon garand, s'est servi de cette comparaison.

l. de san. tuen.



DE
LA MORT DES AMIS.
LETTRE XCVII.

MONSIEUR,

Je vous ai autrefois écrit la mort du P. Baranzan, de M. de Chantecler, du P. Mersenne, de Messieurs Feramus, Naudé, Guyet, & quelques autres amis, si nous en avons eu d'aussi intimes que ceux-ci; je vous annonce

celle de M. Gaſſendi, qui vous touchera ſans doute autant que ſon mérite étoit grand, & que vos inclinations ont toûjours eu de rapport aux ſiennes. Il n'y a rien de plus fondé dans la Phyſique que d'aimer ce qui nous reſſemble, parce que c'eſt en quelque façon s'aimer ſoi-même, ce qui eſt auſſi naturel que la haine des contraires. La ſympathie de Pythias avec Damon, de Scipion avec Lelius, part du même principe, qui met cette grande averſion entre Therſite & Ulyſſe ou Achille, dont Homere a fait la plus grande diffamation du premier. Quand je me repréſente l'étroite union de vos vies, & que pour parler comme Pindare, Orion n'eſt pas plus inſéparable des Pleïades, que vous l'étiés de ce cher ami, autant de fois, que la fortune vous reüniſſoit tous deux en même lieu, je conçois aiſément l'extréme déplaiſir, que vous recevrés de ſa perte. Les langueurs néanmoins, où je l'ai vû autant que la ſuite de la Cour me l'a pû permettre, & les infirmités de ſon arriereſaiſon, vous doivent faire croire comme à moi, que le Ciel ne lui a pas tant ôté la vie pour le priver d'un bien, qu'il lui a donné la mort pour le gratifier de ce qui lui étoit le plus néceſſaire. Ne penſés pas que je me veüille jetter par-là dans ce lieu

Nem. Ode 2.

commun, que la mort eſt préférable à la vie, comme Midas l'apprit du bon homme Silene; ni que je prétende vous juſtifier par-là un ſentiment tiré de Dion Chryſoſtome,
Orat. 23. que les plus ſages des hommes furent ceux, qui nâquirent en Colchos des dents de ce fameux Dragon, parce qu'ils s'entretuèrent tous le même jour de leur production. Mon intention eſt de vous dire ſimplement, qu'eu égard au point fâcheux où la mauvaiſe conſtitution de celui, dont je vous parle, l'avoit reduit, nous ne ſaurions regreter ſa perte, ſans envier en quelque façon ſa felicité. S'affliger en ſemblable rencontre du trépas d'un ami, c'eſt être auſſi injuſte & ridicule que ceux qui ſe plaignent de la chûte des feuïlles d'Automne, à cauſe qu'elles leur ont été agréables l'Eté. *Quid lucidius Sole; & hic deficiet*, dit Salomon dans ſon Eccleſiaſtique: Cependant nôtre Etre bien conſideré n'eſt rien, & celui de ce bel aſtre ſemble regarder l'Eternité. Mais comme il n'y a point de termes aſſez chetifs pour exprimer le neant de la vie, je n'en trouve point d'aſſez relevés pour vous faire entendre avec combien de fermeté ce grand homme l'a quittée, ce que je ſai bien, que vous apprendrés fort
Sen. qu. volontiers. *Puſilla res eſt hominis anima, ſed*

ingens res est contemtus animæ: c'est peu de *nat. l. 6. c. ult.*
chose à la vérité de perdre la vie, qui n'est rien, mais c'est beaucoup pourtant, vû nôtre foiblesse ordinaire, de la perdre avec tant de resolution.

Permettés-moi de vous dire maintenant, que s'il y avoit lieu de contrôler nos Destinées, étant plus avancé dans l'âge, que n'étoit celui, qui nous vient de quitter, j'aurois apparemment plus de sujet que vous d'accuser le Sort, qui me reserve, vraisemblablement comme le plus coupable, à être exécuté selon la rigueur des loix le dernier. Bon Dieu à combien de disgraces est sujette une vie, qui s'avance insensiblement jusques dans la caducité!

> *Hui quam multa pœnitenda incurrunt viventi diu!* *Laberius.*

Mais acquiesçons doucement aux ordonnances du Ciel, & considérons vous & moi dans ce rencontre, que nos ferions tort à nôtre ami de le plaindre comme l'on fait ceux, qui descendent tout entiers dans le sepulcre, & qui ne laissent autre chose d'eux, que les os & la cendre de leurs cadavres. Certainement son nom si célebre, ses ouvrages consacrés à l'immortalité, & sa renommée si glorieuse, demandent que nous le traitions d'une autre

façon. Je vous veux dire au ſujet de ſes excellentes compoſitions une choſe, qui pour me toucher ſeul, ne laiſſera pas de faire connoitre ſon équanimité par tout. Vous n'ignorés pas, qu'il m'a voulu nommer en divers lieux de ſes écrits, & vous pouvés vous ſouvenir, que dans ſon commentaire ſur le dixiéme livre de Diogene Laërce, qui contient la vie d'Epicure, il combat la doctrine de ce Philoſophe touchant la mortalité de l'ame humaine, comme il fait toûjours ce qui eſt contraire aux bonnes mœurs & à la Réligion. Là il parle dans la page 557. de huit raiſons qui ſe peuvent tirer des livres de Platon en faveur de la bonne opinion, & de trente-trois que j'ai reduites en forme de Syllogiſmes dans mon Traité de l'Immortalité de l'ame. Mais parce qu'au lieu de trente trois il ne m'en attribuë par inadvertance que vint-trois, je lui dis un jour en riant, qu'il m'avoit ſouſtrait dix argumens, dont j'avois grand ſujet de me plaindre. Il n'étoit pas ennemi des railleries, & il reçût très bien le reproche, que je lui faiſois dans cette figure; mais il m'aſſura néanmoins fort ſerieuſement, qu'à la premiere occaſion, ou dans une réimpreſſion de ſon livre, s'il s'en faiſoit, il ne manqueroit pas de corriger cet endroit, me

priant,

priant d'excuſer ſa bévuë. En vérité la bonté de ſon naturel & l'innocence de ſes mœurs ne ſont pas exprimables, & nous n'en ſaurions conſerver ni un trop tendre ni trop exact ſouvenir.

La coûtume de la plûpart des peuples d'Amerique eſt d'enterrer avec leurs morts tout ce qui leur appartenoit, non pas, comme quelques-uns l'ont écrit, à deſſein, qu'ils s'en ſervent en l'autre monde, mais afin qu'il ne reſte rien d'eux, qui puiſſe donner la moindre penſée aux vivans de la perte qu'ils ont faite. Il n'eſt pas même permis de nommer un defunt parmi les Sauvages de nôtre nouvelle France, qui prennent à injure, qu'on les faſſe par là ſouvenir de leur diſgrace, & qu'on renouvelle par ce moien leur douleur, accuſant ceux, qui le font, ſelon leurs termes ordinaires, de n'avoir point d'eſprit. Si le leur néanmoins avoit quelque teinture de la bonne Morale, ils ſauroient, qu'on peut s'entretenir agréablement ſur le ſujet des amis, qui ne ſont plus, qu'il n'y a rien de plus doux, que de ſe repréſenter leur converſation, & que pour nôtre propre ſatisfaction nous devons les enſevelir, s'il faut ainſi dire, dans nôtre mémoire. L'abſence, qui ſépare ceux qui vivent, de ceux qui ne

vivent plus, n'a rien de pénible, comparée aux joies qui resultent d'un si charmant souvenir, outre qu'elle est pour un si petit espace de tems, qu'elle ne mérite presque pas d'être considerée. Les jeux funebres des anciens ne furent-ils pas institués là dessus? puisque les Isthmiques, les Olympiques, les Néméens, & les Pythiques, ne se célebroient qu'en commémoration des hommes de vertu, dont la fin étoit honorée par de telles réjouïssances. En effet le tombeau est celui, qui nous met à couvert de toutes les disgraces de la vie; *inexpugnabilis arx sepulcrum est:* & pourquoi s'affliger de voir un ami dans un lieu de si grand repos? Si les larmes accompagnent quelquefois les obseques de son corps, les contentemens, dont nous croions, que jouït son ame glorieuse, nous obligent ensuite à la joie. Mais c'est en dire trop à un homme comme vous, qui connoit mieux que personne les remedes propres à toutes les indispositions de l'esprit. Un Rhéteur de Corinthe y afficha autrefois, qu'il distribuoit des médécines verbales contre toute sorte d'afflictions. Vous n'avés pas sa vanité, mais je suis assuré, que vous feriés mieux que lui ce qu'il promettoit.

Eus. præ. Ev. l. 2. c. 6. ex Clem. Alex.

Plutar. de 10. Rhet.

Je veux ajouter ici un petit apostile, tou-

chant ce plaiſant perſonnage, qui taxe de Pédanterie ceux, qui examinent les choſes academiquement, ou ſans rien décider, ce qu'il appelle n'être ni dehors ni dedans; & qui a crû dire une grande injure de nommer un homme docte ignorant. Vous avés raiſon de ſoutenir qu'il connoit mal le caractére du Pédant, peutêtre parce qu'il ne ſe connoit pas lui-même, comme étant une choſe trop difficile. Il eſt certain, que celui, qui mérite ce titre, fait profeſſion de ne douter de rien, & aſſure toutes choſes voulant être crû, parce que aiant accoutumé de parler, ſoit à des enfans, ſoit à des perſonnes idiotes ou peu éclairées, il n'a jamais reçû de contradiction. Mais il me ſemble, que vous avés pris avec un peu trop de chaleur & de dépit ſon inpertinence, qui ne peut faire tant de tort à perſonne qu'à lui-même. A la vérité ſans s'être beaucoup chargé de Latin, commes vous dites, Montagne & Charon le devoient avoir mieux inſtruit. Car pour les livres du Cardinal Cuſa de la docte ignorance, apparemment il n'en a jamais ouï parler. Ils lui euſſent appris, que la ſcience humaine ne s'éleve jamais plus haut, que quand elle donne juſqu'à la connoiſſance de ſes doutes par les raiſons, qu'elle a de douter. Tant y a

qu'à ſon compte Socrate devoit être un franc Pédant, avec ſon Génie négatif & prohibitif ſeulement, dont ſes diſciples ont tant écrit, puiſqu'il n'aſſuroit jamais rien, formant ſeulement des doutes ingénieux ſur tout ce que les Dogmatiques de ſon tems avançoient avec le plus de reſolution. Cette grande injure de Pédant regardoit fort encore ce pere commun de tous les Philoſophes, autant de fois, qu'il proferoit ſon mot ordinaire, *hoc unum ſcio, qnod nihil ſcio.* Moqués-vous, ſans vous fâcher, de ſemblables baſſeſſes d'eſprit; & ſi une loüable pieté vous fait pardonner aux plus coupables, *quia neſciunt quid faciunt*, uſés d'une indulgence plus aiſée envers ceux, qui ne ſavent ce qu'ils diſent. Quelle apparence y a-t-il d'examiner à la rigueur un ouvrage, où l'Auteur aiant emploié tous ſes bons mots, à peine ne trouvera-t-on une douzaine aſſez paſſables pour devoir être un peu conſiderés,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Sans mentir, c'eſt une choſe étrange, que des perſonnes de ſon talent, connu par les maximes, qu'il veut faire paſſer pour bonnes, aiment mieux dire des bagatelles de leur crû, que de bonnes choſes après d'autres.

DU SOUVENIR.

LETTRE XCVIII.

MONSIEUR,

Nous apprenons de Seneque qu'Epicure ſe plaignoit hautement de l'ingratitude de ceux, qui ne repaſſoient jamais dans leur mémoire les plaiſirs, dont ils avoient autrefois joui, ce qu'ils devroient faire non ſeulement par reconnoiſſance d'une faveur reçûë, mais encore pour en recueillir une nouvelle & très ſolide volupté. Car ſelon ce Grec l'attente des contentemens futurs, donne trop d'inquietude, à cauſe de leur incertitude; & l'impatience de les voir arriver travaille ſouvent plus l'eſprit, que leur poſſeſſion ne le contente. Quand ils ſont préſens, outre qu'ils paſſent comme un éclair, & que le ſentiment n'en peut être que momentanée, puiſque le tems qu'on nomme préſent, ne peut être conçû que comme un inſtant; on ne ſauroit nier encore, que leur jouïſſance ne ſoit toûjours accompagnée de quelque dégoût, &

qu'il ne ſorte alors comme du milieu de la volupté je ne ſai quelle eſpece de douleur, qui en eſt inſéparable;

Lucret. —— *medio de fonte leporum*
Surgit amari aliquid, quod in ipſis floribus angat.

Il concluoit de là, qu'il n'y a que le ſouvenir des joies paſſées d'où nous aions le moien de tirer une entiere & véritable ſatisfaction, rien ne s'y pouvant plus oppoſer, puiſqu'elle dépend abſolument de nous, & que la Fortune même avec ſa toute-puiſſance eſt incapable de la détruire. En effet cette aveugle Déeſſe nous ôte quelquefois de la main ce que nous tenions le plus aſſuré, & le plus affranchi de ſa jurisdiction;

Horat. *Multa cadunt inter calicem ſupremaque labra.*

Athenée. Et c'eſt pour cela, qu'un de ces illuſtres Goulus ou Paraſites diſoit autrefois, qu'il ne connoiſſoit point d'autre ſouverain bien, que celui d'avoir dans la bouche quelque friand morçeau, parce qu'il ne croioit pas qu'on pût le lui ôter, ni que rien le dût empêcher de l'avaler.

Tout cela rend la penſée d'Epicure fort ſoûtenable, à l'égard des plaiſirs, qu'on eſt capable non ſeulement de renouveller, mais

aussi de purifier, & peutêtre d'augmenter, par cette action de nôtre ame, qui nous représente les choses passées hors de tout trouble, & plus parfaites, que nous ne les avons autrefois ressenties. Je crois pourtant, qu'on pourroit porter encore plus loin la plainte de ce grand partisan de la volupté; puisque ce n'est pas en considération des seuls contentemens reçûs, que la mémoire nous rend le bon office, dont nous venons de parler; & qu'à mon sens nous lui sommes beaucoup plus rédévables de faire changer de nature aux ennuis, que nous avons soufferts, par un souvenir, qui du moins nous chatouïlle, s'il ne nous oblige davantage, après en avoir ôté tout ce qu'ils ont eu autrefois de piquant. Car il n'est pas plus naturel à l'Abeille de convertir en douceur l'amertume du Thim, ni au feu de changer les cailloux en crystal de Muran, & en pierres précieuses, qu'à nôtre reminiscence, si l'on peut user de ce mot, de rendre nos plus grandes adversités agréables, par cette opération merveilleuse, que nous éprouvons tous les jours. Aussi est-ce des travaux endurés, & des souffrances, qui nous ont le plus affligés, que le Poëte a si hardiment prononcé,

olim meminisse juvabit. *Virg. 1. Æn.*

Plus j'avance dans l'âge, plus je trouve de réalité dans cette doctrine: Et jamais je n'ai tant souhaité la mémoire d'un Jurisconsulte, ou d'un Heros de Roman, qu'aujourd'hui, que par le fréquent usage d'une révuë générale de tout ce qui m'est arrivé depuis tant d'années, je me donne mille satisfactions inconcevables à l'égard de tous les accidens de ma vie de quelque nature qu'ils soient. Je sai bien, qu'il y a des personnes, qui en usent tout autrement, & qui ne font jamais de réflexion sur leurs actions précedentes, que pour se contrister, si elles ont eu quelque mauvais succès. C'est ce qui fit dire à un ancien, qui étoit de cette malheureuse humeur, qu'il mettoit sa mémoire entre les plus grands maux de sa vie. Mais ce sentiment, qui est le plus ordinaire parmi le peuple, se trouve fort éloigné de celui des véritables Philosophes, qui ont accoûtumé leur raison à se rendre maitresse des choses passées, à tirer profit de tout, & à faire cette excellente transmutation, dont nous parlons, du mal en bien.

Si je confonds quelquefois les mots de mémoire, de reminiscence, & du souvenir, c'est que l'usage ordinaire le permet ainsi, qui a laissé aux Latins ceux de recordation, & de recorder, dont autrefois l'on se servoit,

aiant leur ſondement ſur l'ancienne opinion, que les principales operations de nôtre ame ſe paſſoient au cœur. Car nous diſons encore ſelon cette doctrine, ſavoir par cœur, & reciter par cœur, ou de mémoire, ce que nous pouvons prononcer ſans lire, & ſans ſuggeſtion. Les Records des Sergens ont encore cette noble origine, mais qui s'accorde très mal avec la bonne Philoſophie. Et certes, l'oubli d'un amant en quelque choſe, qui regardoit ſa maitreſſe, ſut fort gentiment excuſée, ſur ce que ſa mémoire ne logeoit pas comme elle dans ſon cœur. Or cette mémoire étant une des plus importantes facultés de l'ame, ſe diſtingue du ſouvenir, qui eſt comme l'acte de la même puiſſance: Et le ſouvenir ſe conſond avec la ſouvenance, comme n'étant qu'une même choſe, renduë par une figure, qui ſe peut auſſi bien nommer *Gallicíſme*, que *Helleniſme*, ou *Greciſme*, puiſqu'il nous eſt auſſi naturel qu'aux Grecs d'emploier l'infinitif avec l'article pour exprimer un ſubſtantif. Quant à la reminiſcence, Ariſtote la diſtingue ſi expreſſément de la mémoire, qu'il attribuë cette derniere même aux animaux ſans raiſon, reſervant la reminiſcence à l'homme ſeul, comme celle, qui ſe fait par une eſpece de diſcours ou de

l. de mem. c. 1. & 2.

ſyllogiſme. C'eſt pourquoi il ajoûte que les perſonnes d'un eſprit peſant ont ordinairement plus de mémoire, & celles, qui l'ont prompt & éveillé plus de reminiſcence: *Non iidem memoria præcellunt, & reminiſcentia; ſed magna ex parte qui tardo hebetique ſunt ingenio, memorioſiores ſunt; qui celeri ac docili, reminiſcentiores.* D'où vient, que tant de gens s'accuſent ſouvent de peu de mémoire, pour chercher leur avantage du côté du jugement. Notés auſſi, que cette reminiſcence d'Ariſtote eſt fort différente de celle de Platon, toute occupée à remettre l'eſprit dans les connoiſſances, qu'il avoit avant que d'informer le corps, & que le premier a établi deux ſortes de mémoire, l'une ſenſitive ou animale, ſelon nôtre précedent diſcours, & l'autre intellectuelle ou raiſonnable, qui convient à la reminiſcence, quoiqu'il les rende toutes deux dépendantes du temperament du cerveau. Mais l'on n'eſt pas obligé de parler toûjours avec tant d'exactitude, ni d'emploier ſi précíſément les termes, dont nous uſons, quand le langage commun en diſpenſe, & qu'on fait profeſſion de s'en ſervir indifféremment, comme je le fais ici.

Or pour rendre plus utile, & plus agréable tout enſemble, la ſouvenance des choſes paſ-

ſées, il faut connoitre l'art d'en bien uſer, & ſavoir y proceder avec cet ordre, que les Sages ont nommé l'ame de l'Univers, & de tout ce qu'il contient. Clement Alexandrin tire même l'origine du mot Grec, qui ſignifie Dieu, de l'ordre excellent, de la belle poſition, & de l'admirable conduite dont il ſe ſert en toutes choſes, *Θεός παρὰ τὴν Θέσιν.* Certes il n'eſt pas des méditations Philoſophiques, telles, qu'eſt celle dont nous parlons, comme de ces agréables réveries d'amour, où l'on permet à l'eſprit de ſuivre tout ce qui lui plait, le laiſſant aller ſur ſa foi, & lui accordant de faire des équippées juſques dans le vuide, ſans en tirer jamais autre profit que celui d'un divertiſſement illuſoire. La raiſon, qui nous doit obliger, au ſujet que je traite, à mieux occuper nôtre faculté mémorative, & à pratiquer plus avantageuſement cet entretien interieur, qui nous donne une ſi douce converſation avec nous mêmes, dont perſonne ne peut nous priver; c'eſt que ſelon l'obſervation d'Ariſtote nous ne ſaurions jamais nous bien prévaloir des choſes, que nous avons conçuës ſans ordre, ni les tirer avec plaiſir de nôtre mémoire, ſi elles y ſont entrées, & ſi nous les y tenons placées avec confuſion. C'eſt pourquoi, ajoûte ce mai-

l. 1. Strom. in fine.

Lib. de mem. c. 2

tre de l'Ecole, les Mathématiques, qui ont leurs parties si bien reglées & avec tant de rapport entre elles, se conservent beaucoup mieux dans nôtre souvenir, que les autres sciences qui n'y entrent pas avec tant de méthode. Si nous voulons donc recueillir quelque fruit de nos actions passées, par des réflexions & des vuës reïterées, dont Pythagore & ses disciples usoient si heureusement: Si nous desirons retirer, non seulement des plaisirs, qui nous ont été chers, mais encore de nos plus grandes adversités, les consolations, que la mémoire d'Epicure lui fournissoit: Il faut observer tout l'ordre, qui se peut pratiquer dans cette sorte de *homilies*, n'y bâtir jamais, comme l'on dit, de chateaux en Espagne, congédier toutes ces vaines chatouïlleuses pensées, qui se détruisent les unes les autres, & conduire cet examen de conscience, s'il faut ainsi parler, de telle façon, que le tems, le lieu, la matiére, ou les personnes, le reglent sans saillies & sans extravagance. Car, pour le dire encore un coup, il faut laisser aux charmantes réveries d'un amant, ces égaremens d'esprit qui lui paroissent si tendres, puisque ceux, qui les décrivent le mieux, avouënt, que la raison y est séduite, & son usage presque entierement suspendu. La Philosophie est

trop impérieuſe, & ne s'éloigne pas aſſez du ſerieux, pour ſouffrir ſes interregnes d'une paſſion, ſur la partie principale de nôtre ame. L'on a nommé Ephemerides Pythagoriques, les récapitulations journalieres, dont ce grand ami de la rétraite & du ſilence a donné les premiers leçons. Mais parce que ſes converſations abſtraites, dont nous parlons, s'étendent ſur tout le cours de la vie, dont l'on ſe rend un agréable compte à ſoi-même, elles ont plus de rapport à une confeſſion générale, (pour emploier encore ce terme de réligion) qu'à ce que la Morale de Seneque & de Pythagore a ſi vertueuſement enſeigné pour un uſage quotidien.

J'avouë, que tout le monde n'eſt pas propre à s'entretenir agréablement de la ſorte, & à ſe fournir à ſoi-même une compagnie préférable à mille autres, puiſqu'elle ne manque jamais, & qu'il ne s'en trouve point, qui prenne ſi aiſément nôtre humeur, en s'y accommodant, ni qui uſe de tant de complaiſance qu'elle en a pour nous. Ceux, que n'éprouvent rien de plus ennemi, que leur propre génie, qui ne rencontrent en eux mêmes que de quoi ſe contriſter, & qui ne ſe retirent jamais de la moindre ſolitude, qu'avec des chagrins, qui leur alterent viſible-

ment le corps & l'eſprit, n'ont garde de trouver leur compte dans la pratique de ce que nous diſons. Mais il n'en eſt pas de même des ames nées à la contemplation; & pour dire un mot ſans vanité de ma propre inclination, je vous puis aſſurer avec cette franchiſe qui nous lie d'une ſi étroite amitié, que je ne penſe pas m'être jamais retiré de ces promenades ſolitaires dont vous m'avés ſouvent fait des reproches, qu'avec beaucoup plus de gaieté que je n'en avois en les commençant; & que je n'ai point trouvé de plus grande conſolation aux dégoûts inévitables de la vie, que dans les retraites interieures & profondes, où dégagé de la preſſe l'on a moien de ſoûmettre à Dieu & à la raiſon les plus violentes paſſions. Or outre ce remede à toute ſorte d'afflictions, que j'y ai toûjours rencontré, vous y établiſſés bien plus ſolidement la ſatisfaction, où vous pouvés être des choſes du monde & du traitement de la Fortune. Car c'eſt là que chacun peut infiniment contribuer à ſon bonheur, par une certaine méthode de multiplier les plaiſirs, en donnant un prix extraordinaire aux moindres faveurs du Ciel. C'eſt encore au même lieu, où l'on ſe prépare contre les plus dangereuſes embûches de cette même Fortune. Il eſt

ſouvent de ſes careſſes, & de ſes plus belles apparences, comme de celles d'une ſanté trompeuſe. Le teint plus coloré qu'à l'ordinaire, & le viſage meilleur que de coutume, ſont quelquefois au dire des Médécins des préſages d'une maladie prochaine, ce qu'en mon particulier j'ai ſouvent éprouvé. *Si plenior aliquis, & ſpecioſior, & coloratior factus eſt, ſuſpecta habere bona ſua debet: quæ quia neque in eodem habitu ſubſiſtere, neque ultrà progredi poſſunt, fere retro, quaſi ruina quadam revolvuntur*, ſelon le texte de Cornelius *l.* 2. *c.* 2. Celſus, pris d'un des premiers aphoriſmes d'Hippocrate. Les favorables traitemens de la Fortune nous doivent être encore plus ſuſpects, & nous faire toûjours apprehender quelqu'un de ſes grands revers, à quoi ne ſe trouvent jamais préparés ceux, qui ne conſidérant que le préſent, ſont auſſi éloignés des penſées du futur, que des réflexions ſur le paſſé, parce que leur humeur ou leur mauvaiſe inſtitution les rend ennemis de la contemplation, qu'ils nomment une pure extravagance, ou l'effet d'une bizarre mélancholie.

Quoiqu'il en ſoit, l'on ne ſauroit nier que l'habitude à converſer avec ſoi-même par le ſouvenir du cours de nôtre vie, ſelon les biens & les maux, que nous y avons éprou-

vés; ne ſoit une des plus courtes voies pour arriver à la félicité, puiſqu'il n'y a rien, qui nous approche davantage de la Divinité. En effet Ariſtote n'a jamais penſé plus dignement de Dieu, que quand il l'a mis dans une plenitude de toutes choſes, qu'il trouve en lui-même & ſans aucune dépendance d'ailleurs; ce qu'il a repréſenté par le ſeul mot de *avtarquie* qu'il lui attribuë, & dont il fait le ſouverain bien. Or quel moien avons-nous d'acquerir, autant que nôtre humanité le ſouffre, cette indépendance d'autrui, & cette pleine ſuffiſance, qui nous ſoit propre, ſi ce n'eſt par l'heureux ſouvenir dont nous parlons, qui dépend abſolument de nous, & qui non content de nous mettre en poſſeſſion de tous les biens de la vie, que nous y avons experimentés, a même l'induſtrie de métamorphoſer nos maux paſſés en de véritables ſatisfactions d'eſprit? Nous avons déja expliqué comme ces choſes ſe font, & nous ne pouvons pas douter de leur ſuccès après la ſincere proteſtation d'Epicure à ſon cher Idomenée, qu'encore qu'il fût dans l'agonie d'une mort très douloureuſe, comme étant cauſée par la ſuppreſſion d'urine, & par l'inflammation de ſes entrailles, il ne laiſſoit pas pourtant de ſe trouver dans une aſſiette d'ame très douce,

&

& dans une joie très accomplie, que lui donnoit l'agréable mémoire de tant de belles pensées où il s'étoit entretenu toute sa vie, & de ce nombre considérable de choses nouvelles, dont il avoit le premier enrichi la Philosophie. Si ce grand ami de la volupté a pû se consoler, & même se réjoüir de la sorte, dans les ressentimens d'une nephretique, qui l'ôta de ce monde peu d'heures après, assurant, que le souvenir de ses actions, & de ses contemplations Philosophiques, compensoit avec plaisir toutes ses souffrances; que ne devons-nous point attendre de nos méditations raisonnables & bien reglées, dans un meilleur & moins déplorable état, comme celui où nous les pratiquons d'ordinaire;

En vérité il n'y a que l'épreuve seule, qui nous puisse apprendre, quelles sont les douceurs de repasser sur l'innocence de nôtre enfance; sur l'institution de nôtre jeunesse; sur le progrés de nôtre raison; sur la premiere application de nos soins aux actions de la vie civile; sur le contentement ou le dégoût que nous y avons trouvé; sur les notables & periodiques changemens qui nous sont arrivés, jusqu'à ce que nous soions parvenus dans un âge plus avancé; sur les coups de Fortune bons ou mauvais que nous avons

ressentis; sur les emportemens d'esprit que tout le monde souffre, & les dereglemens de nôtre volonté si difficiles à domter; sur la condition, dans laquelle nôtre propre choix, ou celui de nos parens, nous a fait vivre; bref sur tout ce que nôtre imagination nous peut représenter, dans une vieillesse qui l'a encore assez vive, & la mémoire assez entiere, pour y faire toutes les reflexions possibles. Car tenés pour très constant, que tous ces articles différens sont autant de sources inépuisables de pensées, & de sentimens qui naissent en foule dans un esprit accoutumé au discours interieur, & à la méditation. Nôtre seule instruction, par exemple, ne nous doit elle pas fournir un entretien aussi utile qu'agréable, de tout ce que nous avons appris de ceux, qui ont eu la charge de nous élever, pour y remarquer non seulement ce que nous leur devons, comme a fait Marc Antonin au premier livre de sa propre vie, mais encore leurs fautes, & leur mauvaise conduite, qui cause de si dangereuses consequences? Ajoûtés à cela le fruit de vos études particulieres, si elles ont été assez heureuses pour inventer quelque chose, par un travail, qui vous soit propre, & par une application d'esprit, où vous n'aiés été primé

de perſonne. Sans mentir les tranſports de joie, qui naiſſent de là, ſont inconcevables à ceux, qui n'en ont jamais été chatouïllés & le moindre des chapitres, que nous avons touchés eſt capable ſeparément, de nous occuper l'ame avec douceur, autant de tems, que nous en pourrons accorder à cet exercice contemplatif.

Que ſi ſortant de nôtre petit monde portatif, nous voulons avoir quelque attention à tout ce que le grand nous fera voir de conſidérable, ſoit par le ſouvenir de ce que nous y aurons obſervé, au cas que nous nous ſoions plûs aux voiages, ſoit que nous deferions aux rélations des autres, qui ont voulu que le public profitât de leurs travaux; c'eſt où la ſeule mémoire nous produira tant de ſujets d'admiration, que nôtre ſatisfaction ne pourra être troublée, ſi ce n'eſt par la trop grande multitude d'objets divertiſſans. Quel plaiſir de juger des différentes *phaſes* de la Nature, & des divers viſages, qu'elle prend dans toutes les parties du Monde, par des caprices, que la ſeule longueur ou varieté du tems peut excuſer! De comparer l'ancienne Egypte, lors qu'elle endoctrinoit la Grece, & qu'elle étoit l'Ecole commune des Pythagores, des Platons, & de tous ces renom-

més Sages, ou Philoſophes; avec l'Egypte des derniers ſiécles, pleine d'ignorance & de barbarie! De conſidérer le même changement à l'égard de la vieille Grece, où cette ſuperbe Corinthe n'a pas préſentement vint maiſons, & où la ſavante & populeuſe Athenes ne compte pas aujourd'hui trois à quatre mille chetifs habitans, n'y reſtant que quelques ruines du Lycée, & deux colomnes, qui marquent avec un tas de pierres, la place où fut autrefois l'Academie! Certes il eſt difficile d'obſerver ces choſes, ſans élever ſon ame au deſſus de tout ce qui eſt périſſable; comme l'on ne peut lire ſans quelque indignation dans un voiage recent, qu'une vieille femme fait préſentement ſon poulailler de l'étude de Demoſthene. Cela nous porte enſuite à reſpecter & là, & dans tout ce que contient ce vaſte Univers, la générale Deſtinée, qui ne peut être autre, que l'impénétrable volonté de Dieu. Auſſi avoit-on ſurnommé aux lieux dont nous venons de parler le grand Jupiter *Mœragete*, ou, *Conducteur des Parques*, comme celui, qui diſpoſe de tout ce que nôtre ſeul défaut de lumiere, & la pure foibleſſe de nôtre eſprit a fait appeller Fatalité, Deſtin, ou Neceſſité éternelle, abſoluë, & invincible.

Du Loir.

Pauſan. l. 8.

Il y a deux choſes à obſerver dans ces rêveries morales & ſtudieuſes, où nous exerçons nôtre ſouvenir, qui ne ſe peuvent omettre ſans perdre le principal fruit de toutes nos méditations. La premiere, de recueillir ſoigneuſement ſur des tablettes ou autrement de certaines penſées, qui nous viennent quelquefois dans cette abſtraction, ſi nous ne voulons pas les perdre, les jugeant dignes de quelque conſidération; parce qu'à peine & rarement ſe préſentent-elles une ſeconde fois à nôtre imagination. Les Arabes ont un proverbe, qui porte, qu'à faute d'être ſoigneux d'avoir toûjours ſur ſoi ce qu'il faut pour une ſi importante recolte, l'on ne ſauroit jamais poſſeder, ni ſe ſervir à propos d'un bon mot. Les termes dont ils uſent portent dans leur traduction, *qui non habet in manica album, non habet in corde verbum*. Et c'eſt ce qui obligea cet Haſan, dont ils priſent tant la doctrine, à donner un écu d'or d'un bout de plume, pour écrire promtement une ſentence, qu'il craignoit d'oublier. Car tout le monde n'a pas le privilége de ces magiſtrats de Cnide, appellés par antiphraſe *Amnemones*, à cauſe de leur excellente mémoire. Et pluſieurs même ſont ſi infortunés en cette partie, qu'elle leur manque au beſoin, comme au Loup

Sem. ſap.

Plutar. qu. Græc.

Cervier, s'il eſt vrai, que dans ſa plus grande faim il perde le ſouvenir de ſa proie, comme on l'a écrit, pour peu qu'en ſe retournant il la perde de vuë. Tant y a, que les moins oublieux, & ceux que la Nature a le plus obligés en cela, ne laiſſent pas d'avoir ſouvent beſoin de ce ſecours. La ſeconde choſe, que je crois auſſi fort néceſſaire, ſur tout à ceux de nôtre génie, c'eſt de finir toûjours nos *homelies*, de quelque ſorte qu'elles ſoient, par cette commune reflexion Sceptique, que toutes nos lumieres ne ſont que ténebres, & nos plus fortes connoiſſances, que des titres certains de nôtre ignorance. Les vérités conſtantes n'ont nulle proportion avec la foible portée de nôtre eſprit, & nos plus ſecrets entretiens ne manqueront jamais de nous faire appercevoir, s'ils ſont accompagnés d'ingenuité, que ſi Democrite a eu raiſon de dire de ſon tems, que cette vérité, que tant de Philoſophes cherchent, étoit cachée au fond d'un puits, l'Alléman a ajoûté depuis de fort bonne grace dans une de ſes proverbes, que par malheur encore la corde néceſſaire pour deſcendre dans ce puits s'étoit rompuë.

L'excellente deſcription que fait cette incomparable perſonne, (*) qui eſt nôtre admiration commune, des belles réve-

(*) Madalaine Scuderi.

ries d'un amant, & de ses transsports d'esprit où elle lui permet de prendre si agréablement l'essor, est en partie cause du sujet de cette lettre. Mais tenés pour assuré, que ce n'est pas légerement ni sans y penser que je viens de la mettre hors de toute comparaison. J'ai vû tout ce que la Grece nous a laissé dans ce genre d'écrire qu'elle nommoit *Erotique*. Clitophon & Leucippé d'Achilles Statius, Ismené & Ismenias d'Eustathius, Théagene & Chariclée d'Héliodore, Rhodanthe & Dosicles de Théodore Prodrome, aussi-bien que Daphnis & Chloé du Sophiste Longus, avec Théogene & Charide qu'on donne à un Athénagoras, ont été autrefois les divertissemens de ma jeunesse. Je me souviens même de l'extrait que nous a donné Photius dans sa Bibliothéque, tant des amours de Rhodanes & de Sinonis, décrites par Jamblique, que de celles de Dinias & de Dercyllide que rapportoit Antonius Diogenes; mais en vérité je ferois conscience de mettre tous ces ouvrages, quelque mérite qu'ils aient, à l'égal d'une Clelie, ou d'un Artamene. Ce n'est pas que les Grecs n'aient été des Peintres merveilleux à bien représenter les mœurs, & à tirer en perfection la figure des esprits, dont ils exposent toutes les passions d'une façon si naïve,

que jamais les Latins n'y ont pû arriver. Auſſi n'avons-nous rien de ceux-ci en ce ſtile ni ſur cette matiere, qui approche de ce qu'ont fait les autres. Après avoir rendu néanmoins aux premiers ce qui leur eſt légitimement dû, je ne ferai pas difficulté d'ajoûter, que les deux ouvrages de nôtre langue dont je viens de parler, ont non ſeulement les graçes Grecques, qui regnent dans toute leur contexture, mais de plus une gentilleſſe & une pointe d'eſprit, qui leur donne un avantage nompareil, ſur tout dans ces entretiens miraculeux des hiſtoires particulieres qu'on y voit. Enfin je ſuis perſuadé, que ni les anciens Grecs ou Latins, ni les modernes Italiens, Anglois, ou François, n'ont rien produit en ce particulier caractére, qui leur puiſſe être raiſonnablement comparé. Mon intention n'eſt pas de préjudicier par là ou à la charmante Aſtrée d'Urfé; ou aux trois belles Arcadies de Sennazare, de Sidney, & de Lope; ou à la célébre Caſſandre, ſi heureuſe au choix de ſa ſcéne, & ſi remplie de beaux évenemens; n'ont plus qu'à quelques autres piéces de même nature, & qui ſont auſſi de très haut prix. Une choſe ne perd rien de ſa grandeur, pour en avoir quelqu'une au deſſus de ſoi.

Laberius. *Non eſt puſillum ſi quid maximo eſt minus.*

Il n'y a point de *bien* qui n'ait ſon *mieux*, & quelque choſe encore au delà ou de *ſuperlatif.* La ſignification néanmoins de ce dernier terme, toute exquiſe qu'elle eſt, n'ôte rien à celle des deux autres.

DE
LA SCIENCE QUI EST EN DIEU.

LETTRE XCIX.

MONSIEUR,

Bien que quelques-uns aient defini la Philoſophie une ſcience qui apprend à connoitre Dieu, je tombe pourtant d'accord avec vous, que la gloire d'un Chrétien ne conſiſte pas tant à être bien fondé en raiſon, qu'à ſe tenir ferme & bien confirmé dans la Foi. *Memento Chriſtiane*, *quod non voceris rationalis*, *ſed fidelis*, dit pour cela Saint Auguſtin. Mais encore ne faut-il pas traiter ſi injurieu-

ſement cette même raiſon que d'autres ont fait, par une zèle peutêtre inconſidéré; puiſque la tenant de Dieu auſſi bien que la vraie Réligion, nous ſommes obligés de les respecter toutes deux comme filles du Ciel. C'eſt ce qui fait prononcer à Lactance Firmien cette belle ſentence, que le ſommaire de toute nôtre intelligence doit aboutir à ce point, de ne penſer jamais, que la Réligion ſoit contraire à la ſageſſe ou à la raiſon, ni qu'il y ait de véritable ſageſſe ſans la Réligion; *ut neque religio ulla ſine ſapientia ſuſcipienda ſit, neque ulla ſine religione probanda ſapientia.* Tant y a, que nôtre Philoſophe n'a pas été tel, qu'on vous l'a dit dans cette conference, dont vous voulés être informé, n'aiant pas ſi peu reſpecté les autels, qu'on lui puiſſe abſolument imputer à crime tous les propos, qu'il tint avec une liberté, qui accompagne ſouvent ceux de ſa profeſſion. En effet, outre qu'il eſt reconnu pour ne manquer pas de zèle dans une véritable dévotion, l'on peut ſoûtenir en ſa faveur, que comme tout menſonge proferé ne rend pas un homme menteur, quand il croit dire la vérité, toute héréſie non plus ne fait pas hérétiques ceux, qui ſemblent y adhérer lors qu'ils penſent ſuivre de bons ſentimens, n'y aiant que l'opiniâtreté contre

l. de falſa Religione c. 1.

les vérités Catholiques, qui les puiſſe convaincre d'être tels. Je laiſſe donc à Meſſieurs de Sorbonne l'examen des penſées, dont il s'expliqua, pour en retrancher ce qu'ils jugeront de quelque préjudice à la Foi, & dans le ſeul deſſein de contenter vôtre curioſité, je ferai cet effort ſur ma mauvaiſe mémoire, de vous rapporter ſommairement, mais avec le plus de fidelité, qu'il me ſera poſſible, ce que j'en ai pû retenir.

Le théme ſur lequel ſes antagoniſtes & lui s'exercèrent le plus, fut celui de la ſcience ou connoiſſance que Dieu a des choſes; quoique tous s'accordaſſent en ce point qu'elle devoit être infinie, comme le ſont tous les attributs de la divinité. Dieu voit tout, Dieu eſt tout eſprit & tout Oreille, dit même la Poëſie Payenne.

Οὖλος γαρ ὁρᾶ, οὖλω δὲ νοεῖ, οὖλος δὲ τ' ἀκούει.

Totus namque videt, totus mens, totus & audit.

Pauſanias aſſure, que les Grecs ne donnèrent trois yeux à une ſtatuë de Jupiter que pour marquer ſa connoiſſance de tout ce qui ſe paſſe dans ſon Roiaume & dans celui de ſes deux freres, c'eſt à dire au Ciel, ſur Terre, & aux Enfers; ce qui peut encore être rapporté

aux trois tems différens, le passé, le présent, & le futur, qui lui sont également connus. Et c'est pour cela que Mercure Trismegiste a nommé Dieu un cercle intelligible, ou une sphere d'intelligence, dont le centre étoit par tout, & la circonference en nul endroit, d'autant qu'elle n'a point de limites. Mais parce que la puissance de ce même Dieu, toute étenduë qu'elle est, n'empêche pas que l'Ecole n'avouë qu'il y a des choses, qu'il ne peut pas faire, comme par exemple du passé le futur, *siquid in potentia ad præteritum etiam Deo denegatur:* nôtre Philosophe soûtint, qu'on pouvoit maintenir sans impieté, qu'il se trouvoit de même beaucoup de choses, qui n'étoient point soûmises à la connoissance de Dieu; telles que sont les actions, qui peuvent être ou n'être pas, comme dépendantes de nôtre Franc-Arbitre; l'Eglise aiant determiné au Concile de Constance, qu'il y a des choses contingentes, & tellement libres, qu'elles peuvent aussitôt arriver, que ne pas arriver.

sess. 8.

Car puisqu'on reconnoit, que ce n'est pas un defaut de puissance en Dieu de ne pouvoir empêcher que le passé n'ait été, toute l'impuissance se trouvant au sujet, qui enveloppe une repugnance de contradiction, pour user de termes classiques; l'on doit dire de même

que ce n'eſt pas une ignorance en Dieu de ne pas connoitre les choſes contingentes & dépendantes de nôtre volonté indéterminée; dautant que le defaut dépend de leur nature, qui reſiſte à cette connoiſſance par une invicible contradiction, *ut ſe habet res ad eſſe, ita ſe habet ad cognoſci.*

Les connoiſſances de Dieu ſont toûjours vraies, & ſa ſcience néceſſaire auſſi bien qu'éternelle; de ſorte, que ſi Dieu ſavoit, que je dûſſe faire une choſe, qui dépend abſolument de ma volonté, il s'enſuivroit qu'avant que de m'y déterminer il ſeroit tellement néceſſaire, que je la fiſſe, qu'il ne me ſeroit pas poſſible d'en uſer autrement. Or cela ruine de ſorte nôtre Franc-Arbitre, qui conſiſte à pouvoir faire, ou ne pas faire, agir, ou ne pas agir; qu'on peut dire, qu'avec ſa perte il n'y auroit plus en nous ni bonté ni malice morale, ni vice ni vertu, qu'on nous pût imputer, *nemo peccat in eo quod vitare non poteſt*, dit fort bien Saint Auguſtin. Ajoûtés à cela, *l. de lib. arb.* que contre toutes les regles du bon raiſonnement, deux propoſitions contraires ſeroient vraies en même tems, l'une aſſurant la néceſſité de nôtre operation future, & l'autre ſoûtenant la franchiſe de nôtre volonté pour ne s'y pas porter ſi bon ne lui ſemble.

Il eſt certain, & cela fut ſans conteſtation, que tous les Attributs de Dieu, comme le ſont ceux de la ſcience, de la volonté, & de la puiſſance, ſont des choſes ſi parfaitement unies en lui à cauſe de ſa ſimplicité, qu'on peut dire, qu'ils ſont ſa divinité même; n'y aiant que la foibleſſe de nôtre eſprit, qui nous oblige à les concevoir diverſement, par une diſtinction nommée virtuelle, c'eſt à dire, qui les fait différer en vertu ſeulement. Mais il faut auſſi démeurer d'accord, que la puiſſance du même Dieu s'étendroit bien plus loin, ſi elle n'étoit limitée par ſa volonté, qu'il pourroit donner l'être à beaucoup plus de choſes, qu'il n'en veut produire; que les Mondes ſeroient auſſi infinis, que Metrodore les concevoit, s'il ne les eût voulu reduire à l'unité; & par conſequent, qu'il peut en de certains cas ce qu'il ne veut pas. L'on doit dire le même au ſujet de ſa ſcience, qu'elle n'eſt bornée, que par ſa ſeule volonté, qui a été de tout tems de créer un animal libre dans ſes actions, & joüiſſant d'un Franc-Arbitre, afin que par là uſant de mouvemens propres, & aiant part à l'honneur d'une ſainte vie, il pût eſperer la certitude où les autres créatures ne peuvent arriver.

Or ſi cette exception miſe à la ſcience Di-

vine, des actions humaines, qu'on nomme contingentes, parce qu'elles peuvent être ou n'être pas, ne marque nul defaut en elle, qui ne laiſſe pas d'être infinie, puiſque elle embraſſe tout ce qui peut être connu, & la repugnance de la part du ſujet, qui ne peut recevoir cette contraction, que nous avons déja dite d'être néceſſaire & de ne l'être pas au même tems: Il s'enſuit, qu'il n'y ſauroit avoir d'impieté à ſoûtenir, que Dieu ne ſait pas déterminément quelles ſeront les actions d'un homme conſidéré comme agent libre; non plus qu'à dire, que le même Dieu ne peut pas les choſes qui ſont contre toute raiſon, & contre ſa nature, comme de pecher, de s'anéantir, ou de ſe détruire ſoi même, parce qu'en l'un & en l'autre cas, il voudroit & ne voudroit pas, il ſeroit Dieu, & ne le ſeroit pas? ce qui implique, enveloppe, ou enſerre une contradiction, qu'on ne ſauroit prononcer ſans blaſpheme.

C'eſt aſſez faire pour rendre ſur ce ſujet à Dieu ce qui lui eſt dû, d'aſſurer, qu'il ſait tout ce qu'il veut ſavoir, & qu'il comprend tout ce qui peut être ſçû. Que ſi ſa préſcience ne s'étend pas juſques ſur des effets dépendans de nôtre volonté, parce qu'ils ſont incertains, & peuvent auſſitôt ne point arriver,

qu'autrement; l'on ne peut pas imputer cela à un manquement de lumiere, ou de capacité dans l'esprit Divin, mais seulement au defaut de ce qui est alors exposé à sa prévoiance. En effet il n'y a point d'impuissance à ne pouvoir pas ce qui est impossible. Ce que Dieu ne voit point, n'est indubitablement pas en état d'être vû. Et les objets dont nous parlons qu'il n'envisage pas comme certains, parce qu'il les a rendus muables ou contingens, & par consequent non-nécessaires; ne prouvent autre chose sinon, qu'ils ne sont pas capables d'être représentés nécessairement, ce qui est cause, qu'il ne les regarde que comme contingens, c'est à dire indifférens aux deux parties de la contradiction, à l'ouï, & au non, à l'être, & au non être.

Pomponatius l. 1. de fato. lib. arbit. & prædest. c. 15.

On voulut paier nôtre Philosophe des deux sortes de connoissance que les Théologiens ont acoûtumé d'attribuer sur cela à la Divinité, celle *de vision ou de vuë*, & celle *de simple intelligence:* en lui représentant ce que Saint Thomas a dit dans la question quatorziéme de la premiere partie de sa Somme. Nous lui proposâmes de même la distinction des deux nécessités, dont l'une est absoluë & se dit dans l'Ecole *consequentis* ; l'autre hypothétique ou conditionnelle, qui s'appelle *consequentiæ.*

consequentiæ. Et il ne tint pas à lui paraphraser les termes de Saint Augustin, que nous ne le missions à la raison: *futura non ideo sunt, quia a Deo præsciuntur; sed idcirco præsciuntur, quia futura sunt;* tâchant par là de lui faire reconnoître en Dieu une science certaine des choses qui dépendent de nôtre volonté, sans préjudicier au Franc-Arbitre. Quelle apparence, lui remontra quelqu'un, d'attribuer moins de connoissance à Dieu, que Virgile n'en donne à son Protée? quand il assure de lui,

l. 3. de lib. arb. c 4. & Origenes super Ep. Pauli ad Rom.

——— *novit namque omnia Vates*
Quæ sint, quæ fuerint, que mox ventura trahantur.

4. Georg.

Le Cygne & le Corbeau furent consacrés à Phœbus par les Payens, pour dire qu'il savoit tout ce que les jours & les nuits peuvent produire; outre que le Trépied servant à ses Oracles montroit, qu'ils s'étendoient sur les trois tems, le présent, le futur, & le passé, *ipsa tripos trini cursus præsagia pollicetur, hoc est, Extantis, Instantis, & Rapti*, selon les termes de Martianus Capella dans son neuviéme & dernier livre, qui est celui de la Musique. Mais il se tint inébranlablement ferme dans sa doctrine Péripatétique, que les propositions *de futuro in materia contingenti*, ne pouvoient être dé-

terminément vraies, d'autant, qu'il faut néceſſairement qu'une choſe pour être contingente ſoit de telle nature, qu'elle puiſſe être ou n'être pas. Il proteſta, qu'il lui étoit impoſſible de comprendre, ce que c'étoit qu'une certitude contingente; & nomma un franc galimathias de dire, qu'une choſe ſoit infail-
l. 2. c. 7. & l. 4. c. 3. lible, mais non pas néceſſaire, ajoûtant ce mot de Pomponace au ſujet des néceſſités *conſequentiæ*, *non conſequentis*, dont il ſe raille, *hoc utinam tam bene intelligeretur*, *quam bene involvitur*, *videnturque potius eſſe illuſiones iſtæ quam reſponſiones.* Et ailleurs: *potius ſunt verba*, *& furfura*, *quam res*, *& vera farina.* La comparaiſon de ceux, qui prédiſent le malheur d'un homme courant vers le précipice, ſans y rien contribuer, le fit plûtôt rire, que rendre; parce que leur prédiction au lieu d'être abſoluë contient cette tacite condition, au cas que cet homme ne s'arrête ou ne ſe détourne point du précipice, ce qui empêcheroit ſans doute, qu'il n'y tombât. Ainſi le plus que cette ſimilitude attribuë à Dieu, c'eſt une prénotion ou préſcience hypothetique des actions humaines, que perſonne ne lui diſpute, mais non pas une déterminée connoiſſance, puiſque nôtre volonté étant libre, peut changer à tout moment.

C'eſt ce qui rend nôtre mauvais Demon ſi porté à nous tenter & à nous ſeduire; à quoi vraiſemblablement il ne s'attacheroit jamais, ſavant comme il eſt, s'il ne nous connoiſſoit pas capables d'agir librement, & ſi nôtre dannation ou nôtre ſalut étoient déterminés abſolument par les notions, qui ſont en Dieu, vû, qu'il ne pourroit pas douter, qu'en ce cas là toutes ſes peines ſeroient inutiles. Mais ne peut-on pas même dire, que toutes les exhortations, que Dieu nous fait pour ſuivre le bien, & toutes ſes ménaces pour nous détourner du vice, ſembleroient des choſes ridicules, ce qui ne peut être imaginé ſans crime, ſi au même tems, qu'il nous les fait, il ſavoit avec certitude, que ce doit être en vain, & que nous exécuterons infailliblement le contraire de ce qu'il nous conſeille.

Quant aux paſſages de l'Ecriture Sainte, qui ſemblent ajuger à Dieu une connoiſſance certaine des choſes futures, quoique dépendantes de notre franche volonté; il s'en démêla, en ſoûtenant, qu'ils étoient pleins de figures, & de façons de parler accommodées à nôtre capacité. Ainſi quand Dieu fit ſavoir en paroles expreſſes à Ezechie qu'il mourroit, ce qui n'arriva pas; Saint Thomas dit, qu'elles ſe doivent interpréter du cours 1. parte qu. 19.

ordinaire de la nature, ſelon lequel ce Roi devoit mourir, de ſorte, que ce qui ſemble dit là déterminément, ne l'eſt que conditionellement; non plus que quand Jonas aſſura les Ninivites, qu'ils n'avoient plus que quarante jours, après leſquels leur ville ſeroit détruite. Car quoi que la ménace fût abſoluë dans ſes termes, il y avoit une condition ſouſentenduë, s'ils ne faiſoient la pénitence, qui dépendoit d'eux, & qui les préſerva de cette calamité. Les lieux du nouveau Teſtament qu'on peut rapporter ſur le même ſujet, ſe doivent expliquer de même. Et l'on ne ſauroit, ajoûtoit-il, concevoir la faute de Saint Pierre s'il ne lui étoit pas poſſible de ne point renier ſon Maitre, lors qu'il lui dit, que dans le jour il commettroit cette infidelité jusqu'à trois fois; où il faut ſouſentendre, s'il demeuroit dans la foibleſſe d'ame où il étoit, & que Dieu comme ſcrutateur des cœurs y obſervoit alors. Car préſuppoſant que Saint Pierre n'eût pas commis ce crime, puiſque ſelon l'axiome Philoſophique *poſſibili in actu poſito nullum ſequitur incommodum*, qui ne voit point, que le defaut de ſuccès dans cette prédiction pouvoit recevoir la même interprétation, qu'on donne aux textes précédens du vieil Teſtament? C'eſt la même

chose de la promesse simple du Paradis au bon Larron, qui contenoit cette hypothese sousentenduë, en perseverant dans la reconnoissance de son Créateur, & dans l'heureuse disposition d'esprit où il étoit; pour ne rien dire de ce que pouvoit contribuer sur ce dernier exemple une grace extraordinaire.

A toutes les raisons du paganisme, en faveur du Destin, il repliqua, qu'Aristote n'en avoit reconnu la nécessité qu'à l'égard des choses universelles, & non pas des singulieres, qui dépendent d'un principe libre, tel qu'est nôtre volonté. Mais qu'à prendre avec Boëce & Saint Augustin, ce *Fatum*, ou cette *Destineé*, pour la volonté de Dieu, qu'il a euë de toute éternité, il s'en faloit tant, qu'elle lui rendit toutes choses connuës également, que si cela étoit, le même Destin, qui est Dieu, seroit contraire à lui même, & sa volonté diverse, puisque de tout tems sa resolution a été, comme nous l'avons déja exposé, de créer un animal libre dans ses operations, & possedant un franc-arbitre qu'il a toûjours conservé, quoiqu'alteré par le péché du premier des hommes.

Aprés tout il maintint, qu'encore qu'il y eût quelques difficultés dans son opinion, dont ni lui ni autre ne se pûssent pas bien dé-

méler, il lui restoit cette satisfaction, & même cet avantage, de suivre l'avis de nos plus grands Théologiens, qui sont contraints d'avouër, qu'en toutes choses il faut toûjours se ranger aux pensées les plus séantes à la grandeur de nôtre Créateur: Et que puisque son sentiment n'ôtoit rien à la science de Dieu, de tout ce qui pouvoit être sçû par les loix, qu'il s'est préscrit à lui même; mettant au contraire un parfait & raisonnable accord entre sa puissance, son savoir & sa volonté; il ne croioit pas, que rien pût l'obliger à s'en départir. Surquoi tout le monde lui avoüa, qu'il valoit mieux, souvent confesser ingenûment son ignorance, sur tout en de semblables sujets, que de se laisser emporter par la difficulté de quelques argumens à une créance peu honorable à la Majesté Divine. Nous devons alors imiter ceux d'Elide & les Atheniens qui sacrifioient au Dieu Inconnu, c'est à dire, si je ne me trompe, au vrai Dieu, que personne ne sauroit ni compendre, ni connoître; en soûmettant humblement nôtre esprit, & tous ses raisonnemens, à celui, qui a cela de commun avec le Soleil, qu'outre qu'il ne se découvre que par sa propre lumiere, & par la clarté, qu'il nous communique, il nous éblouït, & nous aveugle, si

Pauf. l. 5.

nous penſons le contempler trop fixement, & avec témérité.

Sans mentir, il y a mille fois plus de diſtance entre Dieu & l'entendement humain, qu'il ne s'en trouve entre cet Aſtre du jour & le Hibou, à la vuë duquel Ariſtote, l'un des plus clairvoians des hommes, a ſi ſouvent comparé toutes nos connoiſſances. Ce fut pourquoi cet ancien, qu'on nommoit il me ſemble Simonide, & qu'on voulut engager au diſcours de la nature Divine, demanda toûjours de nouveaux delais ſans s'y pouvoir jamais reſoudre. Mais pour peu, qu'il nous laiſſe voir ſon image, comme un Parelie dans la nuë, & quelque petite idée, qu'il donne de lui même à nôtre eſprit, nous ne ſaurions ni trop les reſpecter, ni trop les eſtimer. Clement Alexandrin fait là deſſus une hypotheſe au quatriéme livre de ſes Tapiſſeries, dont je ſuis bien aiſe de vous faire ſouvenir. Il ſuppoſe que ſi l'on donnoit au choix de quelqu'un de poſſèder la connoiſſance de Dieu, ou la béatitude éternelle, comme des biens différens; il ſeroit obligé d'élire la premiere, comme de beaucoup préferable à l'autre. Sans conteſter là deſſus, puiſque ce ſont deux choſes inſéparables, ajoûtons ſeulement, que quelques-uns n'ont pas laiſ-

sé de croire, qu'il vaudroit mieux être privé tout à fait de cette connoiſſance, que de l'avoir fautive & injurieuſe à la Divinité. Plutarque tâche de rendre probable ce ſentiment par cette comparaiſon, qui ne le juſtifie pourtant pas tout à fait dans la vraie Réligion. Tyreſias, dit-il, étoit véritablement bien malheureux, de ne voir ni ſes amis, ni ſes enfans, à cauſe de ſon aveuglement. Mais il faut avoüer, qu'Athamas & Agavé étoient bien plus miſerables, de prendre les leurs pour des Tigres & des Lions, & Hercules encore de dechirer les ſiens, que ſon imagination bleſſée lui repréſentoit pour ſes ennemis. Sa reduction eſt, qu'il voudroit mieux ne reconnoitre point de Dieux du tout, comme l'on parloit de ſon tems, que de les outrager par des penſées indignes d'eux, ou de ſe les figurer d'une nature maligne, & qui ſe plait à nous affliger, ſelon la fauſſe perſuaſion des ſuperſtitieux. Cela ſe rapporte fort à la ſentence d'un Philoſophe libertin, mais judicieux en ce point, *impius non qui tollit multitudinis Deos, ſed qui Diis opiniones multitudinis applicat.* Le plus ſûr parti que la créature puiſſe prendre pour ne tomber dans aucun de ces inconveniens, c'eſt de parler de ſon Créateur comme les Peres de l'Egliſe ont

tr. de la ſuperſ.

Diog. Laert. in Epic.

toûjours fait du vrai Dieu. Ils ont dit, qu'il ſe trouvoit dans toutes choſes ſans incluſion, & au dehors de toutes ſans excluſion: Qu'il étoit plus haut que le Ciel, plus profond que l'Enfer, plus étendu, que la Terre, & plus diffus que la Mer: Bref, qu'il eſt par tout, & qu'il n'eſt en pas un endroit, *omnia in omnibus* ſelon Saint Paul, parce qu'il ne peut être éloigné ou abſent d'aucune place, ni compris ou contenu en aucun lieu. Comme tous les nombres ſe trouvent dans l'unité, & toutes les lignes dans le centre; toutes choſes ſont en Dieu, & il n'y en a pas une, où il ne ſe rencontre; ce qui va contre le ſens d'Empedocle, qui crût, devenir Dieu, ſi l'on ne le trouvoit nulle part.

1. ad Corint. c. 15.

Quo fugis Encelade? quaſcunque appuleris oras,
Sub Iove ſemper eris.

Le lieu pourtant quelque ſpacieux que nôtre imagination le puiſſe faire, n'égalera jamais ſon Immenſité; non plus que le tems ſon Eternité; l'eſprit ſa Sageſſe; la vertu ſa Bonté; ni l'ouvrage ſa Puiſſance; pour parler encore comme fait un de nos Docteurs.

Hugo 1. Vict. de ſacr. qu. 2. c. 22.

Quelqu'un de la compagnie lui ajoûta encore par forme d'avis & de concluſion, qu'il étoit vrai, que comme le concours de Dieu

D. Th. 1. p. qu. 63. art. 1. aux causes secondes ne détruit pas leur nature, & n'empêche pas, que les effets ne soient naturels lors qu'ils ont des causes naturelles: la vuë & la connoissance de Dieu n'ôtoit pas non plus la liberté aux actions de nôtre volonté, ni la contingence aux contingentes: parce que, soit dans son concours, soit dans sa préscience, il n'altere point les causes secondes, *sed eo modo & prævidet, & concurrit, quo agunt*. Qu'il faloit pourtant prendre garde soigneusement, de ne tomber pas dans le reproche, qu'on a fait à Ciceron, d'avoir mieux aimé blesser la Providence de Dieu, que le franc-arbitre des hommes: *& ut homines faceret liberos, fecisse sacrilegos*, comme *l. 5. de civ. Dei c. 9.* en parle Saint Augustin. Car puisque toute l'Eglise a toûjours tenu, qu'on ne pouvoit nier sans une espece d'impieté, que la préscience de Dieu ne s'étendit sur toutes les choses futures, qui lui sont présentes de toute éternité; il n'étoit pas permis de douter, qu'il ne prévit les nécessaires comme nécessaires, & les contingentes comme contingentes, quelque repugnance d'ame qu'on pût sentir là dessus. Sans mentir, il peut y avoir bien de la témérité à combattre un sentiment si universel, & le plus sûr est d'humilier son esprit en ce point, & de l'arrêter sur la déter-

mination de Justin, grand Martyr & grand Philosophe, qui porte, que cette présscience divine n'est pas la cause des choses futures, mais que ce sont elles, qui sont la présscience en Dieu, sans préjudicier à nôtre liberté. *qu. 58. ad orth.*

C'est tout ce que vous saurés d'une conférence qui eût au moins cela de bon, que dans des sentimens différens l'on n'ouït jamais une parole contraire à la civilité, ni qui peut offenser personne. Vous jugés assez par là, que cet homme vain & importun tout ensemble, que vous connoissés si bien, ne s'y trouva pas, qui s'attribuë sottement ce que Ciceron donne à Carneade, de n'avoir jamais disputé de rien sans obtenir la victoire, *nullam unquam rem defendisse quam non probarit, nullam oppugnasse quam non everterit.* En vérité, outre le défaut de charité, il y a bien de la foiblesse à ne pouvoir souffrir la moindre contradiction, ni le moindre mot, qui choque, qu'on ne s'irrite au dernier point:

—— *Turgescit vitrea bilis,* *Pers. sat. 3.*

Finditur, Arcadiæ pecuaria rudere dicas.

Et il me semble que c'est une grande honte aux personnes de nôtre profession, que les hommes d'épée se battent presque toûjours en se gardant beaucoup de respect les uns aux autres; qu'ils s'ôtent la vie en gens d'hon-

neur, ſans ſe dire le moindre outrage; & que les hommes de lettres, ſouvent même ceux, qui ſe piquent le plus d'être Philoſophes, ne conteſtent jamais ſans s'injurier. Bon Dieu, qu'il éſt peu de ſavans & ſages tout enſemble! Et que Platon eût grande raiſon de récrire à Dion, que l'opiniâtreté fâcheuſe étant haïe d'un chacun, devoit faire ſa demeure dans la ſolitude; ἡ αὐθάδεια ἐρημίᾳ σύνοικος ἐστιν *pervicacia ſolitudinis eſt contubernalis.*

Plut. in Dione.



DE

LA VAINE PRESOMPTION.

LETTRE C.

MONSIEUR,

Un ancien diſoit, qu'il étoit fort difficile, qu'on s'abſtint d'écrire de ſon tems quelque ſatyre, vû ce qui s'y paſſoit tous les jours, & il ſemble qu'on pourroit ſoûtenir de mê-

me, qu'il eſt comme impoſſible à ceux, qui voient toutes les ſottes vanités du grand monde, d'être aſſez retenus, pour n'uſer contre elles d'aucune invective. Mais je ne ſuis pas de cet avis, & je penſe que hors ceux, qui montent expreſſément en chaire pour declamer ſur ce ſujet, *& ut medicinam moribus faciant*, comme parle Tertullien, les autres peuvent bien, ſans approuver en cela ce qui ne leur plait pas, vivre à leur mode, & laiſſer faire les autres comme ils l'entendent: puiſqu'ils n'ont point de jurisdiction ſur eux. Outre qu'il y a beaucoup de témérité pour un particulier, de vouloir reformer le monde, il lui eſt ſi aiſé de ſe taire, & de porter le doigt ſur cette partie où toutes les ſtatuës d'Harpocrate mettoient le ſien, qu'en vérité c'eſt preſque toûjours par impuiſſance d'eſprit, qu'on ſe diſpenſe d'en uſer autrement. Le ſilence fournit tant d'agréables entretiens à ceux, qui en ſavent bien uſer, qu'il n'y a guères que les inconſidérés, qui le rompent pour dire des vérités importunes, outre qu'elles ſont preſque toûjours inutiles. L'Eccleſiaſtique dit fort bien, qu'ils ont le cœur ſemblable à un vaiſſeau percé, qui ne peut retenir aucune liqueur; *cor fatui quaſi vas confractum*; & en effet le mot du Spartiate Demara- *c. 21.* *Plutar. in apopht.*

tus se vérifie tous les jours, qu'un fou ne sauroit s'empêcher de parler: Vous ne prendrés donc pas, s'il vous plait, pour une demangeaison d'écrire, ni pour un dessein formé de censurer personne, ce que vous aurés ici de moi contre l'impertinente présomption d'une infinité de gens, qui s'en font accroire au delà de toutes les bornes de la raison. Mais encore est-il juste & à propos de nous confirmer vous & moi dans les bonnes maximes de la Morale à cet égard, & de nous en rafraichir la mémoire d'autant plus soigneusement, qu'étant dans un poste, d'où l'on voit triompher la vanité avec tant d'éclat & de succès, il seroit à craindre, qu'à faute de ce remede, le mauvais exemple ne nous fût à la fin contagieux.

Encore que j'aie grande aversion de ceux, que les Italiens nomment *parabolani*, & *milantatori*, tels que leurs théatres nous représentent les Néapolitains, par un rapport merveilleux au proverbe ancien de l'arrogance de Capouë, *Campana superbia:* Je ne suis pas néanmoins de l'opinion de ces austeres, qui condannent toute sorte de soin, qn'on peut prendre de sa réputation, comme la chose du monde la plus ridicule, & la plus frivole. *l. 3. de fin.* Chrysippe & Diogene protestent dans Ciceron, qu'ils ne voudroient pas remuer le bout

du doigt pour une chose si vaine, & l'homme tombe quelquefois dans une telle abjection d'esprit, qu'il fuit tout ce qui a quelque éclat, ne cherche que les ténebres, & voudroit bien, que personne ne sçût, qu'il est au monde,

Si liceat, nulli cognitus esse velim. *Ovid. el. 12.*

Quand il seroit vrai, que la bonne renommée n'eût pas toute la réalité, que des personnes nées à la gloire se l'imaginent, pour le moins voions-nous manifestement, que les consequences d'une mauvaise réputation sont telles, qu'il n'y a rien de plus contraire à la vie civile, ni même au repos Philosophique.

Turpis enim fama, & contemtus & acris egestas, *Lucr. l. 3.*
Semota ab dulci vita stabilique videntur,
Et quasi jam Leti portas cunctarier ante.

En vérité il peut y avoir de l'excès au desir de se faire estimer, s'il nous jette dans des inquietudes trop pénibles. Le Sage se doit contenter d'un état tranquille quelque bas qu'il soit, s'il y trouve mieux son compte, que dans l'exaltation. *Quidni contentus sit eo usque crevisse,* dit fort bien Seneque tout Courtisan qu'il étoit, *quo manum Fortuna non porrigit?* Il seroit bien fâché d'acquerir du nom au prix des travaux, que beaucoup de *ep. 111.*

perſonnes s'impoſent pour l'avoir; & il renoncera toûjours à toute la gloire, que peut produire la plus haute faveur, *ſi neceſſe ſit ſuperbis aſſidere liminibus, ac ſupercilium grave, & contumelioſam etiam humanitatem pati*, pour uſer encore des propres termes de Seneque. Mais tout exemt d'ambition, qu'eſt l'homme ſage, il ne mépriſera jamais une honnête réputation, & bien loin de negliger ce qui la lui peut conſerver, il perdra la vie comme l'Hermine, plûtôt que de ſe diffamer, & que d'intereſſer notablement ſon honneur.

Cela préſuppoſé de la ſorte, & que le mépris de ce même honneur cauſe ſouvent celui des vertus, parce qu'il eſt preſque toûjours leur recompenſe, & que ce ſont elles, qui compoſent cette voie lactée toute brillante de leur éclat, & par laquelle les plus grands héros ſont enfin parvenus à l'immortalité: faiſons maintenant quelques reflexions ſur ce vice orgueilleux, qui détrôna les premiers Monarques du Capitole, & que les Romains ne pûrent ſouffrir même en la perſonne de leurs Rois, *ſuperbiam Romani ne in Rege quidem ferre potuerunt*, dit le plus éloquent d'entre eux.

Ma premiere penſée me porte à remarquer, qu'il

qu'il n'y a point ordinairement de gens plus indignes d'être eſtimés & honorés, que ces préſomtueux, qui affectent inſolemment une gloire, qu'ils avouëroient eux mêmes ne pas mériter, s'il leur reſtoit quelque ſorte de pudeur. Mais comme un vaiſſeau plein de vent ne peut recevoir les bonnes liqueurs, leur eſprit rempli de vanité ne ſouffre aucune teinture de Morale, & la modération qu'elle enſeigne avec la connoiſſance de ſoimême, eſt la choſe du monde, qu'ils abhorrent le plus. L'homme vertueux repréſente excellemment le revers de cette medaille, il diminuë toûjours plûtôt, qu'il n'augmente ce qui peut être dit en ſa recommandation, *ὁ γὰρ ἐπιεικὴς ἐλαττωτικὸς ἐστιν*, comme en parle Ariſtote. Et parce qu'il tient pour une maxime aſſurée, que faire de bonnes actions pour en recueillir de la gloire, c'eſt être plûtôt ambitieux que vertueux, *qui virtutem ſuam publicari vult, non virtuti laborat ſed gloriæ*, il eſt ſi éloigné d'agir par un motif de vanité, qu'il rejette ou met au rabais toutes les loüanges, que lui peut attirer ſon mérite. A la façon de cet oiſeau Merops inconnu en France, qui eſt vraiſemblablement l'Apiaſter des Latins, & qu'Elien aſſure ne voler vers le Ciel, qu'au rebours de tous les autres oiſeaux,

Sen. ep. 113.

l. 1. c. 49.

aiant la tête baiſſée vers la terre; ſi celui, qui poſſede une ſolide vertu, s'éleve fort haut par ſon moien, l'humilité dont il abonde, lui fait tenir la tête courbée, quoiqu'il ne voie preſque rien ici bas, qu'il n'ait droit de mépriſer comme étant au deſſous de lui. Mais ne prenés pas ſa grande modeſtie pour une humilité d'abjection & de foibleſſe, telle qu'eſt celle du Roſeau: C'eſt une humilité de connoiſſance, de poids, & de force, ſemblable à celle des Palmes recourbées par la valeur & la peſanteur de leurs fruits. En effet la ſageſſe, qui ſert de couronne à toutes les vertus morales, cherit ſi uniquement l'humilité, que ſa pente naturelle eſt vers les lieux bas; d'où vient la belle penſée des Arabes, que je vois traduite en ces termes, *Sapientia ſe habet ad ſuperbos, ut aqua ad altiora loca.* Cela veut dire qu'il n'eſt point plus contre nature de voir remonter les eaux, ce qu'elles ne ſont jamais, que par une grande contrainte; qu'il eſt merveilleux & preſque impoſſible, qu'une véritable ſageſſe accompagne les hommes ſuperbes & fierement orgueilleux. Mais ceux, qui la poſſedent, ne perdent rien pour cela de ce qui leur eſt dû, tant s'en faut, ils l'obtiennent plus facilement par leur humilité, & ſi ils évitent l'envie, qui eſt preſque inſeparable des

éloges, qu'on leur donne. C'eſt ce que Tacite témoigne de ſon beau pere Agricola, par ces paroles, qui nous expriment l'aſſiette moderée de ſon eſprit, *ita virtute in agendo, verecundia in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat.*

Voulés-vous bien reconnoitre l'impertinence de ces ambitieux ridicules, conſidérés, comme, pour une vie glorieuſe, ce leur ſemble, & purement imaginaire, ils en perdent une eſſentielle; comme, pour poſſeder un rang penible, ou une autorité, dont ils abuſent & qui les conſume, ils abandonnent avec le repos tout ce qu'une vie bien conduite a de plus charmant & de plus ſolide; enfin comme ils ſe donnent quelquefois mille maux pour acquerir des titres, qui rendent un jour leur épitaphe un peu plus magnifique. *Laborant*, dit excellemment Seneque, *in titulum ſepulcri, & ut unus ab illis numeretur annus, omnes annos ſuos conterent.* L'endroit où il parle de la ſorte eſt ſi exprès contre ce que nous avons tous les jours devant les yeux, & il décrit ſi bien la miſerable conduite de ceux, dont nous parlons, que je ne puis m'empêcher de vous le rapporter, à la charge que je ſerai diſpenſé de vous en faire à mon ordinaire une paraphraſe Françoiſe.

de brev. vitæ c. 19.

Omnium quidem occupatorum conditio misera est, eorum tamen miserrima, qui ne suis quidem ocupationibus laborant. Ad alienum dormiunt somnum, ad alienum ambulant gradum, ad alienum comedunt appetitum: Amare, & odisse, res omnium liberrimas, jubentur. Hi si velint scire quam brevis ipsorum vita sit, cogitent ex quota parte sua sit. Ce sont les fruits ordinaires d'une ambition dereglée.

Cependant la plûpart du monde est trompé par l'éclat d'un grandeur imaginaire, & par les apparences trompeuses d'une felicité, dont ces personnes ne jouïront jamais. Ce sont des temples d' Egypte fort magnifiques & bien travaillés au dehors, mais remplis au dedans de chats, de serpens, & de crocodiles. Ce sont des monumens ou sepulcres, dont l'ornement & la peinture charme d'abord nôtre vuë, quoique ce ne soit qu'infection au fond, & que leur interieur soit plein de pourriture. Et si nous en croions Lucien, nous les comparerons encore à des livres bien dorés & fort curieusement reliés, à l'ouverture desquels on ne trouve que des Thyestes, des Oedipes, & des Terées, agités par ces furies, que le théatre de l'ancienne Tragédie nous représentoit. J'appelle ainsi les passions, qui travaillent une ame présomp-

de merc. cond.

tueuſe, d'autant plus à plaindre, qu'elle met ſon bien dans ſon propre malheur, ſa joie dans ce qui la devroit affliger, & ſouvent ſon ambition dans la plus baſſe infamie. En effet il ſe trouve de ces Thraſons, dont nous parlons, qui tirent avantage de tout, & qui s'encouragent même par les outrages qu'ils reçoivent, ſemblables à la toupie des enfans, que l'eſcourgée releve, & qui s'anime & ſe redreſſe par les coups de fouët. Pour le moins qu'ils ſe ſouviennent, qu'ils n'ont pas moins d'envieux, que d'admirateurs, *quam magnus mirantium, tam magnus invidentium populus eſt;* qu'ils conſidérent, que Dieu ne ſe plait pas moins à déprimer les choſes hautes, qu'à élever les plus baſſes & les plus humbles, *abaxanſe los adarves y alcanſe los muladares;* & qu'ils me permettent que je diſe à l'un d'eux, que vous connoiſſés bien, cette raillerie d'un ancien,

Sen. de vita beat. c. 2.

—— puteum puto te quoque Quinti;
Nam quanto altior es, tam mage deſpiceris.





DE LA VIE SOLITAIRE.

LETTRE CI.

MONSIEUR,

Que vous étes injuſte de vouloir obliger vôtre ami à des choſes que vous ne ſauriés raiſonnablement deſirer de lui! Il vous a déja écrit, qu'aprés avoir donné à la Cour par des reſpects, qui ne nous ſont pas inconnus, tout le tems, que vous l'y avés vû,

Virg. 6. Æn. *Invalidus vires ultra ſortemque ſenectæ;*

il eſt reſolu de prendre pour lui le ſurplus de ce peu de jours, qui lui reſtent, & de les paſſer, ſi faire ſe peut, en lieu, où *nec Pelopidarum facta neque famam audiat.* Quand ſes raiſons ſeroient moins fortes & moins accompagnées de juſtice, encore auriés-vous dû en faveur d'une retraite ſi Philoſophique complaire à la reſolution d'un ami, accompagner de vœux favorables ſon deſſein, & dire au moins à ſa décharge,

Cic. ep. 11. lib. 15. ad Atticum.

ecl. 5. —— *amat bonus otia Daphnis.*

Mais, qu'au lieu de cela, vous le perſecutiés

des mêmes inſtances, dont l'on ſe ſerviroit pour enflammer le courage d'un jeune homme, qui commence ſa carriere; que vous lui veüilliés faire prendre, tout caduc qu'il eſt, de jeunes & nouvelles eſperances, & que vous oſiés dire à une perſonne de ſa ſorte, qu'il faut planter pour les Corneilles, où pour ſa poſterité,

Inſere Daphni pyros, carpent tua poma nepotes: ecl. 9.

c'eſt ce que je ne me fuſſe jamais imaginé de vous, & j'ai bien de la peine à reconnoitre là dedans toute vôtre équité, & vôtre diſcrétion ordinaire. Eſt-il poſſible, que vous n'aiés point penſée à mieux emploier la conſidération des deſcendans, qu'au ſujet qui ſe préſente, & que vous n'aiés point vû comme il eſt aiſé en raillant de vous repartir tout ce qui ſe dit du *Nepotiſme*, qui eſt un mot ſi odieux dans la Morale? En effet il arrive ſouvent, que les plus grands ſoins, que nous emploions en faveur de ceux, qui viennent après nous, reüſſiſſent ſi mal, qu'ils ſont la cauſe viſible & la plus prochaine de leurs débauches, & par elles de toutes leurs infortunes. Pour ce qui touche l'eſpoir des graces, que vous voulés, qu'il attende dans une ſaiſon ſi avancée, qu'eſt la ſienne, je vous prie de

me dire, pourquoi vous le destinés au même supplice, que le Poëte fait souffrir là bas aux ames condannées à expier tous les crimes qu'elles ont commis, d'être exposées à des vents, qui les tiennent suspenduës en l'air, ce qu'il égale aux peines du feu, & de l'eau, dont autres sont tourmentées?

6. Æn. *—— aliæ panduntur inanes*
Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igne.

N'est-ce pas la figure de ceux, qui suivent les esperances trompeuses, & qui se repaissent des sottes vanités de la Cour?

Il se plaint de ce que vous lui voulés faire peur ensuite de tout ce qu'on peut attribuer de mauvais à la solitude d'une rétraite. Comme si la sienne devoit être des reprouvées, & telle qu'on dépeint celle d'un Timon, d'un Ajax, ou de quelqu'autre aussi incapable de méditer que ce dernier. Sachés, que le desert où l'Aigle se plait, ne témoigne pas moins l'excellence de sa nature, que la compagnie dont les Etourneaux ne se peuvent passer est une marque de leur foiblesse. Vous l'avertissés pourtant, qu'une trop sombre & trop profonde quietude, sur tout après l'éclat & le tracas du grand monde, n'est pas moins à craindre, qu'une ombre trop épaisse aux

choſes, qui ſont accoûtumées au grand air,

—— *nocent & frugibus umbræ.* Virg. eccl. 10.

Vous lui dites, que comme Julius Firmicus aſſure par les regles de l'Aſtrologie judiciaire, que les Signes, qu'elle appelle ſolitaires, ſont ſans efficace, & ne contribuent que fort peu de choſe, ou rien du tout, au bien de l'Univers: ceux qui vivent ſeuls & hors le commerce de compagnies, doivent être reputés auſſi inutiles, que ces Aſtres dans la ſocieté des hommes, où ils ne ſont plus conſidérés, que comme des membres ſéparés, de nul uſage, & qui ſe corrompent d'eux mêmes. Et c'eſt ſur cela, que vous lui faites valoir l'opinion populaire, que ceux, qui ſe plaiſent à planter, prolongent leurs jours dans cet exercice où ils profitent au public; ce qui peut être fondé ſur la créance des anciens, que les Dieux ſe hâtoient d'ôter du monde ceux, qui n'y étoient plus propres à rien. Mais que vous étes loin de vôtre compte dans ces ridicules obſervations, & que vous vous ſouvenés peu de ce que nous vous avons ſi ſouvent ſoûtenu, qu'il n'y a point de perſonnes, qui profitent plus aux autres, & qui contribuent davantage au bien de la communauté, que ceux, qui préſcrivent au reſte des hommes ce qu'ils doivent executer, & qui méritent par là, d'être reſpectés d'un

chacun, comme les Précepteurs de tout le genre humain! De même qu'il y a des eſprits, qui ſe trouvent accompagnés par tout, & que l'hermitage même où la plus grande ſolitude n'exemte pas de diſtraction; parce que l'inquietude de leurs penſées, & le trouble de leur imagination, ne les abandonnent jamais; Il s'en rencontre d'autres de meilleure trempe, qui font heureuſement des homelies dans les plus grandes aſſemblées, que la confuſion des lieux & des perſonnes n'empêche pas, d'entrer en retraite, & qui ſe condannent librement à un exil volontaire dans leur propre païs, Appien s'étant par conſequent trompé à leur égard, & au ſens, que nous l'expliquons, quand il a crû, qu'un Sitius étoit le premier, & le ſeul, qui avoit trouvé pendant les fureurs du Triumvirat le banniſſement dans ſa patrie. Après tout vous étiés obligé de mieux interpréter l'action, où ſe veut porter vôtre ami, & de préſuppoſer, qu'il devoit avoir de puiſſans motifs pour cela, puiſqu'il vous avoit declaré l'extrémité de ſa ſouffrance, & ſa derniere reſolution, en ces termes que vous rapportés en les condannant,

lib. 4. de bello civ.

Certum eſt in ſylvis, inter ſpelæa ferarum
Malle pati.

Virg. ecl. 10.

Pouvés-vous croire, qu'un homme de ſon génie parle de la ſorte, qu'après avoir peſé toutes choſes, & mûrement déliberé avant que de ſe determiner?

Je veux en ſa faveur vous confier là deſſus une penſée, qui me ſervit d'entretrien dans une promenade de la Fere durant cette derniere campagne. J'y conſidérois les différentes vies, ſelon les diverſes conditions des hommes, & commençant par ceux des champs, je me repréſentois, comme la converſation des perſonnes ruſtiques, qu'on appelloit autrefois Ruſtres, donnoit bientôt un certain dégout d'eux, non ſeulement à cauſe de leur groſſier entretien, mais bien plus, parce qu'on y reconnoiſſoit ſouvent dans un même ſujet cette groſſiereté accompagnée de beaucoup de malice. Paſſant de là aux Gentilshommes de campagne, je faiſois reflexion ſur cette violence & cette brutalité, dont ils font preſque tous profeſſion, jugeant, que ce ſont choſes, qui ne peuvent plaire qu'à ceux, qui ont l'eſprit auſſi tyran & auſſi dépourvû de connoiſſance, qu'eſt ordinairement le leur. Je regardois enſuite comme ces mêmes Gentilshommes ont oſé nonobſtant cela nommer vilains les Bourgeois ou citadins, auſſi bien que les vilageois, & ac-

cuſer de vilenie les habitans des villes les plus polies, mettant les uns & les autres dans une même catégorie: Tant chacun priſe ſa façon de vivre, *adeo unicuique ſtercus ſuum bene olet*, & tant nous ſommes tous enclins à mépriſer celle des autres. D'un autre côté je me mis à rêver ſur ce que le ſejour des villes a fait nommer aux Grecs *aſtuce*, aux Latins *urbanité*, & à nous *civilité*, l'entretien plus ſubtil mais preſque toûjours intereſſé de ceux, qui les habitent, & qui ne viſent, qu'à s'ôter les uns aux autres le pain de la main. C'eſt ce qui nous porte bientôt à les haïr d'une animoſité Timonienne, conſidérant, qu'ils ont converti les meilleures polices, inventées ce ſemble pour le bien des hommes, à leur deſtruction & à leur miſere; ce que mon eſprit ſe prouvoit à lui même par induction & par une longue énumeration de pluſieurs exemples. Mais quand je vins à examiner la vie des Courtiſans, ou de ceux, qui penſent compoſer ce qu'on nomme le grand monde, je ne pûs m'empêcher de conclure, que c'étoit celle de toutes, qui étoit la plus capable de jetter un eſprit clairvoiant & Philoſophique dans une parfaite miſanthropie, ou totale averſion du genre humain; parce qu'il n'y voit preſque rien, qui ne cho-

que ſa raiſon, & où ſouvent la folie, l'injuſtice, ou quelque violente cabale, ne l'emporte ſur l'intégrité, ſur le bon ſens, & ſur la plus haute vertu. Souvenés-vous là deſſus de ce qu'a écrit Joannes Saresberienſis, Evêque de Chartres, & diſciple de Saint Thomas de Cantorbery, dont il nous a auſſi donné la vie, dans ſon traité, *de nugis curialium*, après avoir perdu une douzaine de ſes meilleures années parmi les Courtiſans de ſon tems. Je n'empêche pas pourtant, que vous ne faſſiés paſſer toutes ces choſes pour les viſions d'un atrabiliaire, pourvû que vous m'avouïés, qu'on ne ſauroit guères les enviſager de l'œil dont vôtre ami peut les avoir regardées auſſi bien que moi, ſans préferer un deſert propre à la contemplation, à tout ce qui fait rechercher aux autres la vie active avec tant d'empreſſement.

Afin que vous ne penſiés pas, que j'agiſſe comme partiſan de celui, que vous avés rendu vôtre adverſaire, ou que je prenne cette occaſion de contredire vos ſentimens, contre la profeſſion que je fais de n'en épouſer aucun determinément, & ſans cette ſuſpenſion Sceptique, dont je vous ai ſouvent aſſuré, que je ne me departois pas volontiers: Je vous avouë, qu'à mettre l'action de nôtre a-

mi commun à la balance, & à la confidérer nuëment, elle peut recevoir diverfes interprétations, tenant du probleme qu'on envifage différemment, & qui a fes raifons de part & d'autre. Mais pourquoi dans cette indifférence choquer fi rudement un homme, dont vous faites cas, outre que vous l'aimés? & pourquoi le contrifter par une improbation fi rigoureufe & fi peu appropriée, foit à fon âge, foit à fa condition? Que favés-vous, s'il n'a point befoin du privilége, que le Poëte accorde même à un cheval, qui a bien fervi, & dont il recommande qu'on refpecte l'arriere-faifon?

Virg. 3. Georg.

Hunc quoque ubi aut morbo gravis, aut jam fegnior annis
Deficit, abde domo, nec turpi ignofce fenectæ.

Tant y a, qu'il a voulu fe mettre en liberté, *cervicem jugo tritam fubducere, placidiufque mortalitatem exuere*, & jouïr enfin de ce repos Philofophique, auffi ennemi de l'action que de la fervitude. Ce n'eft pas que je ne croie, qu'il pourra trouver dans fa retraite, & parmi fa plus grande quietude, quelque forte de dégoûts, capables de le mortifier, s'il n'y porte une parfaite & inébranlable tranquillité d'efprit. Mais en ce cas là, qu'éprou-

vera-t-il de contraire à nôtre humanité? Y a-t-il rien de plus conforme à nôtre nature, que d'aimer le changement, & de se plaire à la diversité? Tout ce qui a le plus contenté en une saison, vient à déplaire en une autre, & il n'y a point de transmutation si facile, ni si ordinaire dans la Physique; qu'est celle des contentemens & des déplaisirs dans la Morale. L'on quitte la ville pour les champs, & les champs nous font bientôt regretter la vie politique & la conversation civile.

Iam neque Hamadryades rursus nec carmina nobis Virg. ecl. 10.
Ipsa placent, ipsæ rursus concedite sylvæ.

En effet tout le monde presque est de l'humeur de Gallus à cet égard, & ce que ne nous fait pas faire la passion d'amour comme à lui, nous l'exécutons par quelque autre espece d'inquietude, qui nous domine. Reconnoissons donc ingenument nôtre inévitable foiblesse, & soions plus indulgens envers nos amis, si nous voulons, qu'à leur tour ils le soient en nôtre endroit.

Il me prend envie de vous ajoûter encore ici un petit corollaire de la façon, que le peut dresser nôtre incomparable Epoque, où elle vous représentera, comme il n'y a rien de si téméraire, que de prendre avec les Dogma-

tiques les vraisemblances pour des vérités. Ces dernieres sont une composition, dont nous goûtons si peu, quelque desir que nous en aions, qu'on peut dire des plus passionnés pour elles, tels qu'ont été les Philosophes, qu'ils ressemblent tous au Renard d'Esope, quand ne pouvant donner jusqu'à la liqueur que la Gruë avoit renfermée dans un vase à cou étroit, il se contentoit de le lecher par dehors. Aussi voions-nous les plus savans d'entre eux, qui n'ont appellé leurs plus grandes connoissances que des conjectures. Ils ont été si irresolus par tout, qu'ils ont douté si ce qu'on nomme mourir, n'étoit point un commencement de vivre, & que nôtre vie fût nôtre véritable trépas. Selon Democrite il n'y a pas même souvent de certaines marques de nôtre mort ordinaire, témoin celui qu'Asclepiade empêcha d'être porté en terre ou au bucher, lui rétablissant l'usage de la vie. *Vir jure magni nominis Democritus, ne finitæ quidem vitæ satis certas notas esse proposuit, quibus medici credidissent;* tant s'en faut, dit là dessus Cornelius Celsus l'Hippocrate Latin, que la Médécine nous donne des signes assurés d'une mort future & inévitable, puisqu'elle n'en a pas de celle, qui est déja arrivée. Les autres parties de la Philosophie ne sont pas moins conjectu-

l. 2. c. 6. de re Medica.

conjecturales, que la Médécine, bien que leurs professeurs ne les reconnoissent pas telles avec la même ingénuité, qu'ont euë Galien & Hippocrate. Le même Celsus remarque la grandeur du génie de ce dernier dans ses retractations au sujet des sutures de la tête avec des termes si instructifs, que je ne puis m'empêcher de vous les rapporter ici. *A suturis se deceptum esse, Hippocrates memoriæ prodidit, more scilicet magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominus habituro, convenit etiam simplex veri erroris confessio.* C'est donc le propre des savans d'avouër leur ignorance, qui ne paroit nulle part si à découvert que dans la Morale, où les Sceptiques emploient principalement leur *acatalepsie*, si vous n'aimés mieux, que je dise leur incomprehensibilité. Le moien d'accorder tant de façons de faire différentes, toutes estimées & soûtenuës opiniâtrement par ceux, qui les pratiquent. Je viens d'apprendre du voiage d'Olearius, qu'en Moscovie le métier de Bourreau, qui s'âchete, sert de passage comme fort lucratif à beaucoup d'autres où l'on parvient ensuite sans aucune note d'infamie. Ceux de ce païs-là qu'il dit

l. 8. c. 4.

très bons Arithméticiens, ont leur jet, & ſont tous leurs comptes avec des noiaux de prunes, qu'ils portent dans une petite bourſe ſur eux pour cela. Et véritablement le mot de calcul, *a calculis*, a ſon origine de ce que ſans plume, ni jettons, on ſupputoit tout autrefois avec de petites pierres. Comme l'on peut voir dans l'Hiſtoire des Incas, que les Peruviens, qui excelloient en cet art, uſoient auſſi de cailloux, ou de grains de Mays, outre qu'ils l'exerçoient miraculeuſement en ſe ſervant de fils, & de fiſcelles de diverſes couleurs, où les nœuds différens marquoient tantôt la multiplication, tantôt la diviſion de leurs *Quipos*, c'eſt à dire comptes, avec toutes les fractions dont nôtre Algebre ſe puiſſe vanter. Mais je vous veux dire avant que de finir, cet autre mot de Morale, pris d'un Itineraire, qui rapporte ce que pratiquoient les Guelphes & les Gibelins durant leurs plus grandes animoſités, chacun s'opiniâtrant pour ſa façon de faire au peril de ſa vie. Le Guelphe mettoit à table le coûteau, la cuillere, & la fourchete en long au côté droit de l'aſſiette; le Gibelin ne les plaçoit ni à droite, ni à gauche, mais en travers. Le Guelphe entamoit toûjours ſon pain par le côté; le Gibelin par le deſſus, ou par le deſſous. Le

Audebert.

Guelphe coupoit l'orange en ſoleil par ſa largeur; le Gibelin en long: Au contraire des pommes & des poires, que le Guelphe coupoit en long; & le Gibelin en travers. Enfin tous ceux, qui étoient de la faction des Guelphes portoient la plume au chapeau ou bonnet du côté droit, & les autres qui ſuivoient celle des Gibelins l'étaloient du gauche: Quoique les femmes Guelphes tout au rebours portaſſent le bouquet ou la guirlande à gauche, & les Gibelines au côté droit. En vérité toutes les nations ſont pleines de ſemblables bizarreries, dont l'inventaire ſeroit trop long à dreſſer. Et comme l'on ſe perſecute au fait des coûtumes à la Guelphe & à la Gibeline; il n'y a pas moins de conteſtation au ſujet de toutes les ſciences. Les Mathématiciens s'entredéchirent, & ceux qui font profeſſion de la Phyſique ont des principes ſi différens, comme fondés ſur des experiences ſi contraires, que les plus clairvoians ſont contraints d'en rire Sceptiquement. Le plaiſir eſt de voir, que ceux, qui ont le moins pénétré dedans, & qui n'en parlent que ſur le rapport d'autrui, ſont ordinairement les plus opiniâtres & les plus animés à la diſpute; quoiqu'ils combattent comme les Andabates aveuglément, & qu'ils n'agiſſent que comme ces Crieurs pu-

blics, qui disent toutes les marques des choses perduës, bien qu'ils ne les aient jamais vuës. Aussi peut-on comparer toutes leurs contestations à des vagues, poussées avec impetuosité les unes contre les autres, & dont il ne sort qu'une écume inutile. C'est ici qu'on peut faire valoir l'excellent chapitre *de falso creditis*, & montrer qu'Heraclite a eu raison de nommer l'opinion la plus grande de toutes les maladies, *ἱερὰν νόσον sacrum morbum.* Il n'y a point de plus dangereuse Epilepsie que celle-là. Mais pour n'être pas plus long, je finirai par deux petites observations qui regardent ce chapitre. La premiere sera, que contre ce que tant de personnes ont crû, & écrit, que les Pêches étoient une espece de poison en Perse (d'où pourtant elles nous sont venuës), elles s'y mangent ordinairement comme un fruit fort agréable. Le voiage Oriental d'un P. Carme, qui les y a trouvées excellentes, me vient de l'apprendre ainsi. La seconde observation concerne les hommes d'Afrique nommés Psylles, dont tant d'Historiens & de Philosophes ont parlé, comme de gens qui seuls pouvoient guérir de la morsure des serpens de cette contrée, où ils sont très dangereux. Effacés cela de vôtre créance, & tenés pour beaucoup de

Diog. Laert. in Herac.

l. 2. c. 10.

vraiſemblance ce qu'en dit le même Celſus, dont je vous parlois tantôt, qui aſſure, que tous les hommes ſont capables de faire ce que faiſoient ces Pſylles, pourvû qu'ils l'entreprennent avec la même hardieſſe, qu'ils avoient. *Neque Herculis*, dit-il, *ſcientiam præcipuam habent hi qui Pſylli nominantur, ſed audaciam uſu ipſo confirmatam.* Et un peu après, *Ergo quiſquis exemplum Pſylli ſecutus id vulnus exſuxerit, & ipſe tutus erit, & tutum hominem præſtabit.* Je ſuis homme de parole, qui ne paſſerai pas le terme, que je me ſuis préſcrit.

l. 5. c. 27. de re med.



DU CULTE DIVIN.

LETTRE CII.

MONSIEUR,

Pource que nous pouvons reconnoitre par les ſeules forces de la Nature, qu'il y a un Dieu, Saint Thomas a fort bien déterminé que nôtre croiance ſur ce point n'eſt pas un article de la Foi, qui regarde ſeulement les

choſes non apparentes, & jamais les vérités éclatantes, & qui ſont, comme celle-ci, notoires à tout le monde. En effet, tous les hommes ont un ſentiment naturel de quelque

Orat. 12. Divinité, & Dion Chryſoſtome, qui étend cette connoiſſance juſqu'au reſte des Animaux, veut que les Plantes mêmes en ſoient participantes. C'eſt ſur cela que ſont fondés les Vers de Xenophane, rapportés par Clement Alexandrin, qui aſſurent, que ſi les Bêtes

L. 5. Strom. poſſedoient l'Art de la Peinture, chacune d'elles repréſenteroit un Dieu de la forme, qu'elle poſſede, comme nous lui avons attri-

Lil. Giral. syntag. 1. bué la nôtre. A cauſe que les Lacedémoniens étoient guerriers, ils donnoient des armes preſque à tous leurs Dieux, & Venus avoit chez eux le même habillement de tête, que Pallas. Les Phéniciens, qui s'occupoient au trafic, les peignoient avec des coffres forts, & des tables de compte, comme s'ils ſe fuſſent plus à l'exercice de la Banque. Et cette penſée favorable aux Animaux, eſt encore ce qui a fait ſoûtenir ailleurs à ce même Patriarche

Adv. Gen. d'Alexandrie, que les oiſeaux ni les poiſſons n'étoient point idolâtres, parce qu'ils n'adoroient que la Divinité du Ciel. S'il ſe trouvoit donc quelqu'un, qui n'en reconnût point du tout, il ſeroit ſans doute, dans un aveu-

glement, qui pafferoit toute forte de brutalité. Et la reflexion d'Eufebe fur le quatriéme chapitre de la Génefe fe peut faire à ce propos, Enos y étant nommé pour le premier des hommes, qui invoqua le nom du Tout-puiffant; parce, dit ce Pere, qu'en Hebreu Enos fignifie un véritable homme, & qu'il eft certain que ceux, qui ne reconnoiffent point de Dieu, n'ont rien d'humain, puifqu'ils font même au deffous de la Bête dans un degrè condanné de toute la Nature. *Præp. Ev. l. 7. c. 8.*

Mais encore que ce fentiment de l'Exiftence d'un Dieu, procede d'une lumiere, qui éclaire tout le genre humain, & qui eft donnée, auffi bien que celle du Soleil, dès l'entrée du monde à tous ceux, que la Nature y produit; ce n'eft pas à dire qu'ils le connoiffent tous comme il faut. Il n'y a que la vraie Réligion qui nous l'enfeigne, & qui nous revele ce myftere, nous préfcrivant le culte, qui lui eft dû. L'efprit des hommes eft capable de toute forte d'extravagance fur ce fujet, s'il ne fe foûmet à fes ordonnances. Et fans parler des Héréfies, que la Synagogue n'a pû empêcher non plus que l'Eglife, le Paganifme & l'Idolâtrie font voir avec horreur des exemples de cela, qui peuvent convaincre les plus arrogans de la foibleffe de

nôtre entendement, s'il ne fait céder avec humilité, ſon raiſonnement aux loix, qui ſont venuës du Ciel. Quel miſerable aveuglement fut celui des Egyptiens, de faire leurs Dieux Tutelaires des Animaux les plus contemtibles? Et quelle honte aux Grecs d'avoir fait regner juſques ſur leur Olympe, & dans leur Empyrée, les plus ſales & les plus deſordonnées paſſions de nôtre humanité? Neptune tranſporté d'un amour inceſtueux pour Céres, prend la forme d'un cheval & la ſaillit, parce qu'elle s'étoit cachée ſous la figure d'une cavale. Jupiter s'eſt métamorphoſé en toute ſorte d'animaux pour contenter ſes lubricités, & des appetits même, que la Nature abhorre. Enfin la Théologie des Gentils a été ſi profane, que de lui attribuer d'avoir engendré un Génie Androgyne. Si le nouveau monde n'a pas été trouvé dans une ſi grande dépravation, il étoit néanmoins à cet égard dans une pitoiable état. Les moins dévoiés y prenoient la créature pour le Créateur, & comme ceux du Perou adoroient le Soleil, les Chincas ſoûtenoient que le culte, qu'ils rendoient à la Mer étoit bien plus juſte, puiſqu'elle les nourriſſoit de ſes poiſſons, & leur donnoit des têtes de Sardines pour fumer leurs terres, au lieu que le

Pauſ. l. 8.

Idem l. 7.

Hiſt. des Incas l. 6. c. 17.

Soleil ne faiſoit que les incommoder. C'eſt, nonobſtant la diſtance du lieu, & du tems, avoir donné dans la penſée de ces Grecs, qui proteſtoient de tenir pour Dieu tout ce qui les alimentoit, & qui ont couché cet article entre leurs plus notables ſentences,

Τὸ γαρ̀ τρέφον με, τȣτ᾽ ἐγὼ κρίνω θεόν.

Nam quod alit me, id ego judico Deum.

Mais comme l'amour du bien a fait des Divinités, la crainte du mal en a établi d'autres. Le Diable ſous le nom d'Arimanes en Perſe, de Maboya aux Isles de l'Amerique, de Manitou en Canada, & ſous celui de Camaté vers le Cap Vert, a eu ſes ſacrificateurs. Et nous apprenons de Polybe, que Dicearchus *L.17.* Admiral de Philippe dernier Roi de Macedoine, éleva deux Autels, l'un à l'Impieté, & l'autre à l'Injuſtice; pour ne rien dire de tous les *Vejoves* des Romains. J'ajoûterai même, que la calamité fait plus de ſuperſtitieux, que le Bonheur de reconnoiſſans. Tous les miſerables recourent aux Autels, quels qu'ils ſoient, & il ſemble, diſoit un Ancien, qu'on ne ſoit bien ſoigneux de ſervir les Dieux, que quand on les croit courroucés. *Hoc conditio humana vel peſſimum habet, quod fortuna quos miſeros fecit, & ſuperſtitioſos facit. Diligentius Dii coluntur irati.* Enfin l'on peut *Sen. in con.*

conclure de tout ce que nous venons de repréſenter, que la Nature corrompuë déprave nos ames à un tel point, qu'encore que nous recevions aſſez de lumiere en naiſſant pour reconnoitre une Divinité, nous ne cheminerons jamais ſûrement dans les voies de l'adoration qui lui eſt duë, ſi elles ne nous ſont revelées d'enhaut, & que la vraie Réligion ne nous les enſeigne.

Il faut avouër pourtant, qu'entre les Payens même l'on en remarque, qui ne ſe ſont pas égarés ſi lourdement que les autres. Beaucoup de Philoſophes ont ſoûtenu, en s'éloignant de l'Idolâtrie, qu'on ne pouvoit legitimement attribuer aucune figure à Dieu, puiſque toute figure étoit finie, & que Dieu étoit néceſſairement infini. Ils ont enſeigné de même qu'étant le premier Principe, ſon Eſſence ne pouvoit être demontrée, puiſque les Principes ſont indemonſtrables; outre que n'aiant ni genre, ni différence, il ſe trouvoit hors des termes de toute démonſtration. Et c'eſt pour cela que ſelon
Orat. 12. l'obſervation de Dion Chryſoſtome, Iphitus, Lycurgus, ni ces premiers Legislateurs des Eliens, ne voulurent jamais eriger de ſtatuë à Dieu; parce qu'ils étoient très perſuadés, qu'on ne ſauroit en nulle façon le bien repréſenter. Mais pour un très petit nombre de

ces esprits illuminés une infinité d'autres se sont perdus miserablement, & se perdent encore tous les jours par le defaut d'un guide certain. Les uns ont fait autant de Dieux, que la vuë peut avoir d'objets, & vous avés pû remarquer dans la Rélation d'Olearius, que les Tartares Ceremisses adorent jusqu'aujourd'huy tout ce qu'ils se sont représenté la nuit en songe, un cheval, ou une vache; le feu, ou l'eau; trouvant la Divinité par tout. Les autres au contraire, n'ont pû la reconnoitre où elle paroit le plus manifestement, ni avouër avec gratitude sa bonté, au milieu de ses plus grands bienfaits. Les Gentils de la Guinée soûtenoient il n'y a pas longtems aux Hollandois, qu'ils s'empêcheroient bien de croire, que ceux de leur païs tinssent de la main de Dieu, ce qu'ils possedoient de biens. Nous n'avons nôtre or, disoient-ils, qu'en fouïllant dans la terre, & en la creusant avec une très grande peine. Nous serions sans poisson si nous ne vaquions à la peche, même au peril de nos vies. Et les fruits, que nous possedons ne nous viennent qu'en cultivant les arbres, & en labourant les champs, ce qui nous est d'un travail infini. Quelle apparence y a t-il donc, de vouloir que toutes ces choses qui constituent nos richesses, soient autant de présens,

Gotar. Art. Ind. Or. Part. 6. c. 21.

que Dieu nous envoie, qui comme tel les doit donner gratuitement. C'eſt ainſi que le raiſonnement humain s'abuſe, s'il n'eſt ſoûtenu d'enhaut, & qu'il tombe aiſément en delire, ſi la vraie Réligion ne l'en préſerve.

En effet, l'on peut dire qu'au ſujet, dont nous parlons, il n'y a rien de plus foible, & de plus inſolent tout enſemble, que nôtre raiſon abandonnée à ſa propre conduite. Quelque lumiere qu'elle ait en ſoi, le Prince des Ténebres l'a bien-tôt offuſquée, ſi le flambeau de la Grace ceſſe de l'éclairer. J'ai lû autrefois avec averſion, & horreur, dans l'Itineraire Hieroſolymitain du Prince Polonois Radzivil, qu'un Prêtre natif de Palerme, & Curé de Lombardie, aprés avoir dit une meſſe de Saint Eſprit dans Tripoly, aſſura, qu'il avoit eu une révelation de ſe faire Turc, & prit le Turban ſur cette trompeuſe & miſerable imagination. Combien de faux Meſſies avant & depuis le veritable! Combien de Paraclets depuis Manes & Montanus, juſqu'à George de Delpht, & à Jacques Naylor, qui vient d'être reprimé comme Chef des Quakers, ou Trembleurs d'Angleterre, toûjours fertile en ſemblables Viſionaires! Auſſi ne faut-il qu'oſer en cela, ce que font aiſément ceux, qui ont la cervelle troublée, pour trou-

ver des Sectateurs. Les fausses Réligions établies par des Imposteurs, se maintiennent, en mettant toûjours Dieu de leur côté, par les mêmes choses apparemment, dont il favorise la sienne, qui seule mérite ce nom. La pluie, que les Juifs obtinrent par les prieres du Prophete Elie sous le Roi Achab, après cette grande secheresse, qui fut en Syrie l'espace d'une année entiere, est attribuée par l'Historien Ménander aux *Supplications*, ou Processions, que fit faire le Roi de Thyr Ithobal. Et Josephe, qui a fait cette observation, dit ailleurs, que la mort d'Antiochus Epiphane, considérée par Polybe comme dûë à la seule volonté de piller le Temple, qu'avoit Diane dans la ville d'Elymaïs en Perse, fut bien plûtôt la punition du saccagement & de la profanation de celui de Jerusalem. L'on peut faire cent remarques semblables, où l'esprit se perd, s'il n'a que ses propres forces, parce que ne pouvant discerner le vrai du faux, il tombe dans l'irréligion, ou dans une indifférence, qui n'est pas fort éloignée de l'Atheïsme. Ainsi les Cardiens, qui habitent des montagnes situées entre l'Armenie & la Mesopotamie, ont un culte divin, qui participe du Christianisme, & du Mahometisme. L'on écrit la même chose des Drusiens de Sy-

Antiq. Iud. l. 8. cap. 7. & l. 12. c. 13.

Brereu. de

la div. des lang. c. 12. & 17. rie, qu'on trouve vers le pied du Mont-Liban. Ces Circaſſiens qui ne vont à l'Egliſe, qu'à l'âge de ſoixante ans, lors qu'ils ne peuvent plus brigander, ne valent guères mieux. Et diverſes Rélations aſſurent, que les Morduites, voiſins des Tartares Precopites & des Moſcovites, font profeſſion d'une réligion, qui, mêlée de trois Sectes, leur permet d'être circoncis, de recevoir le Batême, & tout enſemble d'adorer les Idoles. Le culte du vrai Dieu ne ſouffre pas cette profane bigarrure. Il s'eſt déclaré jaloux de l'honneur, que nous ne devons deferer qu'à lui ſeul. En effet, ſon peuple élû a été ſi ſcrupuleux en cela, qu'il n'étoit pas permis à un Juif, ſi nous en croions Moſes Maimonides, de s'arracher une épine du pied devant une Idole, ni de ramaſſer quelque choſe tombée devant elle, parce que ces actions ne ſe peuvent faire qu'en s'inclinant, qui peut être pris pour une eſpece d'adoration.

Certes l'homme, quelque diſcernement qu'il ait, ne peut éviter un tournoiement de tête perpetuel, autant de fois, qu'il contemplera cette grande diverſité de Réligions, épanduës par tout le monde; s'il ne s'attache fortement à la vraie, par le moien de la Foi, qui rend inébranlables en leur créance ceux,

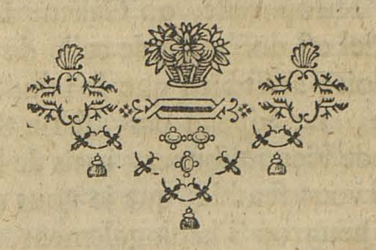
qui ſe ſont rendus dignes de recevoir ce don du Ciel. Voiés dans Boëce la grande perplexité d'eſprit de ce Philoſophe, aidé des ſeules forces de la Nature, quand il ſe demande à luimême. *Si quidem Deus eſt, unde mala? Bona vero unde ſi non eſt?* Le Fidele ne héſite point ſur de ſemblables interrogations, & aux choſes même les plus obſcures, il conduit ſa vie, & ménage ſon raiſonnement par cette pieuſe maxime, que s'il n'eſt pas parmis entre les Philoſophes, & ſur tout entre les Mathématiciens, de mettre en diſpute les principes de leurs ſciences, beaucoup moins doit-il permettre à ſon ame d'être irréſoluë, & de former des doutes ſur les points eſſentiels de ſa Réligion. Le Chriſtianiſme, dit fort bien Euſebe, ne ſe regle ni par Euclide, ni par Ariſtote, Théophraſte, ou Galien: La doctrine du Ciel eſt différente de celle de la terre: Et la gloire auſſi-bien que le ſalut d'un Catholique, ne dépend pas, ſelon Saint Auguſtin, de bien raiſonner, mais de bien croire. S'il vous ſemble, que je vous aie entretenu un peu trop Théologalement, & que je me ſois approché trop près des autels pour un homme de ma profeſſion, ſouvenés vous, que Boëce Patricien & Conſulaire dont je

l. 1. de con. Phil.

Eccl. hiſt. 5. c. 27.

viens de vous rapporter un petit texte, n'a point été repris, pour avoir passé plus avant que moi, sans être Ecclesiastique, & qu'Origene fort jeune, & avant que d'avoir reçu la dignité Sacerdotale, interprétoit l'Ecriture Sainte à la priere de plusieurs Evêques. Eusebe qui nous apprend encore cela au sixiéme livre de son Histoire, nomme divers autres Laïques, qui se sont mêlés de même d'expliquer nos livres sacrés: Et ne doutés pas, que si besoin étoit, je ne puisse vous en cotter assez d'autres dans tous les siécles, le nôtre compris, qui s'opposeroient à vôtre reproche: *Non quis dicat, sed quid dicat, attende.*

cap. XIX.



DE

DE

QUELQUES COMPOSITIONS.

LETTRE CIII.

MONSIEUR,

Je ne ſaurois approuver que vous écriviés contre ceux, qui ne ſont plus. La pierre du Tombeau doit être une borne, qui arrête les plus grandes animoſités; & les porter au delà, c'eſt faire comme ces Caribes & ces Leſtrigons, qui devorent les cadavres de leurs ennemis. Je veux, que vous aiés raiſon de reprendre juſqu'au titre du livre, qui vous déplait ſi fort, & que vous y aiés ſubtilement remarqué mille fautes de jugement. Si ferés-vous toûjours obligé de reconnoitre qu'il eſt très-élegamment écrit, & qu'il ſeroit impoſſible de dire plus agréablement les choſes, dont ſon auteur s'eſt voulu expliquer; encore que traitant ſon ſujet, vous en euſſiés peut-être ſubſtitué d'autres meilleures, & plus à propos. Pour moi j'uſe de cette méthode dans toutes mes lectures, que tâchant à profi-

ter de ce qui m'y agrée, j'excuſe le reſte ſans averſion. Il faut donner beaucoup de choſes à l'humanité, & être plein d'indulgence envers les autres, ſi nous voulons qu'on en ait pour nous, comme nous en avons tous beſoin dans ce que nous donnons au public. En vérité je m'impute même ſouvent le dégoût, que je prens de certains livres, & pour n'entendre pas aſſez le ſens de quelques-uns, je m'impoſe la loi, à l'exemple de Ciceron, de ne les négliger pas abſolument. Ce grand homme remercie Atticus de lui avoir envoié une compoſition de Serapion, encore qu'il n'en eût pas compris la
l. 2. Ep. 4. plus grande partie, *ex qua quidem ego (quod inter nos liceat dicere) milleſimam partem vix intelligo.* Il avoit appris ſans doute cette modération de Socrate, qui rendant un ouvrage auſſi obſcur à celui, qui l'avoit obligé d'en faire la lecture, dit avec courtoiſie, qu'il y avoit remarqué de belles choſes, & qu'il croioit aiſément qu'une infinité d'autres ne l'étoient pas moins, encore qu'il ne les eût pas bien entenduës. Mais pourquoi vous amuſeriés-vous à une meſſéante Critique, vous, qui nous pouvés donner tant de bonnes & utiles choſes, autant de fois que vous prendrés la peine de les coucher ſur le papier.

Inſere Daphni pyros, carpent tua poma nepotes. Virg. Eccl. 9.

Nous en avons déja reçû de vous qui ſervent de caution ſuffiſante, & qui valent un favorable paſſeport pour tout ce qui ſortira de vôtre plume.

Ce que je viens de me promettre de l'utilité de vos veilles quand vous voudrés les communiquer à la poſterité, me fait ſouvenir de cet autre miſerable libelle, que vous avés encore ſi fort à contrecœur, & dont vous prononcés ſi bien que l'Auteur, ſoit qu'il parle, ſoit qu'il écrive, montre qu'il ne ſait pour tout métier que celui de faire rire, non plus que ce Philippus dans le convive de Xenophon. En effet, je n'ai rien vû de moins ſerieux il y a long-tems, ni de plus éloigné de la belle façon de s'exprimer. L'on pourroit néanmoins nommer quelques Ecrivains, qui nous ont donné depuis peu des pieces auſſi dignes de mépris, mais il ne faut pas rafraichir la mémoire de ceux, qui n'en méritent point. Ce que celui-ci a de meilleur, parce qu'il n'eſt pas de lui, ne laiſſe pas de dégoûter, à cauſe de ſa mauvaiſe maniere de débiter ce qu'il tient des autres. Il les tranſcrit plûtôt qu'il n'écrit, & ſa plume eſt ſimplement un canal, qui vomit la liqueur telle qu'il

l'a reçûë, ſans lui rien communiquer du ſien que ſon impertinente application, accompagnée de quelque méchante pointe. *Componimenti ſi fatti ſono libidini del genio non parti del ingegno. Si pecca coſi, non ſi ſcrive.* Je ne blâme ni les citations, ni l'adreſſe à ſe prévaloir des penſées de ceux, qui nous ont précedé. *Iſoc. orat. ad Nicoc.* Il y a plus de deux mille ans que le plus ancien des Orateurs Grecs a declaré, que c'étoit la plus courte voie pour reüſſir dans toute ſorte de Compoſitions; ce qui doit être bien plus véritable aujourd'hui, que nous avons recueilli, comme par droit de ſucceſſion, les ſentimens de tant de grands perſonnages, qui ont été depuis lui. Comme tous les animaux ne ruminent pas, tous les eſprits ne ſont pas capables d'une profonde méditation, ſans quoi ils ne peuvent rien produire de leur chef; & peu de perſonnes peuvent imiter l'Aigle, s'il eſt vrai, qu'il ne ſe nourriſſe que de ſa propre proie; ſans jamais toucher à celle des autres. Mais encore faut-il contribuer quelque choſe du ſien, & aſſaiſonner ce qu'on tient d'autrui de telle ſorte, qu'on lui donne une grace, qui ait quelque air de la nouveauté. Autrement c'eſt être voleur, & Plagiaire de dérober comme fait *Dig. l. fil.* celui-ci; *Furti ſpecies eſt de alieno largiri*, dit

la Loi, & l'on peut soûtenir d'un livre tel que le sien, que c'est l'ouvrage de ses mains plûtôt que celui de son esprit. *de dolo malo.*

Cependant il trouve, dites-vous, des éloges, & des approbateurs. Vous me nommés ceux, qui le louënt de la promtitude dont il a fait cet écrit: comme si le prix de nos compositions étoit de ceux, qui se gagnent à la course. Et vous vous fâchés, qu'on veuïlle faire passer un si malheureux coup d'essai, pour un coup de maitre: sans songer, qu'il le peut être, le prenant pour celui d'un maitre Fou. Tout de bon appaisés-vous, & vous souvenés que les grenouïlles mêmes chantent agréablement pour quelques-uns. Je l'ai déja remarqué de celui, qui dans Petrarque ne pouvoit souffrir le chant du Rossignol, s'allant loger au pied d'un marais, pour y entendre la mélodie de ces charmantes grénouïlles. Et il me souvient, que l'Orateur Romain dans une de ses Epitres, dit à son ami Atticus, qu'il apprehende la pluie, se devant mettre en chemin, parce que les grénouïlles du lieu où il étoit, faisoient paroitre leur éloquence, ou, pour mieux rendre ses termes, ce qu'elles savoient de Rhétorique, *Ranæ enim*, dit-il, ῥητορεύουσιν. Il faut donner à vôtre humeur cette petite raillerie. Je

p. 23.

l. 15. Ep. 16.

veux vous ajoûter au ſujet de la diligence tant vantée de cet Auteur ridicule, qu'encore que le Poëte Stace, & quelques autres, aient voulu tirer vanité du peu de tems qu'ils avoient donné à faire leurs pieces: Et quoique les œuvres du Toutpuiſſant ſoient auſſi promtes que ſa parole, *dixit, & facta ſunt:* Si eſt-ce que je n'ai jamais vû priſer un livre judicieuſement ſur cette ſeule conſidération; ni par une raiſon contraire meſeſtimer l'Eneide, à cauſe du long-tems qu'emploia Virgile à la perfectionner, bien qu'il n'y ait pas mis la derniere main. A la vérité il ſe trouve des perſonnes ſi lentes dans toutes leurs entrepriſes literaires, ſoit par la péſanteur de leur naturel, ſoit par la diſgrace de leur génie, qui ne demeure jamais ſatisfait, qu'on ne ſauroit trop condanner leur procedé, ni trop plaindre ceux, qui eſperent quelque contentement de la fin des veilles continuelles de ces gens là. Thomas Haſelbach Bavarois, & Profeſſeur en Théologie dans l'Univerſité de Vienne, étoit un de ces miſerables Lentules, qui aiant entrepris de dreſſer & dicter à ſes écoliers un commentaire ſur le Prophete Eſaïe, emploia vint-deux années ſans pouvoir en achever ce qui regardoit ſeulement le premier chapitre, qu'il laiſſa impar-

fait par sa mort, la Parque vraisemblablement s'étant lassée de ses remises, & impatientée d'attendre si long-tems.

Pour ce qui touche l'insolence de cet autre Dogmatique, dont vous vous plaignés aussi, j'ai lû avec indignation, comme vous, ce gros volume d'assertions, & je l'ai fait avec d'autant plus d'ennui, qu'on le peut comparer à cette ville d'Arcadie si vaste & si dépeuplée, qu'elle fit dire autrefois, *magna Civitas, magna Solitudo.* L'on y voit beaucoup de discours magistralement étendus, & peu ou point de choses, qui méritent l'attention d'un Lecteur tant soit peu serieux. Vous avés sujet de demander si ce bel Auteur prétend être un Prince, pour obliger tout le monde à recevoir avec soumission & en forme de loix, les sentimens qu'il établit. C'est un Dictateur perpetuel, qui ne croit pas qu'on doive revoquer en doute la moindre de ses propositions, ni s'opposer aux axiomes qu'il publie, pour impertinens qu'ils soient. Mais il n'est pas seul, qui use de ce procedé tyrannique. Prenés-y garde, vous ne verrés guères de ceux, qui font profession de mettre la main à la plume, qui ne prétendent la manier comme un Sceptre pour dominer par tout. Sans mentir je saurois volontiers du plus suffisant

d'entre eux jusqu'où va sa pensée, & je lui serois de bon cœur cette demande avec toute sorte de douceur & d'ingenuité: Prétendés-vous que vos livres ne puissent jamais être lûs par un plus habile homme que vous? & si vous n'avés pas le front de l'avouër, comment avés-vous l'assurance pour ne pas dire l'impudence, de debiter avec tant d'affirmation des choses dont vous serés peut-être justement repris par ceux, qui les savent mieux que vous? Il faut rire néanmoins sans se fâcher, de l'opiniâtreté de ces gens là. S'ils avoient vôtre modération, & s'ils se savoient prévaloir de la suspension de vôtre Sceptique, il y auroit véritablement plus de repos dans la Republique literaire, & le public en profiteroit de beaucoup: mais vous y perdriés dans vôtre particulier, puisque vôtre savoir profond & modeste n'auroit plus l'avantage, qu'il possede sur le superficiel & le pédantesque. Pour me conjouïr là dessus avec vous, je vous communiquerai une petite reflexion, que je fis ces jours en faveur de l'Epoque, & où me porta quelque lecture de divertissement. N'est-ce pas une chose surprenante, que le Soleil adoré par tant de peuples, qui donne la vie à tout ce qui la possede, *Sol & homo generant hominem;* & que la plûpart des Philosphes ont osé nommer le

Dieu visible de la Nature; soit considéré par d'autres, qui croient après Metrodore l'infinité ou du moins la pluralité des Mondes, comme le centre & la plus basse partie de l'Univers? mais n'y a-t-il pas encore plus dequoi s'étonner, qu'ils osent même y établir un Enfer, & un Purgatoire, dont le feu ne serve pas moins à purger les ames à la façon de ces toiles de lin incombustibles, que par accident à échauffer la terre, & à nous y vivifier; Dieu se plaisant ainsi, disent-ils, à tirer le bien du mal, & à faire servir une même cause à des effets différens. Si on leur objecte, que le même Dieu a mis son Tabernacle dans ce bel Astre, ils répondent qu'il est vrai, non seulement, parce qu'il est par tout, mais encore éminemment, à cause de la Justice qu'il y exerce. J'avois bien ouï parler de ces peuples de l'Amerique, qui se promettent d'aller après leur mort dans une de ces brillantes étoiles, s'y figurant des champs Elisées, où ils recevront toute sorte de contentemens. Mais de faire du Soleil un Enfer, ou seulement un Purgatoire, c'est ce qui peut passer pour un caprice merveilleux, au cas qu'on doive s'émerveiller des bizarreries de l'esprit humain.

DES AFFLICTIONS.

LETTRE CIV.

MONSIEUR,

Le fâcheux accident ſurvenu à vôtre ami ne m'étonne pas tant, quoique j'en aie beaucoup de reſſentiment, que je ſuis ſurpris de la façon, dont vous dites, qu'un homme tel que lui a reçû ce coup de Fortune, qui le rend preſque inconſolable. Cependant je ne juge pas comme vous de la peſanteur de ce même coup, vous croiés, qu'elle eſt telle, qu'il n'a pû lui reſiſter, & je penſe que la ſeule delicateſſe de ſon eſprit, nourri dans le plaiſir, & nouveau aux traverſes de la vie, l'a fait ſuccomber ſous un poids, qui n'a rien d'extraordinaire, ni de ſi fort inſupportable. J'oſe même vous ſoûtenir, pour en avoir vû l'experience, qu'un ſecond coup le pourroit mettre en meilleur état, comme une vague redreſſe quelquefois un vaiſſeau que les précedentes avoient preſque ſubmergé, ou le jette heureuſement dans le port. Les der-

nieres persecutions de la Fortune donnent souvent des resolutions, qni tiennent lieu de consolation, & qui approchent même de la gaieté. Et comme le bois du véritable Sycomore (car le nôtre n'est pas celui de Théophraste) seche & perd son humidité dans l'eau; *Mathiol.* il se trouve des personnes, que les déplaisirs extrémes, & les disgraces reïterées temperent; qui s'accoûtument à ce qu'ils jugeoient d'abord intolerable, & qui trouvent même quelque espece de joie ou de satisfaction, dans une assiétte d'ame, qui leur fait mépriser ce qu'ils apprehendoient trop auparavant. Je ne m'étonnerois pas de voir arriver je ne sai quoi de tel dans l'esprit de vôtre ami; ses semblables sont toûjours dans le plus haut des plaisirs, ou au plus bas des mortifications; & ils passent d'une extrémité à l'autre si subitiment, qu'on les peut comparer à ces hirondelles, qui rampant presque contre terre, s'élevent en un instant au dessus des maisons. Enfin les dégoûts de la vie, & ces troubles qui semblent s'opposer à son aise & à sa serenité, ont quelquefois des effets si contraires, qu'ils agissent tout autrement. Flacourt parle dans sa Rélation de Madagascar d'une cheneviere qui y croit, dont la fumée au lieu d'obscurcir le cerveau, rend l'esprit plus gai, en ôte la

tristesse, & donne même à ceux, qui la reçoivent des songes trèsagréables. C'est à peu près la même chose de certaines noires vapeurs, que cause quelquefois le chagrin d'un fâcheux évenement, elles se circulent, & se clarifient avec le tems par la méditation, d'où procede enfin une resolution ferme contre tout ce qui peut arriver, accompagnée toûjours d'une douce & agréable tranquillité. O que c'est souvent un grand malheur de n'en point ressentir! il n'y a rien qui jette plûtôt nos ames dans une insensible léthargie. Les animaux pris à la chasse, & les poissons, qui ont été péchés durant la tourmente, sont de beaucoup plus agréable nourriture; ce que Galien attribuë après Hippocrate à l'agitation, qui rend leurs chairs plus solides & de meilleur suc. Le Medecin Xenocrate soûtenoit même, que vers la queuë des derniers se trouvoit la meilleure partie qu'ils eussent, à cause qu'elle étoit plus exercée que les autres. La condition des hommes est presque pareille. Ils ont besoin d'un peu d'agitation dans leur vie, & de quelque secousse de la Fortune pour exercer leur industrie, & pour faire valoir leur raison. Sans cela elle ne se reconnoit pas, & cette partie superieure perd l'usage des plus éclatantes vertus. En effet il

Gal. 3. de fac. alim. c. 25. Hipp. 2. de vict. nat. sect. 4.

n'y a ſouvent rien de plus groſſier, ni de moins ſpirituel ou de moins vertueux, que ceux, qui n'ont jamais, ou fort peu, éprouvé de traverſes, parce que l'indolence les a rendus comme ſtupides, & s'ils ont eu quelque pointe d'eſprit naturelle, faute d'emploi ou d'oppoſition, elle s'eſt entierement émouſſée.

Tant y a que je ne blâme pas vôtre ami d'avoir reſſenti ſon infortune, je trouve ſeulement à redire dans l'excès de ſon reſſentiment, où il peut y avoir trop de delicateſſe. L'impaſſibilité des Stoïciens n'eſt pas tout à fait à mon goût, & je ſuis en cela de l'opinion, dont s'explique le Philoſophe Taurus dans Aulu-Gelle, qu'il y a des occaſions où la Nature contraint nôtre raiſon de ploier, parce que nous la tenons d'elle. *Non ſane poteſt cogi vir ſapiens, cùm eſt rationis obtinendæ locus: cum vero Natura cogit, ratio quoque a natura data cogitur.* Si la force d'eſprit, ou cette grandeur de courage, qu'on exalte tant, eſt bien definie, une ſcience des choſes tolerables, & de celles, qui ne le ſont pas, il paroit aſſez par ſa definition, qu'il y en a d'aucunement intolerables, qui ſe font reſſentir par les plus ſages, ou qui ne doivent pas être miſes, comme faiſoit le Portique, au

rang des indifférentes. Ce n'eſt pas être courageux de combattre Dieu, & la Nature dont il eſt l'Auteur; c'eſt une *Gigantomachie*, & une fureur toute pure. *Fortitudo non eſt ea quæ contra Naturam monſtri vice nititur, ultraque modum ejus egreditur, aut ſtupore animi, aut immanitate, aut quadam miſera & neceſſaria in perpetiendis doloribus exercitatione.* Mais à la vérité il y a des degrés de reſſentiment. L'on peut être touché d'un déplaiſir, ſans ſe deſeſperer, & ſouffrir de grandes douleurs dans l'une ou l'autre partie, qui nous compoſent, ſans être impatient tout à fait ſans être inconſolable, comme le Philoctete des Tragédies, & ſans jetter comme lui des cris, qui ſcandaliſent le théatre. Phebus ſe plaint & ſoûpire à la mort de Coronis dans la Métamorphoſe; il ne s'abandonne pas néanmoins juſqu'à des pleurs indignes de ſa Divinité,

Ovid. 2. Metam.

neque enim cœleſti tingi
Ora licet lacrymis.

Cela veut dire dans nôtre Morale, qu'encore que les Afflictions & les revers de Fortune ſe faſſent toûjours ſentir; des hommes de cœur pourtant, & d'une raiſon confirmée, les ſouffrent patiemment, & ne s'irritent pas comme

les autres, contre des évenemens, qui ont pû être évités.

Certes l'on n'a pas feint ſans ſujet, que Promethée avoit détrempé avec des larmes la pouſſiere dont il vouloit former l'homme. Il ſemble, que nous tenions tous de ce principe. En effet, peut-on dire que cet homme ſache faire naturellement quelque autre choſe que pleurer & ſe plaindre? La Nature ne lui a enſeigné ni à ſe faire entendre par la parole, comme les autres animaux le fond chacun à ſa mode, ni à cheminer, ni à ſe nourrir; il ne ſait par ſon moien que jetter en venant au monde des larmes & des cris, pour marque de ce qu'il ſouffre, & pour préſage de ce qu'il doit endurer le reſte de ſa vie. Mais je quitte ce lieu commun, pour vous faire obſerver, comme encore que le chagrin & les ſoucis aient le pouvoir de changer en gris la perruque la plus noire, ou la plus blonde; la joie ni le contentement ne ſauroient operer au rebours, ni rendre noirs ou châtains des cheveux blancs; ce qui montre que la douleur & le déplaiſir ſont bien plus ſelon Nature, que toutes les ſatisfactions qu'on puiſſe recevoir ou eſperer. Il y a bien plus, ſelon cette même pente ou propenſion de la Nature, les plus grandes douceurs de la vie

ſe convertiſſent bientôt en amertume; & le Sage ſeul peut tirer quelque ſatisfaction de ce qu'il ſouffre, faiſant ſortir le baume ou la gomme de ſon inciſion, comme d'une plante reſineuſe. L'on fait des cannes de ſucre de très fort vinaigre, ce que Jean de Lery écrit avoir éprouvé; mais vous ne ferés jamais reprendre à ce vinaigre la douceur qui l'a produit. Tant il eſt vrai, que les delices dont nous avons quelque uſage: aboutiſſent par une voie plus courte, plus facile, & plus naturelle, à ce qui eſt pénible & douloureux; que les fâcheries ne ſe changent en choſes plaiſantes, ſi la Philoſophie n'y emploie toute ſon induſtrie. Auſſi voions-nous bien plus de Tantales, qui tombent de la plus haute felicité dans le malheur, que d'autres, qui éprouvent une fortune oppoſée à la ſienne. Jettés les yeux ſur ce jeune Seigneur que vous connoiſſiés ſi particulierement, l'on ne vit jamais une faveur naiſſante pouſſée par un vent plus agréable. Il n'enviſageoit rien que de riant autour de lui, il pouvoit dire en ſe felicitant luimême comme ce Paſteur,

Virg. ecl. 5. *Ipſi lætitia voces ad ſidera jactant*
Intonſi montes.

Cependant il ſe ſentit en un inſtant précipité dans la derniere miſere, ſi la chûte dans une diſgrace,

diſgrace, & l'élevation ſur un échaffaut, peuvent paſſer enſemble pour un précipice.

Ne penſés pas que je ſois inhumain juſqu'à ce point, de vous abandonner ſur un ſi fâcheux ſpectacle; je veux avant que de finir, vous propoſer quelque ſujet, qui recrée vôtre imagination en la divertiſſant. Et parce que je connois par vos demandes reïterées, le plaiſir que vous donnent les petites obſervations que je fais en faveur de la Sceptique ſur les voiages de long cours; je vous en communiquerai deux ou trois, que j'ai exprès commiſes à ma mémoire pour vous ſatisfaire. Ne vous aurois-je jamais écrit comme les Topinambous ne croient pas pouvoir rendre un plus fort témoignage de joie, quand ils reçoivent leurs hôtes, ou bons amis chez eux, que de pleurer abondamment; ces larmes de joie ont quelque rapport à nôtre diſcours précedent. Le même recueil, qui m'apprend cela, me fait voir des hommes vers le détroit de Magelan, qui portent tous de longs cheveux, & leurs femmes au contraire qui mettent leur commodité, &, leur bienſéance à ſe raſer toute la tête. Les Cavaliers de la Cour Africaine du Roi de Benin ne croiroient pas être d'aſſez bonne grace à cheval, ſi leurs deux jambes ne pendoient d'un côté, com-

Jean de Lery.

Oliv. de Nort.

Ind. Or. part. 6. c. 55.

me la plûpart des femmes les portent dans
Ib. c. 21. l'Europe. Les Payens de la côte de Guinée ne peuvent souffrir qu'on crache à terre, tenant parmi eux cette action fort condannable,
Samuel Bruno. & portant malheur. Et joignant les Royaumes d'Agola, & de Congo, il y a peine de mort établie contre tous ceux, qui sont si hardis, ou si malheureux, que de voir boire le Roi de Loanda, sans que ses propres enfans soient exceptés de la rigueur de cette Loi. Bon Dieu, que l'homme est un animal bizarre dans toutes ses fantaisies!

DES HOMMES DE LETTRES.

LETTRE CV.

MONSIEUR,

Celui qui vous a dit, qu'un homme de vôtre mérite trouvera plus de faveur & d'appui, auprès des gens d'épée, qu'il n'en doit attendre des hommes de Lettres, ne

s'eſt peutêtre pas tant éloigné de l'uſage ordinaire, que vous le préſuppoſés. Je ne ſai ſi c'eſt par jalouſie ou autrement que ces derniers ſont ſi retenus à recommander ceux de leur profeſſion; mais tenés pour aſſuré, qu'un Cavalier parlera toûjours plus à l'avantage d'une perſonne d'étude comme vous, que ne feront vos ſemblables, qui de leur côté diſtribuent plus librement les éloges dûs à la valeur militaire, que ne font jamais ceux, qui exercent le métier des armes. Voulés-vous ſavoir juſqu'où va cette humeur literaire? conſidérés l'Empereur Adrien, qui dans ſon thrône Imperial enviant la gloire du ſavoir à tous ceux, qu'on honoroit pour cela de ſon tems, perſecute les Philoſophes Phavorin, & Denys Mileſien, encore que le premier lui cedât ſouvent en conſidération des trente Legions qu'il commandoit. Sa jalouſie s'étendoit même ſur le paſſé, parlant fort mal, tant de Platon, que d'Homere, & préferant à celui-ci un Antimachus, qu'on ne connoiſſoit preſque pas alors; comme l'éloquence de Caton, à celle de Ciceron; la Poëſie d'Ennius, à celle de Virgile; & le ſtile de Cœlius, à celui de Sallufte. Car puiſqu'on ne peut nier, qu'il n'eût une ſcience très étenduë, l'on ne ſauroit l'accuſer d'avoir

été porté du motif de ces autres Princes ignorans, qui ont persecuté les Muses, parce qu'ils n'avoient jamais eu de commerce avec elles. L'Empereur Licinius nommoit les Lettres le poison des Esprits, & la peste de tous les Etats; mais ceux, qui nous apprennent cela de lui, nous font voir aussi son incapacité, telle qu'il ne pouvoit pas souscrire ses Edits, ni seulement écrire son nom. Lors que cet autre Empereur Bassianus Caracalla tâchoit de faire perir toutes les œuvres d'Aristote, il couvroit son extravagance du prétexte, que ce Philosophe étoit accusé de la mort d'Alexandre le Grand, dont il faisoit le singe, s'imaginant qu'il passeroit pour sa véritable copie. Ce n'est pas grande merveille que des personnes si mal élevées, ou d'un naturel si pervers, tombent dans de semblables brutalités. *Qui non intelligunt artes, non mirantur artifices.* Et parmi les Grands, qui ne savent rien, il n'y a pour le plus que ceux, qui font des actions dignes de mémoire, qui favorisent les gens capables de les communiquer à la posterité. Ce qui m'étonne, & me donne tout ensemble de l'indignation, c'est d'apprendre que les personnes, qui ont passé toute leur vie à manier des livres, & dans la poussiere de l'Ecole, aient de l'aversion pour

ceux, qui ont acquis de la reputation, & que bien loin de les aſſiſter, ils les empêchent de s'élever, & les oppriment s'ils peuvent. Nous en avons un exemple moderne auſſi illuſtre que celui d'Adrien, en ce Pontife, qui étoit le ſixiéme du même nom, & qui avoit été Précepteur de Charles Quint. Tous les ſavans de ſon tems ſe promirent de l'avancement, à ſon avenement au Pontificat, à cauſe qu'il devoit aux Lettres ſon exaltation, & ce qu'il avoit de bonne fortune. Cependant ils demeurèrent fort étonnés, voiant, qu'il étoit plein de mauvaiſe volonté contre tous ceux, qui ſe plaiſoient à la belle literature, les appellant *Terentianos*, & les traitant de telle ſorte, qu'on croit, qu'il eût rendu les Lettres tout à fait barbares, s'il ne fût mort dans la ſeconde année de ſa ſupréme dignité. Paul Jove dit gentiment, qu'il uſoit de ce mauvais traitement contre les plus beaux Eſprits de ſon ſiécle, avec le même ſens, & le même jugement, dont il préferoit la Merluche de ſes Païs-Bas à toute autre viande, & aux meilleurs Poiſſons qui ſe mangeaſſent en Italie. Je ſai bien, qu'il peut y avoir de l'excès dans l'amour de ces anciens Auteurs Grecs & Latins. L'on ne ſauroit excuſer l'impieté d'Ange Politien, s'il eſt vrai qu'il

7. de piſc. Rom.

préferât en tous ſens les Odes de Pindare aux Pſeaumes de David. La ſeule comparaiſon des choſes ſacrées aux profanes eſt toûjours odieuſe. Et ſi Pierre Bembe faiſoit difficulté de lire la Bible, ou de dire ſon Bréviaire, comme on le lui a reproché, de crainte de gâter ſon ſtile, & de corrompre ſa belle Latinité; il a été ſans doute touché d'une apprehenſion condannable. Mais autre choſe eſt de reprimer le mal quand il paroit, & de perſecuter par une pure jalouſie le véritable & innocent mérite. Si l'abus des meilleures choſes les faiſoit condanner & rejetter, que demeureroit-il de bon & de précieux dans le monde? Et néanmoins Platine nous repréſente le Pape Paul Deuxiéme encore plus animé contre les hommes ſtudieux, que ne l'étoit Adrien Sixiéme, quand il aſſure, qu'il déclara héretiques ceux, qui prononceroient le mot d'Academie, ou qui feroient cas des Lettres humaines, parce que c'étoit aſſez de ſavoir lire & écrire. Véritablement cela ſuffit pour les Lettres de Change, dont l'on fait quelquefois plus de compte en beaucoup de lieux, que de toutes celles des Grecs & des Latins. Je penſe pourtant que c'eſt ici une des invectives dont l'on blâme Platine avec raiſon.

Je quitte ce propos pour répondre aux

plaintes que vous me faites de cet adverſaire qui vous a ſi fortement attaqué ſur vôtre vie contemplative. Tout ſon diſcours, tel que vous me le rapportés, eſt pris du ſecond livre des grandes Morales d'Ariſtote, où ce Philoſophe forme au quinziéme chapitre cette objection contre la Divinité. Que peut faire Dieu avec toute ſon *Avtarquie* ou pleine ſuffiſance de toutes choſes, puiſqu'on ne doit pas préſuppoſer qu'il dorme; car ſi l'on répond qu'il contemple, l'on demandera ce qu'il peut contempler, par ce que ſi c'étoit quelque choſe, qui fût hors de lui, elle ſeroit plus parfaite & plus conſidérable que luimême, ce qui implique & envelope une contradiction manifeſte, d'autant qu'il ſeroit Dieu, & ne le ſeroit pas, ſe trouvant ailleurs plus de perfection qu'en lui. Que ſi l'on veut, qu'il ſe contemple ſoimême, l'on tombe, dit-il, dans une autre abſurdité merveilleuſe, d'attribuer à Dieu ce que nous blâmerions en un homme ſage, n'y aiant point d'action, qui tienne plus de la ſolie, que de paſſer tout ſon tems dans une perpetuelle contemplation de ſoimême. En vérité Ariſtote ne donne point de ſolution à cette inſtance, qu'il déclare vouloir abandonner pour paſſer outre; mais il inſinuë pourtant, qu'il faut faire grande di-

ſtinction entre Dieu, & l'homme, ce qui peut aucunement tenir lieu de réponſe. Au ſurplus, que de ſemblables propos, ni de telles perſonnes que celles, qui vous les ont tenus, ne vous jettent pas dans le mépris de la vie méditative, & gardés-vous bien de prendre là deſſus de l'averſion de ce que vous confeſſés, qui vous fournit les plus douces & les plus charmantes heures, que vous paſſiés. Quand vous trouveriés à la Cour toute la fortune, que vous y voulés venir chercher, & que je vous y ſouhaite, je ne l'eſtimerois rien ſi elle vous faiſoit perdre l'habitude, que vous avés contractée de converſer heureuſement avec vous même. Pour moi, en quelque lieu que la Cour aille, & en quelque endroit que je me rencontre, j'y trouve toûjours mon *Timonium*, ou ma petite ſolitude, & au pis aller, les rideaux avec le ciel de mon lit me forment un hermitage, qui me contente d'autant plus, que n'étant connu de perſonne, perſonne auſſi ne me l'envie. C'eſt dans cette agréable retraite, qu'on paſſe en un inſtant & ſans peril du Levant au Couchant, & d'un Pole à l'autre; n'y aiant rien de caché ſur la Mappemonde, qu'on ne découvre avec plaiſir. Je traverſe même de ce lieu là tous les Elemens, & comme ſi les portes de l'Empirée

s'ouvroient en ma faveur, j'y contemple Dieu, & ce qui l'environne, de toute la force qu'il me donne.

> ———— *mœnia Mundi* Lucret. l. 3.
> *Discedunt, totum video per inane geri res,*
> *Apparet Divum numen, sedesque quietæ.*

Voudriés-vous bien renoncer, pour quoi que ce fût, à de semblables satisfactions?

Je vous exhorte encore à n'abandonner jamais les doutes paisibles & respectueux de l'Epoque, pour toutes les affirmations hardies des dogmatiques. Continués à douter avec cette retenuë, & cette grace, dont je vous ai ouï dire autrefois que pour ne rien assurer, vous ne vouliés pas même donner assurance de vos doutes. Vous ne trouverés ici que des asserteurs, qui font profession de ne quitter jamais une proposition avancée, si ce n'est qu'elle choque leurs interêts. Mais souvenés vous de ce qu'a reconnu Aristote, que beaucoup de gens retiennent avec plus de constance & d'opiniâtreté leurs opinions, que d'autres ne font ce qu'ils connoissent par les regles de la science; si tant est qu'il y en ait. Ce ne sera pas seulement au sujet que Pline a pris des eaux glacées, que vous pourrés prononcer son mot notable, *Nihil homini sic, quemadmodum rerum naturæ placet.* Vous Hist. nat. l. 19. c. 4.

verrés cette nature contrôlée presque sur tout; & je pourrois vous le prouver par une induction tout à fait sceptique, si j'étois d'humeur à exaggerer les choses odieuses. J'aime mieux pour vous paier le tribut, que vous exigiés de moi, finir cette Lettre par quelques petites observations, qui ne sont pas moins de l'Epoque, mais où personne n'aura sujet de se dire interessé.

Præp. Ev. l. 6. c. 10. Ce n'est pas seulement en Canada, & parmi les Hurons, que les femmes seules cultivent la terre: Eusebe rapporte sur la foi d'un Bardasane Syrien, que celles des Gélons, peuples de l'ancienne Médie, y exercent de même tout le labourage, avec cette particularité, que leurs maris ne songent cependant qu'à se farder, & à se parfumer, dans une luxe d'habits d'autant plus honteux selon nos mœurs, que leurs femmes vivent avec toute sorte de frugalité. Jean Leon rapporte aussi *l. 6.* dans son Afrique, qu'à Tesset ville du Numidie, il n'y a que les femmes qui étudient, & qui s'adonnent à la vacation des Lettres, comme selon Sophocle les hommes seuls filoient *In Oedipo Colon.* autrefois en Egypte dans leurs maisons, pendant que les femmes travailloient aux affaires de dehors. Dans la plûpart des villes bien policées, & particulierement dans Constan-

tinople, il n'eſt pas permis d'aller la nuit ſans lumiere: A Sparte l'on en uſoit tout au rebours, car perſonne n'eût oſé en porter, & chacun retournoit chez ſoi après le ſouper à tâtons, afin qu'on s'accoûtumât à n'avoir point de peur parmi les ténebres. La pluie nous fait ordinairement rentrer dans le logis, & différer nos voiages: Les Turcs la prennent à bon augure ſi elle les ſurprend en ſortant, & cheminent alors plus volontiers, parce qu'elle leur eſt un ſigne d'abondance. Flacourt met dans ſa Rélation, qu'il n'eſt pas permis dans l'Isle de Madagaſcar aux hommes de petite naiſſance, ou de baſſe condition, d'y faire le métier de Boucher, en coupant la gorge aux bêtes, qu'on doit manger, cette action étant reſervée aux plus illuſtres du Païs. La Sodomie y eſt par la grace de Dieu inconnuë; mais d'un autre côté, par une étrange abomination la beſtialité y eſt toute commune & ſoufferte. L'on y mange toûjours la cire avec le miel, & le cuir des Bœufs; des Moutons, & des Chevreuils, avec leur chair. Quand les vers à ſoie ſont en feve, ils y ſont trouvés de fort bon goût; comme aux Topinambous les Serpens & les Crapaux au rapport de Jean de Lery. Ces choſes ſont aſſez éloignées de nos coûtumes; en voici de plus

Plutar. in Lycur.

étranges encore ſelon nos mœurs. Les femmes de la même Isle de Saint Laurent, que habitent vers la baie d'Antongil, accouchant le Mardi, le Jeudi, ou le Samedi, jettent leurs enfans, & les abandonnent dans les bois. Le diſcours d'un voiage fait aux Indes Orientales porte, que dans une ville maritime de la Chine, quand un pere a trop d'enfans, il lui eſt permis de noier ſes filles après un cri public de ſon deſſein, au cas qu'il ne ſe préſente perſonne, qui les veüille nourrir. Les femmes de l'Isle Formoſe, qui eſt fort proche de là, & où préſentement les Hollandois ſont habitués, ſe font communément avorter étant jeunes, parce qu'elles croient, que c'eſt une infamie d'avoir des enfans avant l'âge de trente ans. Et le même écrit confirme ce que vous avés pû lire dans beaucoup d'autres, que les Chinois, non contens de joüer leurs femmes & leurs enfans pour un certain nombre d'années, ſe joüent encore aſſez ſouvent eux mêmes, tant ils ſe laiſſent tranſporter à la furieuſe paſſion du jeu. Certes l'on trouve véritable tous les jours de plus en plus nôtre vieil Proverbe, qu'une bonne partie du monde ne ſait pas comme l'autre vit. Ajoûtons à cela, que chacun croit ſa façon de vivre la meilleure, ſurquoi vous pourrés faire telles reflexions qu'il vous plaira.

DES ORACLES.

LETTRE CVI.

MONSIEUR,

Vôtre compliment n'eſt pas peutêtre le plus obligeant du monde, quand vous m'invités à vous écrire mon opinion touchant les Oracles des Anciens, m'aſſurant, que vous la recevrés ellemême comme un Oracle. Car ſi je ſuis du ſentiment d'Ariſtote, & de beaucoup d'autres, qui dès le tems du plus grand crédit des Oracles les ont ſoupçonnés d'impoſture, & parlé des Sibylles, qui en prononçoient la plus grande partie, comme de femmes fanatiques & furieuſes, vous voiés bien ce que je puis me promettre en bonne Logique de vôtre approbation, & ſi faiſant paſſer ce que je vous écrirai pour un Oracle, ce n'eſt pas le mettre au rang des pures réveries, ou même des plus grandes fourberies. Pour vous contenter néanmoins je ferai de vôtre queſtion le ſujet de cette Lettre, & je vous dirai d'abord, que le mot d'Oracle

n'étant pas Grec, mais Latin, ne peut être mieux expliqué que par l'interprétation qu'en donne Ciceron; qui en fait le langage des Dieux, *Oracula ex eo ipſo appellata ſunt, quod eſt in his Deorum oratio*, c'eſt un diſcours inſtructif & prophétique que les Romains ont reſpecté comme ſorti de la propre bouche des Dieux. Et l'on peut juger combien les Grecs leur ont déferé, par le ſeul titre d'un livre de Porphyre cité par Euſebe & par Théodoret, *de philoſophia ex Oraculis*, De la philoſophie qui ſe pouvoit tirer des Oracles. Il eſt vrai, que figurément les Edits des Empereurs ont été nommés des Oracles. Les Arrêts même des Cours Souveraines s'appellent par ceux, qui en veulent exprimer la dignité, des Oracles de Themis. Et l'on voit dans le chapitre ſeiziéme du Levitique, & en d'autres endroits du Texte ſacré, que ce terme d'Oracle eſt pris pour le propre lieu où l'on prie, & qu'il y eſt emploié comme Synonyme en la place de celui d'Oratoire. Je ne penſe pas devoir ſuivre d'autre méthode en ceci, que de conſidérer les Oracles dans leur commencement, & dans leur fin, pour les reconnoitre mieux dans leurs progrés, & durant ce long-tems qu'ils ont été reſpectés de toute la terre.

in Topic.

L'ancienneté des Oracles eſt fort manifeſte, par ce que dit Plutarque au traité de ceux, que la Pythie avoit prononcés, où il aſſure, que depuis trois mille ans cette Prêtreſſe ou Religieuſe d'Apollon en rendoit à ceux, qui la conſultoient dans Delphe, ſans que perſonne l'eût pû convaincre d'avoir donné de fauſſes réponſes. Or comme Plutarque écrivoit du ſiécle de Trajan, ces trois mille ans dont il parle traverſent en remontant non ſeulement tout le tems hiſtorique des Gentils, écoulé juſqu'à lui, mais encore le fabuleux, & donnent juſques dans celui, que le docte Varron nommoit ténebreux & inconnu. ἄδηλον. Auſſi liſons-nous au 2. chapitre de Solin, que cette Sibylle Delphique avoit prophetiſé avant le ſiécle des évenemens qui rendirent Troye ſi mémorable, *ante Trojana tempora*, remarquant, qu'Homere s'étoit plû depuis à mettre dans ſa Poëſie beaucoup de vers, qu'il tenoit d'elle, ſans que Solin diſe pourtant de combien d'années elle avoit précedé une ſi notable Epoque. C'eſt peut-être la Sibylle Daphné fille de Tireſias, qui paſſa ſon pere en l'art de deviner, & a qui Diodore Sicilien confirme, qu'Homere eſt redevable de pluſieurs endroits dont il a orné ſes Poëmes. Strabon néanmoins la nom-

L. 4. & 6. Bibl.

L. 9. Geo. me Phemonoé, & veut, qu'elle fût appellée Pythie à cause des questions, qu'on lui faisoit, parce que πύθεσθαι signifie interroger. Et si L. 10. in Pl. oc. Pausanias en étoit crû, elle s'appelleroit Herophile, qui prédisit l'embrasement d'Ilium; ou même Lamia fille de Neptune, qu'il fait la plus ancienne de toutes. Quoiqu'il en soit, la premiere décoûverte de cet Oracle de Delphe, est dûë selon Diodore à un troupeau de chevres, qui paissant autour d'une ouverture de terre, furent vûës par celui, qui les conduisoit se démener, & jetter des cris du tout extraordinaires, autant de fois, qu'elles s'approchoient de ce trou. Le Pasteur voulant donc reconnoitre en visitant le lieu ce qu'il pouvoit y avoir, & surpris aussitôt par l'exhalaison, qui en sortoit, prononça des propheties qui se trouvèrent véritables. Cela sû dans toute la contrée, une infinité de personnes, curieuses de l'avenir, se transportoient en cet endroit, & s'entredonnoient des réponses sur leurs demandes. Mais comme l'ouverture de la fosse étoit perilleuse, & que beaucoup de personnes agitées de fureur y tomboient sans être jamais revûës; l'on s'avisa d'accommoder le lieu en sorte, que par le moien d'une espece de trépied, l'on pouvoit sans courir fortune de tomber dans cet abyme,

me, recevoir la vapeur, qui faisoit deviner. Il ajoûte qu'on choisit alors des filles en l'honneur de Diane, pour prononcer les Oracles de son frere, jusqu'à ce qu'un Echecrates de Thessalie épris de la beauté d'une, eût l'insolence de la ravir; ce qui fit qu'on n'en destina plus à cet office, qui ne fussent âgées de plus de cinquante ans. Plutarque n'a pas depuis expliqué cela si particulierement; mais il nous apprend, que ce Pasteur, qui le premier par un pur hasard fut transporté de cette fureur Apollinaire & Prophetique, se nommoit Coretas. Or l'on peut s'étonner, que l'Oracle d'Apollon ait passé pour le plus ancien parmi les Payens, comme il étoit sans doute le plus célebre & le plus respecté par toutes les nations de la terre. Car l'on envoioit des plus éloignées parties du monde & des plus inconnuës, comme étoient les Septentrionales, les offrandes & les premices, que la devotion du tems faisoit consacrer à ce Dieu. Pausanias dit, que les Hyperboréens les faisoient tenir aux Arimaspes: ceux-ci aux Isledons, qui les commettoient aux Scythes, pour être portées à Sinope, d'où les Grecs les transmettoient aux Prasiens, & les Atheniens étoient chargés de les transporter de ce dernier lieu à Dele. Et quoique l'Isle de

l. 1. Attic.

Dele, illuſtre par la naiſſance d'Apollon, fût aſſez éloignée de Delphe qui étoit dans la Phocide au milieu de la Grece, & même de tout le monde; comme Strabon témoigne au neuviéme livre de ſa Géographie, qu'on le croioit alors. Si eſt-ce que l'Oracle de ce dernier lieu étant le plus autoriſé, &, pour uſer des termes de cet Auteur, le moins trompeur de tous; il ne faut pas douter, qu'il ne fût conſulté de tous endroits; ce que la folie contrefaite de Brutus, & le baton rempli d'or, qu'il y porta, juſtifie du tems, que Rome étoit ſoûmiſe à la Roiauté. Cependant il eſt conſtant, que Themis ſœur des Titans fut celle, qui donna les premiers Ora-
l. 5. Bibl. cles au Gentiliſme, & Diodore le prouve par le propre mot, dont on ſe ſervoit quand Apollon rendoit quelque Oracle, ce qui s'appelloit θεμιστεύειν, c'eſt à dire faire la fonction de Themis, qui étoit la premiere inventrice de cette ſorte de Divination. Et néanmoins Æſchyle ne lui donne au commencement de ces Eumenides que le ſecond rang de Prophetie, ajugeant le premier à la Terre, qu'il nomme pour cela προτόμαντιν γαῖαν, *primivatem Terram.* Quoiqu'il en ſoit, nous verrons incontinent, que ce n'étoit pas ſans myſtere, qu'on attribuoit à cette fille du Ciel

ou de Uranus, & de la Terre, l'origine de ſemblables propheties, qui dépendoient des exhalaiſons, que le Soleil attiroit de quelques cavités propres à les engendrer. Mais il y a pourtant ſujet de s'emerveiller, que les Oracles de Jupiter, tels qu'étoient ceux de Trophonius, de Dodone, & de Hammon, n'euſſent pas tant de crédit que celui de Delphe, & que le plus grand des Dieux ne conſervât pas ici ſon avantage. Car ni en durée, ni en eſtime, ils n'ont jamais égalé ce dernier. Et cela ſe prouve, outre le conſentement de la plûpart des Auteurs, qui en ont parlé, par ce que rapporte Xénophon de Ageſipolis, *l. 4. hiſt.* qui après avoir conſulté Jupiter Olympien, & reçû ſa réponſe, fut à Delphe trouver Apollon, lui demandant comme à un juge de dernier reſſort, s'il étoit du même avis que ſon Pere. Ariſtote attribuë cette eſpece de raillerie devote, à un Hegeſippus au ſecond livre de ſes Rhétoriques. *c. 23.* Il ne faut pas oublier, que Herodote donne l'Oracle de Dodone pour le plus ancien, qu'euſſent les *l. 2.* Grecs; ce qui ne s'accorde pas avec les autorités précedentes.

La fin étant relative au commencement, nous paſſerons commodément de l'un à l'autre; pour dire d'abord, que ſi l'origine des

Oracles n'eſt pas bien certaine quant au tems, celui de leur ceſſation n'eſt guère plus aſſuré. En effet, nous liſons dans Ciceron, qui écrivoit avant l'Empire d'Auguſte, que depuis un long tems l'Oracle de Delphe n'étoit plus ce qu'il avoit été, de ſorte qu'il n'y avoit rien alors de plus mépriſé que ce qui venoit de ce lieu là. Et parce qu'on attribuoit cette différence & ce defaut à des cauſes naturelles, qui font tarir quelquefois les rivieres, & qui par caducité ne produiſſent pas toûjours les mêmes effets. C'eſt parler, dit-il, de la force des Oracles, de même que l'on feroit de la génerоſité de quelque vin, que l'âge auroit diminuée, comme ſi la nature des Dieux, qui les rendoient, étoit ſujette à de ſemblables imbécillités, *quæ autem vetuſtas eſt, quæ vim divinam conficere poſſit*? Plutarque qui a fait un traité de leur ceſſation, reconnoit néanmoins, que ſous Trajan deux ou trois ſubſiſtoient encore, mais qu'à la vérité tous les autres avoient manqué. Il compare le changement de vers en proſe, qui avoit précedé leur fin, à celui, qui étoit arrivé dans l'Aſtronomie & dans la Philoſophie, dont les premiers Profeſſeurs, Orphée, Heſiode, Parmenide, Xenophane, Empedocle, & Thales, s'expliquoient tous en vers, ceux

l. 1. de Divin.

l. 2. de Divin.

qui les ont ſuivis s'étant contentés de la proſe, ſans qu'on puiſſe au préjudice des uns, donner la préference aux autres. Mais il rend diverſes cauſes de l'anéantiſſement ſubſequent des Oracles, qui avoient preſque tous ceſſé. L'une eſt l'abſence pour toûjours du Genie du lieu, qui quelquefois s'éloignoit ſeulement pour un tems, & puis y retournoit. Car on a vû des Oracles devenus muets, qui ont après repris la parole, & donné des prédictions comme avant. Ainſi celui des Branchides abandonné par Apollon du tems de Xerxes, ſe remit en vogue ſous celui d'Alexandre le Grand, ſi l'on en peut croire ce Calliſthene, de l'autorité de qui Strabon ſe ſert pour cela. Et l'on ne doit pas s'étonner 17. *Geog.* de ſemblable choſe parmi les Payens, puiſque nous voions dans les Livres ſaints, que le véritable Eſprit de Prophetie étoit ambulatoire, n'accompagnant pas toûjours ceux, qui en avoient le don; ce que je me ſouviens d'avoir vû obſervé par Cardan au premier livre de ſa Sageſſe, où il étend ces intermiſſions juſqu'aux plus ſacrées perſonnes de la nouvelle Loi. Quoiqu'il en ſoit, pour nous arrêter au Paganiſme, Servius aſſure, qu'Apollon ne rendoit ſes Oracles à Dele que durant ſix mois de l'Eté, paſſant de là à Pathare ville

de Lycie, où il en prononçoit d'autres pendant les six restans de l'Hyver. C'est quand il interprete ces vers du quatriéme livre de l'Eneïde,

Qualis ubi hybernam Lyciam Xanthique fluenta
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo.

Plutarque suppose aussi que les Genies n'étant pas de leur nature immortels, leur fin étoit celle des Oracles où ils présidoient, & qui mouroient avec eux. La raison sur laquelle il appuie le plus de leur manquement, c'est le defaut du sujet, & l'absence de l'exhalaison, qui causoit l'enthousiasme dont ils dépendoient, parce que cette fumée, venant à tarir, & la cause principale cessant, l'effet ne pouvoit plus reüssir. Il en est, dit-il, comme des carrieres, qui s'épuisent, & il en donne pour exemple celle de Carystie, qui depuis peu n'avoit plus de marbre, ni de ce lin nommé *asbeste*, ou incombustible, parce que le feu nettoioit sans brûler les ouvrages, qu'on en faisoit. Or cet épuisement de vapeur prophetique arrivoit non seulement par le cours des années, qui la consumoient, mais encore par de grandes pluies, par de violens tonneres, & sur tout par des écroulemens & tremblemens de terre. La peste de plus a

causé quelquefois le même évenement; car l'Oracle de Tiresias s'abolit dans Orchomene après une grande contagion. L'on peut ajoûter aux raisons physiques, rapportées par Plutarque sur ce sujet, celle des Astres, qui donnent & ôtent par de particulieres influences la disposition & le temperament propre à la Divination. En effet l'Histoire des Arabes, que nous a fournie le Maronite Abraham Echelite, attribue à de certaines constellations le don de Prophetie, & la connoissance de l'avenir, qui se perd par consequent autant de fois qu'elles passent. Mais à parler sincérement, les témoignages, que cette Histoire produit sur cela, sont si extraordinaires, & les exemples si peu croiables, qu'ils ne sauroient persuader que des personnes très credules; non plus que l'autorité des Docteurs Arabes, qu'elle cite, obliger qui que ce soit à les croire, si on ne veut déferer aveuglément à tout ce qui est écrit. Seneque croit, *6. qu. Na. c. 29.* que la crainte, qu'impriment les guerres dans nos esprits, jointe aux terreurs, que donne la Réligion superstitieuse, fait ces esprits fanatiques, qui se mêlent de deviner l'avenir; *inde inter bella erravere lymphatici, nec usquam plura exempla vaticinantium invenies, quam ubi formido mentes religione mixta*

percussit. Or il est du cours ordinaire de la Nature de faire cesser les effets, quand leurs causes manquent, & il semble, qu'on pourroit mettre ici en considération, que les Oracles, dont nous parlons, perirent tous avec leur grand Pan, à ce qu'on dit, au tems qu'Auguste établit une paix, qui fut presque universelle dans tout l'ancien monde. Mais
17. Geog. Strabon touche une raison morale, qui ne me paroit pas moins considérable que toutes les precédentes. C'est au sujet de l'Oracle d'Hammon, qu'il croit avoir été abandonné & décrédité aussi bien que les autres, parce que les Romains dans leur grande puissance se contentant des livres qu'un de leurs Rois acheta si cherement de la Sibylle de son tems, & ne faisant état que de leurs Augures, & de leurs Haruspices, ceux-ci observant seulement les entrailles des bêtes sacrifiées, & les premiers le vol des oiseaux, le manger de certains poulets, & le son avec les autres circonstances du Tonnere: ils méprisèrent tous ces Oracles de la Grece, & du reste des Provinces soûmises à leur domination, qui les négligèrent aussi à l'exemple de leur Maitres. Ainsi l'utilité cessant, dautant que personne quasi n'y envoioit, & qu'ils n'étoient plus frequentés comme auparavant, le

Genie de ces endroits disparut, ou pour mieux dire, ceux, qui profitoient de la crédulité des superstitieux quittèrent un métier, qui ne leur valoit plus ce qu'il avoit accoutumé. Car les présens n'étant plus envoiés, les Hécatombes & autres Sacrifices ne se faisant plus, & les profits que ces lieux de Divination tiroient des Etrangers, qui les fréquentoient manquant, ce n'est pas merveille que selon le train le plus commun des choses du monde, tous ces mysteres d'Oracles & de prophéties aient aussi cessé. L'on peut se souvenir sur cela du surnom d'Apollon *κερδῷος*, ou *Lucrio, quod oracula ad lucrum daret.* Et du reproche, que fait Créon à Tiresias dans l'Antigone de Sophocle. *Lylius Giral. Syntag. 7.*

Τὸ μαντικὸν γαρ̒ πὰν Φιλάργυρον γένος,

Vates omnes captant pecuniam,

Tous ceux, qui font le métier de déviner, ou de prophetiser, aiment l'argent. Aux premiers tems l'on ne canonisoit personne, que par l'avis des Oracles; ce que Diodore fait voir en divers lieux au sujet de l'Apotheose d'Hépheſtion & de Ptolomée. *L.17.& 18.* Mais Arrien est encore plus exprès là dessus, quand il rapporte, que Callisthene reprenoit Anaxarchus d'avoir dit, qu'on devoit adorer Alexandre dès son vivant, puisqu'il étoit cer-

tain, qu'il le ſeroit après ſa mort; Hercule même, repartit Calliſthene, ne reçût l'adoration des hommes qu'après avoir ceſſé de vivre, & ſi ce ne fut que depuis que l'Oracle Delphique l'eût ordonné. Or la relation au nombre des Dieux, qui ſe faiſoit des Empereurs Romains, ne dépendoit nullement des Oracles, ce qui les rendit, ſans doute, de beaucoup moindre conſidération par toute la terre, dont ces mêmes Romains avoient fait preſque une ſeule Monarchie.

Voions maintenant ce qu'on peut raiſonnablement penſer de la reputation, qu'ont euë ces Oracles, tandis qu'ils ont été en vigueur. Déja l'on ne ſauroit nier, qu'une partie des plus grands Perſonnages, qui fuſſent parmi les Ethniques, ne s'en ſoient moqués, encore qu'il y en eût d'autres, tels que Xenophon & ſes ſemblables, qui leur portoient tout le reſpect, que la Religion, qu'ils profeſſoient, ordonnoit. Socrate les comparoit aux vins nouveaux dans la foule qui ſe trouvoit à conſulter ceux, qui étoient fraichement établis. Diogene diſoit gentiment, qu'il faloit ſe connoitre ſoi même avant que de vouloir prendre connoiſſance de l'avenir, ſuivant l'inſcription miſe exprès pour cela ſur *Orat. 10.* le frontiſpice du Temple; ajoûtant dans Dion

Chryſoſtome, que ceux, qui ont de l'eſprit ſe peuvent fort bien paſſer des Oracles. Oreſte ſe plaignoit dans les Tragédies, que le Dieu, qui rendoit ces Oracles, lui avoit été auteur, de tuer ſa mere. Sur l'Iphigenie, qu'on vouloit ſacrifier dans Aulis, Euripide fait dire hardiment au fils de Thetis, en ſe mocquant de Calchas, que le meilleur de tous les Prophetes étoit celui, qui parmi une infinité de menſonges prononçoit quelquefois quelque vérité:

—— *quis enim eſt vir Vates?*

Is qui pauca vera, multa vero falſa dicit.

Daphydas le Grammairien interrogea la Pythie, pour ſe mocquer d'elle, s'il retrouveroit ſon cheval, encore qu'il n'en eût point perdu; il eſt vrai qu'on veut que la réponſe du Dieu, qu'il le retrouveroit bientôt, reüſſit en vengeant cette raillerie, Attalus aiant fait mourir Daphidas peu après en un lieu, qu'on nommoit le Cheval. Généralement tous ceux, qui tâchoient de corrompre la Sibylle par argent ou autrement, montroient bien le peu d'état qu'ils faiſoient des Oracles, qu'elle prononçoit. Or encore que Pauſanias ait avancé cette propoſition, qu'excepté Cléomene, perſonne n'avoit tenté de la ſuborner de la ſorte; ſi eſt-il conſtant, que

Heſych. Illuſtr. & Val. Max. l. 1. c. 9.

L. 3.

beaucoup d'autres l'ont fait comme lui. Herodote l'écrit de la faction contraire aux Pisistratides, qui obtinrent par argent, que les Lacedemoniens reçûrent commandement exprès d'Apollon, de delivrer la ville d'Athenes du joug que ces Usurpateurs lui avoient imposé. Lysandre pour ôter le Scéptre de Sparte de la famille des Héraclides, emploia la même voie de corruption, pour avoir les Oracles de Delphe, de Dodone, & d'Ammon, favorables à son dessein. Il est vrai, que Diodore écrit, qu'il n'en pût venir à bout, mais cela n'empêche pas, qu'on ne voie par là le mépris que faisoit Lysandre de tous ces lieux prophétiques. Alcibiade fut plus heureux que lui, car Plutarque avouë, que pour faire agréer à ses Citoiens l'entreprise de Sicile, il obtint par ses présens les réponses qu'il voulut de Jupiter Ammon. Et Demosthene crioit publiquement, que la Sibylle *Philippisoit*, pour dire que l'or du Roi Philippe faisoit proferer à cette Fanatique tout ce qu'il desiroit. Mais l'opinion d'Aristote va bien plus au mépris de tous les Oracles, quand il enseigne, que la seule humeur melancholique, ou le temperament atrabiliaire, causoit l'enthousiasme des Sibylles, & de tous ceux, qui se disoient inspirés divinement

In Terps.

L. 14.

Probl. sect. 30. qu. 1.

pour reveler les choses futures. Voici le Latin de son texte au lieu du Grec, que vous pourrés voir dans l'original. *Morbis vesaniæ implicantur, aut instinctu lymphatico infervescunt, ex quo Sibyllæ efficiuntur & Bacchæ, & omnes qui divino spiraculo instigari creduntur, cum scilicet id non morbo, sed naturali intemperie accidit. Marcus civis Syracusanus Poëta etiam præstantior erat, dum mente alienaretur.*

Or parce que le plus reveré de tous les Oracles étoit celui de Delphe, & qu'à proprement parler selon Pausanias, il n'y avoit que son Apollon de vraiement fatidique, Amphiaraus se contentant d'interpréter les songes; Ceres de faire voir dans un miroir l'évenement des maladies; Hercule d'enseigner par la chance de quatre dés qu'on jettoit, ce qui devoit arriver, & ainsi de quelques autres: Ne faut-il pas avouër, que tant de peuples qui de tems en tems pillèrent ce riche Temple de Delphe, montrèrent bien le mépris qu'ils faisoient de la Sainteté du lieu. Le même Pausanias nomme ailleurs entre ses Sacrileges un insulaire d'Eubée, la Nation des Phlegies, Pyrrhus fils d'Achille, Xerxes, les Phocéens, nos vieux Gaulois, & enfin Neron, qu'il accuse d'y avoir volé cinq cens statuës de cuivre: Xiphilin ajoûte, qu'il distri-

L. 2.

L. 10.

bua aux ſoldats tout le territoire de Cyrrhée, qui étoit du domaine d'Apollon, outre qu'il combla & deſola le propre endroit, d'où ſortoient les Oracles, faiſant égorger des hommes ſur la bouche de l'Antre prophetique. Certes l'on ne ſauroit nier que toutes ces actions d'apparente impieté, n'euſſent pour fondement l'impoſture cruë & reconnuë de ce qui ſe paſſoit dans ce Temple Delphique, le premier de tous en credit parmi les Grecs, & les autres Nations, qui avoient quelque commerce avec eux. Les uns, dit Plutarque, ſe ſont raillés de la ſimplicité des Oracles, qui s'y rendoient, les autres de leur obſcurité, qui fit ſurnommer Phœbus λοξίας, c'eſt à dire oblique & tortu, comme Jupiter Ammon fut peint avec des cornes de Belier, le tout à cauſe des détours pleins de perplexité, que reçoivent les réponſes des Dieux. La bouffonnerie même s'y mêloit quelquefois de leur part, témoin ce ſimple homme, qui aiant demandé, comment il pouvoit devenir riche, eût pour réponſe, Si tu peux poſſeder tout ce qui eſt entre Sicyone & Corinthe; ce qu'Athenée donne pour un jeu du fils de Latone. Sur une autre queſtion, touchant la meilleure Religion, l'Oracle répondit, La plus ancienne; Et interrogé enſuite quelle é-

Ex Dion. l. 63.

L. 5.

toit la plus ancienne, il repartit la meilleure. Les Doriens reçûrent un autre Oracle, qui leur ordonnoit de prendre pour Admiral un homme à trois yeux; ils en choisirent pour cela un, qu'ils trouvèrent monté sur un Mulet borgne. Ces réponses, qui provoquent à rire, ne participent guères de la Divinité, & semblent fort mal propres à se faire respecter.

La simplicité méprisable des autres, paroissoit tant au sens grossier & peu raisonnable, qu'aux termes impropres, & contre la quantité, lors que la Sibylle parloit en vers; comme si Apollon maitre du Parnasse, n'eût pas été si bon Poëte qu'Homere, ou Hesiode. Quelques-uns ont rejetté cela sur l'ignorance de la Sibylle, parce que l'esprit prophétique s'accommode comme le vin, & agit selon les mœurs & le temperament des personnes, qu'il agite. Ainsi dans la véritable Prophetie, Esaïe Courtisan, &Ezechiel savant en Mathematique, se sont tout autrement expliqués qu'Amos, & Jeremie, qui avoient été nourris au village. La Sibylle, selon ce sentiment, étoit comme un instrument qui sonne mal, quand il est en mauvais ordre; & c'est pourquoi elle refusoit souvent de monter sur le trépied, de sorte, que la derniere décedée du tems que Plutarque é-

crivoit, aiant été forcée de s'abandonner contre son gré à l'esprit de Divination, tomba à terre toute hors d'elle, & mourut peu de jours après. Le texte de Porphyre, que cite Eusebe au cinquiéme chapitre du sixiéme livre de sa Préparation Evangelique, porte, qu'Apollon même voiant les causes secondes mal disposées à la divination, avoit souvent menacé ceux, qui le pressoient de leur répondre, qu'il ne leur diroit que des mensonges. La Philosophie de Pomponace est conforme à cela, quand il veut, qu'Elisée n'ait pû exercer sa prophétie devant le Roi, qu'il n'eût mis auparavant sa main sur le *Psalterium*, pour acquerir la derniere disposition requise à la Prophetie, *nisi prius manu imposita super Psalterium, ut deveniret ad ultimam dispositionem. Quamvis enim Elisæus ex natura esset vates, non deducebatur tamen ad actum illum, nisi ex illa immediata dispositione: Et perinde est veluti aliqui homines, qui etsi sint a natura proni ad actus venereos, tamen priusquam ad illos actus deveniant, pertractant mamillas, osculanturque, ut spiritus & sanguis calefiant, & in ultima dispositione fiant ad tales actus.* Je trouve sa comparaison trop libre pour être traduite. Tant y a que Strabon apprend, que quand la Sibylle ne prononçoit ses Oracles

De Inca. c. 12. ex 4. Reg. 3.

cles qu'en proſe, il y avoit des Poëtes, Miniſtres du Temple Delphique, qui les mettoient en vers. Et c'étoit eux vraiſemblablement, qui compoſoient ces vers Acroſtiches, dont parle Ciceron, qui n'avoient rien du tranſport prophetique, & qui étoient, comme il dit, *attenti animi, non furentis.* Car la Divination des Latins eſt nommée μαντικὴ par les Grecs, de la manie ou fureur dont elle étoit toûjours accompagnée. Cette étymologie me fait ſouvenir de la bizarre penſée d'Heſychius Illuſtrius, qui a donné le nom appellatif de Sibylle pour être pur Latin, & non Grec; choſe ſi abſurde, qu'elle ne mérite pas d'être particulierement refutée. Mais pour revenir à nôtre théme, les Oracles, tant du côté de la ſentence, que de l'expreſſion, étoient ſouvent tels, qu'on n'y trouvoit rien, que le Dieu de l'une & de l'autre éloquence pût avouër, pour ne rien dire des autres. Encore arrivoit-il quelquefois que la Sibylle les écrivant ſur des feuïlles de Palmier, qui étoient alors en uſage pour cela, le vent les diſperſoit de ſorte, que quand elle & ſon Demon euſſent eu deſſein de ſe moquer de la crédulité des hommes de ce tems là, ils ne pouvoient pas le faire plus viſiblement. Le troiſiéme & le ſixiéme Li-

9. Geogr.

2. de Divin.

in voce Sibyl.

vre de l'Eneïde, font voir ce que je dis, & la crainte d'Enée, d'être traité de même, & de tomber dans cet accident, n'a point d'autre fondement,

——foliis tantum ne carmina manda,
Ne turbata volent rapidis ludibria ventis.

C'étoit en effet se jouër des hommes, comme le vent fait des moindres choses, qu'il agite.

Quant aux obscurités pleines d'équivoques & d'amphibologies, ce ne seroit jamais fait, si l'on vouloit rapporter toutes celles, qui sont venuës jusqu'à nous. Vous en pouvés voir une partie dans le cinquiéme livre de la Préparation Evangelique d'Eusebe, & l'on peut dire en général après Ciceron de cette sorte d'Oracles, dont Chrysippe avoit composé un gros volume, qu'il en eût falu d'autres, pour les faire entendre, *Interpres Apollinis egebat interprete, & sors ipsa referenda erat ad sortes.* Ce Dieu l'avouë à Crœsus dans Herodote, rejettant le malheur de ce Roi si devot envers lui, sur l'inexorable Destin, & sur ce qu'il n'avoit pas renvoié à l'Oracle pour savoir lequel des deux Empires, de Cyrus, ou du sien, seroit ruiné, après qu'il auroit traversé le fleuve d'Halis. Cyrus fut depuis trompé de même dans Lesbos par l'Oracle d'Or-

phée, qui lui dit, comme Philoſtrate le rapporte, *Mea, ô Cyre, tua;* ce qu'il prit pour une promeſſe des conquêtes qu'il devoit faire dans l'Europe, & l'on voulut depuis, qu'Orphée l'eût averti, qu'il auroit comme lui la tête coupée par une femme. Sur le reproche, que firent les Héraclides à la Pythie, de s'être mal trouvés, d'avoir deferé à la promeſſe d'Apollon, portant leur retour s'ils attendoient le troiſiéme fruit; elle leur repliqua, qu'ils avoient mal pris ce troiſiéme fruit, qui s'entendoit de leur race, ou famille, & non pas des fruits, que la terre produit. Apollodore le conte ainſi ſur la fin de ſon ſecond Livre de l'Origine des Dieux. L'Oracle de Butis avoit aſſuré Cambyſe, qu'il mourroit en Ecbatane, il s'imagina que ce ſeroit de vieilleſſe, en ſa capitale de Medie, & ſa bleſſure auſſi bien que ſa mort, fut en un chetif lieu de Syrie nommé Ecbatane. Cet exemple eſt encore d'Herodote avec le ſuivant. Cleomene ſe faiſoit fort ſur la réponſe d'Apollon qu'il prendroit la ville d'Argos, & il ne fut maitre que du Bois Argus qu'il fit brûler. Appien dit du même lieu, que Seleucus aiant été averti par une prophétie, qu'il perdroit la vie en Argos, fuioit toutes les villes de ce nom, & fut enfin tué par

Phil. in Philoct.

derriere de la main de ce Ptolomée Ceraunus, qui s'étoit refugié vers lui, auprès d'un Autel qui portoit le nom d'Argos. Dans le

De bello Syr. même livre d'Appien Annibal déferant à un Oracle, qui lui avoit été rendu en ces termes traduits du Grec,

Annibalis cineres terra Libyssa teget,

se promettoit de ne trouver sa derniere destinée qu'en Afrique; & il fut empoisonné par Prusias en cette partie de la Bithynie, qu'ar-

L. 20. Bib. rose le fleuve Libyssus. Diodore Sicilien rapporte deux Oracles conformes aux précedens, & rendus à deux freres Satyrus & Eumelus. Le premier Oracle donnoit avis à Satyrus, *ut a musculo sibi caveret*, à quoi obeïssant il se gardoit non seulement de toute sorte de rats, mais encore des hommes, qui en portoient le nom, sans pouvoir éviter une blessure au muscle du bras dont il mourut. Eumelus se fondant sur un autre Oracle qu'il avoit reçû, de prendre garde à une maison portative ou soûtenuë, n'entroit jamais dans un logis, dont il n'eût fait visiter le toit & les fondemens; ce qui ne l'empêcha pas d'être blessé mortellement par un pavillon, qui couvroit son chariot. La perte des Messeniens avoit été obscurement prédite à Delphe sur l'équivoque du mot τραγὸς qui signifie,

& bouc, & branche de figuier ſauvage, ce que Pauſanias explique dans ſon quatriéme livre. Au huitiéme le Trepied du même lieu avoit fait entendre à Epaminondas, qu'il devoit craindre la mer, à ce qu'il lui ſembloit, ſous le terme πέλαγος, ce qui lui faiſoit éviter toute ſorte d'embarquement; mais il ſe trouva, que l'Oracle vouloit parler d'un bois-taillis, appellé *Pelagus*, où ce grand Capitaine fut tué. La ville Libethra, dans le neuviéme livre du même Auteur, fut renverſée, non pas *à Sue*, ou par un Pourceau, comme ils avoient pris l'Oracle de Bacchus en Thrace, dont ils ſe moquoient, mais par le fleuve *Sus*, qui deſcendant en forme de Torrent du Mont Olympe, l'inonda toute en une nuit, auſſitôt que les oſſemens d'Orphée eurent vû le Soleil. Les Atheniens aiant à cœur les affaires de Sicile, furent conſeillés par le même Dieu, ſi nous en croions Dion Chryſoſtome, de conjoindre la Sicile à leur ville, & il ſe trouva après le mauvais ſuccès de leurs entrepriſes ſur cette Isle, que la Sibylle avoit voulu parler d'un petit tertre fort proche d'Athenes appellé Sicile. Bref Lyſandre devant mourir par un Serpent, il ſe trouve que celui, qui le tuë, en avoit un peint ſur ſon bouclier. Et ſi l'Oracle dit aux De-

Orat. 17.

Plutar.

liens, qu'une Corneille leur montrera un certain lieu, il arrive que c'eſt une femme nommée Corneille ou Coronis. Vous pouvés voir dans Tite Live, comme Jupiter de Dodone aiant averti Alexandre Roi d'Epire,
Dec. 1. l. 8. *Caveret Acheruſiam aquam, Pandoſiamque urbem*, paſſa, pour éviter ces lieux de Grece, exprès en Italie, où il ne laiſſa pas d'eprouver ce dont le Deſtin l'avoit menacé. Quant à l'Oracle rendu à Pyrrhus,

Aio te Æacida Romanos vincere poſſe,

qui étoit auſſi ambigu, Ciceron accuſe Ennius de l'avoir ſuppoſé, & le prouve tant parce que du tems de ce Roi Apollon de Delphe ne faiſoit plus de vers, qu'à cauſe qu'il n'a jamais parlé Latin. Je n'ai rien à dire contre cela, mais je ſai bien, qu'on lit dans Pauſanias, qu'un barbare ou étranger, envoié par Mardonius, aiant interrogé l'Oracle de Thebes en ſa langue, cet Oracle ne lui répondit pas en Grec, mais en Dialecte ou langage barbare, comme l'étoit aux Grecs tout autre que le leur. Quoiqu'il en ſoit, le même Dieu de Delphe avertit Neron avec l'obſcurité, dont nous parlons, qu'il ſe prit garde de l'année ſoixante-treiziéme, le trompant de l'eſperance de vivre juſques là, au lieu de lui reveler nettement, que Galba

2. de Divin.

In Bœot.

âgé de soixante-treize ans, seroit bientôt son successeur. Suetone nous apprend cela, & Ammien Marcellin, qu'un Oracle semblable menaça l'Empereur Valens de sa fin, qui l'attendoit auprès de Mimante, ce qu'il interprétoit d'une célebre Montagne d'Asie portant ce nom, au lieu qu'aiant été tué en Europe, il se trouva que dans le champ, où il avoit reçû la mort par ses ennemis, l'on voioit le sepulcre d'un certain Mimantus. Mais l'Oracle rapporté par Athenée, & son succès fait voir, comme les hommes contribuoient beaucoup à se tromper eux mêmes, en faisant reüssir de semblables propheties. Cet Oracle rendu à Phalantus, portoit, qu'il ne pourroit être chassé de l'Isle de Rhodes, qu'il ne vit voler des Corbeaux blancs, & n'apperçût des poissons nager dans sa Tasse. Cela lui donnoit avec raison toute assurance. Néanmoins Iphiclus, qui lui faisoit la guerre, averti des cette réponse Delphique, le subjugua, s'étant avisé de faire lâcher des Corbeaux blanchis avec de la chaux, & verser clandestinement de petits poissons dans l'eau, qu'il devoit boire. En vérité l'homme est un ingenieux animal à se tromper lui-même, sur tout quand c'est en faveur de quelque superstition.

In Nerva art. 40.

L. 8. Deipnos.

Voilà plus d'exemples que je ne m'étois proposé de vous rapporter de l'obscurité captieuse des Oracles, & des subtiles réponses d'un Dieu, qui ne biaise pas tant dans son Zodiaque, qu'il faisoit dans cette sorte de revelation des choses futures. Mais le nombre étoit bien plus grand de ses propheties, où l'on n'entendoit rien du tout, & qui n'eurent aussi jamais aucun succès, quelque fine interprétation, qu'on leur pût donner. Le bon pour cette superstition étoit, qu'on n'en tenoit aucun regitre, que par respect personne n'osoit convaincre la Sibylle de mensonge, ce que Plutarque a pris à son avantage, & qu'en plus de deux mille ans l'on n'a observé qu'un certain petit nombre d'Oracles à qui l'on ait pû appliquer de ces ingenieuses & surprenantes explications. Ils ont été quelquefois si étranges & si extravagans, qu'ils remplissoient d'indignation, & mettoient au desespoir ceux, qui les recevoient, sans que le monde pour cela s'en desabusât, tant les hommes sont naturellement portés à s'entretromper, principalement si le prétexte d'une fausse Réligion a gagné leurs esprits. Strabon nous fournit une preuve illustre de cela, qu'il dit tenir de l'Historien Ephorus, dont nous avons perdu tous les ou-

9. Geogr.

vrages. Les Bœotiens étant allés prendre l'avis du premier de tous les Dieux à Dodoné, son Oracle leur prédit, qu'ils se pouvoient promettre, que leurs affaires iroient fort bien, s'ils faisoient des actions d'impieté. Céla les mit si fort hors d'eux mêmes, qu'ils prirent la Sibylle, & la jettèrent dans le feu, disant qu'ils le devoient faire ainsi, soit pour la punir, soit pour obeïr à ses ordres en se montrant impies. Il n'en fut autre chose, sinon que depuis les trois filles, qui servoient de truchement à cet Oracle, n'en prononcèrent plus aux Bœotiens, en abandonnant la charge aux hommes du Temple, qui avoient laissé une telle action impunie. Vous pourriés penser, que cette histoire seroit contraire à ce qu'on écrit, que des Colombes perchées sur un chêne, rendoient les Oracles de Dodone. Mais vous vous souviendrés que ces trois filles, dont nous venons de parler, étoient les Pigeons prophetiques, rien n'aiant donné lieu à la Fable, qui les faisoit si bien parler, sinon l'équivoque du mot πελείαδες, qui signifie en langue Thessalique, & Colombe, & Prophete ou Divinatrice.

Pausan. l. 7.

Avant que de former aucun jugement sur tout ce que nous avons considéré jusqu'ici, je vous prierai d'observer encore, qu'outre

tous les Oracles établis en de certains lieux, il y a eu d'autres divinations, qui s'exerçoient par tout comme celle qui dépendoit du vol des oiseaux, appellée Augurale; une autre qui consideroit les entrailles des animaux, qu'on nommoit Haruspicine, ou Extispicine, & je ne sai combien encore, dont ces femmes Allemandes peuvent faire un exemple, qui,
In Cæs. 2. Strom. au rapport de Plutarque & de Clement Alexandrin, prédisoient par le bruit du cours des rivieres, & par le son que rendoit le
L. 41. mouvement des eaux. L'Oracle du Nympheum proche d'Apollonia, dont parle Dion Cassius, qui dépendoit de l'Encens, qu'on jettoit sur le feu, est encore du nombre, & toutes ces *sortes Antiatinæ*, *Prænestinæ*, *Homericæ*, & autres semblables. Or tous ces usages ou sciences, comme vous voudrés les nommer, n'avoient rien de plus solide, de plus certain, ou de moins méprisable, que ce qui partoit du Trepied Delphique. Hannibal le sût fort bien dire au Roi Prusias, quand il lui reprocha, qu'il ajoûtoit plus de foi à un morceau de chair de Veau, qu'à un Capitaine experimenté, voiant que contre son avis il s'arrêtoit à quelque présage fâcheux d'une victime. Et Alexandre ne laissa pas de combattre les Scythes avec un heureux

ſuccès, ſe moquant de l'Art où Ariſtandre étoit ſi célebre, par lequel il l'avertiſſoit que les ſacrifices ne promettoient rien de bon: cela eſt pris de l'Hiſtoire d'Arien. Caton s'étonnoit, que ces Augures, qu'il connoiſſoit pour être de leur Corps, & ces Haruſpices, ſe puſſent empêcher de rire en ſe rencontrant, vû que chacun d'eux ſavoit les fourberies de ſon compagnon, & la vanité de leur commune profeſſion. Et l'on peut juger ce qu'en penſoient les plus honnêtes gens, nonobſtant la ſuperſtition populaire, quand Ennius ne fit pas difficulté d'écrire ces vers cités par Ciceron,

Nam iſtis qui linguam avium intelligunt, 2. de Divin.
Pluſque ex alieno jecore ſapiunt quam ex ſuo,
Magis audiendum quam auſcultandum cenſeo.

Ce ſeul exemple de Diodore Sicilien ſuffira *L.* 22. *in Eclogis.* pour faire voir l'adreſſe à tromper qu'ils avoient tous. Les Haruſpices du Roi des Mamertins pour l'encourager, l'aſſurèrent, qu'il coucheroit dans le camp de ſes ennemis; il ſe trouva, qu'ils avoient bien deviné, car aiant été fait priſonnier, il y mourut. Diodore avoit déja dit, qu'Amilcar n'attaqua Syracuſe, où il demeura auſſi priſonnier, que *L.* 20. ſur une pareille prédiction, qu'il devoit le jour de cette attaque ſouper dans la ville,

C'eſt ainſi qu'en nos jours un Duc de Savoie entreprit contre nous, aiant appris par un Aſtrologue que bientôt il n'y auroit plus de Roi en France; ce qui fut vrai, parce qu'il en ſortit pour l'aller mettre à la raiſon. Il faut ajoûter, qu'il y a eu parmi les anciens un certain don de Prophetie, qu'on a cru attaché à des perſonnes particulieres, & qui n'étoit pas de meilleur aloi, que le précedent. Clement Alexandrin nomme près de quatre-vint de ces Prophetes, tels que Tireſias, Amphiaraus, & Ariſtée, avant que de venir aux véritables des Juifs, dont trente-cinq, outre cinq femmes, ont précedé nôtre Seigneur, & beaucoup d'autres ont été depuis. L. 1. Mais ſon premier nombre, que vous pouvés vérifier dans ſes Tapiſſeries, n'eſt pas complet; car il y en a eu une infinité d'autres, qui ont voulu exercer ce métier de charlatanerie dans toutes les parties du vieil & du nouveau monde. Les exemples en ſont dans toutes les Hiſtoires anciennes & modernes. Une relation de Madagaſcar, qui vient d'être imprimée, porte, que ſes habitans croient, qu'il y a eu quatre mille quatre cens quarante-quatre Prophetes, nombre où ils doivent entendre quelque myſtere caché. Et ſouvenés-vous de cette femme Druide, qui dans

Vopiſcus promettant l'Empire à Diocletien encore *ſoldat*, *cum Aprum occidiſſet*, fut cauſe, qu'il tua le Préfect du Prétoire, qui ſe nommoit *Aper*. Procope parle d'un autre Préfect ſous Juſtinien, qui crût toûjours dans ſes plus grandes miſeres, qu'il deviendroit Empereur, parce qu'on lui avoit prédit, *ſe Auguſti habitum quandoque induturum*, ce qui ne reüſſit pourtant que quand ſe faiſant Moine, on lui donna l'habit d'un de cette profeſſion qui ſe nommoit *Auguſtus*. Or parce que ce Patriarche d'Alexandrie, que je viens de citer, met entre les Pſeudoprophetes payens Epimenide de Crete; je vous prie de vous ſouvenir, que c'eſt le ſeul dont Ariſtote ſemble approuver les prédictions; à cauſe que ne s'étendant jamais ſur les choſes futures, & ne parlant que des paſſées qu'il dévelopoit des plus grandes difficultés, il ne faiſoit rien de ſurnaturel, *quoniam præteritum ſcientia comprehendi poteſt*. Il eſt tems de ſe recueillir, & de finir cette lettre par un petit Epilogue.

In nume.

L. 2. de bell. Perſ.

3. Rhetor. c. 17.

Encore que tous les évenemens, que nous avons remarqué avoir quelque conformité avec les Oracles de la Gentilité, dépendent preſque tous d'une interprétation captieuſe, comme aiant été conçûs en termes équivoques, & plus propres à tromper ceux, qui

les consultoient, qu'à les instruire de ce qu'ils désiroient savoir: Si est-ce qu'on ne pourroit pas sur cette simple considération les rejetter absolument comme convaincus d'imposture, parce que les Propheties même de l'ancienne loi, que nous sommes obligés de revérer, avoient aussi leurs obscurités. Un peu avant Samuël sous Heli, le troisiéme chapitre du premier livre des Rois porte que *in diebus* Lib.4. c.14. *illis non erat visio manifesta*; & l'on voit dans Esdras, que Dieu ne vouloit pas, que Moyse revelât indifféremment tout ce qu'il lui faisoit savoir, *hæc in palam facies verba, & hæc abscondes*. Il arrivoit même quelquefois, que ces Propheties se choquoient en apparence les unes les autres, quoique toutes dictées par le même Esprit de vérité, qui n'a rien de plus contraire que la tromperie, & le mensonge. En effet, selon l'observation de Josephe, celles que Jeremie debitoit dans Jerusalem sembloient en contredire d'autres, que Jezeciel ou Ezechiel proferoit dans Babylone. Le premier disoit, que Sedekias seroit mené captif en cette ville-là: Et Jezeciel assuroit, que ce Roi ne la verroit jamais. Cependant l'évenement les accorda, Nabuchodonosor faisant créver les yeux à Sedekie avant que l'y emmener captif. Les prédi-

10. Ant. Iud. c. 10. & 11.

ctions de Jonas touchant Ninive, celles d'Isaïe au Roi Ezechie sur sa mort, & quelques autres ont besoin d'être interpretées par les Scholastiques. D'ailleurs, tout ce que les Oracles payens avoient de mauvais, n'a pas empêché beaucoup des premiers Peres de l'Eglise de s'en servir contre les Infideles, pour établir des vérités Chrétiennes. Ils ont produit les vers acrostiches d'une des Sibylles, dont les premieres lettres portoient le nom du vrai Messie. Saint Jerôme a si bien pensé de ces filles, & de leurs prédictions, qu'il a écrit, qu'elles avoient reçû du Ciel le don de Prophetie en recompense de leur virginité. Le Pere Ambrosien Collus n'a pas fait difficulté depuis peu, de bien esperer du salut de quelques-unes, & d'en placer deux ou trois des dix dans la celeste Jerusalem. Et l'on a écrit, que la plus ancienne de toutes entra dans l'Arche de Noé lors du déluge universel, & qu'elle fut mariée à un des enfans de ce Patriarche, surquoi je vous renvoie au second Dialogue des Poëtes de Lilius Gyraldus. L'Eglise même semble apparier le Prophete Roial avec la Sibylle, quand elle chante tous les jours *teste David cum Sibylla.* Il y a néanmoins dequoi s'en étonner d'autant plus, que nous lisons dans le Levi-

De anim. Pag.

Pag. 79.

c. 20. tique une condannation très expresse de mort, contre tous ceux que l'esprit Pythonique ou de divination possedera, *vir sive mulier, in quibus Pythonicus vel divinationis fuerit spiritus, morte moriantur, lapidibus obruent eos, sanguis eorum sit super illos.* Car c'est ce même esprit, qui animoit la Sibylle dans ses réponses, & qui lui faisoit donner le surnom de Pythie, comme Apollon avoit celui de Pythien.

Pour venir donc à la conclusion, que vous attendés, il ne faut pas douter, que les Peres de l'Eglise n'aient été portés d'un grand zèle pour la Réligion, lors qu'ils se sont servis du témoignage des Sibylles contre les Gentils, en un tems, où ils sçavoient le grand credit, que leurs prédictions avoient dans tout le Paganisme. L'usage de l'Eglise les a imités, parce qu'elle ne fait pas profession, ni le Saint Esprit qui l'anime, de nous instruire toûjours de toutes les vérités physiques, comme elle fait sans faillir de toutes celles, qui sont necessaires au salut. C'est ce qui a fait nommer à Casaubon après beaucoup d'autres, cette conduite des Peres une fraude pieuse, dans ses animadversions contre Baronius, que vous pourrés voir là dessus. Cela présupposé, il faut premierement

demeurer

demeurer d'accord, que dans la Philoſophie Péripatétique l'on n'admet aucun Eſprit, Démon, ou Génie, hors ce petit nombre d'Intelligences, attachées au mouvement des Cieux. Il n'eſt pas moins conſtant, que tous ces Enthouſiaſmes de Sibylles, & toutes ces divinations d'Augures & d'Haruſpices, n'y peuvent paſſer que pour de pures fourberies, ou pour des manies & des renverſemens d'eſprit, qui n'ont eu ſuccés dans leurs propheties, qu'autant que le hazard l'a permis, ou que la crédulité des hommes ſe l'eſt aiſément perſuadé. Car nôtre humanité a une propenſion naturelle, pour le repeter encore ici, à eſperer toûjours ce qu'on ſe promet de l'avenir. Et c'eſt ce qui a fait, qu'Ariſtote a nommé l'art de deviner *τὴν μαντικὴν*, une ſcience eſperante, *ἐπιστήμην ἐλπιστικὴν*. Tant y a qu'elle eſt toûjours accompagnée de manie & de fureur, à quoi ce Philoſophe rapporte les inſpirations des Sibylles, & tous les Oracles, qu'elles ou d'autres rendoient, comme vous l'avés vû par le texte de ſes problemes, que je vous ai déja cité. Et notés que le tems auquel il en diſoit ſi librement ſon avis, étoit le plus ſoûmis de tous à cette ſorte de ſuperſtition. Mais parce que nôtre Philoſophie Chrétienne reçoit auſſi bien que celle des

L. de Metamor. c. 1.

Sect. 30. qu. 1.

Iuifs, & la Platonique, de bons & de mauvais Démons, dont les réponſes & les operations ne peuvent être abſolument niées ſans offenſer la Réligion, & dautant qu'il n'y a point d'inconvenient enſuite, de penſer que Dieu oblige quelquefois le pere du menſonge à proferer de certaines vérités, telles, qu'il en peut être ſorti de la bouche des Sibylles, & de pluſieurs Energumenes; nous ne ſaurions être déterminément de l'opinion d'Ariſtote, quoique parlant humainement, elle paroiſſe la plus vraiſemblable. Car tant de fourberies, reconnuës dans toutes les eſpeces de Divinations, ne montrent-elles pas preſque évidemment le peu de réalité, qui devoit y être? N'avons-nous pas vû dans l'origine des Oracles, que l'exhalaiſon ou la vapeur qui faiſoit l'Enthouſiaſme, n'agiſſoit pas moins ſur une chevre, ou ſur une brebis, que ſur les hommes, ou ſur les femmes, qu'elle touchoit; N'eſt-ce pas une preuve évidente d'une operation purement naturelle, & dont auſſi Apollon étoit ſeul reconnu le vrai pere, comme celui qui excite, éleve & tempere ces exhalaiſons, ſelon les différens degrés de ſa chaleur, & ſelon que ſon action eſt ou plus, ou moins violente. Qu'y a-t-il en tout cela, dont la Phyſique ſeule ne puiſſe

rendre la même raison, qu'elle fait des fumées du vin, quand elles nous entêtent? Et pourquoi s'imaginer, comme en parle Ciceron, *ut ea quæ sapiens non videat, ea videat insanus; & is qui humanos sensus amiserit, divinos assecutus sit?* Sans mentir, il n'y a guères d'apparence, que Dieu se fût expliqué plus clairement de la venuë du Messie dans le Temple de Delphe, de Cumes, ou d'Ephese, que dans celui de Jerusalem; & que les Gentils en sussent par ce moien de plus certaines nouvelles, que les Juifs qui n'apprenoient rien de si précis dans la Synagogue, que ce que révelent les vers acrostiches de la Sibylle. La Prédiction étoit un art de charlatanerie parmi les Payens, comme elle l'est encore aujourd'hui dans toutes les Provinces de l'Amerique, & parmi nous mêmes à l'égard de beaucoup de credules. Pline, entre mille autres, l'a remarqué en ces termes, *Halicacabi radicem bibunt, qui sunt vaticinandi callentes, quod furere, ad confirmandas superstitiones, aspici se volunt.* Tant de fausses possessions de personnes, qu'on exorcise, & dont nous voions tous les jours qu'on abuse impudemment, outre le peuple, les plus simples de quelque condition qu'ils soient, nous doivent rendre suspect tout ce qui a été

L. 21. c. 31.

écrit des Sibylles, & de tant de myſterieux Oracles, qu'ont eu les anciens. Je tiens pour moi, que leurs plus grands Prophetes, Haruſpices, ou Augures, ont été les plus aigus d'eſprit à conjecturer l'avenir, & à tirer finement de quelques antecedens de vraiſemblables conſequences & je crois dans ce ſens le mot d'Euripide pour le plus certain de tous leurs Oracles:

Μάντισ ἄριςοσ ὅςισ εἰκάζει καλῶσ,

Optimus is eſt vates probe qui conjicit,

Mais ne vous attendés pas, que je conteſte là deſſus, non plus que ſur aſſez d'autres matieres, dont l'on diſpute aujourd'hui avec tant de chaleur, & où je crois que la Foi n'eſt pas moins utile à la tranquillité de l'ame, que néceſſaire au ſalut. Vous ſavés, que je fais profeſſion de douter de bien des choſes, qui ſont connuës à beaucoup d'autres plus ſavans que moi, & que je ne trouve point de plus beau vers de Petrarque, ou du moins qui touche davantage mon eſprit dans ſa ſignification, que celui-ci,

Che non men que ſaper, dubiar m'agrada.



DES COMPOSITIONS STUDIEUSES.

LETTRE CVII.

MONSIEUR,

Je veux bien rire avec vous de cet homme, qui parle ſi plaiſamment de ſes Compoſitions, qu'il appelle ſes veilles, ſans doute, parce qu'il les a écrites de nuit à la chandele. *Lucernam quidem redolent*, *ſed non plane Arpinatem.* En vérité ceux, qui l'ont contraint de mettre la main à la plume, comme il le dit, ont grand tort; ils devoient conſidérer que Dieu ne ſe ſert plus guères d'une machoire d'Ane, pour faire obtenir aux ſiens de grandes victoires. Raillerie à part, le commencement de ſon livre mérite quelque attention; mais l'on n'en peut pas avoir long tems, ſans un grand dégoût, & quiconque approche de la fin, ne ſauroit s'empêcher de dire comme le Poëte de Scylla:

Prima hominis facies, & pulcro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore Pristis.

L'on auroit tort pourtant d'accuſer l'auteur de cet ouvrage d'être inſipide; car pour éviter ce reproche, il y a mis quelquefois tant de ſel, & ſi mal diſtribué, qu'il eſt difficile, qu'un goût raiſonnable s'y puiſſe accommoder. Ce defaut procéde indubitablement des fréquens larcins, que vous y avés obſervés, où il s'eſt voulu attribuer groſſierement & de mauvaiſe foi ce qu'il tient des autres, ſans jamais nommer perſonne. Il les entaſſe comme ſiens ſans jugement, & avec ſi peu d'adreſſe, qu'on remarque toûjours, avec le vol qu'il fait, ſon ingratitude, & la mauvaiſe intention qu'il a, de ſe parer du bien d'autrui ſans reconnoiſſance. Cela m'a fait conſidérer tout ſon écrit comme un grand Chêne tortu tout couvert de Guy, & qui n'a de verdure en hyver que celle qu'il emprunte de cette demie plante qui lui eſt étrangere;

Virg. 6. Æn. *Quale ſolet ſylvis brumali tempore viſcum*
Fronde virere nova, quod non ſua ſeminat arbos.

Mais recevons pour bonne ſon excuſe, d'avoir été trop hâté par ceux, qui lui ont fait précipiter ſa Compoſition, & qui ſont cauſe,

qu'il nous l'a donnée telle, qu'on voit les eaux rapides des torrens, qui ne ſont ni pures, ni agréables à boire.

Vous ſeriés bien injuſte de perſiſter là deſſus dans la mauvaiſe reſolution, où vous m'aſſurés, que vous vous confirmés tous les jours de plus en plus, de ne faire jamais part au public du fruit de vos études. Pour moi je tiens avec un ancien, que ceux, qui ne communiquent ainſi jamais ce qu'ils ſavent, reſſemblent aux Figuiers ſauvages, qui naiſſent parmi des ruines, ou ſur des rochers inacceſſibles, dont les figues ne ſervent de pature qu'aux Geais & aux Corbeaux. Il faut rendre, quand on le peut, à la poſterité le même bienfait qu'on a reçû de ſes dévanciers, *oportet invicem lampada tradere*, comme au branle de la Torche, & il y a de l'ingratitude à vouloir tenir ſous le boiſſeau vos lumieres, après avoir été ſi utilement éclairé par ceux, qui vous ont précédé. Seriés-vous bien touché de la même conſidération, qu'on attribuë au feu Cardinal de Berule, qui fit d'abord difficulté de mettre la main à la plume ſur ce qu'il n'avoit point appris, que le Fils de Dieu eût jamais rien écrit, que deux fois au ſujet de la femme adultere, où S. Jean enſeigne dans ſon Evangile, qu'avant & après

Vie du Card. de Berule.

ſa réponſe aux Juifs, il traça du bout du doigt quelques lettres ſur la terre, dont pourtant la ſignification nous eſt demeurée inconnuë. J'ai beaucoup de peine à croire, qu'une ſi devote penſée vous occupe l'eſprit, vû qu'au même tems, que vous me declarés vôtre réſolution, vous ne laiſſés pas de me convier à entreprendre quelque choſe de plus longue haleine que ne ſont ces petits Traités, qui me ſervent depuis quelque tems de divertiſſement.

Ma réponſe n'aura rien de ce qui ſe lit ordinairement en faveur des moindres ouvrages, & je m'empêcherai bien de comparer les miens à celui des Abeilles, pour me promettre quelque choſe, avec le Poëte Latin, de mes petits travaux.

Virg. 4. Georg. *In tenui labor eſt, at tenuis non gloria.*

Je laiſſe aux autres l'honneur des grandes entrepriſes, & je ſuivrai volontiers le conſeil, qu'il donne ailleurs au ſujet de l'agriculture, de préferer le labourage d'un champ mediocre à des terres d'une ſi vaſte étenduë, qu'elles ne ſe poſſedent guères, qu'avec des ſoins infinis, ſans être quelquefois de beaucoup de rapport.

——— *Laudato ingentia rura,*
Exiguum colito.

A vous en parler ſainement, il n'y a rien pré-ſentement de moins à mon goût, quand je jouïrois de cette pleine liberté d'agir comme autrefois, à ma fantaiſie, que des attachemens d'eſprit, qui tiennent les années entieres dans la conduite d'un ouvrage, où il faut penſer jour & nuit, parce qu'il ne reçoit point d'importante diſtraction, qui ne lui ſoit fort préjudiciable. Qu'il y a bien plus de plaiſir à ſe recréer tantôt ſur un ſujet, tantôt ſur un autre: n'attacher ſon imagination à rien qui lui déplaiſe, ni qui la puiſſe ſeulement fatiguer, & tenir ſon ame par ce moien dans un état capable de jouïr des plus grandes douceurs de la vie, qui ſont ſans difficulté les ſpirituelles, priſes de la ſorte. En effet mon génie ſe rebute ſi fort des choſes indéterminées, ou même trop étenduës, que comme les longues lieuës du Languedoc lui ſont inſupportables, il prend un plaiſir nompareil, je ne dirai pas aux petites de la Riviere de Loire, mais aux moindres milles de l'Italie, qui donnoient autrefois de ſi fréquens & de ſi agréables repoſoirs.

Intervalla viæ feſſis preſtare videtur,
Qui notat inſcriptus millia crebra lapis.

Je puis leur comparer les pauſes ſtudieuſes, que me donnent les occupations libres, cour-

tes, & détachées, où je me ſuis porté depuis peu.

Au ſurplus ne prenés pas la peine de me tailler de la beſogne comme vous faites, en me touchant tant de ſujets, que vous m'exhortés de traiter ſelon ma petite induſtrie. Outre que chacun choiſit à ſon gré ceux, où il ſe veut appliquer; je vous puis aſſurer, que j'en ai dix fois plus de prémedités dans mon eſprit, que je n'en acheverai vraiſemblablement de ma vie.

Virg. eclog. 2. *Semi putata mihi frondoſa vitis in ulmo eſt.*

Et tenés pour certain, que mes heures de loiſir ne ſeront jamais abandonnées à une pure fainéantiſe. Nôtre Minerve cherit fort le repos & les vacations; elle fut pour cela nommée la Deeſſe *Vacuna* par les Romains; mais elle a une averſion, qui ne ſe peut exprimer de ces oiſivetés honteuſes & reprochables, qu'elle nomme la felicité de gens qui dorment, le plaiſir d'un Ours, confiné dans ſa caverne, & le bonheur, que donnent tous les Cimetieres. Si ma plume d'ailleurs ne vous ſatisfait pas ſouvent en beaucoup de choſes, ſouvenés-vous, que j'ai cela de commun avec le Grammairien Ariſtarque, de ne pouvoir pas écrire à mon contentement tout ce que je voudrois & de ne vouloir pas auſſi aſſez de

fois le faire ſelon que je le pourrois ce me ſemble, n'étant retenu par une infinité de conſidérations.

C'eſt tout ce que vous aurés de mois pour réponſe à toutes vos ſollicitations, ſinon qu'à vôtre demande, comme quoi je me plais encore aux doutes & aux irréſolutions de la Sceptique, je vous communiquerai le ſujet, que j'eus hier à la réception d'une lettre d'Alexandrie d'Egypte de les faire valoir. Vous avés lû aſſez ſouvent, qu'il y a une infinité de lieux où l'on abandonne impitoiablement les malades, ſi l'on ne les tranſporte avec encore plus d'inhumanité en des lieux deſerts, où ils ne peuvent être ſecourus de perſonne. Les Négres de la Guinée en uſent tous les jours de la ſorte, ſi les Rélations, que nous en avons, doivent être crûës. Celles de la nouvelle France diſent la même choſe des peuples naturels de Canada. Et l'on pourroit rapporter aſſez d'autres lieux, où l'on n'a pas plus de charité pour ceux, qui ſont tombés dans quelque fâcheuſe infirmité de maladie. Contre cela le Médecin de nos amis, qui eſt préſentement au Caire m'a écrit, que n'aiant pû éviter la peſte, qui a été très grande cette année par tout le païs que le Nil arroſe, il eût cette conſolation dans Roſette, qu'il ne fut

pas moins viſité pour cela par tous ceux de ſa connoiſſance, ni moins ſecouru par deux ſerviteurs Negres ſes domeſtiques. Il remarque dans ſa lettre, toute rouge du vinaigre purgatif de Marſeille, que n'aiant pas pû achever de prendre le bouïllon, qu'ils lui avoient apporté, ils ne firent nulle difficulté d'avaller le reſte; & en effet, il eſt gueri de ſon mal avec leur aſſiſtance, jointe à celle de ſes amis, & il ſe portoit ſi bien, lors qu'il m'écrivit tout cela, qu'il n'attendoit que la chute de cette Roſée, qu'on nomme en Egypte, la Goute, pour aller au Caire, où il doit être préſentement. Vous n'ignorés pas que cette Goutte ou Roſée ne vient là qu'environ le Solſtice d'Eté, & que la peſte y commence preſque toûjours en Mars, de ſorte que ceux du païs en ſont affligés juſques vers nôtre Saint Iean, pendant trois ou quatre mois. Car la contagion, qui ceſſe ordinairement ailleurs par le froid, eſt appaiſée par le chaud en cette contrée, comme l'a fort bien obſervé le Prince Radzivil entre autres, dans la deſcription du voiage qu'il y fit. Et ce qui eſt fort à noter, de l'heure que cette favorable Roſée, qu'on attend avec impatience, y eſt ſentie, & qu'elle y a temperé l'air, perſonne ne prend plus la peſte, & tous ceux, qui en étoient frapés

en guerissent, par le consentement d'un très grand nombre d'Auteurs, que je vous citerois, si besoin étoit. Tant y a que cette coûtume des Egyptiens envers leurs malades les plus desesperés & pour qui l'on a le plus à craindre, comparée à celle des Negres, des Canadois, & à la nôtre même, peut faire voir sceptiquement non seulement la diversité des mœurs & de l'usage des Nations, mais encore, par une suite nécessaire, combien le raisonnement des hommes est différent, chacun croiant avoir le meilleur, qu'il seroit bien fâché de quitter pour suivre celui des autres. Je vous laisserai examiner ce qui se peut dire en faveur des deux partis, & faire réflexion en même tems sur ce que les Egyptiens ont toûjours passé parmi les Grecs & les Latins qu'ils ont instruits, pour des plus polis, des plus avisés, & des plus savans peuples de la terre. Il en faut peutêtre rabattre quelque chose présentement.



DERNIERS PROPOS D'UN AMI.

LETTRE CVIII.

MONSIEUR,

Il eſt vrai, que j'ai vû finir une très belle carriere, à celui, dont vous deſirés ſi ardemment de connoitre les derniers ſentimens. Comme ſon mal n'étoit pas de ceux, qui cauſent des tranſports d'humeurs au cerveau, parce qu'elles ſe déchargeoient inferieurement, il eût juſqu'à l'extrémité le raiſonnement fort pur, & la parole même, quoique foible, aſſès libre & aſſez intelligible pour expliquer à ſes amis les penſées qu'il vouloit leur communiquer. Vous ſavés, qu'il étoit un de ces vieux & rares Courtiſans, qui par une bonté de nature, ſans ſe laiſſer corrompre l'eſprit, ſe retirent avec tranquillité du Palais des Princes, renonçant aux vaines eſperances, qu'on y prend, & que tant d'autres ne peuvent jamais abandonner. Tant y a que me voiant avec deux autres de ſes meil-

leurs amis, qui compatiſſant à ſon mal, obſervions le dernier acte de la Comédie, ſelon qu'il avoit lui même accoûtumé de nommer ce qui ſe paſſe dans le monde, il nous tint à peu près ce langage.

Je ne penſe pas avoir ſi mal joüé le perſonnage, dont je ſuis prêt de m'acquiter, que vous puiſſiés condanner là deſſus ma mémoire, mettre en oubli nôtre amitié reciproque, ni voir mal volontiers, que je ſorte des ſouffrances inévitables de cette vie, pour aller au repos que nous eſperons de touver en l'autre. J'éprouve, graces à Dieu, ce paſſage de l'une à l'autre plus douloureux qu'étonnant, & tant s'en faut, qu'il me fâche de me voir arrivé au point, où je ſuis, qu'en vérité je ſerois bien fâché de faire un pas en arriere, quand j'en aurois le pouvoir; & je meurs dans cette créance, qui ne m'a point quitté depuis longtems, que perſonne n'accepteroit jamais la vie, ſi le choix de la recevoir, ou non, étoit libre & avec connoiſſance. Virgile a parlé plus en Poëte, qu'en Philoſophe, quand il a fait, que les plus malheureux regretent la vie après l'avoir perduë.

—— *Quam vellent æthere in alto* 6. Æn.
Nunc & pauperiem, & duros perferre labores!

Et je le trouve bien plus raiſonnable un peu

après, lors qu'il fait boire des eaux d'oubliance aux ames qui doivent revenir au monde, afin qu'elles ne se souviennent plus des miseres qu'il faut y souffrir.

Scilicet immemores Supera ut convexa revisant,
Rursus & incipiant in corpora velle reverti.

Certes Saphon concluoit mal, que la mort fut un mal, puisque les Dieux ne mouroient point. Celle qui finit tant de calamités, ne doit passer que pour un bien. Et la plainte d'Inachus, sur perte de sa fille, de ne pouvoir terminer sa douleur en cessant d'être, me semble beaucoup mieux fondée.

Ovid. 1. Metam.

Nec finire licet tantos mihi morte dolores,
Sed nocet esse Deum, præclusaque janua lethi
Æternum nostros luctus extendit in ævum.

Nôtre Ami eût une petite défaillance là dessus, qui lui ferma la bouche, & comme nous nous regardions avec admiration, de voir que sa mémoire lui fournissoit encore tant de vers sans hésiter, il reprit la parole, & nous tint ce discours.

Vous savés, que je suis plus que septuagenaire, ce que je ne puis considérer sans être contraint de dire aussi bien que Simonide, qu'encore que j'aie été longtems sur terre, j'ai néanmoins

moins fort peu vécu. Car pour parler franchement à des Amis tels que vous, je ne crois pas devoir mettre au rang des jours de ma vie, ceux que j'ai paſſés dans l'importun tracas de la Cour. Ce n'eſt pas que la nôtre ne ſoit peutêtre la moins fâcheuſe, & la plus innocente de toutes, où l'on a du moins ce contentement de voir des Rois, qui ne ſe croient élevés dans le thrône, que pour découvrir de plus loin les néceſſités de leurs peuples. Mais il y a d'ailleurs tant de mortification quelquefois à recevoir dans une ſervitude, qui n'a rien de plus ennemi, que le raiſonnement, qu'on peut faire ſon compte, qu'entre les grandes Maiſons ou Palais des Princes, & ce qu'on nomme à Paris les Petites Maiſons, il ne ſe trouve pas ſouvent une parfaite différence. Cependant je me ſouviens d'avoir lû dans une Rélation, que les Perſes nomment la demeure de leur Souverain, Doulét Chané, qui ſignifie maiſon de proſperité. Sans mentir quelques-uns y acquierent d'immenſes richeſſes, c'eſt le lieu où ſe diſtribuent les premieres Dignités, & le ſeul endroit, où ſe font ces grandes & prodigieuſes fortunes. Si faut-il avouër pourtant, que les véritables biens & honneurs n'entrant jamais dans l'Epargne, ni dans les Parties Ca-

Pietro della Vall.

ſuelles des Rois, ils ne ſauroient auſſi diſtribuer la Probité, ni les autres vertus, & que pouvant gratifier de leurs tréſors, qui bon leur ſemble, il n'eſt pas en leur pouvoir de faire par leurs ſeules liberalités un véritable homme de bien & d'honneur, quoiqu'ils le comblent de biens & d'honneurs. Je ne nie pas néanmoins qu'on ne puiſſe avec prudence donner quelques années à la Cour, pour mettre les autres à couvert de beaucoup d'inconveniens. Ariſtippe diſoit d'une Courtiſane, que l'entrée chez elle n'avoit rien de repréhenſible, mais qu'il étoit honteux de n'en pouvoir ſortir. Cela ſe peut ſoûtenir avec bien plus de raiſon d'un Louvre, où l'on voit ſouvent des perſonnes, qui s'arrêtent judicieuſement; comme il y a des momens, ſur tout à l'égard de ceux, qui approchent de la caducité, qu'on n'y ſauroit être ſans quelque reproche. Si vous ne le recevés des autres, ce qui ne manque guères, vous vous le ferés indubitablement à vous-même, dans le ſecret du cœur & de la conſcience. Il faut que je vous diſe ſur cela, que j'ai eu pitié une infinité de fois du bonhomme de Guitault, qui dans une décrépitude, accompagnée de toute ſorte d'infirmités, ne pouvoit abandonner un poſte chez la

Reine Mere, avantageux à la vérité, mais tout à fait contraire au repos, dont il avoit besoin. Vous savés, que je n'en ai pas usé de même, dont je loue Dieu, protestant avec vérité, que j'ai plus rétiré de satisfaction d'une des heures de ma retraite, que de toutes celles, que je sacrifiai par vos avis au service de la Cour. Aussi seroit-il beaucoup plus messéant à des hommes de ma profession, & de mon génie, de croupir dans un lieu, qui n'a plus rien de sortable à leur arriere-saison, qu'à des cavaliers, & à des gens de main, qui n'ont jamais fait de reflexion sur ce qui est le plus important dans la vie, ni sû ce que la solitude a de doux, & qui doit être préferé à tout ce que les Cours peuvent avoir de plaisant ou d'avantageux. Je suis bien aise, qu'il me reste assez d'haleine pour vous communiquer deux ou trois Aphorismes, qui pourront être d'usage à ceux de vos amis, qui veulent faire fortune aux lieux, dont nous parlons.

Le premier regarde la personne du Souverain, & de ceux qui peuvent le plus auprès de lui, qu'on ne doit jamais aborder qu'agréablement & avec complaisance, aprés avoir reconnu leur génie. C'est un crime chez le Mogol d'entrer dans sans Cour vétu de bleu,

parce que le deuïl s'y porte avec cette couleur ; & l'on n'oseroit y prononcer la rude parole de mort, qui porte l'esprit à de trop fâcheuses imaginations. Il faut être souple, & savoir gauchir auprès des Toutpuissans, en secondant leurs sentimens, parce que les voies obliques leur plaisent, & qu'ils sont bienaises d'imiter le Soleil dans son Zodiaque, où il va toûjours en biaisant. Les agrémens sont si nécessaires en ce païs là ; que selon la pensée de Cornelius Celsus, l'on a nommé
L. 3. c. 24. la jaunisse non seulement *morbum arquatum*, mais aussi *morbum Regium*, à cause qu'elle ne se guérit que par le jeu, le luxe recréatif, & les passetems, surquoi sont fondés les vers de Serenus Sammonicus :

Regius est vero signatus nomine morbus,
Molliter hic quoniam celsa curatur in aula.

Sans cette douce façon d'agir qu'on peut nommer une molle flexibilité, il est presque impossible, qu'un Courtisan arrive au but, qu'il s'est proposé.

Je vous donne pour un second Aphorisme, qu'outre toutes les bonnes qualités, qu'il faut avoir pour reüssir auprès des Grands, quand il est besoin d'agir, celle de la souffrance est si absolument necessaire, que sans elle l'on ne se doit jamais rien promettre d'eux.

C'eſt ce qui fit prononcer ce beau mot à un Favori d'Eſpagne, au ſujet d'un Gentilhomme, qu'on lui recommandoit par mille belles choſes, qu'il ſavoit faire: Tout ce que vous me dites de lui n'eſt pas aſſez pour la Cour, il faut ſavoir ce qu'il peut ſouffrir. Il avoit certes raiſon, & ſi les Romains ſe ſont vantés à bon droit de ſavoir endurer les choſes fâcheuſes, auſſi bien qu'exécuter les penibles, *agere & pati, Romanum eſt;* l'on peut aſſurer que ſans cette vertu Romaine, un Prétendant ne ſe doit rien promettre des Princes, comme il peut tout eſperer par ſon moien. L'on vit en Hollande un Dogue faire fortune, ſelon ſa condition de Matin, auprès du Prince d'Oranges, pour s'être opiniâtré à le ſuivre, quoiqu'on le maltraitât longtems pour l'en empêcher.

Il ne faut pas s'imaginer de pouvoir ſervir agréablement deux maitres en même tems, ſur tout s'ils ſont en compétence d'autorité. Cent Gueux s'enveloppent enſemble dans une natte ſans ſe quéreller, ſelon la penſée d'un Auteur Arabe, & deux hommes ſont inſociables dans le plus grand Etat de la terre, s'ils ſont rivaux de puiſſance, & qu'ils viſent l'un & l'autre à la premiere Faveur. Prenés *Vie de Tamerlan.*

donc attache d'un côté, ſi vous ne voulés être rebutés de tous les deux.

Mais, qu'on ſe garde ſur tout de paroitre trop curieux des ſecrets du Cabinet, & de ce qui touche le gouvernement, pour parler comme les Italiens. L'on ſe doit contenter de voir, pour ajuſter ſa conduite, l'heure que marque le Quadran; ſans avoir la curioſité de conſidérer tous les reſſorts du dedans, & ſans vouloir raiſonner ſur tous les mouvemens de l'horloge. Ceux qui pechent en cela, ne peuvent que difficilement éviter le peril, ou du moins, de paſſer ſouvent pour ridicules.

Voilà fidelement tout ce que me peut fournir ma petite mémoire des derniers Propos de nôtre commun Ami, dont vous avés deſiré, que je vous fiſſe part. Il me parût diſpoſé à nous en dire davantage, mais ſa foibleſſe, & l'arrivée du Médecin, qui reconnut l'extrémité où il étoit, nous firent quitter toutes autres penſées pour prendre celles de la Pieté.



DE LA CHICANE ET DES LOÜANGES.

LETTRE CIX.

MONSIEUR,

Quoique les meilleures choſes ſe corrompent par le mauvais uſage, ce n'eſt pas à dire, qu'elles ſoient condannables en elles mêmes. Les Polices, qui ont été inventées pour le bien des hommes, tournent ſouvent à leur deſavantage, & néanmoins ils ne ſauroient s'en paſſer, quelques rigoureuſes qu'elles deviennent. La Loi eſt l'ame de la vie civile, qui n'a point pourtant de plus grand ennemi qu'elle, quand elle eſt mal priſe, comme il arrive ſouvent, *nihil minus ferri oportet in civitate, quam ut lex decipiat:* Et la contrarieté des Ordonnances & des Arrêts fait parfois plus ſouffrir les peuples, qu'ils ne feroient s'ils ne connoiſſoient point d'autre loi que celle de la Nature: *nam quid intereſt*

Quintil. in Decl.

nullæ ſint, an incertæ leges? Cependant tout nôtre Droit François eſt rempli de mille *antinomies*, & le Magiſtrat, qui ſe dit au deſſus de la loi, & qui l'interprète comme il veut, abuſe d'une choſe très bonne en ſoi, & fait que nous ſouffrons de ce qui devroit cauſer nôtre principale félicité. Pour laiſſer moins de lieu à cet abus, les Chinois ne permettent jamais à perſonne d'exercer une charge de Judicature dans ſon païs. Le Turc a ſa Juriſprudence exemte de toutes nos formalités, la plûpart captieuſes, & retranche tellement le nombre de ceux qui font profeſſion de cette ſcience, que dans toute la vaſte étenduë de l'Empire Ottoman, il n'y a pas tant de gens de Juſtice, que dans la ſeule ville de Paris, ſi nous en croions une Rélation moderne. En vérité je reſpecte, autant que je dois, les hommes de la robe, mais je vous confeſſe, que les abus, qui s'y commettent, ont beaucoup fortifié l'averſion naturelle que j'ai toûjours euë de m'y attacher. L'objet des occupations d'un Palais de Chicane, m'a toûjours fait cabrer l'eſprit, quelque honneur qui m'y parût joint, ou quelque utilité que j'y viſſe annexée. Et je ne penſe pas, que celui de perſonne ait jamais plus ſouffert, que le mien, autant de fois que j'ai été contraint,

Voiage du Loir.

d'en prendre quelque notion confuſe. Je ne vous veux rien celer là deſſus du plus interieur de mon ame,

Secreti loquimur, tibi nunc hortante Camœna Perſ. ſat. 5.
Excutienda damus præcordia.

L'ignorance même de ce que ce métier a de plus fin, m'a toûjours plû, & l'inclination que j'avois étant jeune pour la Philoſophie, me faiſoit tirer quelque vanité de n'entendre rien aux affaires de Thémis. En effet l'eſprit de Socrate ne m'a jamais paru plus grand ni plus relévé, que quand je vois cet homme admirable dans le Gorgias de Platon, qui ne peut recueillir les ſuffrages de ſa Tribu, ni beaucoup moins les rapporter dans la forme requiſe. Il étoit pourtant obligé de le faire, parce que cette même Tribu préſidoit alors à ſon tour; mais il avoue ingenument, que ſon peu d'intelligence en de ſemblables matieres le rendit preſque ridicule. Il le pût être au peuple d'Athenes: mais je tiens pour aſſuré, que Socrate n'eût pas voulu être plus ſavant pour lui complaire, & qu'il prenoit de ſon côté grand plaiſir à ignorer ce qui étoit indigne de ſa connoiſſance.

Il faut, que je vous faſſe part, dans la même confiance, de l'interprétation, que j'ai

toûjours donnée à ces termes, dont uſe Virgile pour repréſenter le bonheur d'un homme des champs.

—— *Nec ferrea jura,*

2. Georg. *Inſanumque forum, aut populi tabularia vidit.*

L'explication ordinaire fait prendre *forum inſanum* pour *litibus fremens*, à cauſe de ce bruit importun, & de ce bourdonnement dont l'on eſt étourdi aux lieux où les miſerables plaideurs ont accoutumé de ſe trouver. Mais je ſuis perſuadé, que le Poëte s'eſt ſervi du mot *inſanum*, pour faire comprendre, que cette grande multitude de perſonnes qu'on y voit, eſt principalement compoſée de gens ſi mal aviſés & ſi fous, qu'ils conſument là malheureuſement & leur bien, & leur vie. Ceux mêmes qui profitent de la ruine des autres, dans l'exercice d'un métier ſi ennemi du repos, ne me paroiſſent guéres moins à plaindre par beaucoup de circonſtances, que je ne veux point ici exagerer. Vous ſavés, que ſur la demande de l'Empereur Hadrien, *qui ſunt qui ſani ægrotant?* Epictete répondit, *qui aliena negotia curant.* On leur applique cette invective de Seneque, priſe du ſecond livre de la Colere, chapitre ſeptiéme, *Inter iſtos quos togatos vides, nulla*

pax eſt, alter in alterius exitium levi compendio ducitur: Et vous n'ignorés pas, qu'on a voulu rendre un Avocat d'autant plus méchant homme, qu'il étoit excellent dans ſa profeſſion, toute portée à gagner l'eſprit des Juges, & à obtenir d'eux par ſon éloquence & par ſon artifice, ce qui eſt avantageux à ceux, dont il plaide la cauſe; *non enim minus male facit qui oratione, quam qui pretio judicem corrumpit.* Tant y a que la plus fine Chicane eſt preſque toûjours accompagnée de tant de tromperie, qu'elle a donné lieu à ce Pentametre d'une des vieilles Epigrammes recueillies ſi ſoigneuſement par Pierre Pithou:

Non ſine fraude forum, non ſine mure penus. *Pet. Arb. in Satyr.*

Enfin tout ce que vous entendés murmurer dans une grande Sale du Palais, ſe diviſe commodément, comme la Crotone de Petrone, en deux genres de perſonnes, *nam aut captantur, aut captant.* Et ſi nous en croions le même Seneque, que je viens de citer, il aſſure au chapitre ſuivant, qu'ils ont encore quelque choſe de plus odieux: *hoc uno ab animalibus mutis differunt, quod illa manſueſcunt alentibus, horum rabies ipſos, a quibus eſt nutrita, depaſcitur.* Mais quitons un propos, qui tient trop de la Satyre, & pour vous divertir, diſons un mot de cette ridicule façon de s'entrelouër, qu'ont

ceux, que vous dites si bien, qui s'admirent avec raison les uns les autres (*mutuum Muli scabunt*) puisque c'est le propre de l'ignorance d'engendrer l'admiration.

Ma premiere maxime a toûjours été sur cette matiere, de m'abstenir autant que je pourrois des loüanges, qui semblent en exiger d'autres, quand elles se donnent aux personnes vivantes. L'on peut voir dans une des *l.* 35. *ad Att. ep.* 19. Epitres de Ciceron comme son dessein étoit d'observer exactement cette regle, assurant Atticus, qu'il n'eût jamais mis Varron entre les personnages de ses Dialogues Philosophiques, si le même Varron ne l'eût ardemment desiré, parce qu'il étoit resolu, de se taire *l.* 5. *ad fam. ep.* 12. des personnes vivantes, pour ôter tout soupçon qu'il recherchât leur approbation, ou qu'il mendiât leurs loüanges par l'honneur qu'il leur déferoit. Ce n'est pas que Ciceron n'aimât ces mêmes loüanges autant qu'homme de son siecle; ce qui paroit dans toutes ses œuvres, & particulierement dans une autre Lettre, qu'il écrit à Luceius, pour l'obliger à faire l'Histoire de son Consulat; lui protestant, que s'il ne s'y applique, & qu'il ne reçoive de lui les éloges qu'il en attend, il se determinoit à suivre l'exemple de ceux, qui ont mis par écrit leurs propres actions. Mais

nonobſtant cet appetit extréme d'être loüé, dont ce grand génie étoit travaillé, il eût été bien fâché, qu'on eût pû croire, qu'il donnoit de l'encens à ceux de ſon tems, pour en recevoir de leur main, ou pour les engager dans la defenſe & dans l'eſtime de ſes ouvrages. Je me ſuis expliqué d'un ſentiment approchant de celui-là dans la premiere de mes Lettres, où je rends raiſon de ce qui m'empêche d'y mettre les noms de ceux, à qui elles pouvoient être adreſſées. En effet cela ne peut guères ſe pratiquer, ſans tomber encore dans aſſez d'autres inconveniens. Il eſt difficile, que les amis ne prennent de la jalouſie les uns des autres, ne pouvant pas être tous également priſés. Et l'humeur ambitieuſe de la plûpart n'eſt jamais contente, ſi l'on ne leur donne de ce *Grand*, & de ce*Divin*, que nous voions tous les jours ſi indignement profanés en de ſemblables occaſions. Cependant l'*Apotheoſe*, il me ſemble, doit être reſervée pour ceux, qui ne ſont plus. Je dis, il y a peu, à un homme qui me preſſoit d'en *paranympher* un autre, que je n'eſtimois pas moins qu'il pouvoit faire, le mot des Italiens, *da me lo morto*. Et certainement l'on ne devroit ſacrifier aux Heros mêmes, ſelon l'ancienne loi, qu'après le Soleil couché, com-

me qui diroit, quand leur vertu ne peut plus produire la moindre ombre d'envie.

Le ſecond Aphoriſme que je crois très important au ſujet des loüanges, va à n'en donner jamais d'exceſſives, ou qui ne ſoient proportionnées au mérite de ceux, à qui elles ſont attribuées. C'eſt une grande faute, & que les meilleurs ouvriers évitent ſoigneuſement, d'élever ſur de grandes baſes de fort petites Statuës. Et l'on peut encore reprocher à la plûpart de ceux, qui ſont ſi prodigues des plus hauts titres d'honneur, qu'ils commettent la même impertinence, que Dion Chryſoſtome impute aux Rhodiens, de poſer indifféremment toute ſorte de têtes ſur des corps de marbre, dont ils avoient ôté les anciennes, & qu'ils tenoient prêtes pour cela, comme les Ecrivains, dont nous parlons, ont des Eloges préparés, qu'ils font ſervir ſans diſcernement à toute ſorte de ſujets. Cependant il n'y a rien de plus inſupportable que cette miſerable proſtitution: Et ſi un ancien vouloit mal au Jupiter d'Homere, à cauſe qu'il favoriſoit les Barbares, il eſt preſque impoſſible qu'on n'ait à contre-cœur ceux, qui louënt ſi mal à propos, & qu'on ne leur en ſache très mauvais gré. La loüange ſe peut dire une eſpece d'émail, qui ne doit ê-

Orat. 31.

tre couché, que ſur les plus nobles métaux; les Maitres s'empêchent bien de l'emploier à parer du cuivre, ou du laiton, s'ils n'ont quelque deſſein particulier. Que je trouve raiſonnable la Lettre de recommandation, qu'écrivit Platon à Denys le Tyran de Sicile, en faveur d'un certain Helicon Cyzicenien! Il lui fit connoitre beaucoup de rares qualités *Plutar.* qui étoient en cet Ami, mais après tout, lui ajoûta-t-il, c'eſt un homme, par conſequent ſujet à faillir, & comme tel encore capable de changer. Vous en connoiſſiés un décedé depuis peu, qui eût pris à injure d'être recommandé de la façon, & qui ſe fut offenſé d'être autrement loüe qu'avec les termes ſuperlatifs, bien qu'on ne pût rien prononcer de lui, qui fut plus à ſon avantage que ce qu'a dit Saint Auguſtin de Ciceron, *linguam* *3. Confeſſ. 4. c.* *fere omnes mirantur, pectus non item.* Ne penſés pas néanmoins ſur tout cela, que je prétende vous donner une entiere averſion de ce que l'on peut conſidérer comme faiſant une partie des recompenſes, qui ſont duës à vôtre vertu. J'avouë que vous ſeriés bien malheureux, & bien ennemi de vous-même, ſi vous aviés à contre-cœur les louanges, au même tems, que vous faites cent choſes, qui vous les attirent de tous côtés. Mais je ſe-

rai bien aiſe, que vous ne croiés pas d'abord tout ce qui pourroit ſe dire à vôtre avantage, & que vous uſiés de la moderation du Paſteur Lycidas,

Virg. ecl. 9. —— *Me quoque dicunt*
Vatem paſtores, ſed non ego credulus illis.

Si je vous connois bien, vous n'improuverés pas le conſeil que je me mêle de vous donner avec mon ordinaire franchiſe.

DE

LA CENSURE DES LIVRES.

LETTRE CX.

MONSIEUR,

Je ſuis comme vous, il y a des doutes de certaines perſonnes, que je préfere au ſavoir de beaucoup d'autres. Car encore, qu'il ſoit vrai, que le Hibou n'apperçoit pas tout ce que voit l'Aigle; ce n'eſt pas à dire pourtant, que tous ceux, qui croient avoir la vuë auſſi perçante que ce dernier, aient l'avantage, qu'ils prétendent, de diſcer-

ner les choſes mieux que perſonne. Cependant c'eſt le defaut ordinaire de la plûpart des hommes ſavans, non ſeulement de préferer leurs lumieres & leurs connoiſſances à toutes celles des autres, mais encore d'être fierement perſuadés, que rien n'échape leur vuë, & que ce qu'ils ne découvrent pas n'eſt connu de qui que ce ſoit. Que voulés-vous, chacun a ſon foible; Achille même étoit vulnerable par le talon, & c'eſt une néceſſité aux plus parfaits d'être reconnus hommes par quelque defaut. Mais bien que cette vanité commune aux Dogmatiques ſoit fort condannable, j'ai remarqué une injuſtice dans beaucoup d'eſprits de la plus haute claſſe, dont je n'ai pas moins d'averſion. C'eſt que s'ils entreprennent de refuter quelque ouvrage, non contens d'y reprendre ce qui peut raiſonnablement recevoir la correction, ils le cenſurent ſur tout, & veulent que ſon Auteur ait commis autant de fautes que ſon livre a de paroles, & fait autant d'héreſies ou d'impertinences, qu'il a débité de penſées. Ainſi quand Jule Scaliger ſe mit à écrire contre Cardan, il le voulut contredire généralement en toutes choſes, & il ne laiſſa aucune de ſes ſubtilités qu'il ne tâchat de rendre ridicule. Il ſuffiſoit, que Cardan eût parlé de la beauté

Exerc. 236. du Perroquet, & de ſon rare plumage, pour faire ſoûtenir à Leſcale, qu'il étoit un des plus laids oiſeaux, qu'on peut regarder; & preſque dans toutes ſes Exercitations l'on voit regner le même génie de contradiction. Si eſt-ce que, comme a fort bien obſervé Voſſius, *Lib. 3. de Theolog. Gent. c. 80.* encore que Scaliger eût peutêtre plus de connoiſſance des Lettres humaines que ſon Antagoniſte: il faut avouër néanmoins, que ce dernier avoit d'ailleurs pénétré beaucoup plus avant que Scaliger dans mille curioſités de la Phyſique, & qu'il poſſedoit une toute autre *ib. l. 4. c. 13.* connoiſſance que lui des Mathematiques. Le même Voſſius ſe plaint judicieuſement encore, qu'un ſi grand perſonnage que Leſcale parût comme furieux contre la réputation d'Eraſme, ſi recommandable dans la belle literature, & qu'il ne laiſſa pas de louër après ſa mort. Je vous donnerai enſuite l'exemple d'un pareil traitement, qu'a reçû du P. Petau, Joſeph Leſcale, comme ſi le fils eût dû porter la peine de l'injuſte procedure de celui, de qui il tenoit l'inſtitution & la vie. Le P. Petau rempli d'une érudition très étendüe, prit à tâche d'examiner le grand travail de Joſeph ſur la correction des tems, *de Emendatione Temporum.* Il l'a fait avec beaucoup d'exactitude, & il y a remarqué ſans doute des

fautes de considération. Mais l'on ne sauroit nier, qu'il ne s'y soit porté avec cette animosité, dont nous nous plaignons, & qu'il n'ait voulu faire passer pour erronées des opinions très soûtenables, dans le dessein qu'il avoit de lui donner le dementi sur tout, & de décrediter entierement son ouvrage. Ma mémoire me fourniroit un bon nombre d'autres exemples, mais ils pourroient, comme plus recens, être plus odieux, que ceux-ci, & vous savés assez, si les contestations literaires se passent aujourd'hui avec plus de douceur & d'équité entre plusieurs personnes qui se mêlent d'écrire.

Que dirons-nous de beaucoup de gens, qui ne peuvent souffrir dans un livre ce qui est au dessus de leur portée, & qui très ignorans condannent absolument tout ce qu'ils n'entendent pas? croiant par ce moien couvrir leur incapacité, faire les entendus, & passer pour plus habiles, qu'ils ne sont. Je veux à ce propos vous faire un petit recit, de ce que l'excellent Bibliothécaire Gabriel Naudé me communiqua par forme de divertissement au retour du second de ses voiages d'Italie. Un Inquisiteur de ce païs-là vouloit, qu'il corrigeât dans un ouvrage pour lequel il lui demandoit le privilége accoûtumé, ces paroles, *Vir-*

go fata eſt, aiant mis en marge, comme pour fonder ſa correction, *præpoſitio hæretica*, *nam non datur Fatum.* En un autre endroit ſur ces termes, *hoc detrahit fidem Cajetano*, il avoit apoſtilé de même, *hæc propoſitio ſcandaloſa*, *nam Cajetanus mortuus eſt in fide.* Et quand il fit imprimer une autre fois le Diſcours de la petite République de Saint Martin qu'il m'a dedié, parce que dans l'Epitre, qu'il m'adreſſe, il parloit des études que j'avois faites en ma jeuneſſe *improbo labore*, il voulut abſolument qu'il changeât ces mots, qui offenſoient, diſoit-il, ſon Ami; quoiqu'il le fit aſſurer par un des plus grands Humaniſtes de Padouë, que cette façon de parler Latine ſe prenoit en bonne part. Il me rapporta bien d'autres traits ſemblables, dont je ne me ſouviens pas; ce peu ſuffit, pour vous faire avouër, que vraiſemblablement depuis l'établiſſement de l'Inquiſition, elle n'a pas eu un Officier auſſi impertinent que celui là; & pour vous prouver auſſi ce que j'avois avancé, que les plus incapables ſont quelquefois les plus hardis à condanner ce qu'ils ne comprennent pas. Le petit vers de Laberius,

Quod neſcias damnare, ſumma eſt temeritas, les rendroit un peu plus ſages s'ils étoient capables de le devenir.

Certes les Censures sans fondement de telles personnes, nous doivent rendre fort suspectes toutes celles, qui se font de même, de quelque part qu'elles viennent lors qu'on ne leur voit rendre nulle raison de ce qu'elles improuvent. Car ce n'est pas assez d'accuser vaguement & en gros un ouvrage d'avoir de grands défauts, il est besoin de specifier, & de convaincre d'erreur ceux qui les voudroient défendre. La civilité même semble requerir, & peutêtre l'humanité, qu'en les faisant remarquer, nous prenions la peine de les corriger, & de mettre en leur place ce que nous croions qui vaudroit mieux. Si nous nous contentons de montrer une faute, sans l'ôter en sorte qu'elle ne paroisse plus, nous ne ferons que comme ces glaces ordinaires de Venise, qui font voir simplement les taches du visage qu'elles y laissent. Au lieu que nous devons imiter autant qu'il se peut les miroirs naturels d'une eau claire & tranquille, qui nous faisant observer ce qui nous messiet, ou nous rend difformes, nous offre encore au même tems le remede, & nous fournit dequoi nous nettoier. Mais je vois peu de gens qui en usent de la façon; l'on se contente souvent de dire avec un dégoût fastueux, qu'un livre déplait sans pou-

voir dire pourquoi, & nôtre injuſtice eſt ſi grande que nous defendons ces jugemens téméraires avec plus d'opiniâtreté, que ſi nous les avions faits avec connoiſſance. Pour le moins ſerés-vous contraint de confeſſer, que la Sceptique a cela de bon, qu'elle ne détermine rien de la ſorte, & que non contente, de propoſer nuëment ſes doutes, elle explique toûjours ſes raiſons de douter, toute prête à les abandonner, ſi on lui en fait voir de plus vraiſemblables. Quand elle ne reçoit pas pour conſtante l'opinion de ceux, qui ſont perſuadés, que la plume de l'Aigle conſume, à cauſe de ſa ſuperiorité ſur tous les volatiles, & par quelque antipathie, celles des autres oiſeaux; c'eſt, qu'elle trouve autant & plus d'apparence à s'imaginer, que cela peut venir de ce que ces dernieres comme plus humides ſe corrompent & s'anéantiſſent plutôt. Elle dit la même choſe des peaux de Loup étenduës ſur un Tambour, & des cordes qu'on fait de ſon boiau, qui comme plus ſeches & plus fortes, reſonnent mieux les unes & les autres, & ſe conſervent plus longtems que celles des brebis, emploiées au même uſage, ſans qu'il ſoit apparemment beſoin d'avoir recours ſur de ſemblables choſes aux qualités occultes, qui

composent peutêtre la plus impure partie de nôtre Philosophie. Mais il n'est pas heure de s'embarquer sur ce vaste Ocean, finissons plutôt par cette reflexion, que comme le jugement des hommes, soit sur les Livres, soit sur d'autres sujets, a toûjours été partagé; il ne sera jamais aussi que leurs opinions ne soient différentes, & qu'il ne s'excite entre eux mille debats contentieux à cet égard. Les anciens ont eu raison de représenter leur Pallas armée; cette Divinité, qui gouverne selon eux l'Empire des savans, leur inspire avec des pensées opposées, des humeurs plus belliqueuses, que Mars n'en donne à ses guerriers au milieu de la Thrace. Et je vous prie de vous souvenir là dessus, que la doctrine des Chaldéens demandoit pour le thème d'un excellent Philosophe, un aspect trigonal entre ce Dieu des combats, & Mercure; ce qui peut faire voir selon eux, que tous les discours & tous les raisonnemens des hommes de cette profession, seront presque toûjours accompagnés de beaucoup de contestation, & d'une extréme animosité.





DES BIENFAITS.

LETTRE CXI.

MONSIEUR,

Nous ſommes d'accord ſur ce point, que comme la ſocieté civile ne ſubſiſte, que par les devoirs, que ſe rendent ceux, qui la compoſent, & ſur tout par les Bienfaits dont ils s'entregratifient; elle n'a rien auſſi qui lui ſoit plus contraire, que l'ingratitude, qu'on peut dire le plus actif de tous les diſſolvans qui la peuvent ruïner. C'eſt ce qui attire l'acclamation de tous les hommes contre les ingrats, abominés par tout comme coupables du plus grand de tous les crimes. Mais je pourrois vous contredire ſur ce que vous ajoûtés, que ce conſentement univerſel eſt cauſe, que les loix n'ont point établi de peine, qui regarde l'ingratitude, non plus que contre le parricide, pour ne pas préſuppoſer des choſes ſi déteſtables, & qu'une voix ſecrette de toute la Natute ſemble aſſez condanner. En effet l'on vous nommera les Perſes, les Athe-

niens, & les Medes, ou les Macedoniens, qui ont reçû dans leurs Tribunaux de Justice, l'action contre les ingrats. Les Romains, & les Marseillois avoient aussi autrefois des peines établies contre les Affranchis & les Libertins, qui usoient de méconnoissance vers leur anciens Maitres ou Patrons. Et l'on voit, que les Hébreux lapidoient un fils convaincu d'avoir paié d'ingratitude ceux qui lui avoient donné la vie. Nôtre grand différend néanmoins seroit à l'égard de ce que vous souhaités, qu'il y eût dans un siecle tel que le nôtre, une peine certaine & capitale établie pour ce vice, qui n'a tantôt plus de bornes à cause de son impunité. Hé quoi! voudriés-vous dépeupler le Monde? Et ne considérés-vous pas d'ailleurs, qu'il n'y a point de prisons assez spacieuses, pour reserrer la multitude de ceux, qu'on accuseroit, ni beaucoup moins de Palais capables de recevoir le nombre infini de Parties ou de Plaideurs, que cette sorte d'action produiroit. Tenés pour assuré, que l'Aréopage des Atheniens, & le Sanhedrin des Juifs, seroient trop petits, & que ni le lieu où les Romains agitoient leurs causes appellées *Centumvirales*, ni celui des Amphictyons, où tous les peuples de la Grece avoient leur rendés-vous, ne suffi-

roient pas à ce grand concours d'accuſateurs & d'accuſés. Ie vous dirai bien plus, c'eſt que ſi le nombre des ingrats étoit reconnu auſſi grand qu'il eſt, par le moien d'une action de Droit reçûë, & des pourſuites judiciaires qu'elle produiroit, perſonne n'auroit plus de honte de l'être avec tant d'autres. Qui eſt-ce qui rougit pour mentir, la choſe du monde la plus contraire à la ſuprème Vérité, qui eſt Dieu, depuis qu'on s'eſt perſuadé, que les plus juſtes ſont ſujets au menſonge? Il en eſt ainſi de la plûpart & des plus grands de nos défauts, qu'il eſt utile de tenir cachés, autant que faire ſe peut. Si le nombre des Impies & Libertins étoit connu, ne doutés point, qu'il ne crût de beaucoup, & qu'une infinité de gens ne fuſſent ſeduits par leur mauvais exemple. Et ſi toutes les femmes ſavoient, combien il y en a d'adulteres & de débauchées, ne comprenés-vous pas, qu'une infinité d'entre elles pourroient perdre cette pudeur, qui aide tant à les tenir dans le devoir? Figurés-vous à peu près la même choſe de ceux, qui apprehendent ſi fort de paſſer pour ingrats; la honte de paroitre tels, ne les retiendroit plus s'ils connoiſſoient tous leur compagnons; ils ſe cacheroient dans la preſſe de leurs ſemblables; & la notorieté de

tant de complices les multiplieroit vraisemblablement à l'infini. Ajoûtés à cela, que la reconnoissance d'un Bienfait étant libre & sans contrainte, elle en est sans doute plus honnête, & paroit beaucoup davantage que si elle pouvoit être exigée par la rigueur des Loix, de sorte, qu'elles ne sauroient être établies sans donner grand sujet de plainte aux hommes reconnoissans.

Or quoique rien ne puisse couvrir l'infamie de l'ingratitude, & de cette ἀχαριστία des Grecs, dont l'on veut que les premiers Romains ne connussent pas seulement le nom, celui de *ingratitudo* n'étant nullement Latin en ce sens; si faut-il avouër, que la mauvaise façon de placer un Bienfait, oblige quelquefois des ames, qui ne sont pas d'elles mêmes tout à fait méconnoissantes, à le devenir, & à tomber dans cet énorme vice, qu'elles sont les premieres à condanner. Car il y a de certaines mésures à tenir, non seulement par ceux, qui reçoivent une gratification, mais encore du côté de ceux, qui la font. C'est le fondement de ce que dit Anacharsis au Roi des Scythes à son retour de Grece, qu'il n'y avoit vû que les Lacedémoniens seuls qui sçussent la belle maniere de donner & de recevoir avec jugement. Vous *Herod. l. 4.*

m'obligerés de m'apprendre là dessus, pourquoi ces mêmes Lacedémoniens ne connoissoient que deux Graces, comme nous l'apprenons de Pausanias, au lieu des trois ordinaires, ou même des quatre à qui quelques-uns ont sacrifié. N'est-ce point, que l'or n'étant pas de mise dans Sparte du tems de ce Philosophe, ses habitans n'obligeoient jamais pour en profiter comme les autres Grecs, mais purement pour faire des actions d'honneur, ou de justice. Leurs Bienfaits n'étoient jamais interessés; *non era la charita loro pelosa*, comme on parle à Rome, & ce motif ordinaire de la plûpart des hommes ne les touchant point, ils prirent sujet de retrancher une des Graces, que les autres cultivoient. Tant y a qu'attendant que vous m'en appreniés la vraie cause, je vous dirai ce que je pense, qui doit être observé, soit de la part de la personne, qui fait une grace, soit du côté de celle, qui la reçoit.

Lib. 9.

A l'égard du Bienfaiteur; il doit sur tout se souvenir, que ces Graces, dont nous venons de parler, ont reçû leur nom de *Charites ἀπὸ τῆς χαρᾶς* de la gaieté qui les doit toûjours accompagner; & que selon la portée de nôtre langue encore, elles ne peuvent passer pour Graces, si elles ne sont faites de bonne

grace. Le Saint Esprit même nous l'a ainsi enseigné, quand il a prononcé par la bouche de Saint Paul, que Dieu se plaisoit à voir donner avec allegresse, *hilarem datorem diligit Deus;* ou par forme de précepte dans l'Ecclesiastique, *in omni dato hilarem fac vultum tuum.* Sans mentir, il y a des personnes, qui obligent d'une si mauvaise façon, qu'on diroit presque, qu'ils jettent le pain à la tête de ceux, à qui ils le donnent; & je parle ainsi, me souvenant, que de tels Bienfaits, accompagnés de dureté, & qui mortifient celui, qui les reçoit, ont été nommés *panes lapidosi.* Il n'y a point de gratification, que je n'aie à contrecœur, dit un ancien, si celui, qui me la fait, n'a autant de soin de ma pudeur, que de ma pauvreté, ou du moins que de mon besoin. En effet, il y a des faveurs desobligeantes, & selon les termes d'Ausone, *sunt gratiæ quædam ingratæ*, dont l'on ne se souvient jamais, qu'avec dégoût, & qui laissent toûjours un ressentiment poignant, par la faute de ceux, qui ne savent pas les distribuer comme il faut. La grande regle pour cela est d'excercer toûjours une liberalité envers les autres, du même air, dont nous voudrions, qu'on nous la fit; *sic demus quomodo vellemus accipere.* Les premiers Grecs, qui

2. ad Cor. c. 9.

Eccl. c. 35.

repréſentèrent ces mêmes Graces vétûës, & non pas dans la nudité, où depuis elles ont été miſes, faiſoient ſans doute une belle leçon à ceux, qui diſtribuent quelque Bienfait; leur enſeignant par là, qu'ils doivent le tenir auſſi couvert & caché, que la nature, dont il eſt, le peut permettre,

Il n'y a rien de plus contraire à cette regle, que de promettre & de faire eſperer longtems avant que de donner. J'ai appris ce mot en Eſpagne. *las gracias pierde, quien promete, y ſe detiene.* Quand mêmes ces belles promeſſes ne ſeroient pas vaines à la fin, ni ſemblables, comme elles ſont ſouvent, à ces œufs qui ne produiſent rien, *ova ſubventanea;* le retardement de l'execution eſt toûjours pris pour quelque ſorte de repugnance à les accomplir, *qui diu diſtulit, diu noluit.* Cela eſt ſi vrai, que pluſieurs ont pris pour une eſpece de Bienfait, d'en avoir été refuſés de bonne heure,

Laberius. *Pars beneficii eſt, quod petitur ſi cito neges.*

L'excellence donc d'une grace conſiſte à paroitre tout d'un coup, à peu près comme l'on croit, qu'à la naiſſance du Monde les arbres ſortirent & parurent en un inſtant tout chargés de fruits; ou comme un peu après

dans le siécle d'or la terre produisoit d'elle même sans en être sollicitée,

Omnia liberius nullo poscente ferebat. Virg. 1. Georg.

Rien ne s'achete si chérement à l'égard de beaucoup de personnes, que par de congues prieres & souvent reïterées; de sorte que c'est leur donner trop tard, que de leur donner après qu'ils ont demandé, *sero beneficium dedit, qui roganti dedit.* Et Seneque, de qui je tiens cette maxime, croit, qu'on s'adresseroit à Dieu même moins librement, si les prieres, que nous lui faisons n'étoient sécretes, & s'il faloit, que chacun fit tout haut les vœux, qu'il lui adresse pour ses nécessités. 2. de benef. c. 1.

Celui, qui reçoit un Bienfait, quoiqu'il ne jouë pas le principal personnage, n'étant que patient, & que content de l'utilité de l'action, toute l'honnêteté semble regarder son bienfaiteur; ne laisse pas néanmoins d'être obligé à beaucoup de circonstances & de conditions, qu'il ne peut ômettre sans faillir. Car comme il y a des hommes, qui prennent à toutes mains, & dont l'avidité ne peut être jamais assouvie; il s'en trouve d'autres d'une humeur si austere, qu'ils ne veulent rien accepter, où s'ils le font, c'est toûjours en témoignant l'aversion qu'ils ont à se sentir redévables d'un bienfait. Antipater avoit é- Plutar. Apoph.

prouvé les uns & les autres, lors qu'il se plaignoit de deux amis, qu'il avoit dans Athenes, à l'un desquels il ne pouvoit rien faire prendre, ni contenter l'autre de présens. Il y a un milieu entre ces deux extrémités, qui doit ici, aussi bien que dans le reste de la Morale, être suivi. Souvenés-vous, que les Grecs disoient proverbialement de ces premiers insatiables, que leur langue étoit toute Dorique, parce qu'ils ne parloient que de donner, & que dans le même sens ils les nommoient encore Etoliens, sur une autre allusion, dont je ne daignerois vous importuner. Mais pardessus tous ceux de cette Nation, les Atheniens ont été diffamés de cette honteuse prostitution à demander incessamment, d'où est venuë cette commune raillerie, *Atticus moriens porrigit manum.* Nous n'en voions que trop parmi nous, qui font profession de cette Chiromantie, & qui ne jugent du cœur des personnes que par la main, qui leur donne. Les uns demandent bassement, quoique sans pudeur; les autres le font avec plus d'adresse, mais avec la même importunité, emploiant en un besoin le *fate ben per voi* des Italiens, qui n'est bon que dans les termes de la Réligion. Je n'approuve, ni l'insolence, qui tient de l'effronterie

παρὰ τὸν ὅλον αἰτεῖν.

dans

dans la recherche d'une ſaveur, ni la trop grande timidité,

—— *qui timide rogat*
Docet negare, *Sen. in Hipp.*

dit le Tragique; Diogene pour être plus hardi, & pour s'accoûtumer au refus, demandoit aux Statuës, & vous ſavés qu'Auguſte ſe moqua de celui, qui le ſuppliant d'une grace, lui en préſentoit la requête en tremblant, & ſelon ſon terme, *quaſi Elephanto ſtipem*. Mais il y a un air d'honnêteté qui eſt merveilleuſement puiſſant à faire agréer de ſemblables prieres. Les Egyptiens vraiſemblablement n'euſſent jamais prêté aux Enfans d'Iſraël leurs vaſes d'or & d'argent, *veſtemque plurimam*, étant en défiance de leur part, & croiant, que ces Hebreux étoient cauſe de beaucoup de maux, qu'ils avoient ſoufferts. Dieu pour cela confera cet air d'agrément à ſon peuple, *Dominus autem dedit gratiam populo coram Ægyptiis, ut commodarent eis;* & les Iſraëlites firent leurs demandes de ſi bonne grace, qu'il n'y avoit pas moien de les refuſer. *Exod. 12.*

L'humeur difficile de ceux, qui refuſent des Bienfaits, ſemble avoir quelque choſe de plus noble, à cauſe que le même temperament, qui fait les Liberaux enclins à donner, *T. Live dec. 5. l. 1.*

fait encore, ce ſemble, que ceux-ci haïſſent à recevoir. Ils diſent que c'eſt ſe mettre au deſſous de beaucoup de Bêtes, qui évitent les appas, de ſe laiſſer captiver par des Bienfaits, puiſqu'il n'y en a point, qui n'engagent, & que ſelon le proverbe Arabique, celui qui apporte, emporte. Sur ce prétexte ils feroient tellement perir, s'ils en étoient crûs, la plus éclatante des Vertus, que le Monde ne connoitroit plus la Liberalité. La raiſon veut au contraire, que nous prenions plaiſir quelquefois à ſervir de ſujet à nos amis pour l'exercer, & s'ils le veulent ainſi, leur laiſſer même reïterer une action à laquelle nous ne pouvons nous oppoſer, ſans donner à connoitre, que la premiere nous a déja fait ſouffrir, *qui nova accipere non vult, acceptis offenditur.* C'eſt quelquefois être incivil & ingrat tout enſemble, de ne recevoir pas auſſi volontiers un préſent, qu'il nous eſt offert.

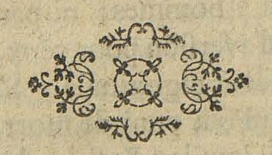
Sen. 5. de benef. c. ult.

Voilà tout ce que vous aurés pour réponſe à vos plaintes, contre ceux, qui ne ſont aſſez reconnoiſſans des Bienfaits reçûs. Vous ſavés, que j'ai traité ailleurs cette matiere aſſez amplement, & cette Lettre ſervira s'il vous plait d'un Corollaire à nôtre Opuſcule de l'Ingratitude. Qui n'approuveroit ce que vous dites, que la Liberalité eſt une Vertu

Roiale? Elle l'eſt tellement, que quelqu'un a oſé dire, que c'étoit entreprendre ſur la charge des Grands Princes, de leur faire des préſens. Mais à ce compte la témérité de ceux qui donnent ſeroit encore plus grande, n'y aiant rien de ſi propre à Dieu, que d'être Bienfaiſant & de diſtribuer des graces. Les Rois ne ſont en cela que ſes Imitateurs, & ſans la Liberalité l'on ne ſauroit bien reconnoitre en eux l'Image parfaite de la Divinité. C'eſt l'ordinaire de conſidérer là deſſus comme le Ciel jette ſes influences, & fait degouter la pluie ſur la terre même des impies. Mais l'Evangile nous fait voir un exemple bien plus précis de la bonté de Dieu, & de la profuſion de ſes graces. Il ne pût refuſer à une *Matth. 8.* Legion de Diables la priere qu'ils lui firent, *Marc. 5. Luc. 8.* de les envoier au ſortir du corps d'un ou de deux poſſedés d'où il les chaſſoit, dans celui de bien deux mille pourceaux, qui n'étoient pas fort éloignés. Concluons donc qu'on ne ſauroit trop eſtimer une Vertu ſi agréable à Dieu & aux hommes; ni par conſequent, avoir trop d'averſion pour ceux, qui la maltraitent par leur ingratitude. S'il y a eu des Nations, qui ont puni de mort le déni d'un depôt de ſoi inutile; Et ſi les loix Romaines veulent, qu'il ſoit fidelement reſtitué même

à un voleur: Avec quelle réligion ne devons-nous point rendre un bienfait, dont nous avons profité, du moins par la gratitude interieure d'une ame reconnoiſſante? Cependant il eſt des hommes d'un naturel ſi dépravé, que non contens d'être méconnoiſſans, ils rendent preſque toûjours le mal pour le bien. Ils rejettent, troublent, & battent l'eau, qui les porte; & ſemblables à ces Plantes, qu'on voit bruler la terre, qui les nourrit, il n'y a ſorte de mauvais offices, dont ils ne paient leurs Bienfaiteurs. Certes l'homme peut être nommé un dangereux animal quand il eſt tel que ceux-ci. Ariſtote a écrit que la Theſſalie nourriſſoit un Serpent appellé Sacré, qui tuë tous les autres par ſon ſeul attouchement: J'oſerois dire, qu'il y a des perſonnes, qu'on ne doit pas moins apprehender, & que la compagnie de ceux, dont nous nous plaignons, a quelque choſe d'auſſi perilleux.

De mir. auſc.



DES EUNUQUES.

LETTRE CXII.

MONSIEUR,

Je ne nie pas que le mot d'Eunuque, ou de Chatré, ne ſoit ſouvent un terme de diffamation, & je ſai bien, que dans l'ancienne Loi, celui, qui étoit reconnu pour tel, n'oſoit entrer dans le Temple, *Non intrabit Eunuchus* &c. Comme dans le Lévitique il eſt defendu d'offrir à Dieu aucun animal intereſſé en cette partie: *Omne animal quod vel contritis, vel tuſis* &c. Les hommes ainſi mutilés etoient de ſi mauvais augure, même parmi les Payens, que Lucien aſſure en plus d'un lieu, qu'ils faiſoient par leur rencontre rebrouſſer chemin à beaucoup de perſonnes, qui aimoient mieux rentrer chez elles, que de paſſer outre. Et l'on ſait, que Theodoſe le Jeune fit un Edit, qui defendoit, qu'aucun Eunuque ne fût du nombre des Patriciens, pour deshonorer cet Antiochus, qu'il contraignit par là de ſe renfermer dans un Cloitre. Mais

Deut. c. 32.

cap. 22,

In Pſeud. & in Eun.

Suidas. in voce Eun.

je soûtiens que ce defaut de virilité n'est pas également honteux par tout, puisqu'au contraire il rend considérables en plusieurs lieux des gens, qui sans cela ne le seroient nullement. Et je m'oppose sur tout à cette maxime, que vous avés voulu établir à ce propos, qu'ordinairement la stérilité du corps étoit suivie de celle de l'esprit.

Déja vous n'ignorés pas, qu'outre l'étymologie Grecque, qui nomme Eunuque celui, qui a la garde du lit, ἐυνὴν ἔχει, il y en a une autre, qui veut, qu'il soit ainsi appellé à cause de son bon esprit, παρὰ τὸ ἐῦ νοῦν ἔχειν, sans parler de celle du vieil Vocabulaire, qui tire ridiculement ce mot de l'heureuse victoire qu'obtiennent les *Chatrés* sur leurs passions. Si est-ce que si nos Camps d'armée, *Castra*, sont bien dits selon Isidore de la Chasteté, *quasi casta*, parce que les Romains en bannissoient les femmes débauchées; le mot de *Chaste*, & celui de *Châtré*, sont si voisins, qu'il ne faut pas s'étonner que de leur allusion l'on en ait fait une autre étymologie. Tant y a qu'on voit par là, que les noms d'Eunuques & de Châtrés, n'ont pas été si injurieux envers tout le monde, que vous le présupposiés. Ajoûtés à cela ce que tant d'Histoires nous apprennent, qu'en

Perſe, en Méſopotamie, en Egypte, & en une infinité d'autres lieux, les Eunuques ont exercé les premieres charges, & reçû des honneurs qui ne cedoient qu'à ceux, qui étoient rendus au Souverain. Encore aujourd'hui la même choſe peut être conſidérée par tous les païs du Levant, & l'on ne ſauroit nier qu'à la Porte du Grand Seigneur & dans cette vaſte étenduë de ſon Empire, par les trois parties de l'ancien Monde, les Eunuques n'y poſſedent une autorité, qui voit preſque toutes les autres au deſſous d'elle. Cela fait, que de tout tems leur nom a ſouvent paſſé pour un titre de Dignité, ſoit de premier Miniſtre, ſoit de premier Gentilhomme de la Chambre; dequoi ce Putiphar, dont parlent les Saintes Lettres, & qui étoit marié auſſi bien que Plénipotentiaire ſous Pharaon, pourroit rendre un ſuffiſant témoignage. Ne vous ſouvient-il point avec combien de grace Héliodore dit, que les Eunuques des Rois de Perſe étoient leurs yeux & leurs oreilles, pour faire comprendre l'autorité des premiers, & la grande confiance qu'avoient en eux ces Monarques. Elle étoit fondée à ſon avis ſur ce qu'il les conſidéroient comme n'aiant ni femme, ni enfans, qui puſſent occuper leurs affections, de ſorte, que n'étant

point diverties, ils pouvoient les donner entieres au bien de l'Etat, & emploier tous leurs ſoins à la conſervation de ceux, qui ſe répoſoient ſur eux de ſa conduite, & preſque de toutes choſes; ce que je me ſouviens n'avoir pas été traduit par Amiot fort exactement ſelon le Grec. A la vérité les Romains ont toûjours eû en horreur ces demi-hommes, & abominé la *caſtration* dont Céſar parle en ces termes dans Oppius, au ſujet d'une infinité de perſonnes à qui le Roi Pharnaces avoit fait perdre la virilité, *quod quidem ſupplicium gravius morte cives Romani ducunt*; Et pourtant un peu après, du tems des Antonins, Plautianus fit châtrer tous ceux, qui devoient ſervir à la maiſon de Plautilla ſa fille, que Caracalla avoit épouſée, ſans épargner les hommes non plus que les jeunes garçons; ce qui ſe lit dans les Recueils de Conſtantin Porphyrogenete ſur Dion. Quoiqu'il en ſoit, les autres Nations n'ont pas été en cela du même ſentiment, qu'avoient les Romains, ſelon que Tacite l'a reconnu parlant d'un Eunuque fort puiſſant parmi les Parthes. *Non deſpectum id apud Barbaros, ultroque potentiam habet*; C'eſt ainſi que tout le monde appelle Barbares ceux, dont il n'entend pas le langage, & n'approuve pas le mœurs. Tant y

de Bello Alex.

6. Annal.

a qu'Ariſtote ne mépriſa pas Hermias ſur ce defaut corporel, puiſqu'au contraire nous apprenons, qu'il lui fit des ſacrifices comme à un Dieu.

Ce Philoſophe peut être allegué bien plus fortement en faveur de ceux, dont nous parlons, puiſqu'il aſſure au dernier chapitre de ſon neuviéme livre de l'Hiſtoire des Animaux, que tous ceux, qu'on châtre de bonne heure deviennent, & plus grands, & plus agréables qu'ils n'euſſent été; *Omnia animalia ſi dum creſcunt caſtrentur, majora & elegantiora quam incaſtrata evadunt.* Il avoit déja particulierement remarqué, prenant Homere à garand, que les Sangliers châtrés augmentoient de ſtature, de forces, & de ferocité. Et l'on ne ſauroit nier, qu'à l'égard des hommes on ne les ait ſouvent mutilé, tantôt pour leur rendre la voix plus agréable, & tantôt pour donner plus d'éclat & de durée à ce que la Nature leur avoit déja donné de beauté. *Mancipiorum negotiatores formæ puerorum virilitate exciſa lenocinantur*, dit Quintilien, ajoûtant fort bien contre cette dannable coûtume, *Nunquam tamen hoc continget malis moribus regnum, ut ſi quæ pretioſa fecit, fecerit & bona.* En effet, l'amour de beaucoup de femmes pour des Eunuques eſt ſi ordinai-

lib 6. c. 28.

5. Inſt. c. 12.

re, que toutes les Hiſtoires en donnent des exemples. Cette paſſion fut d'autant plus remarquable en Stratonice pour Combabus qu'elle sût, qu'il étoit devenu tel. Quelques Courtiſans ſe châtrèrent même par complaiſance, pour acquerir ſa faveur. Vous pouvés vous ſouvenir des trois choſes qui rendirent conſidérable le Philoſophe Phavorin; de parler mieux Grec, étant Gaulois, que pluſieurs Atheniens; de reſiſter ſans perir aux animoſités de l'Empereur Hadrien; & d'avoir à ſe defendre en juſtice d'un adultere, qu'on lui imputoit, nonobſtant qu'il fût Eunuque. Tant il eſt vrai, que ſes ſemblables ne laiſſent pas d'être aimés ſouvent très ardemment par des femmes.

Iuven. Sat. 6.

Sunt quas Eunuchi imbelles, ac mollia ſemper
Oſcula delectent, & deſperatio barbæ &c.

Ajoûtés aux conſidérations de ce Poëte, celle d'une Amante qui récrit impudemment à celui, qu'elle aimoit nonobſtant ſon impuiſſance, *Languori tuo gratias ago, in umbra voluptatis diutius luſimus.* Quoiqu'il en ſoit, ces affections prodigieuſes ſont ſi ordinaires, qu'aux païs où l'on commet la garde des femmes aux Eunuques, l'uſage eſt de les mutiler entierement. Les Romains nomment *Spadones* après les Grecs, ceux à qui l'on a fait

Petr. Arb.

cette operation. Busbec dit dans sa troisiéme Epitre, que les Turcs ne s'assureroient pas d'eux, s'il leur restoit la moindre portion. Et nonobstant qu'ils soient raclés à fleur, comme parle l'Ambassadeur de Breves, si assure-t il qu'on en voit, qui ne laissent pas d'épouser plusieurs femmes, pour leur servir à d'abominables lubricités. C'est peutêtre à quoi se rapportent literalement ces termes de l'Ecclesiastique, *concupiscentia spadonis devirginavit juvenculam.* Et certes il est arrivé, qu'un Taureau fraichement châtré, selon l'observation d'Aristote en divers endroits, n'a pas laissé de couvrir une Vache, & de la rendre pleine. Enfin l'on peut ajoûter, que les Eunuques ont cet avantage, qu'ils ne perdent jamais leurs cheveux en devenant chauves, parce que, dit encore ce Philosophe, ils ont la cervelle plus entiere que les autres hommes, à qui Venus en fait perdre beaucoup. Ils ne tombent jamais non plus, si nous en croions Ætius, qui se sert de l'autorité d'Archigene, dans cette espece de ladrerie appellée *Elephantiasis* ce qui fait soûtenir au Jurisconsulte Cujas, qu'un Prêtre ne devient point irregulier pour se faire châtrer, lors qu'il est menacé d'une si infame & si perilleuse maladie. Et n'est-ce pas un merveilleux privilè-

En ses voiages.

C. 20.

3. de. hist. an. c. 1. l. 9. c. ult. & 1. de gener. an. c. 4. Probl. sect. 10. qu. 50.

L. 13. tetr. 4. ser. 1. c. 122.

ge qu'ils ont, de resister seuls aux exhalaisons sulphurées de cette Hierapolis Asiatique, qui tuë toute sorte d'animaux, s'ils ne sont châtrés, comme l'on peut voir dans Dion Cassius.
L. 68. Narses fit bien savoir à l'Imperatrice Sophie, qu'ils ne perdent pas non plus avec la virilité, l'usage des plus grandes actions.

Vous auriés tort pourtant, de prendre tout cela si serieusement, que vous m'imputassiés de faire une vertu de ce qui ne peut passer raisonnablement que pour un defaut. Mais encore faloit-il dire quelque chose pour consoler ceux, qui sont tombés dans cette disgrace. Cela n'empêche pas, que je ne les considére comme n'étant plus ni hommes
In Eunu. ni femmes, de même, dit Lucien, que les Corneilles ne sont ni Colombes ni Corbeaux; *Nec id ferro speciosum fieri putabo*, selon la
5. Inst. c. 12. pensée de Quintilien, *quod si nasceretur monstrum erat.* Je sai assez, que les Loix Imperiales, (& celle de Nerva entre autres dont par-
L. 68. le Dion) aussi bien que les Canons Sacrés, parlent du châtrement comme d'un crime, qui est une espece d'homicide, *Eunuchismo homicidium committi sancientes.* Justinien ordonne
Novel. 142. la peine du Talion, ou de la pareille, contre ceux qui font souffrir cette espece de martyre; ce qui est conforme au sentiment du Poëte qui a dit,

Qui primus pueris genitalia membra recidit, Ovid. 1. am. El. 3.
Vulnera quæ fecit debuit ipse pati.

Et l'Eglise a pour cela condanné celui d'Origene, qui exécuta sur lui ce qu'on dit du Castor & du Bievre. Jugés là dessus de l'action de cet autre, qui se châtra seulement pour faire dépit à sa femme. L'Histoire Ecclesiastique de Socrates nous apprend, qu'un Leontius, L. 2. c. 21. depuis Evêque d'Antioche, fut dégradé n'étant que simple Prêtre, pour s'être châtré afin de vivre familierement & sans scandale avec Eustolia. Et il n'y a pas plus d'un demi-siecle, qu'Ambrosius Morales de Cordouë, fut chassé par les Dominicains, pour avoir servi contre luimême à l'exemple d'Origene, Thuan. hist. l. 99. prenant trop à la lettre la beatitude promise à ceux, qui se châtrent, *propter regnum cœlorum.* En effet, un zéle inconsidéré a porté dans toutes les Réligions beaucoup de personnes à se mutiler de la sorte. Eusebe nous enseigne dans sa Préparation Evangelique, comme les habitans des Provinces de Syrie & d'Osroene, pratiquoient cela si ordinairement L. 6. c. 10. Ex. Bar. desane. en l'honneur de la Mere des Dieux aussi bien que ses *Galli* de Phrygie, qu'enfin le Roi Abgarus fut contraint de faire cesser cette coûtume, ne le pouvant autrement, en faisant couper les mains à tous ceux qui s'é-

toient fait ôter ce qui les rendoient hommes. Chacun ſait ce que fit volontairement ſur lui-même ce monſtre d'Heliogabale par un tel principe. Véritablement c'eſt une grande dépravation de combattre la Nature dans ſa principale fin, qui eſt à nôtre égard de perpetuer l'Eſpece par le moien des Individus, qu'elle a crées pour cela capables d'engendrer. Cependant ils ne le ſont plus par une operation ſi violente; & cette même Nature énervée & languiſſante s'étonne; dit Petrone, qu'on l'empêche d'agir ſelon ſes intentions, & d'arriver à ſon but,

In Satyr. *Quærit ſe Natura, nec invenit.*

C'eſt ce qui a donné quelquefois de ſi grands reſſentimens à ces Illuſtres Eunuques, qu'on avoit rendu tels dès leur bas âge ſans leur conſentement. Hermotime, qui étoit de ce nombre, & des plus puiſſans auprès de Xerxés, contraint dans Herodote celui, qui l'avoit ainſi expoſé à cette taille, d'en faire autant à quatre fils qu'il avoit, les obligeant enſuite de traiter leur pere de même. Un Baſcha ſous les Ottomans, faiſoit de dépit trancher la tête à des eſclaves, ou à des priſonniers, autant de fois qu'il reſſentoit les incommodités de ce retranchement. Et Halis portant le même titre, ſe mocqua du Courier,

Lib. 8.

Thuan. 17. hiſt.

qui lui annonçoit comme une fort mauvaise nouvelle, la prise de la ville de Strigonie par les Chrétiens, l'an mil cinq cens cinquante-six; lui disant qu'il avoit bien fait une autre perte, lors qu'on lui avoit enlevé la plus importante piece qu'il eût. Pour Sinan Bascha il ne pouvoit pas s'en prendre à personne, ni attribuer cette disgrace qu'à une pure infortune, puisque Paul Jove nous apprend que ce fut une Truye qui le châtra, comme il dormoit à l'ombre dès sa plus tendre jeunesse.

Peutêtre voudriés-vous que j'allongeasse un peu cette Lettre, en vous parlant de la castration des femmes, puisqu'elle se pratique sur leur sexe, aussi bien que sur le nôtre, par les Egyptiens, les Juifs, les Perses, & les Abyssins. L'on veut, qu'il y en ait de deux façons, quand on leur ôte les mammelles, & quand on leur retranche cette *hypersarcose*, ou excroissance des Nymphes. Jean Leon *Lib. 8. Afri.* dit qu'il y a pour cela des femmes, qui vont criant par les ruës du Caire, & dont l'office est de couper cette crête aux filles, selon qu'il est étroitement enjoint par la Loi de Mahomet. Belon écrit néanmoins, qu'il n'y a *L. 3. c. 19.* guères que les Persiennes sur qui cela s'exerce, & que c'est en cette considération, qu'elles entrent dans les Mosquées, ce qui n'est

pas permis aux Turques. Cette operation se fait sans doute, pour s'opposer au crime des Tribades: qui sont ce qu'Aristote & Athenée
6. de hist. anim. c. 2. & l. 10. c. 6. attribuent aussi aux Colombes. *Cumsese fœminæ ineunt, unde ova hypenemia, subventanea, sive irrita.* Mais ce retranchement qui se fait,
Athen. lib. 9. est plûtôt une espece de Circoncision, qu'un véritable châtrement puisque celles qui le souffrent n'en sont pas moins propres à la génération. Car l'on abuse du mot, qui a même été transporté aux plantes, qu'on peut bien châtrer, puisque Palladius attribuë aux Pistachiers des accouplemens de mâle à femelle.
Ammia. Marc. l. 14. Tant y a que comme l'on impute à Semiramis, d'avoir la premiere fait ôter aux hommes ce qui les distinguoit de son sexe; un
12. Deip. Roi de Lydie que l'Historien Xanthus appelle Gyges dans Hesychius Illustrius, & qu'Athenée nomme Andramytis, fut aussi le pre-
L. 3. c. ult. mier qui s'avisa de châtrer des femmes. Et je finirai par cette remarque de Pline, que si l'on châtre un Rat, il fait fuïr tous les autres, qui abandonnent leur sejour ordinaire.



D'UNE

D'UNE DISPUTE.

LETTRE CXIII.

MONSIEUR,

Ce que vous m'écrivés est très vrai, qu'il y a une science *Polemique* & guerriere, où l'on n'emploie que la langue pour toutes armes, & où les ruses & la mine hardie triomphent quelquefois contre toute raison. Cela s'est vû dans la dispute, dont le bruit est allé jusqu'à vous, vous pouvant assurer, que jamais combat de cette nature ne fut plus opiniâtre, bien qu'il ne s'y tirât que des coups de canon sans boulet, propres à étonner par leur son, mais sans effet. Le commencement fut comme une petite escarmouche, & une légere velitation; aussi se passa-t-elle entre deux jeunes hommes, dont l'un pressé par un argument, qu'il ne pouvoit soudre, se contenta de répondre avec assez de loüable ingénuité, que selon Aristote même l'on ne devoit pas abandonner une bonne opinion, *L. de lin.* encore qu'on ne pût pas répondre sur le *insec. tex. 3.*

champ à de certaines objections, qui ſurprennent. Je me ſouvins alors de ce que j'avois lû depuis peu d'un Philoſophe Arabe de très-grande réputation, qui uſoit aſſez ſouvent de cette repartie; Je n'ai point pour l'heure préſente de réponſe à vous donner, quand j'aurai davantage penſé à vos raiſons, peutêtre que je pourrai vous ſatisfaire. Il faut avouër, que de ſemblables retenuës me plaiſent, ſur tout, quand il eſt queſtion, comme alors, de defendre des propoſitions hardies & embrouïllées. En effet les Paradoxes, ſelon moi, ne ſont bons, que pour le Cabinet. Ce ſont des medailles, qui n'ont pas cours parmi le peuple, & qui ne ſe débitent guères dans les grandes aſſemblées, où l'on ne reçoit pour bonne monnoie que les opinions communes, & les ſentimens vulgaires. Vous jugés bien, que je pourrois ici faire valoir la Sceptique; mais il vaut mieux vous contenter, puiſque vous me demandés autre choſe.

Semita. Sap.

Aprés un ſi paiſible procedé, nous fûmes étonnés de voir ſe préſenter ſur les rangs vôtre inflexible & inébranlable Milon, ſe plaignant, qu'on abandonnoit la meilleure cauſe du monde, *Repentè enim ſe, tanquam ſerpens è latibulis, oculis eminentibus, inflato collo, tumidis cervicibus, intulit.* Et comme

l'autre côté avoit entre ſes Sectateurs un auſſi hardi champion que lui, qui entra auſſi en lice pour faire tête à tous venans, l'on vit auſſitôt deux partis formés, n'y aiant preſque perſonne, qui demeurât neutre depuis cela. Repréſentés-vous donc, qu'il ſe fit en un inſtant la plus tumultueuſe conteſtation, qu'on ſe puiſſe imaginer, & véritablement je ſuis perſuadé, que jamais Zenon Eleate, ni Euclide de Mégare, qu'on nous donne pour Fondateurs de la Secte Eriſtique, ou contentieuſe, n'ont diſputé avec tant d'ardeur, ni tant d'opiniâtreté. Le bon eſt, que l'un & l'autre Tenant ne ſongeant preſque plus qu'à ſe dire les plus outrageuſes & vilaines paroles, dont ils ſe pouvoient aviſer, auroient bientôt perdu la Tramontane. Car ils ſe faiſoient des demandes de ſi peu de rapport à la queſtion propoſée, & elles étoient ſuivies de réponſes ſi abſurdes, qu'on voioit manifeſtement, qu'ils ne ſe ſouvenoient plus du théme, qui les avoit mis ſi fort à l'eſſor. Certes l'on peut dire d'eux ſans injuſtice, le mot que Lucien attribuë à Demonacte, *Horum alter hircum mulgere, alter cribrum ſupponere videbatur.* Enfin chacun ſe voulut mêler d'en dire ſon avis avec la même violence des premiers, & s'ôtant la parole les uns aux autres, l'on eût

pû croire, que c'étoit d'eux, que l'Ecclesiaste avoit écrit, *Mundum tradidit disputationi eorum*. Il arriva là dessus ce qu'on vous a rapporté, que sur le démenti donné brusquement par un échauffé, qui, manquant de raisons, protestoit néanmoins comme les bons Chicaneurs, qu'il en fourniroit en tems & lieu, il lui fut repartie par un soufflet, soit d'impulsion, soit d'application, (*hoc quid intersit, si tuos digitos novi, certè habes subductum*) qui mit les choses à la derniere confusion. Je ne pus m'empêcher de rire, quand j'ouïs prononcer par cet homme de main,

Cap. 3.

Cic. ep. ult. l. 5. ad Att.

Virg. Ec. 3. *Efficiam posthac ne quemquam voce lacessas.*

Car il étoit difficile de rien dire dans le païs Latin de plus approprié à l'action.

Or pour vous contenter, j'acheverai mon recit, par ce que nous observâmes nôtre Ami commun & moi, qui dès le commencement de la mêlée nous étions mis un peu à l'écart. Nous remarquâmes dans le progrès, comme des choses de néant sembloient devenir importantes par la chaleur, dont elles étoient debitées, & que selon les termes de Macrobe, *Etiam ex jocis seria facit violentia loquendi.* Nous primes garde, que les plus malfondés en raison parloient toûjours le plus haut, nous souvenant de la maxime de Quin-

7. Satur. c. ult.

tilien, *Necesse est contentiosius loquaris, quod probare non possis: & affirmationem sumit ex homine, quicquid non habet ex veritate.* En effet je crois, que c'eût été un moindre miracle de faire parler des muets, que de faire taire, ou seulement de modérer ces gens-ci. Quelques uns nous divertirent grandement, que nous considérions se piquer davantage du silence de leurs adversaires, s'ils manquoient à leur répondre, que de toutes les injures, qu'ils extorquoient souvent d'eux à la fin, *Mulierum more, quæ convitium quam silentium malunt.* Il y en eût un entre autres, que nous vous nommerons de bouche, qui se porta toûjours contre les opinions reçûës, ne se laissant jamais aller au courant des autres; nous dîmes de lui, que s'il tomboit dans la riviere, il faudroit l'aller chercher contremont, & bien loin au dessus de sa chûte. Mais rien ne nous sembla plus plaisant, que l'artifice de beaucoup qui se trouvant réduits à l'extrémité, & ne sachant que répondre, jettoient de la poussiere aux yeux, embroüillant les choses, & les portant dans des obscurités telles, qu'on n'y connoissoit rien. Ils mettoient en pratique la ruse, dont se servit Cacus contre Hercule, ne lui pouvant plus resister.

Faucibus ingentem fumum, mirabile dictu,
8. Æn. *Evomit, involvitque domum caligine cæca,*
Prospectum eripiens oculis.

Enfin nous admirâmes l'impudence, jointe à la ſtupidité de ceux, qui ne comprenant rien à ce qui ſe diſoit, ou ſi mal, qu'ils en devenoient ridicules, ne laiſſoient pas de trouver des Antagoniſtes. Nous remarquions pourtant, que ces derniers, qui s'efforçoient de rendre des ſtupides capables de raiſon, étoient les plus mal-aviſés, de vouloir contre le précepte de Pythagore écrire ſur de la neige, ou, comme il l'interprétoit, entreprendre l'inſtruction de gens ſi groſſiers, qu'ils ne peuvent tirer aucun profit de ce qu'en vain l'on tâche de leur faire comprendre.

Quand vous ne ſauriés pas le principal ſujet de la grande conteſtation, je ne vous en manderois rien, parce qu'il y avoit je ne ſai quoi de ſcandaleux, ou pour le moins d'un peu chatouïlleux dans la politique. Mais je vous dirai bien, que par incident l'on parla des notions communes, & de ces jugemens du peuple, qu'il fonde bien plus ſur le rapport des ſens, que ſur la raiſon. Cet article paſſa le plus doucement de tous par l'autorité d'Horace, que tous ces gens reſpectoient fort,

ep. 1. l. 2. *Interdum vulgus rectum videt, eſt ubi peccat.*

Ce ne fut néanmoins qu'après qu'un Astrologue se fut plaisamment gendarmé, sur la vraie cause qui fait, que les sens l'emportent si souvent contre la raison, soûtenant après Ptolomée, qu'il avoit toûjours en bouche, que la Lune faisoit cela, parce qu'elle domine les sens, & qu'elle a bien plus d'efficace que Mercure, qui préside sur nôtre raison. Il y eût un petit homme, qui voulut s'élever là dessus contre la Judiciaire, dont il étoit prêt de montrer la vanité; mais il fut contraint de disparoitre, parce que Ptolomée avoit là trop de Partisans, ou de gens, qui faisoient mine de l'être, pour acquerir la reputation de Savans. Nous l'oüimes, qui murmuroit, en sortant, de l'injustice, qu'on lui rendoit; & comme le soufflet, qui mit tout en desordre suivit incontinent, nous primes aussi bien que lui congé de la compagnie; mais en cela différement, que nous avions plus d'envie de rire, que de nous fâcher.

L. 3. Astr. Iud. c. 14. t. 56.



D'UNE
LAIDE DEVENUE BELLE.

LETTRE CXIV.

MONSIEUR,

Le changement de cette femme, que vous nommés merveilleux, pour être devenuë si belle de laide qu'elle vous paroissoit auparavant, n'est pas une chose nouvelle, encore que je la reconnoisse pour très considérable.
L. 3. Pausanias écrit, qu'Ariston Roi de Sparte, épousa la plus laide & disgraciée de toutes les filles de Lacedemone, qui parut depuis, étant femme, d'une beauté si excellente & si ravissante, qu'on tenoit, que depuis celle qui fut cause de l'embrasement de Troye, la Grece n'avoit rien vû dans son sexe de si accompli. Elle avoit épousé en premieres nôces un Agetus, au rapport d'Hérodote, qui attribuë ce prodigieux changement à une espece de miracle, sa nourrice aiant été soigneuse de la porter, lors qu'elle étoit encore petite tous les matins, au Temple d'He-

lene, qu'elle invoquoit en ſa faveur. Tacite dit auſſi, que Livia femme de Druſus, & ſœur de Germanicus, fut en ſa jeuneſſe fort deſagréable mais qu'un peu après elle paſſoit dans Rome pour la plus belle de ſon tems, *Formæ initio ætatis indecoræ, mox pulchritudine præcellebat.* Et je penſe, que je pourrois damer le pion à ces Hiſtoriens, par des évenemens à peu près ſemblables à ceux, qu'ils rapportent, ſi je ne craignois d'offenſer des perſonnes, qui ne peuvent ſouffrir, qu'on diſe d'elles, que jamais elles aient été laides. Mais prénés garde, que cette Beauté, que vous priſés tant, ne ſoit de celles, où l'Art ſurmonte la Nature, & qu'on peut nommer de beaux menſonges. Pour moi j'ai l'averſion pour ces fauſſes beautés, comme pour la fauſſe monnoie; &, ſans être Hérétique Iconomaque, je ſuis en ceci très ennemi des Images. Les femmes, qui ne ſont agréables que par artifice, n'ont garde de faire comme Venus, qui fut la premiere des trois Déeſſes à ſe dépouiller devant Paris. Elles ſe cachent au contraire ſous du blanc & du rouge emprunté, pour néanmoins ſe faire voir, & tout ce que le meilleur Peintre peut faire en les repréſentant, c'eſt de tirer une copie de leur viſage ſur une autre peinture,

4. Ann.

ne pouvant pas aller après le naturel. Combien en connoiſſons-nous, qui n'aiant apparemment que vint ans de jour, ſe trouvent en avoir quarante & cinquante la nuit. A la vérité elles remportent cet avantage de ſe pouvoir vanter, que ſans être redevables à la Nature comme d'autres, leurs bonnes grace ſont l'ouvrage de leurs mains.

Or s'il ſe peut, qu'on voit de laides beautés, à quoi ſe rapporte le mot καλλαισχρὸς, l'on ne mentira pas d'ajoûter, qu'il y en a auſſi de très dangereuſes. Les plus agréables couleurs du monde, mêlées d'or & d'azur, reluiſent quelquefois ſur la peau d'un Serpent: Et l'Aconit ſi fort à craindre, fleurit plus agréablement, que beaucoup de plantes très utiles. Il ſort des yeux d'une belle femme de certains raions, qui comme ceux de la Lune font une infinité de fous, & de malades. Ou, pour mieux dire, elle n'a point de parties ſur elle, juſqu'au moindre de ſes cheveux, qui n'aient d'aſſez puiſſans charmes pour captiver le plus ſage des hommes. C'eſt ce qui faiſoit écrire à Muſée, repréſentant la beauté de celle, qui obligeoit ſi ſouvent Leandre à traverſer l'Helleſpont, que tout le corps de cette fille étoit ſi rempli de différentes graces, qu'apparemment ceux, qui l'avoient

précedé s'étoient trompés en les reduisant au nombre de trois. Et sur ce même fondement, Aristenete décrivant les perfections de Cydippe maitresse d'Acontius, assure, que ses yeux seuls non contens des trois Graces d'Hesiode, en ont cent, qui ne les abandonnent point. Quoiqu'il en soit, l'on ne sauroit nier, que tout ce que la force la plus absoluë, ou la Rhétorique la plus persuasive, peuvent obtenir sur nous avec beaucoup de peine & de resistance, le sexe, qui a la beauté en partage, ne nous le fasse exécuter d'un seul clin d'œil sans aucune repugnance. Je me veux taire là dessus de Salomon & de ses semblables, pour vous rapporter seulement ce qui empêcha le grand seducteur Mahomet d'aller en Perse, aiant avoüé, que l'appréhension seule des femmes de ce païs là étoit cause, qu'il s'abstenoit d'un tel voiage, parce qu'elles étoient si pleines d'attraits, que les Anges mêmes en pouvoient devenir amoureux, & s'assujettir à elles. Les Théatres ont été de tout tems occupés à représenter cette absoluë puissance des belles sur nos volontés, & l'unique exemple de Cleopatre suffira pour nous faire comprendre, jusqu'où elle s'étend, puisque l'Histoire nous assure, que plusieurs de ses Amans achetoient librement

L. 1. ep. 10.

une nuit d'elle au prix de leur propre vie: *Cleopatra tantæ libidinis fuit, ut sæpe prostiterit; tantæ pulchritudinis, ut multi noctem illius, morte emerint.* C'eſt le texte d'Aurelius Victor.

Ce que je viens de dire à l'avantage des femmes de Perſe, m'oblige à remarquer, qu'aſſez d'autres contrées que la leur, ſe vantent d'avoir les plus belles du monde. La Chine attribuë ce grand avantage à celles de la ville de Nancheu qui eſt de la province de Nanquin: De même dit le Pere Alvaro Semedo, que les plus agréables Portugaiſes ſont ordinairement de la ville de Guimaranez. Des Rélation modernes donnent le prix, dont nous parlons, aux Thebaines, & d'autres aux Inſulaires de Chio. Les plus rares beautés du Serrail de Conſtantinople, viennent de Circaſſie & de Georgie vers l'ancienne Colchide, & ſi ce que Belon écrit eſt véritable, que dans tout l'Etat du Grand Seigneur, les femmes ſe peignent de jaune les cuiſſes, & ce qui eſt au deſſus juſqu'au nombril, elles ajoûtent encore cet artifice au naturel. Surquoi l'on peut obſerver, que cette beauté, qui cauſe l'amour, & qui excite en nous de ſi violentes paſſions, n'eſt pas uniforme, ni regardée d'un même œil par tout. La jauniſſe des

c. 4.

Du Loir.

l. 2. c. 74.

Turques vraiſemblablement ne nous plairoit pas; non plus que les taches des Irlandoiſes; qui paſſent chez elles pour d'autant plus belles, qu'elles ont ſur la peau davantage de ces marqueteries à la façon des Truittes. C'eſt ainſi que les femmes de Thrace ſe couvroient, du tems de Dion Chryſoſtome, d'un nombre de Stigmates, ou Balaffres, proportionné au deſir, qu'elles avoient de faire paroitre leur nobleſſe, & ſans doute d'augmenter par là leur beauté. L'on auroit peine à le croire, ſi les voiages de long cours ne nous avoient fait voir des perſonnes avec des viſages troués & decoupés par taillades, exprès pour en augmenter les graces. Le nés camus des Mores, auſſi bien que des femmes de Tartarie, ſelon Rubruquis, les fait eſtimer plus aimables, & la noirceur des Ethiopiennes, de même que de celles de Grœnland, puiſque nous apprenons, que nonobſtant ſon voiſinage du Pole, il y nait des Negres comme en Guinée, a ſes charmes auſſi puiſſans que la blancheur parmi nous, & la couleur olivâtre en beaucoup de lieux. Car je ne ſuis pas de l'opinion de Pauſanias, que la Venus Noire, ou Melenide, d'Arcadie n'eût ce ſurnom, qu'à cauſe que les ténebres de la nuit ſemblent deſtinées aux plaiſirs, qui ſe prennent avec les

Le Gonz.

Orat. 14.

c. 8.

La Peire. relat. de Grœnlan. L. 8.

femmes. Je penſe que la principale raiſon de cette appellation ſe doit tirer de ce que les plus noires ou bazannées ont leurs attraits, & ce qui les fait rechercher, de même que les plus blanches, ou les plus vermeilles, n'y aiant point de couleurs, que Cupidon n'emploie pour faire voir ſa toute-puiſſance. En vérité l'Italien a fort bien dit, que tout ce qui plait eſt toûjours beau, ou plus gentiment encore, *non è bello quel ch'è bello, ma quel che piace.* Toute la diverſité, qui s'y trouve dépend du lieu, du tems, & des perſonnes, ce que vous ſavés que j'ai aſſez amplement & ſceptiquement fait voir ailleurs.

L'on pourroit douter là deſſus, que la Beauté fût quelque choſe de réel, & de certain, puiſque ni la proportion des membres, ni leur couleur, qui compoſent ſa definition, n'ont rien d'arrêté. Il ſemble que, conſidérée de la façon, elle ne ſoit qu'un pur ouvrage de nôtre imagination, ſujette à mille varietés par les circonſtances, que nous venons de toucher. Mais donnons lui toute l'exiſtence, que ſes plus grands admirateurs lui attribuënt, ils ſeront contraints d'avouër, qu'elle eſt ſujette à de telles différences, qu'on ne la reconnoit pas d'un lieu à l'autre, ni ſouvent en elle même. Elle ſe contente

quelquefois d'éclairer un peu comme la Lune ſans échauffer, en d'autres rencontres elle éblouït & embraſe comme un Soleil ardent. Quoiqu'il en ſoit, ſans rien exagerer davantage, celle, dont vous parlés, mérite d'être regardée d'un œil tel que le vôtre. Vous y verrés bientôt une autre changement fort opposé à celui, qui vous a donné tant d'étonnement. C'eſt celui qu'un peu d'années vous feront remarquer; celui, qui faiſoit pleurer Helene à ſon miroir, & le même, qui l'obligeoit à nommer le Tems ſon troiſiéme, ou quatriéme raviſſeur, car le nombre n'en eſt pas bien conſtant. Etrange ſorte de rapt, où l'on voit Helene enlevée à Helene même; & celle que les trois parties du Monde, qui faiſoient ſon tout alors, reconnurent pour la plus belle de ſon ſiécle, chercher ſon viſage dans une glace de miroir, qui ne lui repréſente plus rien que d'affreux. Cette petite moralité me fera finir par une autre qui touche l'obligation, qu'ont les belles perſonnes ſi ſujettes au changement, que nous venons de conſidérer, à ſe parer de la Vertu, qui ne change point. Si leurs bonnes graces de tous côtés ſollicitées y trouvent de la repugnance,

(*Lis eſt cum forma magna pudicitiæ*) *Ovid. ep. Par. Hel.*

leur beauté, qui conſiſte en proportion, bien

que ſes méſures ſoient différentes, a par ce rapport, & par cet ordre, autant de convenance avec la Vertu, que de contrarieté avec le vice déreglé & deſordonné en toutes ſes parties. Et la ſaleté de celui-ci leur donnera, étant vertueuſes, la même averſion, qu'on prend des bouës & des ordures, lors qu'on a de beaux habits. Le plus licentieux des Poëtes a été contraint de reconnoitre l'obligation qu'ont les femmes d'aimer la Vertu, qui eſt de leur ſexe.

Ovid. 3. de arte am. *Ipſa quoque & cultu eſt, & nomine femina Virtus.*

Car pour les hommes, comme ils ſont tout à fait mépriſables, s'ils ne ſont amis de cette Divinité, qui tient d'eux le nom qu'elle porte, ce leur eſt d'ailleurs une grande honte, ſi hors de la bonne mine, ils recherchent quelque recommandation dans la beauté. La petite taille, jointe à la laideur de Bertrand du Gueſclin, ne l'empêchèrent pas d'être Connétable de France, & ne le firent jamais moins eſtimer. L'on a dit au contraire en ſa faveur, que la Nature ſembloit l'avoir rendu tel, de crainte, qu'il eût quelque choſe de commun avec les femmes. Et s'il eût conſumé toutes ſes matinées à ſe coiffer d'une perruque, lui qui n'étoit pas né coiffé, il

A viro virtus.

il n'eût jamais mérité la lampe inextinguible, ni la ſepulture, que le Roi ſon maitre lui fit donner à ſes pieds dans S. Denis. Un Cavalier ſe trompe fort, s'il croit par des ajuſtemens effeminés, ſe faire regarder plus favorablement des Dames. Venus leur apprend à mettre leur grandes affections en des perſonnes Martiales. Et l'art même d'aimer leur enſeigne à mépriſer ceux, qui affectent une trop curieuſe mignardiſe.

Sed vitate viros cultum formamque profeſſos, Ovid. 3. de ar. aman.
Quique ſuas ponunt in ſtatione comas.

Seneque ſe plaignoit de ſon tems, que les femmes avoient entrepris ſur le métier des hommes, *Adeo perverſum commentæ genus impudicitiæ, viros ineunt.* Il croit que c'eſt Ep. 95. ce qui les rendoit ſujetes aux Goutes, & à la Pelade, comme nous, *Quia fœminam exuerunt, damnatæ ſunt morbis virilibus.* La chance a bien tourné depuis, ce ſont aujourd'hui les hommes, qui conteſtent aux femmes ce qu'elles ont de plus recherché dans leurs parures, & de plus mol dans leurs comportemens.

DU RECIT D'UN OUVRAGE.

LETTRE CXV.

MONSIEUR,

Il eſt vrai que je me ſuis inopinément trouvé à la lecture de l'écrit, dont l'on vous a parlé. Ce divertiſſement n'eſt pas des plus à mon grè, parce que j'apprehende toûjours qu'on ne m'impoſe en prononçant avec trop d'affectation, & d'emphaſe, ce qu'on veut faire paſſer pour excellent; ou avec trop de négligence, & quelquefois de malignité, ce qu'on deſire expoſer au mépris. Car vous n'ignorés pas le tort, que peut faire à un Ouvrage cette derniere malice, & le juſte ſujet, qu'eût Philoxene, de caſſer le travail de ces Potiers, qui recitoient mal ſes vers, leur proteſtant, qu'il traiteroit auſſi deſavantageuſement leur marchandiſe, qu'ils faiſoient la ſienne. Je vous parle librement de la ſorte, comme à celui, qui s'eſt rencontré à des recits de l'une & de l'autre façon, d'où vous m'avouïés au ſortir n'avoir pas tiré

grande ſatisfaction. En effet le ſon, qui nous frape l'oreille n'eſt pas le plus conſidérable, pour bien juger d'une compoſition, l'interieur, qui touche l'ame, eſt bien plus important, comme celui, qui fait mieux ſentir l'harmonie de cette compoſition dans le ſilence qu'avec la voix, de quelque maniere qu'elle ſoit emploiée. Les prononciations pompeuſes & empoulées ſont bonnes pour le théatre, & pour les perſonnes, qui ſe paient d'un ton mélodieux, & d'une action, qui le ſait bien accompagner. Les autres, qui veulent pénétrer plus avant ne s'arrêtent pas là, & ſavent mieux tirer l'agrément & le profit d'une piéce d'étude, par la lecture muette, où l'on n'emploie que la vuë, que par tout ce que la vive voix peut avoir d'artifice & de charmes. Tant y a que l'écrit qui nous fut recité, regardant la Morale, je ne jugeai pas qu'il eût cette force, que demandoit Ariſton en tous ceux de cette nature quand il diſoit, qu'un bain, & un diſcours moral n'étoient de nulle conſidération, ſi l'un & l'autre ne nous nettoioient & ne nous purgeoient. Pour ce qui concerne l'Elocution, elle me parut aſſez paſſable, mais non pas telle, que quelques uns l'ont publiée. En tout cas c'eſt la derniere choſe à quoi l'on

devroit prendre garde, il me ſemble, dans des productions de cette nature; de même, dit encore un ancien, qu'on ne s'attache guères à obſerver la beauté de la coupe, qu'après avoir bien goûté ce qui étoit dedans, & pris tout le plaiſir que le boire peut donner. La plûpart du monde fait ſon capital de ce qui ne doit être que l'acceſſoire. L'on néglige la penſée, pour donner toute ſon attention au choix des termes, & à la belle maniere de s'expliquer; *curamus ut numerus periodi conſtet, non curamus ut ſenſus; plerique neceſſaria deſerunt, dum ſpecioſa ſectantur.* Et par un ſoin impertinent l'on tombe dans le defaut du Rhéteur Muſa, dont Seneque dit encore *multum habuit ingenii, nihil cordis,* qu'il faiſoit paroitre aſſez de pointe d'eſprit, mais nul jugement. Certes la Gréce, de qui nous tenons toutes les ſciences, & particulierement l'Eloquence, donnoit bien une autre leçon par ce tableau célebre, qu'elle nomma *Hermathene*, où Pallas & Mercure, indiſſolublement joints & compliqués, enſeignoient, que l'éloquence & la ſageſſe, la belle expreſſion & la bonne penſée, ne ſe doivent jamais ſéparer: Et les Egyptiens eurent vraiſemblablement le même ſentiment, quand ils conſacrérent au Dieu Harpocrate le

Pécher, qui représente la langue par ses feuïlles, & le cœur par son fruit; pour donner à entendre, qu'il faut se taire, ou quand on parle, ne dire jamais rien que de bien médité, & qui sorte du cœur, d'où selon eux partoient toutes les bonnes pensées.

Cette piéce ne laissa pas de trouver, suivant la coûtume, un fort grand applaudissement. Il y eût néanmoins quelques-uns des auditeurs, qui pour faire les suffisans voulurent reprendre des choses, dont la correction étoit à mon sens injuste & impertinente. Ils trouvoient à redire sur un petit jeu des mots assez naturel, & qui n'étoit point trop recherché, présupposant, que toute allusion de paroles étoit vicieuse dans un discours serieux. Je ne pus m'empêcher, de leur maintenir, que la maxime étoit fausse, prise si généralement, n'y aiant que l'excès ou la mauvaise application de cette figure, qu'on doive condanner. Je leur fis voir, que Platon & Aristote, non plus qu'assez d'autres des plus grands Auteurs, que nous aions, n'avoient pas fait difficulté d'en user dans les plus importantes matieres qu'ils eussent traitées. Et parce que je savois, qu'ils avoient Virgile en singuliere vénération, & que je connoissois

leur portée, je leur citai ce vers du premier livre de l'Eneide:

Haud aliter puppesque tuæ, pubesque tuorum,

que ce Poëte, si exact en toutes ses dictions, fait prononcer à Venus parlant à son fils Enée de choses très serieuses. Si est-ce que personne ne s'est avisé d'accuser Virgile d'avoir fait de ces deux mots *puppes* & *pubes* un jeu, qui seroit d'autant plus ridicule, si ce qu'ils avançoient étoit récevable, que la poësie doit être en cela bien plus retenuë que la prose. Il ne faut pas laisser d'avouër pourtant, non seulement que cette figure trop frequente, ou recherchée avec trop de soin, est à blâmer; mais qu'il n'y en a point même dans tout l'art des Rhéteurs que le mauvais emploi ne rende condannables. Les figures sont des couleurs d'oraison, qui entrent dans la Rhétorique, comme la Chromatique dans la Musique, qui la rend quelquefois plus douce, & plus agréable, & qui trop repétée l'amollit, & la fait mépriser. C'est pourquoi l'on peut soûtenir d'un discours excessif en figures, de quelque nature qu'elles soient, que pour être trop fardé il en est laid, & dire à ceux, qui en abusent, le mot adressé à ce jeune Pasteur:

——— *nimium ne crede colori.* *Virg. ecl. 2.*

Mais nous devons auſſi tenir pour conſtant, qu'il n'y a point de figure d'oraiſon, qui ſoit abſolument à rejetter, puiſqu'elles n'ont été toutes inventées que pour embellir l'oraiſon, & pour faire un des grands ornemens de l'éloquence. Qui croiroit que la Rédondance, ou le Pléonaſme, fuſſent recevables? Il ſemble qu'il n'y ait point de ſuperfluité, qu'on doive ſouffrir, ſi ce n'eſt quelquefois celle de la table. Cependant cette figure a bonne grace, quand l'Orateur la ſait bien emploier. L'obſcurité eſt un vice d'autant plus grand, qu'on ne parle que pour ſe faire entendre; Et néanmoins, cette même obſcurité, qui accompagne la Reticence, devient recommandable, lors qu'on veut donner de la crainte, pource que toutes choſes paroiſſent plus grandes, & plus étonnantes dans les ténebres, qu'elles ne ſont en plein jour. Et l'Idiotiſme qu'on doit ſi peu mettre en uſage, & qui eſt ſi voiſin du vice, dit Seneque, ne laiſſe pas d'être par lui placé entre les vertus, dont les Rhéteurs prennent quelquefois plaiſir de rendre leur diſcours plus agréable: *Idiotiſmus eſt inter Oratorias virtutes, res quæ rarò procedit.* Tant il eſt vrai, qu'il n'y a point de ſi baſſe figure, ni de ſi décriée, qui *Proœm. l. 3. contr.*

ne puiſſe en de certains endroits relever une piéce d'éloquence.

Si vous me demandés, quel profit je tirai d'une declamation, que je voulus bien defendre de la ſorte? je vous repondrai franchement, que je n'y apris rien autre choſe, qu'à prendre patience, durant un très ſterile, très deſordonné & très ennuieux recit. Je regrettai fort de ne pouvoir dormir, comme l'on fait quelquefois au Sermon; car j'euſſe pû prendre un peu de ce doux repos ſans beaucoup hazarder, la piéce, qu'on liſoit n'aiant rien de ce qu'on a dit des Oraiſons de Severus Caſſius, qui ne permettoient pas la moindre diſtraction à ſes Auditeurs, ſans un notable dommage, & ſans faire de grandes pertes, *adeo nihil erat in quo auditor ſine damno aliquid ageret.* Mais la plus inſupportable choſe de tout ce que j'eus à ſouffrir, ce fut le flus de bouche d'un homme, qui me vint aborder au ſortir, comme pour faire les honneurs de la maiſon. Sans mentir je crois que c'étoit de cette ſorte d'Hirondelles, que Pythagore vouloit parler, quand il defendoit à ſes diſciples d'en recevoir ſous le toit de leurs logis. Une perſonne qui en fut importunée comme moi, me dit de bonne grace, lors que nous fûmes delivrés de cet importun; Voilà un

Senec. in Præfat. Lib. 3.

homme, qui ſait fort bien parler, c'eſt dommage, qu'il ne ſache auſſi bien écouter, & ſe taire. En vérité la bouche ne lui avoit point fermé depuis ſon abord, ſans permettre qu'il ſortit de la nôtre la moindre réponſe de celles, que nous eûmes intention de lui faire. Eſt-il poſſible, cher ami, que la choſe du monde, qui devroit être le plus en nôtre puiſſance,

Quis minor eſt autem quam tacuiſſe labor? Ovid. 2. am. el. 2.

ſoit néanmoins la plus difficile de toutes à reprimer. Je parle de la langue, que la Nature ſemble avoir ſi bien renfermée par tant de fortes tours, & de murailles, que nos dents & nos levres forment comme pour la garder, & qui cependant échape ſi ſouvent aux plus diſcrets, qu'on a fait une vertu heroïque de ſe ſavoir taire.

Proximus ille Deo eſt qui ſcit ratione tacere.

Il ne faut pas chercher parmi les Orateurs ce demi-Dieu, leur excellence eſt toute dans la parole & dans le diſcours: Il n'y a que la Philoſophie, qui nous apprenne le ſilence, tel qu'il faut le pratiquer, & ſon Sage ſeul a cet avantage de ſavoir ſe taire à propos. C'eſt ce que Macrobe a exprimé en ces termes, au ſujet d'une ſi loüable taciturnité, *Hæc eſt una de virtutibus Philoſophiæ, quia cum Orator non aliter quam orando probetur, Philoſophus* 7. Sat. c. 1.

non minus tacendo pro tempore, quam loquendo philoſophatur. Voici une leçon importante, que donne ſur cela le digne Précepteur de Trajan: Comme Socrate conſeilloit de s'abſtenir des viandes & des boiſſons, qui provoquent à en uſer ſans faim & ſans ſoif: il faut de même contre l'intemperance de la langue, & contre le vice de trop parler, éviter les propos où preſque tous hommes ne ſe plaiſent que trop. Avec ce regime un Cavalier ſe rendra plus modéré quand l'on ſera ſur le propos des combats, & des exploits militaires. Celui, qui a mis ſon plaiſir à voiager, & qui s'eſt acquis l'avantage d'avoir vû plus de Nations & de païs que beaucoup d'autres, s'empêchera d'importuner les compagnies de tous les perils, qu'il a courus ſoit par mer, ſoit par terre, & de cent remarques, qui ne plaiſent pas à tout le monde. Ne vous ſouvient-il pas de celui qui faiſoit abandonner le Cabinet de Meſſieurs du Puy, autant de fois qu'en ſa préſence l'on tomboit ſur le propos des grands chemins; parce qu'outre la lecture qu'il avoit faite du traité de Nicolas Berger touchant cette matiere, il avoit eu ſoin de conſidérer en diverſes Provinces de l'Europe les reſtes de ces anciennes voies militaires des Romains. Perſonne n'ignoroit, que ce ne

Tract. de garr.

ſuſſent les plus illuſtres marques qui nous reſtent de la grandeur de leur Empire, & l'on ne mépriſoit pas auſſi les obſervations de cet homme. Mais il les repetoit ſi ſouvent, & il le faiſoit toûjours avec une prolixité ſi ennuieuſe, qu'il obligea ſouvent les plus modeſtes, & les plus civils à le laiſſer ſeul.



PARALLELES HISTORIQUES.

LETTRE CXVI.

MONSIEUR,

Ce n'eſt pas ſans ſujet que je ſonge à la retraite. Mon humeur m'y porte, mon âge s'y accorde, & la condition du tems, ce qui comprend beaucoup de circonſtances, n'y repugne pas. Que je m'imagine, ſinon de plaiſir, pour le moins de conſolation, ſi l'un peut être ſans l'autre, dans ce Temple du Repos, où je me propoſe de paſſer le reſte de mes jours, puiſque les Romains lui en édifièrent autrefois comme à une très importante Divinité. Il me ſemble que Plutar-

Templum Quietis.

que nomme cela quelque part, se dresser à soi-même une guirlande ou couronne de tranquilité, τῆς ἀταραξίας σεαυτῷ ςέφανον πλέκειν. Et certes c'est couronner sa vie, de la finir ainsi, & triompher du monde en dépit de l'Envie, *etiamsi invidia latentem inveniat*, comme parle Quintilien. Mais ne croiés pas, que je veuïlle abuser d'un repos tout à fait oisif, & plongé dans une honteuse fainéantise; *otium meum nunquam erit otiosum*, non plus que celui de Ciceron; & puisque nous ne sommes ici bas que pour l'action, qui détermine tous les Etres, que Dieu a produits, agissons courageusement par cette partie, que la vieillesse n'interesse point, & qui seule, comme immortelle, peut donner à nôtre nom quelque immortalité. Nous aurons assez de tems pour nous reposer, quand la Parque l'ordonnera.

In vita Crassi.

Orat. pro Plancio.

Ovid. 2. amo. l. 9.

Longa quiescendi tempora fata dabunt.

Et lors que ce Pluton surnommé *Agesilaus* nous aura fait cheminer où vont tous les peuples, ou que cet *Orcus Quietalis*, pris pour le ministre de la volonté divine, nous aura mis au lieu du dernier repos, nous le goûterons tous à loisir, & sans que personne y puisse apporter d'interruption.

Cependant je veux vous satisfaire, autant

que je pourrai, ſur le ſujet, qui vous donne, à ce que vous me témoignés par toutes vos queſtions, tant d'inquiétude. Premierement tenés pour un aphoriſme très conſtant dans toute l'étenduë de la Théologie, que l'humilité & le profond reſpect, que nous aurons pour les choſes divines, ſeront toûjours plus agréables à Dieu, que toutes les pointes d'eſprit, qui nous portent à examiner avec une trop curieuſe recherche ce qui concerne la Réligion. Ce même Dieu nous auroit revelé ſans doute beaucoup plus de myſteres, qu'il n'a fait, s'il avoit voulu, que nous en priſſions connoiſſance. Et quand je me ſouviens de ce Jupiter réveré par les Grecs auprès de Sparte ſous le nom de *Scotite*, ou d'obſcur; *Pauſan. l. 3.* je ne puis aſſez admirer l'inſolence de beaucoup de Chrétiens, qui oſent prononcer mille particularités du Ciel, qu'il a voulu nous tenir cachées, comme s'ils en avoient pris depuis peu une plus parfaite connoiſſance que les autres, & qu'on ne leur pût pas dire raiſonnablement, *quis novit ſenſus Domini, aut quis conſiliarius ejus?* Souvenés-vous, je vous ſupplie, de la pieuſe modeſtie de Simonide, qui n'aiant demandé au Roi Hieron qu'un jour, pour traiter devant lui de l'eſſence divine, lui en demanda deux, & puis trois

en ſuite, proteſtant que plus il y penſoit, plus il trouvoit de difficultés à s'acquitter de ſa promeſſe. Pour moi je ne doute point que cette humble profeſſion d'ignorance n'ait été beaucoup plus agréable au ſouverain Etre, tout Payen qu'étoit Simonide, que l'inſolence d'un Eunomius, & de cette eſpece d'Arriens ſes ſectateurs, qui ſe vantoient de connoitre Dieu auſſi exactement qu'il ſe pouvoit comprendre lui-même. Ceux, qui préſument de pénétrer juſqu'aux plus ſecrets conſeils de la Divinité, d'approfondir les plus cachés myſteres de nôtre Religion, & de rendre raiſon par ce moien, ſans jamais ſe méprendre, de tout ce que le Créateur du monde peut opérer dans toute l'étenduë de ſa grace ordinaire ou extraordinaire, ne ſont pas fort éloignés de la préſomtion ni de l'impieté de ces Hérétiques.

Theodor. l. hær. fabul.

Ce propos me jette inſenſiblement dans l'un de vos doutes, s'il eſt permis de tirer quelques paralleles entre le Paganiſme, & le Chriſtianiſme, en comparant de certaines choſes, qui ſe pratiquent dans la vraie Religion, avec ce qui étoit en uſage, ou qui s'obſerve encore parmi les Idolâtres. Je tombe d'accord, qu'il faut être fort retenu en cela, pour ne pas tranſporter indiſcretement dans Jeruſa-

lem les ordures & les ſuperſtitions d'Egypte. Mais je ſoûtiens, que jamais les Peres de l'Egliſe n'ont fait difficulté en quelque ſiécle que ç'ait été, de montrer, comme le Diable a toûjours tâché de s'attribuer le culte, qui n'eſt dû qu'à Dieu, uſant de mille ſingeries, pour imiter dans toutes les fauſſes Réligions, ce qu'enſeigne la bonne dans ſa Liturgie, & ce qu'elle préſcrit au ſujet de ſes cérémonies. C'eſt ſurquoi je me ſuis déja expliqué aſſez au long au Traité de la Vertu des Payens, & *Lettre 93.* dans une Lettre qui conſidére quelques rapports de l'Hiſtoire profane à la ſainte. Pour vous complaire j'en dirai encore ici quelque choſe, ſans repéter ce que vous aurés pû voir dans l'un ou l'autre de ces deux endroits.

Déja l'on ne ſauroit nier, qu'on n'ait obſervé parmi les Gentils les mêmes ſacrifices, & les mêmes auſterités, que la Synagogue préſcrivoit aux Juifs; ce qui ſe peut dire encore de la plûpart des Sacremens de l'Egliſe. L'on a trouvé la Circonciſion en uſage dans beaucoup de Provinces de l'Amerique. L'ennemi du genre humain s'y eſt fait & ailleurs de faux martyrs, auſſi zelés en apparence que ceux, qui méritent de porter un nom ſi glorieux. Et comme le nouveau monde avoit ſes Prêtres & ſes Sacrificateurs, auſſi bien

que ſes Veſtales & ſes Réligieuſes: Les Chinois à l'autre bout de la terre ont encore aujourd'hui des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe conſacrées au culte de leurs Pagodes; & l'on y voit des Monaſteres ſoit d'hommes, ſoit de femmes, peu différens, au rapport du Pere Jarric, de ceux du Chriſtianiſme. Mais ce que l'auteur des Paralipomenes à la dou-
4.*hiſt.c.*20. ziéme partie de l'Amerique, & le Pere Joſeph Acoſta recitent des Mexicains, eſt ſi exprès ſur ce ſujet, qu'il ne peut pas l'être davantage. Ils font voir comme le Demon Vitzlipuzli fit des Mexicains ſon peuple élû à l'exemple des Iſraëlites, les conduiſant environ l'an de ſalut huit cens vint, des parties du Nort dans celle qu'on nomme à préſent la nouvelle Eſpagne, qu'il leur promit comme un lieu de délices dès le commencement de leur expédition. Il faiſoit porter la niche où il repoſoit ſur un brancart, comme autrefois l'Arche d'alliance, par quatre des principaux d'entre eux à qui il reveloit ce qui leur pouvoit arriver, leur préſcivant ce qu'ils devoient faire. Il fit auſſi mourir ceux, qui parurent refractaires à ſes ordres, à l'exemple de Dathan, Coré & Abiron. Bref il paroit manifeſtement, diſent-ils, qu'il prit plaiſir à faire le ſinge du vrai Dieu, copiant tout ce qui ſe paſ-

ſa

ſa à la conduite des enfans d'Iſraël d'Egypte en Cananée, qu'ils nommèrent la terre de promiſſion. Et le P. Acoſta ajoûte, que L. 5. non ſeulement à Mexico, mais encore à Cuſco dans le Perou, ce même falſificateur a imité tous les Sacremens avec les principales cérémonies de l'Egliſe, juſqu'à la Fête-Dieu où ſe fait la proceſſion du ſaint Sacrement.

D'autres Rélations de l'une & l'autre Inde vous feront voir, comme les Pelerinages, les *Voti* ou préſens qui s'y font, la Confeſſion, le Batême, & les eaux luſtrales, y ont été en uſage, avant la premiere découverte de tant de vaſtes regions. Diogene voiant des tableaux & d'autres dons ſuſpendus dans un Temple par ceux, qui avoient évité le naufrage, s'en moqua, diſant que le nombre des autres, qui étoient peris nonobſtant leurs vœux étoit incomparablement plus grand. Et l'invective de Plutarque eſt *De Pyth. orac.* expreſſe ſur cela, quand il proteſte, que les offrandes, qu'on voioit dans les Temples pour des batailles gagnées & des hommes égorgés, ne pouvoient être agréables aux Dieux; y trouvant beaucoup plus à reprendre qu'en cette ſtatuë d'or, qu'y fit mettre Phryné ou Mneſarete, & que Crates nomma ſi gentiment le trophée de l'intemperance des

Grecs. Diogene se railla encore d'un pénitent, qui croioit expier ses fautes par des ablutions, dautant que, selon son sens, les taches de la Morale ne s'effaçoient pas avec de l'eau comme les autres; ce qui montre la pratique du Paganisme du tems de ces Philosophes. Il avoit les eaux lustrales à la porte de ses Temples, comme le Mahometisme a les siennes à l'entrée de ses Mosquées, représentant le Benoitier de nos Eglises. Nôtre Théologie enseigne, que le Batême d'eau est quelquefois supplée par celui de sang, qui est le Martyre, & par celui de l'esprit ou du souffle, qui est un acte de charité ou de parfaite contrition. Les Abyssins en ont un quatriéme qu'ils appellent du feu, & Mendez Pinto représente le grand Prêtre de Braama, & de Pegu, qui jettant du ris par une fenêtre sur la tête du peuple, comme ici de l'eau benite, le mondifie & l'absolut de toutes ses fautes. L'Itineraire Oriental d'un Pere Carme assure, qu'en ces mêmes quartiers de l'Inde du Levant, l'on asperge le peuple d'urine de vache de la même façon & avec la même intention, parce que cet animal y est adoré. *Plutarq. apoph. Lacon.* L'on demandoit en Samothrace à ceux, qui étoient initiés aux grand mysteres, les péchés qu'ils avoient commis pendant toute leur vie.

Les Bonzes du Japon font faire une autre confeſſion dans une balance élevée ſur un rocher, d'où, ſelon leur créance, les coupables ſont précipités dans un abyme, s'ils oublient à dire quelque énorme forfait. Au Perou la pénitence ſuivoit la confeſſion, & leur Réligion les obligeoit encore à ſe laver: Il n'y avoit, dit Acoſta, que le Roi ou Inga, *L. 5. c. 25.* qui ne confeſſoit ſes pechés qu'au Soleil, tenant pour aſſuré, que cet aſtre divin les préſentant à leur Dieu ſupréme Viracocha, il en obtenoit la remiſſion. Mais parce que le vrai Créateur du Ciel & de la Terre ſe repoſa le ſeptiéme jour, ce qui donna lieu au Sabath des Juifs, qu'ils fêtoient le Samedi de chaque ſemaine avec tant d'exactitude, ou plûtôt de ſuperſtition, qu'ils faiſoient conſcience de combattre, même en ſe defendant, ce jour là; Eſſeniens paſſant juſqu'à telle extrémité, que par le témoignage de Joſephe, *de bell. Iud. l. 2. c. 1.* ils n'euſſent pas voulu décharger leur ventre le Samedi: Et dautant que l'Egliſe a depuis tranſporté cette fête au Dimanche, qui eſt parmi le jour du Seigneur & du repos; Les Gentils de la côte d'Ormus & de Goa ont pris le Lundi pour leur jour de Sabath; Ceux de la côte de Guinée le Mardi; Les Payens ſujets du Mogol le Jeudi; Et les Mahome-

tans dispersés par tout le monde le Vendredi: Il n'y auroit de toute la semaine que le Mercredi exemt de repos dans toutes les Réligions du monde, si les Japonois, qui n'ont point de Dimanche, ne célebroient en recompense le premier, le quinziéme & le vinthuitiéme de chaque mois, qui peuvent si bien échoir au Mercredi, qu'aux autres jours de la semaine. L'on peut dire que si le Mercredi étoit aussi heureux pour l'action, que les Turcs le présupposent, à cause de la création de la lumiere arrivée ce jour là, ce ne seroit pas sans sujet, que personne n'y auroit voulu demeurer en repos.

L'honneur que les Infideles ont autrefois porté à ce qui leur tenoit lieu de Reliques, n'est pas moins considérable au sujet que nous traitons, non plus que celui qui leur est encore présentement deferé dans toutes les fausses Réligions. Nous lisons dans Dion Cassius, que les Grecs gardoient avec une grande vénération deux coûteaux en deux diverses villes de Cappadoce, chacune prétendant posseder celui qui avoit servi au sacrifice d'Iphigenie. Les Lacedémoniens conservoient aussi fort réligieusement l'œuf, dont Leda étoit accouchée, qu'ils tenoient suspendu à la voute d'un de leurs Temples, com-

L. 35.

me nous l'apprenons de Pauſanias. Je laiſſe les Anciles ou ſacrés Boucliers, auſſi-bien que le Palladium, & mille autres ſemblables objets de la ſuperſtition Grecque & Romaine. Celle du nouveau monde n'a pas été trouvée moindre, & la dent du Singe ſi célebre dans toutes les Rélations de l'Inde Orientale, que les Idolâtres voulurent racheter d'une ſi prodigieuſe quantité d'or, dont l'Archevêque de Goa empêcha les Portugais de faire leur profit, donna bien à connoitre, qu'en ceci, comme en toute autre choſe, le Diable eſt lui même le ſinge effronté du culte divin, qu'il tâche de corrompre en ſe l'appropriant. Les Muſulmans gardent au Caire d'Egypte la chemiſe de Mahomet, qu'ils portent en proceſſion à certains jours avec de grands cérémonies. Ils conſervent de même du ſang des enfans de Haly, gendre de ce Pſeudoprophete, aſſurant, qu'on le voit bouïllir tous les ans au jour de leur mort, arrivée auprès de Babylone. Et Belon eſt témoin, que dans l'Isle de Pathmos les Caloiers d'un Monaſtére montrent une main, dont les ongles rognés croiſſent continuellement, les Turcs prétendant, qu'elle eſt d'un de leurs Prophetes, quoique les Grecs ſoûtiennent, que c'eſt celle dont Saint Jean l'Evangeliſte écrivit ſon

L. 3.

Voiage de Goaz.

l. 2. c. 1.

Apocalypſe. Tant il eſt conſtant qu'en tout tems & en tous lieux le Pere du menſonge s'eſt toûjours plû aux impoſtures, dont nous parlons.

Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on tient, que les graces gratuitement données d'enhaut, comme la Prophetie, & les miracles, ne ſont pas inſéparablement attachées à la ſainteté, puiſque Balaam, Cayphe, & les Sybilles ont eu le don de Prophetie, quoique le premier fut idolâtre, le ſecond impie, & les dernieres profanes, pour ne rien dire de pis. Quant aux miracles, il y a eu des hérétiques, tels que les Novatiens qu'on croit en avoir fait, & l'on ne doute point que ceux de l'Antechriſt ne doivent être ſi étranges & ſi ſurprenans, qu'ils ébranleront les ames même les plus confirmées dans la Foi. Quoiqu'il en ſoit, tous les livres des Gentils ſont remplis de miracles qui les entretenoient dans leur fauſſe Réligion. Je ſai bien, qu'il y en avoit de ſuppoſés, dont les hommes de jugement & d'eſprit déniaiſé ſe moquoient. Polybe fait une raillerie de cette Diane Cindyade, ſur laquelle on diſoit, qu'il ne neigeoit ni pleuvoit jamais, bien qu'elle n'eût nulle couverture, qui l'en pût garantir. Il rend ridicule Théopompe, d'avoir écrit que les corps de ceux,

16. hiſt.

qui prenoient la licence de mettre le pied dans un Temple d'Arcadie consacré à Jupiter, & dont l'entrée étoit défenduë, ne faisoient plus d'ombre après cette action, encore qu'ils s'exposassent au Soleil. Il faut pardonner, dit-il, aux mensonges pieux, pourvû qu'ils aient quelque vraisemblance; sentence qui montre ce qu'il pensoit des créances populaires de son tems en de semblables matieres. Mais peu de personnes avoient ce discernement, & Ciceron même, qui s'est si bien moqué des augures de son siécle, & d'une infinité de superstitions Payennes, ne laisse pas de soûtenir dans une de ses Oraisons, peut-être pour servir à sa cause, que par permission divine Clodius avoit été tué devant une Chapelle des champs dediée à la Mere des Dieux, pour punition du crime commis par lui dans le Temple qu'elle avoit à Rome, où il étoit entré contre les loix de la Réligion. Cela me fait souvenir de l'opinion, qu'on avoit alors, & dont parle Pausanias, que tous ceux qui voioient les mysteres cachés de la Déesse Isis, soit en Grece, soit en Egypte, mouroient infailliblement ou sur l'heure, ou fort peu de tems après. Il en donne divers exemples, & ajoûte, qu'Homere n'avoit pas prononcé sans mystere, qu'on ne voioit ja-

Orat. pro Milone.

Lib. 10.

mais les Dieux impunément. Tant y a que le même Orateur Romain assure dans sa premiere action contre Verres, que ce spoliateur de Provinces aiant enlevé les plus belles statuës du Temple de Delphe, souffrit une tempête où son larcin fut jetté à bord, sans que le Consul Dolabella, dont il étoit Quéteur, se pût ensuite éloigner de l'Isle & continuer sa navigation, qu'il n'eût auparavant fait remettre ces statuës dans le Temple d'Apollon. Les infortunes de Pyrrhus contre les Romains, qui lui étoient si inferieurs en forces, ne commencèrent aussi selon la commune créance, qu'après son sacrilège, la Déesse Proserpine lui faisant paier bien cher les thrésors de son Temple, dont il s'étoit voulu prévaloir. Si l'on en croit Herodote, les Perses ne perirent par les eaux au siége de Potidée, que pour avoir commis des impietés dans un Temple de Neptune. Et tous les malheurs d'Amilcar furent attribués à la spoliation de celui de Venus Erycine; comme les disgraces de Brennus à l'or Delphique, dont Apollon vengeoit le larcin. Or les siécles, qui ont suivi, n'ont pas eu moins de miracles sortis de même boutique, & je lisois depuis peu, que le Mogol Ekebar faisant profession publique d'être du sentiment de Tamerlan son prédecesseur, qui

Æl. de anim. l. 10. c. ult.

Ind. Or. par. 12.

tenoit, comme autrefois Thémiſtius, que la diverſité des Réligions étoit fort agréable à Dieu, ne laiſſoit pas de faire beaucoup de miracles; de ſorte que l'eau même, d'ont il s'étoit lavé les pieds guériſſoit de pluſieurs maladies, & l'on ajoûte, qu'ordinairement les femmes enceintes lui faiſoient des vœux pour accoucher heureuſement. Suetone n'en a *Art.* 7. pas dit moins de Veſpaſien. Une Rélation plus recente conte ſur la foi des Infideles, qu'en mille ſix cens quarante-huit un Faquir ou Réligieux de l'Inde voiant une multitude *Le Gouz. c.* 15. infinie de pauvres pelerins, accourus aux devotions d'une Pagode, nourrit cent mille perſonnes avec une potée de Kicheri, eſpece de menus poix, ſans que la petite marmite, où il les avoit fait cuire en demeurât moins remplie. Qui ne voit, que ce miracle illuſoire n'a été fabriqué par l'ennemi de la gloire de Dieu, que pour rendre moins conſidérable, s'il pouvoit, celui des cinqs pains & deux poiſſons, dont l'Evangile nous apprend, que tant de troupes Juives furent alimentées au deſert? Je ne doute point, ſi les Demons ont les préconnoiſſances, qu'on leur attribuë, que le conte de l'Etoile de Venus, qui ſelon Varron conduiſit Enée juſqu'en Italie, *ad agrum uſque Laurentum*, n'ait été copié de la même *Lib.* 2. *rerum divin.*

T v

main ſur l'Etoile, qui devoit ſervir de guide aux trois Rois, pour ne rien dire de celle, qui fit trouver le corps du grand S. Antoine.

Réprenons avant que de finir quelques conformités de l'Hiſtorie profane avec la ſacrée, & des fables Payennes avec nos vérités Théologiques, comme pour corollaire à ce que nous en avons écrit ailleurs. L'amour qu'eût Aſtydamée femme du Roi Acaſte pour Pelée, qu'elle accuſa de l'avoir ſollicitée, ne l'aiant pû porter à ce qu'elle déſiroit, & celui de Stenobée femme de Prœtus pour Bellerophon à qui elle imputa le même crime, ſur ce qu'elle ne le put ſeduire, non plus que Phedra l'innocent Hippolyte, ſont des copies de l'affection criminelle, & de l'inſolente action de la femme de Putiphar, quand elle ſe vit refuſée par Joſeph. Tertullien n'eſt pas ſeul dans ſon opinion, que le même Joſeph eſt le Sarapis des Egyptiens; ce dernier nom ſemble deſigner ſon extraction de Sara, σαρᾶς ἄπο, & quelques-uns même croient, que le bœuf Apis n'étoit que le ſymbole, & la marque hieroglyphique de ce chaſte Patriarche. Noé eſt tantôt Bachus, à cauſe de la vigne; tantôt Janus à deux viſages, comme aiant vû le monde avant & après le Déluge, & une autrefois il paſſe pour Saturne, dont les trois enfans,

L. 2. ad Nat.

Jupiter, Neptune, & Pluton, repréſentent Sem, Japhet, & Cham, la couleur noire & infernale du dernier témoignant la malediction, qu'il reçût de ſon pere. Le lieu néanmoins, où Jupiter Ammon étoit adoré, & qui ſe trouve dans le partage de Cham, l'a fait prendre pour un autre Jupiter. Car il n'y en a pas eu trois ſeulement, comme Varron, & après lui Ciceron l'ont penſé. Ceux, qui en ont tenu regitre, ont compté jusqu'à trois cens Jupiters, qui ſont partie de ce grand nombre des trente mille Dieux, que reconnoiſſoit le Paganiſme. Il y avoit auſſi ſelon la ſupputation du même Varron quarante-trois Hercules, dont l'Egyptien a tant de rapport à Joſué, par ſes victoires & par ſes grandes actions, que l'hiſtoire de l'un & de l'autre, ſainte & profane, porte, que le Ciel fit tomber en faveur de chacun d'eux une pluie de pierres ou de cailloux, qui exterminèrent la plus grande partie de leurs ennemis. Eſaü appellé autrement Edom, ou le Roux, eſt ſelon pluſieurs le Roi Erythrée, qui a donné le nom à la mer Rouge & Iduméenne, auſſi bien qu'à la Province de Phœnicie: Et ſon combat contre Jacob dans le ventre de leur mere, eſt le même qu'Apollodore repréſente entre Acriſius & Prœtus, qui témoignèrent leur dis-

Lilius Giral. ſynt. 1. & 2. hiſt. Deo.

Ioſue cap. 11. Pomp. Mela l. 11. c. 5.

lib. 2. de Deor. orig.

corde fraternelle, lors qu'ils étoient encore dans les entrailles de leur mere Ocalée, continuant depuis leur animoſité pour la ſucceſſion au Roiaume d'Argos, durant laquelle ils trouvèrent l'uſage des Boucliers, dont l'antiquité leur attribuë l'invention. Le parallele tiré entre Noé & Saturne, n'empêche pas qu'Adam ne ſoit encore comparé à ce Dieu morſondu. Heſiode donne pour mere à Saturne Tellus ou la Terre, & Cœlus ſut ſon pere; la Geneſe nous enſeigne, qu'Adam fut crée du limon de cette même Terre, & pétri des mains du Tout-puiſſant. Les Poëtes mettent l'âge d'or & un Paradis ſous Saturne, toutes choſes étant alors produites dans l'excellence, & ſans culture; c'eſt l'image du jardin des délices qu'Adam poſſeda quelque tems. Après ſon péché il ſe cacha, n'oſant comparoitre devant la face de ſon Dieu; ce qui lui put donner le nom de Saturne, puiſque *Satar* en langue Hebraïque veut dire *latere*, ſe cacher, le Saturne fabuleux ſut contraint de ſe retirer ou cacher en cette partie de l'Italie appellée *Latium*, *à latitando*, & de lui *Saturnia terra*, où il reçût auſſi le nom de *Latius*, & ſes peuples celui de Latins. Adam fut auſſi reduit à être Laboureur de bonne foi, la terre depuis ſa faute ne lui don-

nant plus rien ſans travail; Saturne a ſa faulx pour marque de l'exercice champêtre, & les Romains tiroient l'origine de ſon nom du labourage, *Saturnus à ſatione.*

Mais de toutes ces conformités & de quelques autres ſemblables, qui firent ſoûtenir au Roi de Perſe Xa Abas, que le Saint Jacques des Eſpagnols, le Saint George des Armeniens, & le grand Prophete Aly des Perſes, n'étoient qu'une même perſonne; je n'en vois point de ſi juſte en tant de façons, que celle qu'on met entre Moyſe & le Dieu Liber, que nous avons tantôt apparié à Noé ſous le nom de Bacchus. Voſſius dans ſon origine de l'Idolatrie fait voir, que le Liber, & l'Oſiris des Egyptiens, ne ſont qu'une même Divinité, & que l'expedition du premier aux Indes, ſe peut fort bien interpréter de l'Arabie, Judée, & Phœnicie, parce que les Grecs & les Romains donnoient le nom d'Inde à toutes les terres, que laiſſoit la mer Méditerranée du côté de l'Orient. Ainſi doit on prendre ce vers d'Ovide,

Andromedam Perſeus nigris portarat ab Indis, *1. de arte am.*

puiſque conſtamment Perſée ſecourut Andromede à Joppe ville de Phœnicie. Liber eſt ſurnommé *Bimater*, & l'on ſait qu'outre Jo-

cap. 11. & cabel véritable mere de Moyse, la fille de
art. 7. Pharaon le fit élever comme son fils, *erat ei in filium*, dit l'Exode. L'un & l'autre sont recommandés d'une beauté singuliere & extraordinaire, qui émût principalement, après l'inspiration divine, la Princesse Thermutis à prendre de l'affection pour Moyse, bien qu'il ne fut âgé que de trois mois. La Théologie profane disoit, que Liber fut mis dans un coffre ou berceau sur la mer, qui le jetta heureusement au rivage; n'est-ce pas l'image de l'exposition de Moyse, signifiée par son propre nom? L'édit de Pharaon, qui en fut cause se rapporte aux cruautés de Busiris aussi Roi d'Egypte. Liber coula ses premieres années au mont Nisa de l'Arabie; Moyse passa quarante ans dans cette Province où est le mont Sinaï, ou Sina, qui se forme des mêmes lettres qu'a le premier. Tous deux furent exilés & contraints de fuir vers la mer Rouge ou Erythrée. L'un & l'autre eurent de grandes guerres avec des Rois d'Arabie. Les troupes de Moyse avoient avec elles beau-
Lib. 14. coup de femmes; Diodore dit, que celles de Liber étoient composées de deux sexes. Orphée nomme Liber ou Dionysius, *Thesmophore*, c'est à dire porteur de loix; Moyse est reconnu de tout le monde pour le Le-

gislateur des Juifs. Les Poëtes ont donné des cornes à Bacchus,

Accedant capiti cornua, Bacchus erit; *Ovid.*

Les Peintres représentent Moyse cornu pour dire que son front étoit extraordinairement lumineux, quand il descendit de la montagne. Celui-ci fit sortir de l'eau d'un rocher en le frapant de sa verge; Euripide décrit une Bacchante, qui faisoit la même chose dans ses Orgies en invoquant son Dieu Liber, & d'autres, qui faisoient aussi sourdre des fontaines de vin, & de lait, de la même sorte. Et comme l'on a dit encore qu'un Belier découvrit de l'eau à Bacchus, ce qui sauva son armée dans les deserts d'Afrique; Tacite par ignorance ou par malignité assure qu'un âne sauvage rendit le même service à Moyse. Le serpent d'airain élevé par Moyse, semble être la cause des ceintures & des couronnes de serpens que portoient les Menades aux fêtes de Liber. Celui-ci avoit un chien fidele, à qui Nonnus promet le Ciel dans ses Dionysiaques, avec la vertu de meurir les raisins; c'est la figure de Caleb, en qui Moyse se fioit tant, qu'il l'envoia reconnoitre la terre de promission, d'où il rapporta cette célebre grappe de raisin. En effet Caleb, ou Keleb, en Hebreu, signifie un chien, qui a toûjours *In Bacchis*

été le ſymbole de la fidelité. Et cette derniere obſervation fait voir que Moyſe a encore du rapport à Liber du côté de la vendange, comme celui, qui conduiſoit ſon peuple dans une contrée pleine de vignes, & qui produiſoit de ſi beaux & de ſi excellens raiſins.

Je rendrois cette lettre trop longue, ſi je me donnois la liberté d'étendre ces conſidérations auſſi loin, qu'elles pourroient aller. Je me tairai donc de ce qu'Herodote dit dans ſa ſeconde Muſe, de Sannacharabus, dont les rats ruinèrent l'armée en rongeant durant une nuit les cordes des arcs, & les corroies des armes de ſes ſoldats, qui furent aiſément défaits le lendemain; & du recit, que fait Srabon au treiziéme livre de ſa Géographie d'un pareil exploit de ces rats, envoiés l'une & l'autre fois par Apollon ſurnommé pour cela Sminthée. L'on voit aſſez, que ce ſont des choſes inventées exprès pour attribuer à cette fauſſe Divinité la gloire d'une action exécutée par l'Ange du vrai Dieu, qui extermina en une nuit cent quatre-vints cinq mille hommes des troupes de Sennacherib Roi des Aſſyriens, ſelon le Texte du quatriéme livre
c. 19. des Rois. J'ajoûterai ſeulement la plainte de Juſtin le Martyr dans ſon Apologie pour les Chrétiens,

Chrétiens, qu'une de plus malicieuses ruses du Demon a été d'attribuer des enfans à Jupiter, & de faire sortir cette Pallas de son cerveau, pour ternir la gloire du Fils de Dieu, que nôtre Théologie nomme la Sapience éternelle & increéée. Ainsi voiant, que la Synagogue des Hébreux le nommoit Beelzebut, ou le Roi des mouches, il prit de là occasion de se faire nommer par les Grecs Myiagrus, Myiodes, & Jupiter ἀπόμυιος, attachant la Divinité au soin abjet de chasser cette importune insecte. Et les Fideles chantant *Domini est terra & plenitudo ejus*, il introduisit aussitôt un Dieu Pan, & le fit reconnoitre pour le maitre de toute la Nature. Enfin, comme nous l'avons vû, il a falsifié toute l'Histoire sainte par la profane, & obscurci de fables autant qu'il a pû nos vérités revelées. Les Peres de l'Eglise ont souvent découvert cela, & tiré à leur tour des *Mythologies*, & des sens mysterieux de tous les contes du Paganisme pleins d'idolatrie. Imitons les sur ce dernier exemple du Dieu Pan, & disons que cette Echo que les Gentils lui donnèrent pour femme, est la Philosophie, qui se peut mêler de parler de toutes choses sans inconvenient, pourvû que se tenant dans les regles du devoir, elle ne dise rien que de conforme à la Nature, &

qu'elle ne repete jamais aucune voix, qui démente les œuvres de celui, qui en eſt le Créateur. Mais quand au lieu de lui, qui doit être ſon legitime Epoux, elle ſe laiſſe corrompre par des Ægipans & par des Satyres, c'eſt à dire qu'au mépris de la Vérité, elle prête l'oreille aux menſonges & aux impoſtures du Diable, elle paroit vaine à tout le monde, & devient la riſée auſſi bien que la haine du Ciel & de la Terre.

DU

MEPRIS DES INIURES.

LETTER CXVII.

MONSIEUR,

C'eſt une choſe aſſez difficile à s'imaginer, qu'un homme de vôtre eſprit prenne à cœur, je ne dirai pas l'injure, que vous a faite une perſonne de néant, car je tiens qu'elle ne vous en peut faire, mais ſeulement le deſſein, qu'elle a eu de vous en faire. Pour

moi je crois, qu'un peu de la bonne & vraie Philoſophie a plus de puiſſance que toute la Magie, pour nous rendre invulnerables. Mais j'avouë bien, que ce ſeroit abuſer de ſes préſervatifs, que de les emploier ſoigneuſement dans une ſi mépriſable occaſion, & contre un adverſaire ſi peu conſidérable, & ſi impertinent, *ut non quærat quem appellet ineptum, qui illum cognoverit.* Ce ſont des termes dont uſe Ciceron, pour dépeindre quelqu'un, qui valoit mieux que celui, dont je parle, & ſi ce n'étoit point lui faire trop d'honneur, je lui apliquerois encore ceux que cet Orateur emploie dans une de ſes Epitres pour faire le portrait de Piſon, *Conſul parvo animo & pravo, tantum cavillator genere illo moroſo, qui etiam ſine dicacitate ridetur, facie magis quam facetiis ridiculus.* Hors la condition, peut-on rien dire qui convienne mieux à cet inſolent, qui vous a dit de ſi déplaiſantes paroles? S'il vous avoit raillé avec eſprit, ou de cette noble & gentille façon dont les gens d'honneur ont accoûtumé de ſe divertir; je vous blâmerois de l'avoir pris en mauvaiſe part. Mais il l'a fait d'un ſi fâcheux air, & d'une action ſi ſotte, que je ne trouve à redire en la vôtre, que le témoignage d'un peu trop de reſſentiment. La belle

l. de Orat.

L. 1 ep. 13. ad Att.

raillerie, généralement parlant, doit avoir un sel agréable, comme s'il étoit créé de la même eau, qui forma Venus dans sa conque. Si elle est trop piquante, elle blesse, & se rend insupportable au goût, comme un sel trop acre & trop corrosif. C'est ce que cet ignorant n'a jamais sû, & son insuffisance, connuë de tout le monde, ne vous permettoit pas d'avoir autre chose pour lui que du mépris. Vous le rendés glorieux par vôtre colere, & il se vantera par tout de vous avoir mis en mauvaise humeur, parce qu'enfin l'on ne se fâche iamais tout de bon contre ceux, qu'on méprise, *nemo qui irascitur, despicit*; c'est une des maximes, qu'Aristote a établies dans l'Ecole.

2. Rhet. c. 3.

Je tombe d'accord, que c'est une chose fort rude d'entendre de mauvaises paroles, d'une bouche, qui les rend d'autant plus ameres, qu'elle est infame. Il falut boucher avec de la cire les oreilles de l'Orateur Satyrus, aprés qu'il eût plaidé une cause en son nom, parce qu'il n'eût pas pû souffrir les injures, qu'on savoit bien que sa partie adverse lui devoit dire. Je sai encore, que la consequence est grande quelquefois de les souffrir, à cause que la médisance est toûjours plus favorablement reçûë, & plus avidement écou-

Plutar. de Ira.

tée, que ce qui eſt à l'avantage de quelqu'un; *nihil eſt tam volucre quam maledictum, nihil facilius emittitur, nihil citius excipitur, nihil latius diſſipatur.* Ajoûtés à cela, que ſi la calomnie ne nous peut opprimer, ſes coups ont du moins cela de fâcheux, que comme ceux de la foudre, ils laiſſent ordinairement quelque mauvaiſe odeur aux choſes, qu'ils ont touchées. Mais nonobſtant tout cela il faut imiter Dieu, qui tolere les blaſphemateurs les plus dignes de ſon indignation, & de ſa rigoureuſe juſtice. Le Lion entend crier les petits chiens aprés lui ſans ſe retourner. Et l'on a toûjours attribué à grandeur de courage, le mépris des injures, qui partent de ſi mauvais lieu, qu'on ne les juge pas dignes de nôtre colere, ou qui ont ſi peu d'apparence, qu'elles ne font qu'attirer ſur ceux, qui les proferent, l'indignation & la haine de tout le monde. En effet, on les regarde comme ces animaux remplis de venin à qui la Nature ſemble ne l'avoir donné, que parce qu'ils manquent de cœur, & de forces. Ces bêtes néanmoins ſi malfaiſantes & venimeuſes qu'elles ſoient, n'offenſent perſonne que lors qu'elles ſont provoquées; Là où ces médiſans & calomniateurs beaucoup plus à craindre, vomiſſent leur poiſon non ſeulement ſur

Cic ora. pro Plan.

les innocens, mais par une prodigieuſe malignité la plûpart du tems ſur leurs meilleurs amis. Diſons bien plus, ils ne s'épargnent pas eux mêmes, s'ils manquent d'autre ſujet; de même qu'un eſtomac rempli de mauvaiſes humeurs, emploie au defaut de bons alimens ſa chaleur contre lui même, & ſe détruit. Archilochus en peut ſervir d'exemple, dont la malignité fut ſi extréme, qu'il obligea par ſes Iambes ſcandaleux ce Lycambe, qu'il avoit choiſi pour ſon beaupere, & trois de ſes filles, à ſe pendre; s'étant d'ailleurs diffamé lui-même dans ſes écrits, où il a dit cent choſes à ſon déſavantage, qui n'auroient jamais été ſûës ſans lui, ſelon qu'Elien & pluſieurs autres le lui ont reproché. Se ſervir, à l'exemple d'Archilochus, & ſans avoir d'ailleurs ſon mérite, ſi mal de la médiſance qu'a fait cet inſolent, qui a eu le deſſein de vous outrager, n'eſt-ce pas proprement médire de ſoi même?

Lil. Gyral in. Poët.

Peutêtre aurés-vous cette penſée ordinaire, que la vengeance eſt douce, & qu'il n'eſt pas ſeulement permis d'en uſer, mais de plus néceſſaire, lors qu'une injure négligée en attire une autre. Mais ne flattés pas vôtre paſſion de la ſorte, ſouvent au contraire une offenſe mépriſée perd tout ce qu'elle avoit de fâcheux, &

n'eſt plus offenſe. D'ailleurs s'il étoit permis d'emploier la vengeance quelquefois, ce ne ſeroit jamais contre un ſi chetif adverſaire que celui-ci. Mordre n'eſt pas plus du lion, que de la puce, ou de la mouche; mais l'on ne reſiſte pas à la piqueure d'une mouche, ni à la morſure ſenſible d'une puce, de même qu'aux atteintes d'un tigre, ou d'un lion: Et comme le prononça l'Empereur Claudius, *non eodem modo de pulice, ac de fera, vindicta expetenda.* En tout cas je vous maintiens, que vous ne pouvés vous venger plus cruellement de ce demi-homme, qu'en le laiſſant impunément tremper dans ſon ſens reprouvé le reſte de ſes jours. *Spiritum tibi non relinquerem, niſi crudelior eſſem tibi relinquendo*, dit fiérement ce Declamateur. Et ſans vous porter à être vindicatif, je vous aſſure, que la honte & la confuſion, que ſa faute lui donnera toûjours, le puniroit mieux & plus rigoureuſement, que vous ne ſauriés faire.

Dio Caſſius l. 60.

Sen. cont.

Herod. l. 5.

Je ſai bien, que Darius ne l'entendoit pas ainſi, lors qu'il établit un officier exprès pour lui répeter toutes les fois qu'il ſe mettoit à table, qu'il n'oubliât pas de ſe venger des Atheniens. L'Empereur Juſtinien Second étoit auſſi fort éloigné de cette Morale, quand à chaque fois qu'il ſe mouchoit, il faiſoit mou-

Paul. Diac. l. 18. L. 1. de Ortis. concord.

rir quelqu'un des fauteurs de Leon, qui lui avoit fait couper le nés. Poſtel dit, que les loix de Mahomet condannent ceux, qui ne rendent pas le plûtôt qu'ils peuvent, injure pour injure, ce que je ne me ſouviens pas d'avoir lû ſi précisément dans ſon Alcoran. Et Mendez Pinto aſſure, qu'il y a un métier à la Chine de gens, qui conduiſent des Braves ou Coupe-jarrets armés de toutes pieces, le plus ſouvent dans des barques d'où ils crient ſans ceſſe en demandant qui a été offenſé, & ſe veut venger de ſes ennemis. Mais laiſſant aux Prédicateurs le ſoin de vous paraphraſer ce qui eſt de nôtre Réligion à cet égard, tenés pour aſſuré, que la doctrine, qui eſt formellement contraire à tous ces exemples, eſt bien plus ſûre, & moins ſujette à de fâcheux repentirs, qui ſuivent preſque toûjours la vengeance. Les Payens mêmes un peu raiſonnables, ont enſeigné cette vérité, ſous le voile de la fable d'Apollon, puiſque
L. 5. nous liſons dans Diodore Sicilien, que ce Dieu fut ſi repentant d'avoir trop ſeverement puni le mépris du téméraire Marſyas, qu'il fut long tems ſans vouloir ouïr parler de Muſique, & que de dépit il rompit ſon luth ou ſa guitarre. Voulés-vous éviter un pareil repentir, & faire crever de rage vôtre

injurieux Marſyas, faites qu'il ſache, que pour toute imprécation vous dites quand on vous parle de lui,

Mella fluant illi, ferat & rubus aſper amomum. Virg. ecl. 3.

cela bien entendu voudra dire, que vous priés Dieu ſimplement, qu'il le rende plus ſage.

En tout cas il faut demeurer d'accord, que ſi la vengeance eſt pardonnable, ce doit être ſeulement, quand elle tire raiſon d'une véritable injure. Et cependant ni celle, que vous prétendés avoir reçûë, ni la plûpart des autres, qui animent ſouvent le plus, ne ſont pas de ce nombre. Vous comprendrés mieux la vérité de mon diſcours, dans des exemples où vous ſerés ſans interêt, & ſans prévention d'eſprit. L'injure la plus atroce, & qui pénétre le plus avant dans le cœur d'un Chinois, c'eſt de s'ouïr nommer yeux de chat. On punit de mort aux Malabares celle d'avoir rompu un pot de terre ſur la porte de quelqu'un. Et quand les Indiens du Perou veulent offenſer à toute outrance les Eſpagnols, ils les appellent *Viracoche*, c'eſt à dire *écume de mer*. En vérité l'homme eſt un animal bien ridicule dans la plûpart de ſes ſentimens, qu'il n'examine preſque jamais. Si vous voulés

Ram. t. 1.

Olivier de Nort.

peſer tant ſoit peu les termes, qui vous ont piqué ſi vivement, & fait une ſi profonde plaie dans vôtre ame, ils ne vous paroitront guères moins mépriſables dans leur pure ſignification, que ceux de tous ces peuples de l'une & de l'autre Inde. Vous ne ſauriés d'ailleurs avoir égard au mauvais deſſein de celui, qui s'en eſt ſervi, ſans ſuivre baſſement ſon intention, & ſans en quelque façon lui complaire. Gardés-vous donc bien de le traiter ſi favorablement, & ſoiés un peu Philoſophe avec moi là deſſus.



DE CEUX QUI FONT BEAUCOUP DE LIVRES.

LETTRE CXVIII.

MONSIEUR,

Il y a dequoi s'étonner, il me ſemble, que des hommes, qui ont emploié cinquante

ans à ne rien faire, comme ceux, dont vous me parlés & beaucoup d'autres, qui leur ressemblent, soient assez injustes pour se plaindre, qu'on garde trop long tems le silence, si l'on est une demie année sans rien donner au public, & sans les divertir par quelque piéce nouvelle, puisqu'ils nomment ainsi toutes les productions d'esprit. Ils veulent bien, qu'on les souffre dans le plus fainéant loisir, où l'on puisse vivre; & cependant ils nomment *Longins* & *Lentules* ceux, qui ne se reposent quasi que pour être plus propres à l'action, qui ne reculent que pour mieux sauter, ou à qui d'autres occupations donnent d'inévitables distractions. J'avouë, qu'il se trouve des personnes d'une ame bien plus active, & plus feconde, que d'autres. Leurs ouvrages voient le jour en si peu de tems, & avec tant de facilité, qu'on peut dire, qu'ils enfantent sans travail & sans trenchées, imitant même ces animaux, qui sont si fertiles, qu'ils conçoivent par superfétation. Mais vous savés aussi à quels inconveniens sont sujets ceux, qui pour paroitre diligens, se précipitent d'autant plus honteusement que personne ne les presse; *canis festinans cæcos facit catulos.* En effet, il arrive presque toûjours à ceux, qui se donnent si peu de peine à faire

des livres, qu'ils en donnent beaucoup à leurs plus favorables lecteurs, & qu'ils font ordinairement des préſens au public, dont ils ne retirent pas de grandes reconnoiſſances. Les *Inpromptus* guerriers & amoureux peuvent être eſtimés, par l'avantage qu'on dit qu'ils donnent. Il n'en eſt pas de même au ſujet dont nous parlons, où le prix des choſes ſe prend toûjours de leur bonté interieure, & jamais du tems ni de la diligence de l'ouvrier. Sans mentir l'on n'eſt guères redévable à de certains écrivains, qui ne ſont habiles qu'à debiter de l'or d'Alchymie, des perles de Veniſe, & des diamans d'Alençon. La derniere compoſition, que vous m'avés contraint de voir en peut ſervir d'exemple, vous proteſtant, qu'à mon avis tout ce qu'elle a de bon pourroit être couvert de l'aile d'une mouche. Son auteur eſt ſi ennemi des Dieux du Paganiſme, comme il le dit plus d'une fois lui même, que par tendreſſe de conſcience, comme je crois, il n'écrit rien qui n'offenſe toutes les Muſes, & qui du moins ne ſorte de ſa plume *invita Minerva.* Quand il ſe mêle de déclamer contre les vices du tems, ou contre les defauts de la Politique moderne, il me ſemble que je vois monté dans la chaire ou tribune aux harangues, cet âne de Piſtoye,

dont Ammien Marcellin parle comme d'un prodige. Cette comparaiſon eſt plus juſte, que ſi je la prenois d'un animal ruminant, car je ne penſe pas que ce bon perſonnage ait jamais penſé deux fois à ce qu'il écrit, tant il a grand' hâte d'écrire. L. 27.

Certes il faut être indulgent aux fautes, qui ſont de l'appanage de nôtre humanité, qu'une multitude de belles choſes excuſent, & qui ſont comme de petites taches ſur un corps plein de graces & d'attraits. L'on peut dire auſſi que c'eſt être inſolent envers Dieu & envers la Nature, qui ont mêlé le bien & le mal par tout, de ne pouvoir ſouffrir le moindre vice où beaucoup de vertus abondent; c'eſt en quelque façon, comme s'en expliquoit un ancien, faire outrage à tout le genre humain que d'en uſer ainſi, *toti mortalitati convitium facere*, puiſque le plus parfait des hommes a ſes defauts, & le Soleil même ſes *macules*. Un livre tout excellent qu'il ſoit, n'a pas le privilège de la Manne, d'être en toutes ſes parties agréable à toute ſorte de goût; & ſouvent de certains endroits qui deplaiſent aux uns, donnent de la ſatisfaction à d'autres, ce qui doit obliger à une moins rigoureuſe cenſure. Mais lors qu'on n'y voit rien de recommandable, que c'eſt un champ

plein d'orties, & qu'au lieu d'y profiter, sa lecture nuit & ennuie tout ensemble, il me semble, qu'on peut sans injustice témoigner son aversion. Car je suis de cette opinion, qu'outre la perte du tems qui se fait, & le chagrin qui se contracte sur un méchant livre, l'on y peut prendre, pour peu qu'on s'y arrête, un certain mauvais air, & une méchante habitude de penser bassement, & de mal écrire, qu'on ne sauroit trop éviter. Vous y courés la même fortune qu'eût cette Nymphe Oreade de Ceres, qui pour être entrée seulement dans le Palais de la Famine, en fut aussitôt attaquée,

Ovid. 8. Metam.

—— paulumque morata,
Quamquam aberat longe, quamquam modo venerat illuc,
Visa tamen sensisse famem.

C'est ce qui me fait croire, qu'on doit être plûtôt retenu, que précipité à mettre la main à la plume; & que ceux, qui ont eu le jugement du public aucunement favorable, le doivent plus que tous autres respecter, & n'abuser pas des graces, qu'ils en ont reçûës, en lui faisant de mauvais présens.

Quelque précaution néanmoins qu'on y apporte, & de quelque modération dont l'on use, il faut être assuré, qu'une nouvelle com-

poſition aura toûjours des adverſaires, & qu'on y trouvera toûjours à redite. L'importance eſt qu'on ne le puiſſe faire avec raiſon. Un bon livre ne perd rien de ſon mérite pour être calomnié par des envieux, ou negligé par des ignorans; non plus qu'une piece de monnoie, pour être refuſée par ceux, qui ne s'y connoiſſent pas. J'oſe même dire, qu'il n'a que faire de protection, ni de l'aſſiſtance des Puiſſances de la terre; il ſe protege lui-même, & ſi ſes propres forces ne le garantiſſent, rien ne le peut aſſurer contre ce qu'il doit appréhender. Car ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on a dit, qu'il n'y a point de plus courte vie que celle d'un méchant livre. S'il ne contient rien de bon, toute la beauté de ſon ſtyle, ni la pureté de ſon langage, ne ſauroient faire valoir des mauvaiſes penſées, ni juſtifier l'impureté de ſa doctrine. S'il dit au contraire d'aſſez bonnes choſes, mais mal rangées, en mauvais termes, on le condannera d'avoir le defaut de ces malhabiles cuiſiniers, entre les mains de qui les plus delicates viandes perdent le goût, qu'elles devroient avoir, pour être mal apprétées. Ceux qui ſont apparemment au deſſus de tous ces reproches, & dont les travaux peuvent en quelque ſorte ſatisfaire tant à l'égard de la forme que

de la matiere, & de l'expreſſion que de la penſée, ne doivent pas être retenus d'écrire par l'appréhenſion de trouver des adverſaires, & d'être choqués par ceux qui mediſent toûjours de ce qu'ils deſeſperent de pouvoir imiter. Il faut autant qu'on le peut reſſembler à l'Auteur de la Nature, qui ne laiſſe pas de la faire produire, & de nous donner des fruits excellens, encore qu'il prévoie bien que les mauvais vents en gâteront quelques-uns, & que les chenilles en pourront infecter une partie.

En vérité au lieu de décourager les eſprits capables de reüſſir en ce que nous diſons, je voudrois toûjours les exhorter à ne rien craindre, ſur tout de la poſterité, ordinairement plus équitable que le tems qui court, & qui pour être ſans envie, auſſi bien que ſans interêt, donne des jugemens plus raiſonnables. Car l'on auroit tort de prendre ce que j'ai avancé touchant le mérite tant de la conception, que de la façon de l'énoncer, pour une concluſion néceſſaire qu'on ne doive jamais traiter que de choſes ſublimes, ni les exprimer qu'en termes choiſis, & d'un ſtyle fort extraordinaire,

Perſ. Sat. 1. *Grande aliquid quod pulmo animæ prælargus anhelet.*

Mon deſſein eſt fort éloigné de là; & comme le

le nombre & le génie des Muſes eſt divers, je penſe que ſi l'on en a quelqu'une favorable, l'on peut heureuſement réüſſir ſur toute ſorte de ſujets, en les maniant comme il faut. Les moindres choſes, ſelon moi, & les plus viles, peuvent plaire & devenir précieuſes, étant bien écrites; comme le papier ſur lequel on les couche, qui eſt d'un ſi beau blanc, & pour qui les Turcs ont une eſpece d'adoration, ſe fait par l'art & avec l'induſtrie requiſe, de ces vilains haillons, qui ſe jettent par les ruës. Si l'on s'acquitte bien de ce qu'on s'eſt propoſé, il n'y a pas moins de gloire à recueillir en petit, qu'en grand, ni d'une façon, que de l'autre, pourvû que celle dont l'on s'eſt ſervi ſoit bonne & appropriée.

Cependant cette gloire n'eſt pas ſi peu à eſtimer, qu'elle ne puiſſe aller du pair, & peutêtre à le bien prendre préceder celle des plus préſomtueux de la terre. Je le dis ainſi, parce que la plûpart du monde croit, qu'il n'appartient qu'aux Grands & aux Puiſſans de ſe piquer d'ambition, & de prétendre à la haute réputation. Mais ils ſont fort trompés s'ils ſe perſuadent que l'homme de la moindre fortune, qui penſe auſſi génereuſement & auſſi ſainement des choſes divines & des périſſables, que nôtre humanité le permet, n'ait

pas droit de leur diſputer cet avantage. Albert de Bolſtad, précepteur de Saint Thomas, n'a pas moins mérité par ſa ſcience, & par ſes écrits le ſurnom de Grand, qu'Alexandre, que Pompée, & que nôtre Charlemagne, par toutes leurs conquêtes. A bien examiner ce point, l'on ne fera peutêtre pas difficulté de préferer un excellent Poëte, à ſon Héros, & un grand Philoſophe, à un Empereur.

Juven. Sat. 8.

Libera ſi dentur populo ſuffragia, quis tam
Perditus, ut dubitet Senecam præferre Neroni?

Je ſai bien, qu'on a voulu dire que de mettre Homere au deſſus d'Achille, c'étoit faire plus d'état du Trompette que de ſon Géneral d'armée. Mais cette ſimilitude qui trompe en éblouïſſant d'abord, n'a rien qui puiſſe contenter, ſi on l'examine de près. Car Talthybius ou Miſene, quelques admirables Trompettes qu'ils fuſſent, n'étoient eſtimés que par des parties corporelles, & par des qualités dépendantes de la matiere, qui leur rendoient la bouche propre à bien ſonner, & le poumon capable de ſouffler plus fortement, & plus long tems, qu'aucun autre de leur profeſſion. Au lieu que la recommendation d'Homere eſt toute ſpirituelle & tellement élevée au deſſus de celle des autres, qu'on

lui voudroit comparer, qu'il n'y a rien de plus disproportionné; l'ame n'aiant pas plus d'avantage sur le corps, qu'on en doit adjuger à Homere sur Talthybius. La valeur même d'Achille, & de ses semblables, est si fort plongée dans le sang, & dans la bile, qu'on peut soûtenir, qu'elle tient trop du terrestre, pour être comparée aux élevations d'esprit toutes pures, & presque divines, de ceux que les Muses favorisent, & qui s'immortalisent par leurs écrits.

Mais qui sauroit, qu'il y eût eu des Achilles, & des Alexandres? si ces mêmes écrits ne les avoient préservés de l'oubli, & fait vivre dans la mémoire des hommes. N'a-t-on pas crû même, que les Hercules, les Atlas, & les autres Héros de la premiere & plus grande estime n'ont été que d'excellens Philosophes, qui pour avoir triomphé de l'ignorance, ont eu la réputation d'avoir domté des monstres, & porté le Ciel sur leurs épaules? Afin d'appuier davantage ce sentiment, je veux vous reciter ici le jugement, que fait des plus grands Monarques un de leurs Courtisans, dans la préface de son Policratique. Et parce que les termes en sont un peu rudes, je les rapporterai dans la langue qui a servi de truchement à sa pensée. *Eadem est Asini &* *Ioan. Saresber. de*

nugis Curialium.

cujusvis Imperatoris post modicum tempus gloria, nisi quatenus memoria alterutrius scriptorum beneficio prorogatur. Je ne voudrois pas tirer de parallele comme lui, qui étoit néanmoins un grand Evêque, entre la destinée d'un Souverain, & celle d'un âne mort. Mais je ne puis être d'autre opinion que la sienne touchant l'immortalité que donnent les livres, & qui ne se peut bien acquerir sans eux.

Pedon. eleg. in Mecæn. obit.

Marmora Mæonii vincunt monumenta libelli;
Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.

Il n'y a que la plume des savans, & leurs veilles studieuses, qui puissent perpétuer la mémoire des plus grands Conquerans, quand elle est relevée par ceux-là; s'ils s'en taisent, le nom des chevaux d'Achille sera plus célebre, que celui de beaucoup de Potentats. Pour le moins ne sauroit-on nier, que Socrate & Diogene de très petite condition, ne soient en plus grande vénération dans le monde, que la plûpart de ceux, qui ont crû, que tout étoit au dessous d'eux. C'est sans doute ce que considéroit l'Empereur Constantin le Grand, quand il fit élever son effigie parmi celle des Muses, selon qu'Eusebe nous l'apprend dans le discours de sa vie.

DIVERSITE'S.

LETTRE CXIX.

MONSIEUR,

Je ne ſaurois condanner comme vous un homme qui apparemment s'eſt voulu ſouſtraire aux mauvais traitemens de la Fortune. Il n'a fait en cela qu'obeïr aux préceptes de Pythagore, d'adorer l'Echo quand les vents ſe font entendre extraordinairement, *adoranda eſt Echo cum flant venti;* pour nous avertir d'avoir recours à la ſolitude en des tems de confuſion comme celui-ci, où le plus ſûr eſt d'entendre de loin ce qui ſe dit, & ce qui ſe paſſe, ſans y participer. Par tout où ira un homme de ſon mérite, il y trouvera des amis, & dans quelque contrée que ſon deſtin le porte, il y rencontrera des habitans, qui la préferent à toute autre; tant il eſt vrai, qu'il n'y a rien en cela, qui ne dépende abſolument de l'opinion. La fatigue d'un voiage, qui vous fait peur, ſert preſque toûjours à délaſſer l'eſprit, outre que ſouvent le corps même en

tire de l'avantage. Et pour ce qu'il vous a dit là dessus qu'il vouloit aller à pied une partie du chemin, souvenés-vous en sa faveur, qu'au rapport de Pline des Oisons venoient bien des Païs bas à Rome, cheminant avec leur gravité ordinaire: *Mirum in hac alite*, dit-il, *à Morinis usque Romam pedibus venire: fessi proferuntur ad primos, ita cæteri stipa-*
L.10. c. 22. *tione naturali propellunt eos.* Il sera sans doute bête de compagnie, & ne manquera pas d'aide aussi en cas de besoin.

Je donne bien plus volontiers les mains à l'appréhension que vous avés, qu'il ne consume la meilleure partie de son viatique à la recherche où il est si opiniâtre de la Pierre philosophale. C'est une vraie pierre de scandale pour moi, & je croirois plûtôt une Gorgone pétrifiante, que toutes ces bagatelles, que la trompeuse Chymie debite sur ce sujet. Je parle ainsi de celle, qui fait tant de gueux, sans avoir jamais enrichi personne; car il y a un art Chymique fort à estimer; comme faisant une des plus belles parties de la Physique, qui enrichit en beaucoup de façons. Mais ceux, qui l'exercent avec le plus de réputation sont les premiers à se railler de la vaine curiosité & de la sotte esperance de tous ces souffleurs, qui cherchent ce qui ne fut jamais. En effet

leur pierre imaginaire ſeroit mieux nommée fuiarde, que philoſophale, puiſque celle, qui ſervit d'ancre aux Argonautes, s'appelloit ainſi, *lapis fugitivus*. Il y a cette différence, que ceux de Cizyque, aujourd'hui Spiga de Natolie, tenoient celle-ci attachée & chargée de plomb dans leur ville, pour l'empêcher de s'en aller comme elle avoit fait plus d'une fois, & l'autre ne fut jamais, que dans la fantaiſie de ceux, qui ſe plaignent toûjours, qu'elle diſparoit quand ils penſent la tenir. C'eſt cette grande envie d'avoir de l'or, que le Poëte nomme ſacrée, pour dire déteſtable, qui cauſe ces illuſions d'eſprit. Oviedo écrit, qu'elle obligeoit les Indiens Occidentaux à une autre folie, qui étoit de jeûner & de s'abſtenir de leurs femmes, avant que de ſe mettre à chercher ce premier des metaux, s'imaginans, qu'à faute d'obſerver cela ils n'en pouvoient rencontrer. Le même Oviedo ajoûte, que Chriſtophle Colomb à l'imitation de ces Americains contraignit les Chrétiens même non ſeulement à ſe priver de voir des femmes, & de manger, mais de plus à ſe confeſſer avant que de travailler aux mines. Il eſt certain que par une pareille ſuperſtition les Arabes uſoient autrefois d'une chaſteté exacte, lors qu'ils ſe vouloient appliquer à la

Pline l.36. c.15.

5. hiſt. c.3.

recolte de l'encens. Je veux vous faire part ici au ſujet de l'or, d'un choſe, qu'a debitée le Milord Digby dans ſon traité de la poudre de ſympathie. Il aſſure, qu'un petit bouton d'or gros comme le bout des doigts, & peſant une once ſeulement, peut être étendu de Paris juſqu'à Montpelier, & au delà. C'eſt à lui à garantir ſon dire, qui cependant met bien à couvert ce que j'avois avancé dans la Phyſique du Prince, que cette once d'or tirée en fil delié comme les cheveux s'étendroit plus de mille pas.

Le Gaucher, dont vous parlés, peut defendre ſa mauvaiſe habitude par beaucoup de raiſons, encore que l'uſage ordinaire rende meſſéantes la plûpart de ſes actions. Si le côté droit, généralement parlant, ſemble être plus ſouple, & plus agile; le gauche en recompenſe, dit Solin, eſt reconnu plus fort & plus propre à porter. Platon dans le particulier des bras eſt pour les *ambidextres* qui les emploient ſans choix, & il nous apprend, que les loix des Scythes les obligeoient à ſe ſervir indifféremment des deux mains. Les ſept cens habitans de Gabbaa, que le livre des Juges nous repréſente pour ſi braves gens de guerre, combattoient auſſi bien de la main gauche que de la droite,

c. 20.

& comme gauchers ils étoient si habiles frondeurs, qu'ils tiroient sur un cheveu sans faillir. L'Empereur Tibere, si nous en croions Suetone, avoit sa main gauche beaucoup plus promte, & plus forte que l'autre. art. 68.
Vous avés aussi pû remarquer dans Xiphilin, L. 72.
que Commodus faisoit gloire d'être gaucher, tenant toûjours son bouclier de la droite, & l'épée de la gauche. Bref l'Histoire de Perse observe, que le grand Ismaël, pour ne rien dire de tant de *Scevoles* particuliers, a toûjours emploié sa main gauche préférablement à la droite. Je m'étonne donc, qu'on ait pris pour une injure atroce, ce que de si considérables exemples, & de si fortes raisons, peuvent du moins excuser.

Il n'en est pas ainsi des incivilités, que vous avés sujet de nommer scandaleuses. A la vérité tout le monde ne peut pas être du temperament de l'Empereur Constantius, qu'on fait passer pour n'avoir jamais craché. Pline en écrit autant d'une Antonia femme de Drusus, *Antonia Drusi nunquam expuit, Pomponius Consularis poëta nunquam ructavit;* ce L. 7. c. 19.
qu'il appelle *pravæ naturæ insignia:* des marques d'une mauvaise constitution. Et l'Histoire des Incas, ne disant pas la même chose du Roi Atahualpa, assure pour le moins 2. part. l. 1. c. 36.

qu'il ne crachoit jamais à terre, mais ſeulement, s'il y étoit obligé dans la main de quelque Dame d'importance, pour ne rien faire qu'on pût juger indigne de la majeſté d'un ſi grand Monarque. Il ſeroit fort difficile de faire paſſer pour honnête dans nôtre Europe cette civilité Americaine. Tant y a que Marc Polo témoigne, qu'il n'étoit pas permis de cracher dans la ſale du grand Cam de Tartarie. Et vous ſavés comme tout ce que put faire un grand cracheur auprès d'une belle perſonne, fut de s'excuſer ſur ce qu'il étoit difficile d'être bien proche d'un morceau delicat, ſans que l'eau en vint à la bouche.

Pour l'éternument, vous m'avouërés qu'il eſt fort difficile de le retenir, quoiqu'il ſoit ſouvent très importun; le ſalut que l'on ſe donne à ſon ſujet, comme venant du cerveau, témoigne, qu'on ne le tient pas pour indécent. En effet l'on voit dans le ſecond livre d'Athenée cette coûtume établie de rendre une eſpece d'adoration aux éternûmens. Et comme cette même coûtume ſe reconnoit par là fort ancienne, elle eſt encore ſi étenduë, que Garcilaſſo de la Vega repréſente dans ſon Hiſtoire de la Floride, tous les Gentils-hommes d'un *Curaca* de cette grande Peninſule, lui donnant le ſalut comme parmi

1. par. l. 5. c. 5.

nous aussitôt qu'il eût éternué. Mais pourquoi Cleanthes dans Diogene Laërce accuse-t-il un homme d'être trop effeminé, & trop voluptueux, pour être sujet à beaucoup éternuer? Dion Chrysostome le prend encore plus au criminel, & plus injurieusement, *quasi sternutatio indicet cinædum.* *Orat. 33.*

Je confesse, que je n'ai pû apprendre de vous sans indignation, qu'on ai voulu tourner en belle raillerie la vilaine action d'un homme, qui fait profession de prendre des libertés scandaleuses en toute sorte de compagnies. Je sai bien, qu'en étant arrivé autant qu'à lui au Poëte Lucain, il voulut faire le plaisant en proferant l'hemistique de Neron.

Sub terris tonuisse putes:

dequoi il eût tout sujet de se répentir. Un autre s'avisa de dire dans la même figure, qu'étant constant selon Aristote, *nullum cornutum animal pedere*, ce qui lui étoit arrivé l'assuroit de n'être pas cornard. Et un Amant à qui cela échapa en présence de sa maitresse, lui protesta, qu'il ne pouvoit non plus que le laurier brûler sans faire comme lui. Mais que dirés vous du Philosophe Métrocles, qui s'étant renfermé sans s'oser plus montrer, à cause d'une semblable disgrace, où il étoit tombé, eût besoin, que Crates le vint con- *Apoll. Dysc. c.22.*

ſoler après avoir mangé quantité de Lupins, qui comme venteux operèrent de ſorte, que Metrocles à l'exemple de ſon ami perdit toute honte, & devint de Péripatétique un Cynique parfait. Véritablement nous ſommes fort redevables à Diogene Laërce, de nous avoir conſervé la mémoire d'un ſi notable évenement. Suetone nous apprend avec un pareil ſoin, qu'une perſonne aiant été en hazard de mourir, pour avoir par pudeur retenu un vent ſemblable aux précedens qui vouloit ſortir; l'Empereur Claudius penſa faire un Edit, portant permiſſion d'en laiſſer aller même étant à table. Remarqués le profit, qu'on peut faire en liſant les bons Auteurs. Vous y avés auſſi vû, qu'un Romain fut ſurnommé Grandio, parce qu'il n'eſtimoit rien qui ne fut grand: Un Grimaldi de Génes s'eſt trouvé depuis de la même humeur: Et quelqu'un aiant uſé devant lui de la licence, que Claudius voulut donner par un Edit, s'excuſa de la petiteſſe du ſon, proteſtant qu'en ſa conſidération il l'eût ſouhaité plus grand. Après tout, retournant au ſerieux, il faut tenir pour conſtant le mot de Cicerón, que la pudeur, & la modeſtie, ou bienſeance, ſont le ſel de la vie, *amo verecundiam, in ea ornatus vitæ, & vis decori eſt*, ce ſont des ingrédiens, qui

In Claud. art. 32.

doivent accompagner & assaisonner toutes nos actions.

Je prendrai, pour finir, l'occasion aux cheveux, puisque c'est par eux que vous avés terminé vôtre lettre. Mais souvenés-vous, que j'ai dit ailleurs mille choses sur ce sujet, que je ne veux point repeter. Il ne faut pas douter, que l'usage de porter les cheveux longs ne soit le plus ancien, de même qu'il est le plus naturel. Epictete soûtient *L. 3. c. 1.* dans Arrien qu'ôter le poil à un homme, c'est comme raser la jube à un lion, ou arracher la crête à un coq. Polypheme au même sens se compare dans la Metamorphose à Jupiter le porteur de perruque,

—— Coma plurima torvos *L. 13.*
Prominet in vultus; humerosque ut lucus obumbrat.

En effet les plus anciennes statuës des Grecs, comme nous l'apprenons de Dion Chrysostome, *Orat. de corp. cultu.* avoient l'ornement des grands cheveux, aussi bien que de la barbe longue. Du tems même de Ciceron il se raille d'un C. Fannius, qui se rasoit jusqu'aux sourcils, *idcirco capite & superciliis semper est rasis, ne ullum pilum viri boni habere videatur*; *Orat. pro Roscio.* les têtes sans poil ne se pouvant alors regarder, qu'on n'en remarquât la messéance. Cela me fait étonner que

Saint Paul enſeigne, qu'il n'eſt pas moins ignominieux aux hommes de porter les cheveux longs, que glorieux aux femmes, à qui la Nature les a donnés comme pour leur ſervir de couverture. Le Poëte Phocilide en avoit preſque dit autant,

1. ad Cor. c.11.art.14.

Αρσεσιν οὐ ἐπέοικε κόμη χλίδαι δὲ γυναίξιν,
Viris non congruit coma, at mulieribus cincinni.

Il eſt vrai, que cette friſure ou annelure n'eſt pas du précepte Apoſtolique, qui rend honteux le ſurnom de ce Dictateur Romain L. Quintius Cincinnatus. Or quoique nos mœurs en ceci comme en toute autre choſe ſoient fort différentes, y aiant beaucoup de païs où les femmes portent les cheveux courts, & les hommes au contraire; comme la Rélation du Maire le dit de certains peuples, qu'il trouva après avoir paſſé le Détroit qui porte ſon nom; ſi eſt-ce que la belle chevelure eſt tellement de l'appanage des femmes, que la raſure eſt une des peines, que les loix ordonnent aux débauchées. Je penſe que le Legislateur s'eſt fondé ſur ce qu'enſeigne Ariſtote des cavales, à qui l'on coupe le poil pour les rendre moins ardentes, *equarum libido extinguitur juba tonsâ, & frons triſtior redditur.* A quoi ſe rapporte l'obſervation du

L. 6. de hiſtor. anim. c. 18.

même Dion, de l'autorité de qui je me ſuis *Orat. 35.* déja ſervi deux fois, que les paſteurs de ſon tems raſoient tout le crin à une jument, pour l'obliger à ſe laiſſer couvrir par un âne. Tant y a qu'entre tant de varietés, qui regardent la coiffure, Maffée nous apprend, que les Chinois nourriſſent exprès leurs cheveux, pour être pris par là & emportés au Ciel après leur mort; ce que ne font pas leurs Prêtres, qui croient y pouvoir aller ſans cette priſe. Il y a des Muſulmans, qui ont à même deſſein un toupet au haut de la tête, par le moien duquel ils ſe promettent, qu'une Ange les tranſportera au Paradis de Mahomet. Enfin Gotard nous fait voir dans ſa ſixiéme partie de l'Inde Orientale, que preſque tous les hommes de la Guinée portent leurs cheveux rangés & poſtés de différentes façons. Il eſt certain, que nos Rois de la race de Merovée étoient comme les Prophetes & les *Ioſ. Ant.* Nazaréens, qui ne ſouffroient jamais que le *Iud. l. 5.* raſoir ou les ciſeaux paſſaſſent pardeſſus leur *c. 11.* tête, ou diminuaſſent leur chevelure. C'eſt ce qui fait reconnoitre aux Bourguignons dans Agathias, qu'ils avoient tué le Roi Chlo- *L. 1.* domer. Et pour ce qui concerne la raſure des hommes, il n'y a guères que la devotion, le dueil, ou la maladie, qui les y obligent,

& qui en faſſent naitre la coûtume. Nous voions que les Moines en uſent & la pratiquent au premier cas: Au ſecond les Perſes pour témoigner le déplaiſir qu'ils avoient de la mort de Maſiſtius, non contens de ſe raſer, coupèrent le poil à toutes leurs montures: Et au troiſimé cas une douleur de tête, qu'eût Charles-Quint en mil cinq cens vingt-neuf au paſſage de Barcelone à Génes, l'obligeant à ſe faire raſer, les Eſpagnols, qui avoient juſques là nourri de longues perruques ſe les firent couper, quoique ſi mal volontiers, qu'il y en eût, à ce qu'aſſure Sandoval, qui en pleurèrent de regret, ce qui ne ſe lit pas dans Famianus Strada. Si eſt-ce qu'autrefois leurs prédéceſſeurs ne devoient pas porter les cheveux fort grands, puiſque Appien obſerve, que Viriatus & ſes troupes Eſpagnoles prirent comme une choſe extraordinaire de grandes chevelures, pour donner de la terreur à leurs ennemis. Quoiqu'il en ſoit, Charles Quint fut auteur des courts cheveux, & des longues barbes, ſelon que Cabrera l'a remarqué. Quant à la couleur des cheveux, il n'y en a point, ſi elle eſt naturelle, qui n'agrée en quelque contrée; & même dans un ſeul endroit, les noirs, les roux, les blonds, ou les châtains, ſont préferés

Herod. l. 9.

18. hiſt. par. 1.

L. 10.

De bello Hiſp. 1. hiſt. c. 9.

ferés selon les inclinations différentes. Eusebe nomme, aprés Clement Alexandrin, Medée pour la premiere qui trouva l'artifice de leur faire changer de couleur. Une infinité de Princes se les ont fait peindre à l'imitation d'Hérode dans leur arriere-saison. Mariana représente le More Musa domteur de l'Espagne, qui fâché de se voir méprisé à cause du grand âge, que son poil blanc témoignoit, lui fit prendre une teinture de noir si heureusement, que ce changement passant pour un miracle, il rétablit sa réputation. L'Empereur Commodus ne se contentoit pas de la peinture des siens, il les faisoit reluire avec des papillotes d'or: *Fuit Commodus capillo semper fucato, & auri ramentis illuminato, adurens comam & barbam timore tonsoris*, c'est le texte de Lampridius. Et Trebellius Pollio écrit presque la même chose de Gallienus, *crinibus suis auri scobem aspersit, radiatus semper processit.* Les femmes souhaiteroient bien plus que les hommes d'avoir le privilège des Gruës, qui noircissent en vieillissant par le témoignage d'Aristote en plus d'un lieu. L'on dit de Tarcon, qu'il naquit avec cheveux déja blancs & chenus; mais Strabon soûtient, que les Italiens furent auteurs de cette fable, pour donner à entendre,

Præp. Ev. l. 10. c. 5. L. 1. strom.

Ant. Iud. l. 16. c. 11. 6. hist. c. 25.

L. 5. Geogr.

De vita pro. c. 37. qu'il avoit été ſage dès le berceau. Cardan a écrit de lui au contraire, qu'au ſortir du ventre de ſa mere il avoit déja les cheveux longs, noirs, & crêpus. N'eſt-ce point ici une de ſes vanités pour s'égaler au premier de la famille des Céſars, qui eût ſon nom *à cæſarie*; à cauſe qu'il vint au monde la tête couverte d'un chévelure? Pour concluſion uſons de *De brev. vitæ. c. 12.* l'invective, que fait Seneque non pas ſimplement contre les femmes, mais contre les hommes effeminés de ſon ſiécle, qui emploioient toute la matinée à diſpoſer leurs cheveux, & à les mettre en belle ordonnance, *dum de ſingulis capillis in conſilium itur.* Ils entrent en colere, dit-il, ſi le moindre poil de leur tête ſe rompt, ou ſort de ſa place; & ils aimeroient mieux voir tout l'Etat en trouble & en confuſion, que leur perruque en deſordre. *Quis eſt iſtorum qui non malit Rempublicam turbari, quam comam ſuam? qui non ſollicitior ſit de capitis ſui decore, quam de ſalute? qui non comptior eſſe malit, quam honeſtior?* Certes on ne peut pas dire que le Monde ait beaucoup changé depuis ce tems là; l'on voit aſſez de perſonnes plus en peine d'avoir belle tête, que de l'avoir ſaine & bien faite.

DE

L'HUMILITÉ, DE L'AMOUR, ET DE LA PARENTÉ.

LETTRE CXX.

MONSIEUR,

Je ne m'étonne pas, que celui, qui vous a refusé une si juste demande, se soit excusé sur son indisposition ordinaire de la colique. Il est juste, & selon nature, qu'un homme rempli de vents, soit sujet à de semblables infirmités. Mais s'il eût eu un peu plus de sens, il se fut porté librement à ce que vous desiriés de son entremise, sans témoigner, comme il a fait, qu'il tenoit une chose au dessous de lui, dont il pouvoit retirer autant d'honneur que d'une plus relevée, par la belle maniere de l'exécuter. Hercule n'étoit pas toûjours après le Monstres, ou à combattre des Antées; il s'occupa, sans blesser sa reputation à purger d'ordures & de fumier l'étable d'Augée, & il a fait leçon par là aux

plus grands hommes, si nous en croions Diogene dans Dion Chrysostome, de ne tenir aucun sujet indigne de leur emploi, n'y en aiant point, qui ne leur puisse tourner à gloire, ne fut-ce que par le mépris apparent de même gloire, lors qu'ils s'abaissent jusqu'à des actions, qui semblent basses, à cause de leur exaltation. Mais que voulés-vous, la modestie toute agréable qu'elle est ne paroitroit presque point, si elle ne recevoit son principal éclat de ce qui lui est contraire. Il faut qu'il y ait des ames orgueilleuses qui ne se plaisent qu'aux choses relevées,

Orat. 8.

Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.

Virg. ecl. 4.

afin que celles, qui ont reçû du Ciel cette vertu vraiement Chrétienne de l'humilité, en soient plus recommandables. Je parle de la sorte non seulement à cause de la béatitude que nôtre Réligion promet aux personnes humbles; mais encore parce que les autres créances enseignent une doctrine toute contraire. Mahomet defend expressément à ses Musulmans, ou Fideles, de s'appliquer aux choses basses comme indignes d'eux, par cette injonction expresse, *Fidelis ad vilia ne se abjiciat*, que rapporte Abraham Echelite. Et il se peut dire, que l'humilité n'a jamais été

Semita Sap. c. 6.

vûë avec toutes ses graces hors de l'Eglise Chrétienne. Ce n'est pas pourtant que la Synagogue des Juifs, & la Philosophie Payenne, n'en aient fait souvent beaucoup d'état; mais elles n'en ont jamais donné ni de préceptes si exprès, ni d'exemples si notables, que nous en fournit nôtre Evangile. Salomon nous exhorte en beaucoup de lieux à la pratique de cette vertu, & quand il reconnoit, que tout ce que le monde contient de plus estimé n'est que vanité, & même que tourment du corps, ou affliction d'esprit; en détruisant nôtre ambition, il jette nôtre ame dans l'humilité qui lui est opposée. Pythagore, que je veux choisir entre tous les autres de sa profession, n'a point eu de plus beau symbole que celui qui ordonnoit, qu'on touchât la terre autant de fois qu'il tonnoit, *cum tonat terra tangenda*; pour faire entendre le besoin que nous avons de nous humilier devant le Ciel, autant de fois, qu'il nous témoigne son courroux par les adversités, qui nous arrivent. Nous coulons nôtre vie sur une mer sujette à mille bourasques de la Fortune; les voiles hautes y donnent bien plus de prise à la tempête; & il n'y a que les sages pilotes, qui évitent aucunement l'orage en les abatant. Tant y a que vôtre homme n'est pas de ceux là. Je le

connois pour le plus préſomtueux des vivans. Il ne croit pas pouvoir rencontrer nulle part ſon ſemblable, s'il ne ſe regarde faiſant le Narciſſe dans une fontaine. Et de même que cet Antiphon, dont parle Ariſtote, croioit voir toûjours ſon image à cauſe de la foibleſſe de ſa vûë, l'air le plus ſubtil lui tenant lieu d'une glace de miroir; l'imbecillité d'eſprit de cet impertinent lui renvoie ſans ceſſe la ſienne, accompagnée d'un mérite, que ſa folle imagination, comme un vetre de multiplication, lui fait paroitre infini. Mais ne prenés pas tout ceci pour une preuve, que je faſſe grand compte de certaines humilités trop affectées. Je n'approuve point que pour nous abaiſſer nous nous rendions abſolument mépriſables. Il faut conſerver ſa réputation, que les loix civiles rendent auſſi précieuſe que la vie; *periculum famæ æquiparatur periculo vitæ.* Nous ſommes trop cruels, dit Saint Ierôme, ſi nous bleſſons volontairement ce qu'on appelle nôtre bonne renommée. Et ſans croire, qu'il ſoit plus criminel de ſe diffamer ſoi-même, que de ravir la réputation d'autrui, parce que l'homicide de ſa propre perſonne eſt plus énorme, que celui de quelque autre que ce puiſſe être, je tiens ſimplement, qu'il eſt de

L. iuſta. Dig. de ma. vind.

la conduite d'un homme prudent, de n'affecter jamais une humilité honteuse, & qui lui fasse perdre l'estime, qu'il peut avoir acquise.

Passons à cette passion amoureuse, dont vous prétendés guerir vôtre ami par le seul reméde d'une absence, où l'engagera insensiblement le voiage que vous lui conseillés. A la vérité, je me souviens fort bien, qu'un Pasteur dans Théocrite prend la résolution *Idyl. 14. & 11.* de s'embarquer sur mer pour guerir du mal d'amour, se fondant sur ce qu'un de ses voisins s'étoit fort bien trouvé de cet expedient. Mais il y a tant d'exemples contraires à cela, que je ne défere pas plus à cet Idyle qu'à un autre du même Poëte, où il veut, qu'il n'y ait que les Muses Pierides capables de donner du soulagement à un cœur que Cupidon a blessé. Tant y a que Crates le Thebain ajoûtoit à ce cataplasme du tems, pour user des termes de Clement Alexandrin, ceux de *l. 2. Stro.* la faim, & même du licou, ce dernier devant être apparemment le plus souverain de tous, quoiqu'il ne soit pas le plus expedient. L'on n'auroit pas besoin d'en venir jusqu'à cette extrémité, si le fleuve Selemne avoit la vertu, que Pausanias lui attribuë, de faire oublier à tous ceux, qui s'y baignent, soit hommes, soit femmes, l'amour qu'ils avoient en y entrant.

Et certes il eſt plus aiſé de perdre tout à fait le ſouvenir d'une de ces affections, dont nous parlons, que de la modérer au point où vous vous promettés, que vôtre ami reduira la ſienne; *facilius in amore finem impetres, quam modum.* Vous fondés vôtre eſperance ſur ce que ſa maitreſſe n'étant pas fort belle, l'âge lui ôtera bientôt ce qu'elle a de charmes, & moi je vous remets ſur cela au proverbe ſi commun en Eſpagne, *ni moſa fea, ni Titulada vieja.* Quand vous lui ſouhaités *quadrantariam Clytemneſtram*, ſelon le mot de Cæcilius, & qu'il aime en lieu de moins de depenſe, c'eſt plûtôt deſirer la diminution de ſon mal, que ſa guériſon. Souvenés vous, que les lieux de débauche, comme Dion
Orat. 7. Chryſoſtome l'a fort bien prononcé, ſont plus pour la corruption, que pour la génération; qu'il n'y a point de laides amours, & que la perſonne, qui en a tant donné à celui, que vous plaignés, étant très ſpirituelle, ce n'eſt pas merveille, que la paſſion, qu'on a pour elle, ſoit des plus violentes. Ceux, qui ont feint que Cupidon étoit fils de Venus & de Mercure, n'ont voulu dire autre choſe ſinon, que les bonnes graces d'une Dame, jointes à l'excellence de ſon eſprit, & à la gentilleſſe de ſon entretien, font naitre ces

grandes émotions de cœur, dont il n'y a que les ſtupides, qui ſe puiſſent aucunement garentir. Tenés pour aſſuré, que celui pour qui vous avés une affection ſi tendre, & ſi pleine de circonſpection, n'a pas trouvé ſa maitreſſe, dans cette longue frequentation qu'il entretient avec elle, ſemblable à celle, dont parle Athenée, qui reçût le ſurnom de *Proſcenium*, parce qu'aiant le viſage aſſez beau, & s'habillant de fort ſomtueux habits, elle n'avoit rien au reſte, qui ne paroiſſoit pas, que de très dégoûtant. De fait vous craignés, qu'il ne ſe trouve mal de n'obſerver pas la quarantaine des jours caniculaires, que vous nommés le carême d'amour, & qu'elle ne lui perſuade que les nuits n'en ſont pas ſi dangereuſes. En vérité vous étes un parfait ami. Mais il faut que je réponde encore un mot à cet endroit de vôtre lettre où vous condannés trop abſolument ſon amour, comme une choſe, qui n'eſt bonne qu'à cauſer mille diſgraces différentes. Eſt-il poſſible que vous n'aiés point apprehendé d'irriter contre vous irrémiſſiblement tant de beau monde. Quoi! le feu d'amour n'éclaire ni ne purifie jamais les ames les plus ténébreuſes, & les plus groſſieres? Au moins deviés-vous avoir mémoire de ce qu'en dit Serenus Sammo-

L. 13. Deipn.

nicus, qui l'ordonne comme une médecine excellente, & experimentée, contre la fiévre quarte un peu avant la violence de son accès.

l. de med. *Quin etiam miranda ferunt veniente calore,*
Iurantes ludum Veneris munusque petendum.

Quoiqu'il en soit, vôtre invective m'a d'autant plus surpris, que vous n'étes pas sur cela de ceux, qui condannent les choses, qu'ils n'ont jamais éprouvées. Il semble que vous soiés un autre Antisthene, qui proteste dans l. 2. strom. Clement Alexandrin que s'il tenoit Venus en sa possession, il lui feroit perdre la vie pour en delivrer le monde; nommant son fils, le vice & le plus grand mal de la Nature, *κακίαν φύσεως*. Pour ne vous en dire pas davantage, & pour aucunement avoir raison de ce que vous avés tiré de moi comme par violence, sur une matiere si éloignée de ce qui me doit plaire, j'exige de vous la solution d'un probleme, qui regarde le même sujet, pourquoi du consentement des Théologiens & des Jurisconsultes, celui qui force une femme est plus griévement puni, qu'un autre, qui lui corrompt l'esprit & la persuade de lui accorder ce qu'il veut d'elle, avant que d'en jouïr. Ma raison de douter est fondée sur ce que l'offense du premier ne s'étend que sur

le corps, & que celle du ſecond ſouïlle l'ame & ſon domicile; ce qui rend devant Dieu ſon crime beaucoup plus atroce, & par conſequent plus puniſſable. La premiere de vos lettres ne ſera pas bien reçûë ſi elle ne me ſatisfait ſur cela.

L'article de la parenté, que vous ſoûmettés à mon avis, ne reçoit pas grande difficulté. Vous dites fort bien avec nos vieux Gaulois, Qu'amitié paſſe ſouvent parenté; *Orat. 3.* & Dion, que je vous ai déja cité deux fois, le prouve clairement, parce qu'un parent ne ſert de rien, s'il n'eſt ami, là où un ami eſt toûjours utile, bien qu'il ne ſoit pas parent. L'on peut juger néanmoins que les premiers Romains, qui firent paſſer le mot de néceſſité pour parenté, *pro neceſſitudine, & affinitatis jure*, comme Aulu Gelle l'aſſure, tenoient l'obligation & la néceſſité d'aſſiſter ſes parens la plus grande de toutes. Mais les conſiderations particulieres alterent aſſez de fois la theſe générale. Il n'y a rien de plus étendu par tous les ordres de la Nature, que le reſpect & l'aſſiſtance, dont les enfans ſont redévables envers leurs peres & leurs meres. Si eſt-ce que le Pere Xavier paſſant dans la Navarre aſſez près du lieu, où demeuroit ſa mere, qu'il ne devoit apparemment jamais

13. noct. At. c. 3.

voir, puiſqu'il s'alloit embarquer pour le
Iarric. hiſt.l.1.c.6. voiage des Indes, ne voulut point l'aller viſi-
ter comme on le lui propoſoit; ce qui fut at-
tribué dans les termes de Réligion à un parfait
détachement de la chair. Et l'Hiſtoire pro-
L. 7. fane d'Arrien porte, qu'Alexandre le Grand,
preſſé par les lettres de ſa mere, d'ôter Anti-
pater du gouvernement où il l'avoit laiſſé, s'é-
chapa de dire, qu'elle lui demandoit un prix
exceſſif pour l'habitation de neuf ou de dix
mois. L'amour fraternel eſt célebre par mil-
le exemples; en voici deux aſſez ſinguliers.
Une femme de Perſe préfera ſon frere à ſes
enfans, par cette raiſon, dont ſe ſert auſſi
Antigone dans Sophocle en faveur de Polyni-
ce, qu'elle pouvoit en avoir d'autres, mais
non pas un autre frere. Plutarque le rappor-
l. de frat. amic. te, & Mariana me ſera garand du ſecond ex-
l. 24. hiſt. c. 19. emple, aſſurant qu'un cadet ſe fit pendre
en Eſpagne pour ſon frere ainé, qu'il conſi-
déroit chargé de femme & d'enfans, & par là
plus néceſſaire à leur famille que lui. Si eſt-
ce que la concorde eſt ſi rare entre les freres,
ſelon le mot du Poëte, & leurs animoſités au
contraire ſont ſi ordinaires, qu'il ſeroit ſu-
perflu d'en donner des preuves. Les élemens
auſſi qui les compoſent paſſent pour freres,
comme étant tous d'une même matiere, &

néanmoins leurs qualités oppoſées les tiennent dans une contrarieté telle, qu'ils ſe font une guerre perpetuelle. C'eſt tout ce que je puis vous en dire problematiquement dans la theſe générale, vous étes mieux inſtruit que moi de l'hypotheſe qui doit regler vôtre jugement.

DES ABSTRACTIONS SPIRITUELLES.

LETTRE CXXI.

MONSIEUR,

J'ai l'ame ſi peu capable de hautes penſées, que je m'étonne de vôtre curioſité, & de vos inſtances ſi reïterées & ſi preſſantes, pour ſavoir ſur quoi j'occupe mon eſprit dans mes heures de loiſir. En effet je l'arrête ſouvent à de ſi petites choſes, que je rougirois de vous rapporter tout ce qui me paſſe par la fan-

taisie. Des bagatelles, dont nos livres sont pleins, lui fournissent de quoi rêver les journées entieres.

Virg. 1. Geor.

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.

Car ne croiés pas, que les intrigues de Cour, ou les interêts de la Seigneurie, comme l'on parle délà les monts, soient l'objet de mes plus abstraites méditations, ni que les revolutions de l'Europe me touchent beaucoup plus, quand je me mets à philosopher, que celles de la Chine, que l'on fait depuis peu si considérables. Vous m'avouërés, qu'elles sont telles, si la Rélation du P. Martini est véritable, qui porte que le Roi de la Chine, le dernier de la famille de Thamin, se vient de pendre à un prunier de son jardin Roial, desesperé de ne pouvoir resister aux Tartares.

Je sai bien, que vous vous raillés de l'art de méditer, qui consiste en une habitude, qu'un homme né pour l'action, & qui s'y plait comme vous, ne peut pas aisément acquerir. Je vois bien encore, que vous avés à me faire une espece d'insulte d'amitié, sur l'inutilité de mes réveries, dans le besoin que j'aurois de me porter à ce qui est plus avantageux. Et c'est sans doute que vous pou-

vés me dire avec fondement, ce que Corydon ſe reproche à lui même,

Quin tu aliquid ſaltem potius quorum indiget uſus, *Virg. ecl. 2.*
Viminibus, mollique paras detexere junco.

Mais ſachés, que nous autres méditatifs, & ſonge-creux, ſommes des animaux incorruptibles, & que comme la plûpart de fous ne changeroient pas leur marotte contre un ſceptre, il y a peu de gens, qui ſe plaiſent à la contemplation, & qui ſachent comme il s'y faut prendre, qui vouluſſent la quitter pour toutes les recompenſes de vos plus ſerieux emplois. Il ſont perſuadés, que ce qu'ils découvrent dans le globe intellectuel, par le moien des navigations ſpirituelles, qui leur font voir tous les jours de nouveaux mondes, eſt préferable à tout ce que l'une & l'autre Inde peut donner de richeſſes à ceux, qui ſe les propoſent comme le ſouverain bien de la vie civile. Et ils ſont ſi déterminés là-deſſus, qu'ils vous regardent dans vos occupations lucratives, du même œil, dont l'on conſidére quelquefois le travail des Fourmis; ou de celui, dont les eſſences divines enviſagent vraiſemblablement nos ſoins ridicules, & nos mépriſables empreſſemens.

Certes ce n'eſt pas ſimplement la vanité qui

leur ſuggere ce ſentiment de ſuperiorité. Vous pouvés vous ſouvenir que les bêtes, qui ruminent, ont été les plus agréables à Dieu dans l'ancienne loi, & que celles, qui ne ruminoient point étoient comme immondes rejettées des ſacrifices qu'on lui faiſoit alors. Cela veut dire allegoriquement, que les hommes, qui ne méditent jamais, ce que nôtre langage ordinaire appelle ruminer, ne ſont pas vûs ſi favorablement du Ciel que les autres, parce qu'ils ne ſont pas ſi propres que les contemplatifs à conſidérer ce que Dieu & la Nature ont de plus excellent. Cependant ce doit être ſur cela, ſi nous ſommes raiſonnables, que nous devons faire nôtre principale étude, qui ne nous peut reüſſir dans la foule ni parmi le tracas où vous étes. Saint Bernard a écrit *de interiori domo ædificanda*, & ſi vous voulés mettre la main à la conſcience vous reconnoitrés, que chacun ſe devroit bâtir cette maiſon ou retraite interieure, dans laquelle il pût, ſeparé de toutes les affaires du monde, vaquer aux méditations philoſophiques. Quel plaiſir de ſonger à mille choſes, où le reſte des hommes ne penſent jamais; de s'écarter de la multitude, pour prendre des ſentimens dignes de ce que nous ſommes par nôtre partie ſuperieure, & procedant

cedant avec ordre dans cet exercice mental, connu ſeulement par ceux, qui le pratiquent, de découvrir, comme nous l'avons déja dit, des païs, dont l'on n'a point encore entendu parler!

——— *Iuvat arva videre*
Non raſtris hominum, non ulli obnoxia curæ. *Virg. 2. Georg.*

Tenés pour aſſuré, qu'il n'y a point de joie plus ecſtatique, que celle, qui ſe reſſent alors.

C'eſt à l'heure qu'on s'éleve au deſſus de ſa condition mortelle; qu'on voit également au deſſous de ſoi les plus ſimples idiots, avec les plus ſuperbes Dogmatiques, & qu'on s'apperçoit viſiblement que, comme les éclipſes du Soleil, le plus lumineux de tous les Aſtres, incommodent davantage le monde, & déreglent tout autrement la Nature, que celles de la Lune; les fautes auſſi de ces derniers, qui paſſent communément pour grands perſonnages, ſont ſans doute les plus pernicieuſes, & de la plus haute conſequence, parce qu'elles jettent dans l'erreur une infinité de perſonnes. Je ſai bien, qu'il faut beaucoup de naturel, & qu'il y a même quelque peine à ſe rendre capable de diſcerner les choſes de la ſorte, toutes

perſonnes n'aiant pas le génie propre à ſe porter ſi haut. Mais la difficulté eſt ici comme par tout ailleurs, ce qui augmente le prix. La gloire & le contentement qui ſuit ces connoiſſances ſublimes, donnent des recompenſes infinies. Et de même, que la recolte abondante ôte au bon Laboureur le ſentiment des travaux de l'agricúlture, ceux qui goûtent les douceurs des contemplations épurées, dont nous parlons, ne ſe plaignent jamais du tems qu'ils y mettent, ni de ce que les autres appellent fatigues d'eſprit. L'on peut donc dire encore ici avec le Poëte,

Virg. Georg. 2.

Et dubitant homines ſerere, atque impendere curam?

En vérité cette ſeparation de l'ame pour un tems d'avec le corps, en parlant à la mode de quelques Philoſophes qui ont defini par là leur profeſſion, ne ſauroit être mépriſée que de gens populaires, qui ne l'ont jamais éprouvé, & qui par conſequent condannent ce qu'ils ne connoiſſent point, & qu'il n'eſt peutêtre nullement à propos, qu'ils connnoiſſent.

Ne vous imaginés pas pourtant que tout ce que je viens de vous écrire, aille à condanner abſolument ni vos actions que je ſai être très loüables, ni celles de qui que ce ſoit, qui ſe ſent obligé dans ſa condition, & par l'état de

ſa fortune, à travailler utilement pour ſoi & pour les ſiens. Celui de qui l'on peut dire comme Ovide du pere d'Acœtes,

Ars illi ſua cenſus erat, *L. 3. Met.*

ſeroit fort blamable, s'il quittoit un ouvrage avantageux, pour ſe porter indiſcretement à des contemplations inutiles, & qui le pourroient reduire à de mauvais termes. Il y a même des naturels, qui doivent d'autant plus s'attacher aux actions ordinaires de la vie civile & tumultueuſe, que toute ſorte je ne dirai pas ſeulement d'oiſiveté, mais de repos & de ceſſation d'agir, les rend comme ces chevaux qu'on tient trop à la litiere, qui deviennent par là preſque indomtables. Quoiqu'il en ſoit, l'interprétation qu'on donne à un des préceptes myſterieux de Pythagore, me ſemble fort conſidérable ſur ce ſujet. Il ordonnoit qu'on chauſſât toûjours le pied droit le premier, & qu'on lavât le gauche devant le droit. Or l'on a expliqué ce commandement de ce qu'il vouloit, qu'on fit les affaires d'utilité les premieres, & les plaiſantes ſeulement après. Voici deux autres ſentences énigmatiques du même Philoſophe, qui touchent encore nôtre théme. La prémiere étoit prohibitive, & defendoit comme un crime de manger de la main gauche, par où ſes *L. Gyrald.*

disciples ont entendu, qu'il ne faloit jamais appuier sa subsistence sur un gain illegitime, ni sur des actions qui pussent être mal prises. L'autre étoit un commandement de se gratter le devant de la tête en sortant du logis, & de faire la même chose au derriere quand l'on rentroit chez soi. L'une & l'autre action signifioit, si l'on a bien entendu sa pensée, qu'il faloit le matin lors qu'on va dehors songer attentivement à ce que l'on doit faire, afin de ne rien oublier, & le soir en se retirant faire réflexion sur les actions de la journée, pour remedier à celles qui auroient été mal conduites, ou omises.

Je veux encore vous rapporter une des ordonnances de ce grand personnage, vous verrés qu'elle n'a pas moins de besoin d'aplication & de paraphrase que les précédentes, pour être renduë intelligible. A son avis l'on ne devoit jamais sortir d'un carrosse les pieds joints, à cause que cette posture oblige à une descente précipitée, & qui s'execute tout d'un coup. C'étoit une leçon à ceux, qui changent de resolution, & qui quittent un dessein, ou un emploi, pour en prendre quelque autre, de s'y porter petit à petit, & presque insensiblement; afin d'éviter tout ce qui peut arriver de surprenant dans un changement.

Mais la modération qu'il requeroit dans cette action, n'eſt-elle pas l'aſſaiſonnement de toutes les autres de la vie? Les Arabes ont un mot fort ordinaire, qui donne au même ſens, quand ils avertiſſent de prendre garde, que ces joncs, qu'on voit ſi haut élevés, ne croiſſent que nœud après nœud, & comme en ſe repoſant ou prenant haleine.

Au reſte aiant rapporté un ſi grand nombre de préceptes ou *ſymboles* de Pythagore, vous vous ſouviendrés s'il vous plait que ſi ſon ſilence n'eſt pas abſolument contraire à l'action, l'on ne ſauroit auſſi nier, qu'il ne ſoit le grand confident, & l'ami particulier de la méditation. Il le faiſoit obſerver à ſes écoliers durant trois, quatre, & ſouvent cinq ans entiers, ſelon qu'il le jugeoit à propos pour leur bien, afin que s'étant tûs durant cet eſpace de tems limité; ils ne fuſſent pas reduits à demeurer muets & à ſe taire toute leur vie. L'on trouve encore aujourd'hui en beaucoup de païs des ſectateurs non ſeulement de ſa Metempſychoſe, & de ſon abſtinence au manger, mais auſſi de cette ſorte de ſilence. Un Pere Carme Déchauſſé dit *Lib. 6. c. 5.* dans ſon Itineraire Oriental, qu'il vit à Chaul un Jogue ou Réligieux Gentil aſſis ſur un tas de cendres, qui s'étoit abſtenu de parler de-

puis douze ans, *à duodecim annis*, il ne veut pas dire, ce me ſemble, depuis ſa douziéme année. Je ſai bien que pluſieurs perſonnes ont fait raillerie de ces taciturnités ſi affectées & ſi obſtinées. Il me ſouvient, qu'Apulée entre autres les traite de folles ou d'impertinentes par ces termes: *Cæterum vox cohibita ſilentio perpeti, non magis uſui fuerit quam nares gravedine oppletæ, aures ſpiritu obſeratæ, oculi albugine obducti. Quid ſi manus manicis reſtringantur? Quid ſi pedes pedicis coarctentur?* Et Théodoret ſe moquant de l'hérétique Marcus, qui ſe vantoit d'avoir appris toutes ſes fables & ſes extravagances du ſeul ſilence, le fait paſſer & pour un impoſteur & pour un ignorant, parce que c'eſt faire parler le ſilence que de lui attribuer l'inſtruction verbale, qui eſt de l'office d'un Docteur. Mais l'une & l'autre invective, ſur tout celle du Pere, étant de pure ſophiſterie, parce qu'il y a une parole métaphorique, & muette; je n'y répondrai que par le ſilence, quand vous me devriés repliquer que c'eſt encore le faire parler.

iu Flor.



DES DENTS.

LETTRE CXXII.

MONSIEUR,

Encore qu'Ariſtote & Galien aiant eu des conſidérations admirables ſur les œuvres de la Nature, qu'ils traitent toûjours de divine, ſur tout à l'égard des animaux, quand ils ont contemplé anatomiquement la conſtruction de leurs membres; ſi eſt-ce que ce dernier eſt contraint d'avouër, qu'on peut bien admirer la fabrique de toutes les parties du corps humain, mais non pas pénétrer juſqu'à l'excellence de l'ouvrier, qui les a formées ſi merveilleuſes, que c'eſt ignorer la foibleſſe de nôtre eſprit de penſer pénétrer juſques là. Son texte eſt ſi remarquable, que je veux vous en rapporter ici la traduction. *Scrutari autem quo pacto talis pars facta fuit ſi aggrediaris, convincaris non intelligere neque tuam imbecillitatem, neque opificis tui potentiam.* Jugés après cela ſi vous me conviés à une petite entrepriſe, de vous expliquer ce que je penſe

L. 15. de uſu par. c. 1.

de ces conformations extarordinaires dont l'on vous a entretenu. Il eſt certain, qu'il y a des lieux, où il ſemble que la Nature ſe plaiſe à produire les hommes tout autres, qu'ils ne ſont ailleurs. Les loupes, ou goitres ſont particulieres aux Savoiards, comme les écroüelles aux Eſpagnols; & Ramuſio a obſervé que les habitans des montagnes du Perou naiſſent preſque tous ou louches, ou aveugles. Il y a une nation particuliere entre les Malabares, vers Saint Thomas aux Indes Orientales, dont ceux de l'une & de l'autre ſexe viennent au monde avec une de leurs jambes ſi extraordinairement groſſe du genoüil en bas, que les autres Indiens croient pour cela, qu'ils ſont dans la malediction du Ciel. Simler remarque dans le premier livre de ſa deſcription du païs de Valais, qu'il y a dans cette contrée des bourgs, où les hommes naiſſent preſque tous boiteux, leurs proches voiſins n'étant point ſujets à ce defaut: Et qu'en d'autres, ce ne ſont la plûpart que des fous & des inſenſés, ſi brutaux, qu'ils ſe nourriſſent de foin, & de fiante de cheval. C'eſt une choſe conſtante par d'autres Rélations, que de neuf mille citoiens qui ſont dans Rovigo, ville de l'Etat de Veniſe, il y en a bien ſept mille qui clochent & ſont boiteux.

3. Vol.

Voiage du Loir.

Cela ſuffit pour vous faire trouver moins étranges les anomalies & irregularités de cette même Nature. Je me ſouviens bien des vers de Lucrece,

Eſt Elephas morbus, qui propter flumina Nili Lib. 6.
Gignitur Ægypto in media, neque præterea uſquam.
Atthide tentantur greſſus; oculique in Achæis
Finibus: inde aliis alius locus eſt inimicus
Partibus, ac membris, varius concinnat id aër.

mais je ſuis aſſuré, que vous ne demeureriés pas ici ſatisfait de ſa Philoſophie, qui donne peutêtre trop aux ſimples qualités de l'air.

Ne penſés pas auſſi que je m'embarque ſur cet Ocean de merveilles, ni que j'entreprenne d'examiner ſceptiquement piece à piece toutes celles, qui nous compoſent. Ce ne ſera pas peu déferer à nôtre amitié, de vous rapporter ce qui pourra ſe préſenter à mon imagination ſur quelqu'une d'elles, & je choiſirai pour cela la plus petite qui eſt la Dent, ſans avoir d'autre raiſon de mon choix, que la douleur dont vous m'écrivés qu'une des vôtres vous afflige. Déja l'on tient preſque pour une maxime générale, que ceux, qui

ont peu de dents & fort ſeparées, ne ſont pas pour vivre long tems; dequoi Ariſtote a voulu rendre quelque raiſon dans la queſtion quarante ſeptiéme de la dixiéme ſection de ſes Problemes: Et néanmoins nous avons une infinité d'exemples du contraire, Auguſte, entre autres, qui a vécu près de ſoixante & ſeize ans, les aiant euës très clair ſemées; & Cardan, dont l'âge n'a pas été moindre, témoignant dans le livre, qu'il nous a laiſſé de ſa propre vie, que ſes Dents étoient mal jointes, en petit nombre, & imbecilles. C'eſt peut-être néanmoins pourquoi les Inſulaires de Tendaya vers les Moluques ſe les font ſcier, au rapport de Barboſa, lors qu'ils ſont encore fort jeunes, afin de les avoir plus fortes & plus épaiſſes. L'on croit par le même raiſonnement, que d'avoir toutes les Dents d'un ſeul oſſement, comme le Roi Pyrrhus, & ſelon qu'Hérodote témoigne qu'après la bataille des Platées un homme fut trouvé de cette conſtitution, c'eſt un témoignage de grande vivacité. Ceux auſſi qui ont beaucoup de Dents ſe promettent la même choſe, & la Nature en donne ordinairement aux mâles, comme plus robuſtes, davantage qu'aux femelles. Car encore que leur nombre accoutûmé ſoit de trente-deux, il s'eſt vû

Cap. 41.

Ram. tom. 1.

pourtant des personnes en avoir double rang, comme ce Timarchus, dont parle Pline, & le Chevalier Anglois Edmond Scory assure, qu'on remarque aux Canaries une tête de Géant, qui a quatrevingt deux Dents. Saint Augustin dit bien en avoir considéré une dans la côte d'Utique en Afrique, qui paroissoit cent fois plus grande que les nôtres, mais cela ne fait rien pour le nombre, non plus que le recit du Pere Joseph Acosta, qui contemplant au Mexique les ossemens d'un autre Géant trouvés dans la maison des Peres Jesuites, assure, qu'une de ses grosses Dents n'étoit pas moindre que le poing. Or il faut tenir pour apocryphe texte de Rigordus, qui porte que depuis que Saladin eût pris la Croix de nôtre Seigneur, les enfans qui avoient accoutûmé d'avoir trente, & trentedeux Dents, n'en possedoient plus que vingt-deux : *Nota quod ab anno Domini, quando Crux Dominica in transmarinis partibus à Saladino capta fuit, infantes qui ab eo tempore nati sunt non habent nisi viginti duos dentes, aut tantum viginti, cum antea triginta, aut triginta duos habere consueverant.* Tant y a que par cette regle la Mantichore Indienne, dont parle Pline, après Aristote sous la foi de Ctesias, doit être de longue vie, s'il est vrai qu'elle

Hist. Nat. l. 11. c. 37.

Bergeron tr. des navig.

De civ. Decl. 15. cap. 9.

L. 6. c. 5.

2. de hist. an. c. 1.

ait trois rangs de Dents dans la bouche. Le Poëte Ion en attribuoit autant à Hercule, mais ſa mort violente fait qu'on ne peut rien dire là deſſus de ſa vivacité, ou de ce qu'il eût dû vivre naturellement. Ces trois ordres de Dents néanmoins ſont peu au prix de ce qu'on écrit de certains poiſſons nommés

13.*hiſt.c.8.* Maraſci par Oviedo, dans la gueule deſquels

3. *de par. an. c.* 1. l'on en compte juſqu'à neuf rangs. Si eſt-ce qu'Ariſtote a placé des Dents aux poiſſons ſur leur langue, ce qu'on peut prendre pour une riche figure des hommes médiſans, qui déchirent cruellement la reputation de tous ceux, dont ils parlent, & qu'on devroit, s'il étoit poſſible, rendre plus muets que des poiſſons, puiſqu'ils ne peuvent remuer leur langue ſans bleſſer. Mais ce même Philoſophe met les Dents des Locuſtes & de quelques

4. *de hiſt. an. c.* 5. Cancres dans leurs ventre, aſſurant auſſi que le *Echinus* qui en a cinq, eſt pourvû de pareil nombre de Dents. Ne diroit-on pas que ces goulus, qui avalent preſque ſans mâcher ce qu'ils devorent, doivent avoir comme ces derniers animaux quelques Dents cachées dans leur eſtomac, qui achevent de briſer les viandes, qu'ils ont englouties? Au ſurplus la Chauveſouris eſt ſeule entre tous les oiſeaux (ſi comme amphibie elle peut être mi-

ſe parmi eux) qui ait des Dents; auſſi a-t-elle quatre pieds, des mammelles, & du lait, dont elle nourrit ſes petits, que ſeule encore des volatiles elle engendre vivans. Et le Crocodile eſt de même unique entre tous les animaux, qui ait mobiles les Dents avec la machouëre d'enhaut: Il eſt vrai que les Perroquets remuent de même cette partie ſuperieure de leur bec.

Quant à la beauté des Dents, elle conſiſte principalement, il me ſemble, à les avoir nettes & blanches; ce qui témoigne, que ni le cerveau, ni le ventricule, ne leur imprime aucune mauvaiſe qualité. C'eſt ſur cela qu'on voit l'Epoux divin, qui priſe ſa bienaimée dans ſon Cantique des Cantiques, de ce qu'elle a les Dents auſſi pures & nettes, que des brebis fraichement tonduës, & qui viennent d'être lavées: *Dentes tui ſicut greges tonſarum quæ aſcenderunt de lavacro.* Et la Poëſie profane fait prononcer à un Amant au ſujet des Dents de ſa maitreſſe, qu'il conſidére comme des perles & des diamans, *Cap. 4.*

Urna di gemme ou'e il meo cor ſepolto.

Auſſi mettons-nous entre les plus grandes difformités, de les avoir jaunes, ou noires, étant quaſi plus avantageux de n'en avoir point du tout. Et cependant ce n'eſt pas

Maffée seul qui dit, que les Chinois tiennent les Dents noires pour les plus belles. Gaspard Balby assure dans son Itineraire, que les femmes de Diu, à l'entrée de l'Inde Orientale, se les noircissent avec grand soin pour paroitre plus agréables. Et j'ai des Rélations qui portent, que la même chose se pratique en Calicut, & dans la Cochinchine. L'on peut ajoûter contre leur blancheur, qu'elle fait moins estimer les chevaux, parce que selon Aristote & Pline la vieillesse blanchit leurs Dents; *cæteris senecta rubescunt, equo tantum candidiores fiunt.* Pour la jaunisse qu'elles contractent, il s'en faut tant qu'elle soit trouvée laide par tout, qu'en Sumatra les plus curieuses personnes les dorent. Maffée le dit particulierement des Bonzes ou Sacrificateurs de toute l'Inde Orientale, qui ont un artifice secret pour se les dorer ou jaunir. Et Marc Polo a écrit, que dès son tems les hommes & les femmes de la Province de Cardandan, soûmise au grand Cam de Tartarie, portoient sur leurs Dents une lame ou couverture d'or fort subtile: *Huomini & donne della Provincia di Cardandan, sottoposta al gran Cam, portano li denti coperti d'una sottil lametta doro, fatta molto maestrevolmente à similitudine di denti, & vi sta di continuo.* Ces

2 de hist. an. c. 3. l. 11. c. 37.

L. 2. c. 41.

dernieres paroles me font ſoupçonner qu'outre la beauté de la couleur jaune, qui leur plait en cette partie, ils peuvent pratiquer cela pour conſerver leurs Dents des fluxions du cerveau, auſſi-bien que des exhalaiſons de l'eſtomac, qui ſouvent les endommagent. Quoiqu'il en ſoit, il n'y eût jamais de Dent ſi blanche, qui ait été priſée à l'égal de celle d'or de ce jeune Sileſien de ſept ans, que Horſtius éprouva à la pierre du touche, & que Rulandus autre Médecin ſoûtient pouvoir être venuë naturellement à cet enfant l'an mil cinq cens quatre-vingts treize. Mais vous aiant touché la plus apparente cauſe des infirmités ordinaires de nos Dents, je ne veux pas oublier de vous faire ſouvenir, que les Aſtrologues attribuent leur chûte & leurs maladies à la plus haute Planete de Saturne, quand il ſe trouve dans un de ces ſignes qu'ils nomment aqueux; peutêtre parce que ce bon homme dût bien ébranler les ſiennes, quand il devora le caillou que ſon fils Jupiter lui avoit préſenté pour un friand morceau. A la vérité la perte des Dents eſt communément reputée une grande diſgrace, n'ÿ aiant rien de plus deſagréable à nos yeux qu'une bouche édentée. Ce fut pourquoi, un Inca ou Monarque du Perou punit les habi-

Thuan. l. 104. hiſt.

Hiſt. des Incas l. 9. c. 3.

tans d'une Nation rebelle, en faiſant arracher aux principaux deux Dents d'enhaut & autant d'enbas ſur le devant. Si eſt-ce que ceux, qui en manquent par caducité, ou autrement, ſe peuvent conſoler, puiſqu'il y a des lieux où l'on affecte de n'en avoir point de naturelles. Dans l'Isle de Java tant les hommes que les femmes ſe font limer ou arracher les Dents, pour en mettre d'autres d'or, d'argent, de cuivre, ou de fer, en leur place; ce qu'ils eſtiment & plus commode, & beaucoup plus galand. Ciceron témoigne à ce propos, qu'Eſculape fut le premier de tous les arracheurs de Dents. Et l'on ſait, qu'il y avoit au Temple de Delphes un inſtrument de plomb appellé ὀδονταγωγός, tant c'eſt une choſe ancienne & aucunement divine de ſe les faire arracher. En effet quel avantage ſi grand peuvent prétendre ceux, qui ont toutes leurs Dents, qui ne leur ſoit commun avec le plus infame des animaux le pourceau, qu'Ariſtote aſſure n'en perdre jamais aucune; ou avec un cheval châtré, a qui Pline attribuë une pareille prérogative?

Brey Ind. Or. par. 9. ſupp. p. 21.

Lib. 3. de nat. Deo.

Cette petite raillerie ſur l'ébrechure, ou même ſur la privation totale des Dents, vous en attire une autre à l'égard de leur énorme grandeur, dont nous avons tant d'averſion, qu'il

qu'il n'y a rien de plus contraire, à ce qu'il me ſemble, à la bonne grace. En effet, je me ſouviens d'avoir lû dans François Alvarez, qu'un Prete-Jan, ou Empereur des Abyſſins refuſa d'épouſer, comme il l'avoit promis, la fille du Roi d'Adée, parce qu'elle avoit de trop longues & larges Dents. Je me perſuade pourtant, que ce n'eſt pas une deformité de les avoir telles au Roiaume de Tiboc, ou Tibet, des Indes Orientales, où Beato Odorico témoigne, que toutes femmes ont deux Dents auſſi grandes que celles des ſangliers; & je ne doute point que comme les Goitres, dont nous avons déja parlé, ſont trouvées belle en Savoye par le commun des hommes, qui les nomment un troiſiéme teton, ces deſenſes ne plaiſent de même dans le païs de Tiboc, à ceux, qui ont de l'amour pour leurs Dames. Tant y a que nos Romans ne croient pas faire injure à un de leurs preux, quand ils le nomment Geofroi à la grand'Dent. Car je ne veux pas mettre ici en conſidération cette illuſtre famille Romaine des *Dentati*, parce que ce beau nom ne leur vint pas de les avoir euës d'une extraordinaire grandeur, mais plûtôt d'être venus au monde avec elles. Cela ſe dit de M. Curius Dentatus, & de Cn. Papyrius Carbo, qui ont été d'excellens per-

Dec. 5. l. 1. ſonnages. Tite Live écrit auſſi que la naiſſance d'une fille de cette façon rapportée à Rome y fut priſe pour un prodige: *Nata Oximi puella cum dentibus, pro prodigio Romæ habitum.* Et Antigonus Caryſtius recite dans ſon Hiſtoire des choſes merveilleuſes, qu'un Arſames Perſan naquit aiant déja des Dents dans la bouche. Ce n'eſt pas une remarque indigne de l'Hiſtoire, puiſqu'Ariſtote a obſervé, que l'homme eſt ſeul entre tous les animaux que la Nature a pourvûs de Dents, qui ſoit par elle produit au monde ſans en avoir. Ce même Philoſophe a dit que de tous les os la Dent eſt celui, qui croit durant toute la vie, & l'on en rend cette raiſon, que les Dents étant tous les jours dans un exercice qui les diminuë par attrition, & par l'effort qu'elles font, il a été beſoin, qu'elles euſſent la faculté de croitre auſſi toûjours, pour reparer cette diminution. Je ne vous dis rien de ceux, qui les ont rangées de travers, pour ne m'attirer pas la malveillance des gueules torſes, qui ſont principalement cauſées par cette mauvaiſe ſituation. Il ſuffit de remarquer en leur faveur, que Boleslaus un des plus grands Rois de Pologne avoit cette infortune de bouche, qui lui acquit le ſurnom de Kirzivouſti, comme l'on peut voir dans la Sarmatie de Guaguin.

Hippocrate a nommé ces grosses Dents qui poussent les dernieres, des Dents de sagesse, parce qu'elles ne sortent guères qu'à vint-huit ou à trente ans. Il arrive néanmoins quelquefois, qu'elles viennent encore plus tard, & Aristote parle d'une femme qui fut fort travaillée de douleur, quand elles se produisirent à l'âge de quatre-vint ans. Ce vieillard de Bengale, de qui les Dents tombèrent de caducité, & repoussèrent souvent, durant une vie de trois cens trente cinq années, n'est croiable que sur le credit de Masfée: non plus que cette Comtesse de Desmond Irlandoise, qu'on dit avoir vécû cent quarante ans, & recouvré, aussi-bien que perdu, trois fois les Dents en cet espace de tems. Car Verulamius, qui l'avoit proposée pour exemple dans son Histoire de la vie & de la mort, semble s'en moquer comme d'un conte, au troisiéme livre de son Histoire naturelle. Je pourrois bien continuer davantage ce discours, mais la faim, qui me prend sur l'heure du souper, commence à m'allonger celles, dont nous parlons, selon que nous disons ordinairement avoir les Dents longues, pour avoir grand'faim. C'est par la même figure, qu'on dit encore joüer bien des Dents, pour manger vite & beaucoup.

2. de hist. an. c. 14.

Cap. 11.

Mais vous ſavés que dans la Morale donner un coup de dent, a une toute autre ſignification, & paſſe pour médire; de même que montrer les Dents à quelqu'un, ſignifie lui reſiſter, & quelquefois même le ménacer, ce qui s'appelle encore parler des groſſes Dents. Auſſi les premieres armes des hommes ont été les poings, les ongles, & les

Lib. 5. Dents, par le témoignage de Lucrece,

Arma antiqua manus, ungues, denteſque fuerunt.

C'eſt pourquoi le grincement des Dents eſt une marque de colere en ce monde, comme nous croions, qu'en l'autre la même action, *ſtridor dentium*, accompagnera la peine des dannés. Si je vous laiſſe dans un ſi mauvais endroit, prenés vous en à cette mauvaiſe conſeillere la faim, qui me fait peur & me contraint d'en uſer ainſi,

—— *maleſuada fames, & turpis egeſtas,*

Virg. 6. Æn. *Terribiles viſu formæ.*



DU

MERITE D'UN LIVRE.

LETTRE CXXIII.

MONSIEUR,

Vous ne pouviés pas m'obliger davantage, que vous avés fait en m'envoiant le Livre de cet excellent homme, qui a si bien sû se prévaloir des fruits d'une longue & serieuse étude, pour nous donner un ouvrage qui doit rendre son nom immortel. *Nihil mihi unquam ex plurimis tuis jucunditatibus gratius accidit.* J'avois assez ouï parler de son rare genie, & de son admirable naturel; mais je n'eusse pas crû qu'il lui eût été possible de fournir à un si long travail, & je ne m'imaginois pas que tous ses soins & toute son assiduité pussent rien produire de si merveilleux. *Cic. ep. 8. l. 10. ad Att.*

Tantus amor florum, & generandi gloria mellis. *Virg. 4. Georg*

Qu'il seroit à souhaiter que tous ceux, qui

mettent la main à la plume, eussent fait auparavant une aussi belle provision que lui de toutes sortes de rares connoissances, le public en profiteroit beaucoup, & l'on n'auroit pas si souvent sujet de se repentir d'avoir perdu de bonnes heures à la lecture de fort mauvais écrits! En effet comme Virgile ordonne de bien nourrir les animaux qui sont à peupler, ce qui vient d'eux ne pouvant autrement rien valoir,

—— ne blando nequeant superesse labori,
Invalidique patrum referant jejunia nati:

Il faut que l'esprit, qui doit produire soit soigneusement alimenté par le moien de l'étude, parce que sans cela il ne sauroit rien enfanter que d'imparfait, & l'on ne verra sortir de lui que de chetives moles destituées de vie, au lieu de quelque chose d'animé, & qui fût capable de perpétuer un beau nom.

J'ai sur tout admiré dans le nombre infini de belles choses dont ce Livre est rempli, la juste situation de chacune, & le bel ordre qu'il a sû donner à toutes les parties d'un tel corps. Les Astres ne m'ont jamais paru si bien distribués, ni rangés dans une si agréable ordonnance. A peine y remarquons nous, en les contemplant attentivement, un Triangle sous le nom de *Deltoton*, ou un

rond imparfait ſous celui de la Couronne de Berenice. Ici tout ſe voit mis avec grace & avec jugement en ſon lieu, le commencement a ſon rapport au milieu, & ce milieu répond tellement à la fin, auſſi bien que chaque partie à ſon tout, qu'il ne s'y voit rien hors d'œuvre, & qui ne quadre au premier & principal deſſein de l'Auteur. Sa méthode & ſa belle diſpoſition ſe font admirer d'un bout à l'autre. En vérité un ancien avoit grande raiſon de dire à la recommandation de l'ordre, qu'on le trouvoit ſi plein d'agrément & de charmes en tous lieux, qu'il plaiſoit même aux forçats d'une Galere, qui ne ſubſiſte que par ſon moien.

Cependant vous me donnés à connoitre, qu'il n'a pas laiſſé de ſe rencontrer des gens, d'une critique aſſez fâcheuſe pour trouver beaucoup de choſes à redire dans une ſi parfaite compoſition. Que voulés-vous, les jugemens n'ont jamais été uniformes, & en matiere de lecture & de livres, les uns y remarquent une choſe qui leur agrée, & les autres une autre, qui les choque, ſans bien ſouvent pouvoir dire pourquoi:

—— *Non omnibus unum eſt* Petr. ſat.
Quod placet; hic ſpinas colligit, ille roſas.

Quant à moi, qui fais profeſſion d'abandon-

ner plûtôt, du moins par courtoisie, une opinion qui me paroit soûtenable, que de me trop opiniâtrer, sur tout contre des ignorans, comme le pourroient bien être ces injustes censeurs; je me contenterai de vous assurer, que je viens de vous expliquer mon sentiment avec toute sincerité. Mais si je me voiois reduit à rabattre quelque chose de ce que je vous ai écrit avec une si absoluë approbation, j'aurois recours à une excuse, qui vous feroit encore plus voir combien vôtre présent m'a été agréable, & combien vous m'avés sensiblement obligé en me le faisant. Car je pense que je me laisserois enfin aller à tomber d'accord, que comme il y avoit fort long tems que je me trouvois ici presque sans livres, j'étois si affamé de lecture, qu'il eût été difficile que la premiere ne m'eût merveilleusement satisfait.

Horat. sat. 2. lib. 2.

Iejunus raro stomachus vulgaria temnit.

A peine puis-je croire pourtant que je sois obligé d'en venir là. Aiant vous de mon côté & ceux, que vous me nommés, je suis trop fort pour rien apprehender. Les cent bouches de la Renommée ne donnent pas ce que les vôtres distribuent, & qui a pour lui leur estime, se peut vanter de posseder la générale, parce que leur suffrage n'est jamais démenti, que par ceux, qui ont renoncé au

ſens commun. Je plaindrois beaucoup au contraire celui, qui me fait dire tout ceci en ſa faveur, & je me plaindrois moi-même en tenant ſon parti, ſi vous nous euſſiés été contraires, n'y aiant point de marque plus certaine d'une reprobation univerſelle, que de n'être pas eſtimé de vous autres, quelque petit nombre que vous ſoiés. Au ſurplus ne ſont-ce pas de plaiſans reproches que ceux de ces Meſſieurs les difficiles, quand ils accuſent un livre d'être trop poli, & trop ajûſté, auſſi-bien que de dire trop de belles choſes, qui accablent, comme le fut celui qu'on étouffa ſous une montagne de roſes & de violettes? Je tiens qu'on ne ſe doit jamais facher lors qu'on eſt repris avec quelque ſujet, & à bonne intention; non plus que de voir battre ſes habits pour en faire ſortir quelque ordure. Mais ne peut-on pas comparer ce qu'ils diſent aux invectives de Marſias contre Apollon, qu'il penſoit bien diffamer, en lui imputant, qu'il faiſoit le beau avec ſa friſure & ſes habits curieux, au même tems que ce pauvre joüeur de flutes paroiſſoit devant les Muſes ſi negligé, & ſi affreux, qu'il leur faiſoit preſque peur, *hiſpidus*, *illutibarbus*, *ſpinis & pilis obſitus*, comme Apulée le décrit. Certes nous devons imiter ces ſavan-

tes filles, qui ſe moquèrent de ce genre de reproches, qui tournoient à l'avantage d'Apollon: *riſere Muſæ cum audirent hoc genus crimina, ſapienti exoptanda, Apollini objectata.*

in Flor.

Vous pouvés juger par la preſſe que je me ſuis faite de lire ce beau livre, & par le grand goût que j'y ai trouvé, ſi vous n'avés par fort bien fait de me l'envoier ſeul, & de remettre à une autre fois le preſent que vous me voulés encore faire, de celui, dont vous me dites que la lecture vous tient préſentement attaché. Ce ſera un ſecond mets, qui viendra bien plus à propos à quelque tems d'ici, que j'aurai l'appetit plus ouvert, & moins préoccupé par tant de friandes & de ſucculentes viandes, dont le premier eſt rempli. Car on peut dire, que deux belles & utiles lectures ſont quelquefois comme deux diners en un même jour, qui donnent quelque peine, tant parce que les meilleurs repas ne doivent pas être doublés de la ſorte, qu'à cauſe qu'on s'ennuye même de plus agréables choſes: l'eſprit n'étant ſouvent pas moins travaillé par de ſemblables excès, que le corps par la ſatieté & par le trop grand nombre d'alimens. Je vous tiens ce propos d'autant plus volontiers, que j'ai ſouvent imputé à Pallas vôtre

couleur pâle, & que vous avés le defaut, dont Seneque accuse ce grand Orateur Portius Latro, de n'avoir pas sû se commander dans ses études, qu'il embrassoit avec trop d'ardeur & trop d'assiduité: *Nesciebat dispensare vires suas, sed immoderati adversum se imperii fuit, ideoque studium ejus prohiberi debebat, quia regi non poterat.* Præf. l.1. contr. Je vous conjure donc d'user quelquefois des reâlches, qu'il se donnoit, & de ces remises, dont il usoit, qui ne lui étoient pas moins avantageuses que ses plus grandes travaux, *ut non tantum nihil perdidisse, sed multum acquisivisse desidia videretur.* Peutêtre me voudrés-vous repartir, que je ne pratique pas fort bien le précepte, que je me mêle de vous donner, mais faites ce que le Prédicateur vous dit sans *epiloguer* sur ses actions, & vous obeïrés à l'Evangile. Pour vous en parler sainement, je corrige mon intempérance à l'égard des livres, autant qu'il m'est possible. Mais je vous avouë que leur lecture, & les petites réflexions que j'y fais, me sont si douces, que je renoncerois aussitôt à la vie qu'à un si agréable passe-tems. J'aime mieux vous expliquer toute ma pensée là dessus en des termes étrangers, qui seront ceux de Ciceron, qu'en nôtre langue, où je craindrois d'irriter les Fées. *Ego vero fateor* Orat. pro Arch.

me his ſtudiis eſſe deditum; cæteros pudeat, ſi qui ita ſe literis abdiderunt, ut nihil posſint ex iis, neque ad communem afferre fructum, neque in aſpectum lucemque proferre. Tant y a que s'il eſt vrai, que l'on conſerve en l'autre monde quelques unes des habitudes qu'on a puiſſamment contractées en celui-ci; & ſi Virgile a eu raiſon de repréſenter ſelon cette doctrine, le cocher de Priam, qui ſe plaiſoit encore dans les champs Eliſées à tenir le foüet, & à conduire un chariot,

6. Æn. *Idæumque etiam currus, etiam arma tenentem:*

ne doutés point que vous ne m'y voyiés auſſi quelque jour un livre au poing, & une plume aſſez mal taillée à la main.

DU

PRIX DE LA SCEPTIQUE.

LETTRE CXXIV.

MONSIEUR,

Les Philoſophes Dogmatiques ont beau definir leur profeſſion, la ſcience des cho-

ſes divines, & des humaines, prétendant, qu'elle agit ſur eux comme Pallas dans Homere ſur Diomede, quand elle lui éclaircit la vuë pour lui faire reconnoitre les hommes & les Dieux. Ce que nous ne ſavons que par le moien de la Philoſophie, lors qu'elle conduit ſeule nôtre raiſonnement, eſt ſujet à mille doutes, &, ſi je ne dis pas que toutes choſes ſont alors incertaines, pour le moins crois-je qu'on peut ſoûtenir avec Carneade, qu'elles nous ſont incompréhenſibles. La vérité conſtante, ſelon Platon même, eſt reſervée pour le monde intelligible; quant au nôtre, qui eſt le ſenſible, il faut, qu'il ſe contente de l'opinion, dont nôtre eſprit ne peut tirer de certaines concluſions. C'eſt pourquoi je vous avouërai franchement, que de tous les attributs donnés à beaucoup de Docteurs dans toute ſorte de profeſſions, je n'en vois point de moins à mon grè que celui de *Doctor reſolutus*, dont l'Ecole Angloiſe a penſée honorer ſon *Ioannem Baconthorpium Oxonienſem profeſſorem.* Cet autre d'Alexandre Alés, ſurnommé *Doctor irrefragabilis*, n'eſt pas non plus à mon goût. Et je lis plus volontiers que Rabbi Moſes Maymonides ſoit deſigné par le titre de *Doctor perplexorum*, que Thomas Domus par celui de *Doctor verita-*

tis. L'epithete d'*Idiot* ne me plairoit pas auſſi, quoique nous ne connoiſſions, que par lui un Pere de l'Egliſe, qui ſe le donna par humilité. Mais j'eſtime beaucoup celui de *Speculator*, qui n'a rien d'orgueilleux, ni de deciſif, & que les Juriſconſultes attribuent à Durandus, comme les Médecins l'ont donné à Gentilis Fulginas, grand ſectateur d'Avicenne. Car enfin que nous peuvent donner nos plus frequentes & nos plus profondes études, que des ſpeculations imparfaites? que nous corrigeons ſucceſſivement les unes par les autres, & qui ne nous font rien approuver ſi fortement un jour, que nous ne l'improuvions encore plus determinément le lendemain, ſans ſavoir la plûpart du tems à quoi nous reſoudre.

Vous voiés que je ne fais pas difficulté de vous faire paroitre, comme je préfere toûjours les ſuſpenſions d'eſprit de la Sceptique, *quo genere philoſophari & caute indocti poſſunt, & docti glorioſe*, à la plûpart des axiomes affirmatifs, que debitent les autres ſectes. En effet je tiens celle-ci, bien entenduë, & accompagnée du reſpect, qu'elle doit à tout ce dont il n'eſt pas permis de douter, la plus recevable qu'on puiſſe ſuivre, ne fût-ce qu'à cauſe qu'elle poſſede cet avantage, d'être la

Cæcil. apud Minut. in Octav.

plus tranquille. Elles ſont toutes contentieuſes, & ſe déchirent les unes les autres, n'étant pas même en paix chacune chez ſoi; cependant que l'Epoque ſeule ſe riant de leurs animoſités, conſidere leurs diſputes ſans s'émouvoir, & trouve le repos entre elles, & dans ſoi-même, par ſa modeſte retenuë, & par cette *aphaſie*, dont elle fait profeſſion, qui l'empêche de prendre préciſément ou irrevocablement aucun de leurs partis. O l'heureux poſte d'eſprit à qui s'y peut mettre de bonne ſorte. Car ne peut-on pas ſoûtenir avec beaucoup d'apparence, quoique ſans opiniâtreté, que comme les Vertus Morales conſiſtent dans une certaine médiocrité qui fait un milieu entre deux extrêmes, la liberalité, par exemple, ſe trouvant toûjours entre la prodigalité, & l'avarice; les Vertus intellectuelles ſont de même, ce qui fait que la véritable & plus haute ſcience, s'il y en a, ſe rencontre entre la vanité des Dogmatiques qui affirment tout, prétendant de ſavoir exactement bien toutes choſes, & l'ignorance parfaite des Idiots, qui ne comprennent rien. Selon cela les doutes de la Sceptique établiront le milieu de la vertu intellectuelle, examinant les raiſons qui propoſent de tous côtés, ſans rien déterminer que ſur

le vraisemblable seulement, & avec sa suspension ordinaire. Mais parce que ce milieu Sceptique est un milieu de raison, & plûtôt Géometrique, comme parle l'Ecole, qu'Arithmeticien; l'indétermination de l'Epoque n'est pas si éloignée de l'affirmation des Pédans, bien qu'elle le soit grandement, que de l'ignorance honteuse & brutale des Idiots; De même qu'on veut que la vaillance, qui fait, comme vertu, un milieu moral, approche plus de la temérité, que de la poltronnerie, ces deux établissant les extrémités opposées qu'elle divise.

Je vous dirai de plus, que selon ma façon de concevoir, les Sceptiques ont une merveilleuse ressemblance à ces animaux, qu'on nomme *amphibies*, parce qu'ils passent d'un élement à l'autre sans s'incommoder, & sans se faire aucun préjudice. Ces indifférens prennent de même les opinions tantôt des uns, tantôt des autres, selon qu'elles leur paroissent plus ou moins vraisemblables, quoique toûjours sans partialité, & sans s'astreindre à l'égard de l'avenir plus à l'un qu'à l'autre partie. Par ce moien ils s'accommodent paisiblement par tout, où ils trouvent non pas le vrai, ni le certain, mais seulement les apparences d'un discours raisonnable.

Mon

Mon dessein n'est donc pas de favoriser une ignorance grossiere, ni de faire préjudice à ceux, qui par une application loüable, comme est la vôtre, s'instruisent autant qu'ils peuvent de ce que l'étude & les livres semblent promettre aux personnes, qui s'y adonnent. Nous naissons tous naturellement ignorans, & en effet il n'y a que le Soleil, qui soit originairement lumineux; de sorte, que nous ne saurions donner trop de tems à dissiper, autant qu'il est possible, les ténebres spirituelles, qui nous environnent. Mais c'est une grande vanité de croire, que nous aions assez de forces pour nous tirer de nous mêmes d'une obscurité si invincible, & pour nous produire ou avancer jusqu'au plein jour de la vérité. Il n'y a que celle, que le Ciel nous revele, qui se manifeste par une grace speciale, & c'est assez, humainement parlant, se mettre au dessus non seulement des plus ignorans, mais encore des plus savans, d'acquerir par étude, & raisonnement, la connoissance de nôtre foible vûë, ou, pour mieux s'expliquer, de nôtre aveuglement naturel & de nôtre cécité spirituelle. Car il ne suffit pas, pour être Sceptique, d'être simplement ignorant. Si cela étoit, tous nos paï-

ſans, tous nos crocheteurs, & la plûpart de nos Gentilshommes, auroient droit, de ſe faire enroller dans la ſecte Ephectique, Zetetique ou Aporetique: mais permettés moi de vous dire, que je tiens pour les plus grands de tous les Maitres aux Arts, ceux, qui arrivent juſqu'à une docte & loüable ignorance, qui faiſant réflexion ſur elle même, peut remarquer ce qui l'empêche de ſavoir; & s'apperçoit au même tems de l'erreur de ceux, qui croient avoir pénétré juſqu'au fin, au pur, & au certain des choſes, parce que leur courte vûë n'a pas donné juſqu'aux raiſons de douter.

Vos Muſes n'ont pas ſujet de ſe plaindre, ſi je ne leur attribuë pas une exacte & parfaite connoiſſance exemte de tout mécompte, & ſi je les réduits à la ſeule perquiſition du vraiſemblable. Selon Platon même elles n'ont reçû leur nom que de cette curieuſe recherche, μοῦσαι ἀπὸ τοῦ μῶσαι, *quod eſt inquirere*, & ſuivant cette étymologie, il n'y a point de genre de Philoſophie, qui leur doive plaire davantage, que celui, que nous venons de nommer *Zetetique*, c'eſt à dire qui s'enquête & qui s'informe de tout, ſans s'attacher inſéparablement à rien, ne voulant

pas prendre des *Phénomenes* pour des réalités, ni des apparences pour des certitudes. Toutes les autres ſciences, & toutes les lettres, que ces filles du Parnaſſe enſeignent, ne ſauroient mettre nôtre ame dans une parfaite tranquillité, parce que leur Minerve même, qu'elles reſpectent, eſt ſouvent ſi peu croiable, qu'elle en a reçû des Grecs le ſurnom de *Apaturie*, c'eſt à dire d'une trompeuſe, en qui l'on doit bien prendre parde de ne ſe pas trop fier. Et pour ſuivre cette ſorte de *mythologie*, ne pouvons-nous pas ajoûter, que comme dans l'Aſtrologie la Planete de Mercure eſt tantôt favorable, & tantôt préjudiciable; ſi les lettres qu'il a inventées ſervent quelquefois, il en eſt d'autres qu'elles nous nuiſent, & nous cauſent plus dommage que de profit. Ulyſſe, que Pallas aimoit ſi fort, & l'un des plus ſavans de tous les Grecs, qui entreprirent le ſiége de Troye, y parut encore un des plus méchans,

Virg. 6. Æn. & Ovid. 13. Metam.

Hortator ſcelerum Æolides.

L'on voit aſſez d'hommes lettrés qui ne valent pas mieux, que ces dangereux eſclaves, que Plaute nomme *literatos*, parce qu'ils avoient des lettres gravées ſur le front, pour marque de leurs crimes. C'eſt pourquoi ceux

Lilius Gyral progy. adv. lit. de Veletri, comme je l'aprend de leurs propres histoires, ordonnèrent, qu'aucun ne pût exercer de magistrature dans leur petite Republique, qui s'adonnât aux livres, & qui fit profession de quelque savoir.

Mais j'appréhende, que vous ne preniés pour une invective contre l'étude, ce que je vous écris seulement pour excuser l'objet particulier de la mienne, & pour rectifier la vôtre, si je pouvois. Car je serois bien fâché, qu'il vous arrivât à peu près la même chose, qu'Ariston reprochoit au même Ulysse, dont je viens de vous parler, d'avoir voulu contempler mille raretés dans le Roiaume de Pluton, sans avoir eu la curiosité d'y voir la Reine Proserpine, qui étoit néanmoins la plus considérable & la plus belle de toutes. Vous feriés presque la même faute, si donnant tout le tems, que vous emploiés aux livres, & prenant connoissance de tant de divers systemes de Philosophie, vous negligiés par prévention d'esprit, mauvaise information, ou autrement, de vous instruire avec attention de ce que la Sceptique a de rare, & l'Epoque d'avantageux sur toutes les autres façons de philosopher. Quand vous l'aurés fait, comme je vous y exhorte, nous nous

entretiendrons bien mieux de tout ce qui concerne un si agréable sujet.

DES FEMMES.

LETTRE CXXV.

MONSIEUR,

La plûpart des hommes sont de l'humeur d'Euripide, qui disoit mille maux des femmes sur le théatre, & ne laissoit pas de les caresser autant que personne de son tems dans sa chambre, *oderat in choro*, *amabat in thoro*. Je veux qu'Helene ait donné lieu à une Iliade de maux, & Penelope même à une Odyssée d'infortunes; pour dire, que les femmes impudiques causent mille destructions, & souvent les plus chastes un nombre infini de disgraces aux hommes: Si est-ce qu'à moins de s'obstiner contre Dieu & contre la Nature, ou de se voir dans une froide impuissance, qui devroit, à ce qu'il me semble, obliger au silence; nous serons toûjours contraints

d'avouër, que la meilleure & la plus douce partie de nôtre âge ſe paſſe auprès de ce beau ſexe, & que nous lui ſommes redevables non ſeulement de nôtre être, mais encore de nôtre bien-être, ſi tant eſt, qu'il y en ait dans la vie. Y a-t-il rien, qui poliſſe davantage l'eſprit des hommes, que la converſation de celles, dont nous parlons? ſoit que le deſir de leur plaire nous rende plus ingenieux, ſoit que la fréquentation de perſonnes ſi aimables & ſi accomplies, inſpire je ne ſai quel air de galanterie & de perfection qu'on n'auroit jamais ſans elles. C'eſt une choſe ſi manifeſte, & ſi généralement reconnuë, qu'elle donna lieu autrefois à l'héréſie des Manichéens, dont parle Théodoret, qui croioient qu'Adam n'avoit dépoüillé ſon humeur ſauvage & preſque brutale, que par l'adreſſe de ſa femme, qui le rendit plus civil, *Evam liberaſſe à belluina feritate virum ſuum Adam.* Mais l'on accuſe ſouvent les innocens; & ceux, qui prennent plaiſir à mal-traiter les femmes, leur imputent preſque toûjours des crimes, qu'elles n'ont jamais eu intention de commettre. Quelle plus grande injuſtice peut-on s'imaginer, que de vouloir rendre Helene reſponſable de tous les deſordres, qui arivèrent de-

L. 1. fab. hær.

vant Troye en ſuite de ſon enlevement? Son propre mari l'en excuſe dans le même Euripide, dont je viens de parler, reconnoiſſant, qu'en dépit qu'elle en eût, les Grecs & les Troyens s'étoient acharnés les uns contre les autres, par un ordre du Ciel, qui vouloit exercer dans une guerre de dix années le courage des Grecs, & les rendre capables des actions militaires, qu'ils ignoroient auparavant. D'autres ont crû, que la trop grande multitude d'hommes, dont la terre ſe trouvoit chargée de ce tems-là, fit que les Dieux animèrent ces peuples à s'entre-détruire, pour diminuer le nombre exceſſif de tant de perſonnes, qui n'euſſent pû ſubſiſter à la longue, faute d'alimens. Il n'y a pas plus de raiſon à vouloir noircir la reputation d'une chaſte Penelope, ſur les avantures perilleuſes de ſon mari, dont elle ſouffrit vertueuſement une abſence de vint ans, quelque choſe que la fable ait inventé de cette quantité d'amans qui l'obſedoit, *In Androm.*

Turba ruunt in me luxurioſa proci, *Ovid. ep.*

& de la naiſſance du Dieu Pan venu de leurs deſordres.

Tant y a que les Poëtes & les Théologiens profanes, auteurs de l'ancienne Philoſophie, n'ont rien enſeigné plus préciſément ſous le

voile de leurs *mythologies*, que le pouvoir & le mérite d'un ſexe, qui faiſoit la plus grande beauté de leur Olympe, & qui obligeoit ſouvent leurs Dieux à quitter le Ciel pour deſcendre ici bas auprès de celles, dont ils n'avoient pû reconnoitre les perfections ſans les aimer paſſionnément. Il y a trop d'exemples de cela pour s'y amuſer, je vous ferai ſeulement ſouvenir de ce qu'aſſure Martianus Capella au commencement de ſa Philologie, que Jupiter n'a point de plus grand contentement là-haut, que celui, que lui donne la converſation de ſa Junon, *Nec aliquid dulcius Iovi inter æthereas voluptates una conjuge.* Il ajoûte, qu'elle obtient de lui aſſez ſouvent des choſes contraires au decret des Parques, *quidquid ille ex promta ſententia Parcarum pugillo aſſervante dictaverit, delinitum ſuadæ conjugis amplexibus, juſſuque, removere*: Ce qui a bien du rapport aux propos, qu'elle lui tient en faveur de Turnus au dixiéme livre de l'Eneïde.

Si mihi quæ quondam fuerat, quamque eſſe decebat,
Vis in amore foret, non hoc mihi namque negares.

Mais Jupiter n'eſt pas le ſeul, qui ait ainſi deféré à l'amour conjugale. Le même Capella

ſait voir les autres Dieux dans de pareils ſentimens. Janus, dit-il, emploie tous les yeux de ſes viſages à contempler ſon Argone, *Ianus Argonam utraque miratur effigie*; & juſqu'au bon-homme Saturne, il ne laiſſe pas, nonobſtant ſa froideur, & ſon chagrin ordinaire, de prendre plaiſir à careſſer ſa Cybele. Pluton même au milieu des Enfers goûte tant de douceurs auprès des femmes, qu'outre Proſerpine il s'eſt donné une Minthe, ou Manthe, pour concubine, que la plante qui porte ce nom nous repréſente. A la vérité il n'y a point de ſi heureux mariage au Ciel, ni en la Terre, qui ne ſoit ſujet à quelques riottes, & même quelquefois à des divorces d'aſſez fâcheuſe conſequence. J'ai lû dans une Epigramme Grecque, que ce Jupiter, dont nous avons parlé, ſe vit une fois tellement perſecuté par Junon, qu'il fut contraint de la chaſſer de l'Empyrée, & de la tenir ſuſpenduë en l'air pour quelque tems. Ce fut peut-être alors que le témeraire Ixion embraſſa pour elle la nuë, qui produiſit les premiers Centaures. Voilà pour ce qui touche le Ciel. Une réverie des Rabins vous fera voir la même choſe au plus ancien & plus important de tous les mariages de la terre, qui fut celui de nôtre pre-

mier pere. Ils aſſurent, qu'Adam fut ſeparé d'Eve par l'eſpace de cent trente ans, durant lequel ne ſe pouvant paſſer de l'agréable compagnie des femmes, il ſe divertit avec une Naama, & trois autres, qui eurent des enfans de lui appellés Demons.

Laiſſons ces chimeres, pour examiner quelques reproches, qu'on fait plus ſerieuſement à celles, dont vous me nommés le paſſionné protecteur. L'on veut qu'elles aient naturellement l'eſprit porté au mal, de ſorte, que ſi Laberius en eſt crû, une femme étant ſeule n'a jmaais que de mauvaiſes penſées,

Mulier quæ ſola cogitat, male cogitat.

In Phœniſ. Et je me ſouviens d'aſſez d'autres invectives ſemblables, auſſi bien que de l'animoſité d'Hippolyte dans Euripide, contre toutes celles, qui ſe piquent d'avoir plus d'eſprit que les autres. Cependant il faut renoncer au ſens commun, ou reconnoitre avec Plutarque qu'elles ont les mêmes vertus que nous, & que la diſtinction du ſexe ne ſe trouvant pas dans les eſprits, le leur eſt auſſi capable d'aprendre & de raiſonner que celui des hommes. L'on voit même dans mille familles ce qu'on remarque en beaucoup de plantes & d'animaux, & que Meſué obſerve particulierement en l'Agaric,

L. 2. de medic. c. 3.

que la femelle y vaut ſans comparaiſon mieux que le mâle. C'eſt donc une ſentence indigne de Thucydide, que la plus grande loüange d'une femme, ſoit qu'on ne parle d'elle ni en bien ni en mal. Et l'opinion de Xenophon n'eſt pas plus ſoûtenable, que pour rendre un mariage heureux, l'épouſée doive entrer dans la maiſon de ſon mari, n'aiant vû, ni ouï que très peu de choſes, c'eſt à dire, avec la moindre connoiſſance des affaires du monde, qu'il eſt poſſible. Je ſai bien, qu'il ſe trouve des coquettes, qui décréditent merveilleuſement les plus vertueuſes; *novimus mores turpiſſimarum fœminarum, ut oderint puerperia, ut filios velut indices ætatis ſuæ abominentur*; & vous en connoiſſés une, qui ne feindroit point de cajoller effrontément ſon mari, comme fait Venus le ſien dans le huitiéme livre de l'Eneïde. Après l'avoir nommé ſon très cher Epoux, & ſa ſainte Divinité; *cariſſime conjux, ſanctum mihi numen*, elle n'a point de honte de lui demander des armes pour un fils, qu'elle avoit eu, s'étant honteuſement proſtituée.

Arma rogo genitrix nato.

En vérité c'eſt avoir bien fait banqueroute à la pudeur ſi l'on ne veut dire que ce qui ſe paſſe entre les Dieux, ne ſe doit pas examiner à

L. 8. c. 16. nôtre mode. Pline assure, que la Lionne s'étant laissée couvrir par le Pard, se lave incontinent après, afin de perdre l'odeur, qu'il lui a communiquée, craignant que le Lion ne reconnoisse par là son adultere: Et il y a des femmes assez hardies (je ne veux rien dire de pis) pour faire gloire de leurs galans, & pour ne se soucier pas beaucoup que leurs maris prennent connoissance de leurs débauches. Seroient-ce point de semblables actions qui auroient mis le nom des femmes parmi les Tartares entre les choses sales, & qui ne se doivent jamais prononcer, ni écrire? Au lieu de dire une fille, ou une femme, ils emploient d'autres dictions, & disent une voilée, & une mere de famille. Je l'aprens de la véritable histoire de Tamerlan, traduite depuis peu d'Arabe en nôtre langue, & qui porte, que ce Prince belliqueux protesta, que Bajazet devoit avoir perdu le sens, & être un fou parfait, de lui avoir écrit le mot de femme dans une de ses lettres. Cet usage néanmoins ne peut passer que pour une barbarie, & une injustice toute pure, qui condanneroit les plus beaux ouvrages de Dieu & de la Nature, comme sujets, autant qu'il s'en voit, à plusieurs inconveniens, aussi bien que nôtre humanité

considérée dans l'un & dans l'autre sexe. Celui des femmes, dites-vous, est sans difficulté le plus infirme d'esprit aussi bien que de corps; ce qui les rend si changeantes, qu'on ne sauroit tenir de mesure certaine avec elles, si l'on ne s'accommode à toutes leurs inconstances. Mais que diriés-vous si ce que vous prenés pour un defaut, étoit une marque de l'excellence de leur ame? En effet tout changement n'est pas absolument à blâmer, comme vous le présupposés. Les Grecs ont dit proverbialement, qu'il n'y avoit rien de plus agréable, *μεταβολὴ παντων γλυκύ*. La couleur blanche, qui est la premiere & la plus estimable de toutes, est encore la plus susceptible, d'autant qu'il y en a d'autres. Et l'eau la plus recherchée, pour être la plus pure, reçoit le mieux toute sorte de saveurs. Y a-t-il rien de plus promt, ou de plus changeant que la face du Ciel? Ne blâmés donc pas ce qui participe de sa Nature, & faites sceptiquement vôtre compte qu'il n'y a que les mutations dereglées, & desordonnées, qu'on doive reprendre aux femmes non plus qu'aux hommes.

Eurip. in Oreste.

Nous nous accorderons mieux au sujet de ce plaisant mariage, que vous dites si bien

qui méritoit un bon charivari. Mais je passe plus outre que vous, car je suis persuadé que les loix devroient reprimer l'intemperance de ces vieilles, qui reçoivent dans leur lit des jeunes hommes, qui pourroient être leurs petits fils, *est quædam etiam nubendi impudicitia;* & je ne blâme pas moins l'avarice honteuse de ceux, qui n'épousent ces décrepites, que pour se prévaloir de leurs biens. Si les Ephores furent hautement loüés d'avoir condanné à l'amende quelques Spartiates, qui aiant recherché en mariage les filles de Lysandre comme riches, n'en voulurent plus après sa mort, qui fit connoitre leur pauvreté; que ne devons-nous point penser de ceux, dont nous parlons? Certes les bonnes mœurs sont en quelque façon offensées de tous côtés par de si disproportionnés accouplemens. L'entremetteur de celui, dont vous m'écrivés, peut passer pour un vrai Mezence, qui s'est plû à lier un cadavre avec un corps vivant.

Quint. in dec.

Componens manibusque manus, atque oribus ora;
Tormenti genus.

Virg. 8. Æn.

Et si ce jeune marié n'a voulu expier ses fautes passées, en prenant une si laide & si vieile femme, je le trouve inexcusable. Sans

doute que comme bon Chrétien il a voulu s'apprivoiser avec la mort, & l'envisager souvent. Jugés quelle peut être sa mortification, puisque dans les mariages, que l'âge a le mieux assortis, il se trouve tant de dégoûts inévitables; *sive non habet omne quod licet voluptatem, seu continuis vicina satietas, sive durum est quod necesse est*, comme ce Declamateur Romain l'a si bien observé. Les plus agréables personnes à nos yeux contractent bientôt des rides, qui convertissent l'amour, que nous avions pour elles en une espece d'amitié, dont tout le soûtien n'est fondé que sur l'imagination de ce qu'elles ont été, & sur la mémoire du passé; *inter pares quoque annos citius fœmina senescit, neque amatur anus uxor nisi memoria.* Tout l'avantage qu'aura ce malheureux, c'est qu'apparemment il vivra sans jalousie, & qu'on ne lui demandera jamais sa femme à prêter, comme Hortensius fit à Caton sa Martia, qu'il lui accorda pour en tirer lignée. Car quant à Socrate, que Tertullien accuse, d'avoir été aussi facile à communiquer les siennes à ses amis, c'est un article, que je mets au rang des hérésies ou des opinions erronées, qu'on lui reproche. Agathias pourtant parle d'un Astrologue nommé

Quint.

L. 2. hist.

Pambecus, d'aussi bonne humeur & d'aussi facile convention, que pouvoit être Caton, puisqu'il fit par interêt, & par vanité, ce que le Romain faisoit par amitié & par philosophie. Ce Judiciaire aiant reconnu dans le cours des Astres, selon cet Historien, qu'un Sasanus devoit engendrer un grand Monarque, il lui prostitua sa femme, qui devint grosse d'Artaxerxes, celui, qui rendit aux Perses la Monarchie, que les Parthes leur avoient enlevée. En vérité de tels exemples semblent un peu extravagans, sur tout en Caton, que tous ceux de son siécle, & Ciceron entre autres, ne se lassent jamais d'exalter: *Heros ille noster Cato, qui mihi unus est pro centum millibus.* Seneque, un peu de tems après, lui donne un merveilleux éloge, le proposant pour le plus grand & le plus parfait patron de bien vivre & de bien mourir, qu'on se puisse représenter. *Marcus Cato solus maximum vivendi moriendique exemplum.* Et néanmoins ce même Caton abandonne sa femme à son ami, & ce que je trouve encore plus sujet à être blâmé, il la reprend après la mort d'Hortensius, qui l'avoit renduë fort riche, la laissant son heritiere. Avoüons, que les femmes font faire quelquefois d'étran-

L. 1. ep. 17. ad Att. & l. 2. ep. 3.

Suas. 6.

ges

ges bévûës aux hommes de la plus haute estime. Plutarque n'a pû s'empêcher d'écrire, que les dernieres nôces de l'ainé des Catons (pour ne sortir point de cette illustre famille) appellé par Ciceron *Cato Major*, le diffamèrent merveilleusement, aiant troublé toute sa maison par la prise d'une jeune femme dans un âge trop avancé. Peutêtre, que la facilité de Caton d'Utique eût eu bonne grace dans une République de Platon; mais véritablement dans la Romaine, & au tems où ce Caton vivoit, c'est une chose extraordinairement remarquable. Ne nous étonnons pourtant de rien, outre les lieux, où la communauté des femmes est établie, des Rélations recentes nous en font voir, où l'on permet à chaque femme d'avoir plusieurs maris. Cela se pratique au Royaume de Calecut vers le Levant, & à l'opposite au Bresil parmi la nation des Pehuares; outre que la même chose étoit autrefois en usage dans quelques-unes des Canaries, à ce que porte leur Histoire, & la moderne des Antilles.



DE
LA DIFFERENCE
DES ESPRITS

LETTRE CXXVI.

MONSIEUR,

Je ne ſai, ſi nous ne pouvons point nous plaindre aujourd'hui avec plus de raiſon que Dion Chryſoſtome n'en avoit de ſon tems, de voir le nom de la Philoſophie ſi avili, qu'elle n'a plus rien de cette dignité, qui la faiſoit autrefois reſpecter de tout le monde. Il eſt de nos Philoſophes, dit-il, comme des hibous de ce ſiécle, qui ont bien encore la forme & le plumage de l'ancien hibou de l'Apologue, mais qui ont perdu ce grand eſprit, & cette rare prudence, qui le rendoit ſi célebre. L'on voit aſſez de gens, ajoûte-t-il, qui portent la barbe & le manteau comme Socrate ou qui cheminent avec le bâton et le biſſac à la façon de Diogene; le malheur eſt qu'ils n'ont pas la moindre teinture de vertus, qui accompagnoient ces premiers Philoſophes. C'eſt en-

Orat. 72.

core ce que reprochoit aux Atheniens un Menedemus, remarquant, qu'ils avoient eu dans le commencement des Sages parmi eux, que les Philoſophes leur avoient ſuccedé, & qu'enfin de miſerables Sophiſtes, qu'il appelloit Idiots, étoient entrés en la place des uns & des autres ſans aucune ſolidité de raiſonnement. Certes le tems, qui a coulé depuis celui de Dion & de Menedemus, n'a pas rendu la condition du nôtre meilleure; l'on pouroit au contraire rencherir de beaucoup pardeſſus leur complainte, & nous ne ferons, de deſſein, injure à perſonne, quand nous reconnoitrons ingenument, que preſque toute nôtre Philoſophie eſt reduite à de miſerables ergoteries, qui n'ont jamais rendu, qui que ce ſoit, ni meilleur, ni plus ſavant qu'il étoit avant qu'il les eût appriſes.

Ce n'eſt pas que je croie, que nos eſprits, non plus que nos corps aillent diminuant, ni qu'ils ſoient autres, que les pouvoient avoir ces premiers Grecs dont la mémoire nous eſt en ſi grande véneration. Comme la ſtature de Pythagore, ni de Democrite, ſelon toute apparence n'excedoit pas la nôtre; je penſe qu'il ſe trouveroit parmi nous des Ames auſſi élevées que la leur, ſi nous recevions la même inſtitution qu'eux, ſi le tems où nous vi-

vons étoit diſpoſé comme le leur, & ſur tout ſi nous avions la même liberté de raiſonner, qu'ils ſe donnoient, ſans être aſſervis à de certains principes, & à de particuliers ſyſtemes, qui captivant l'eſprit, lui font perdre ce qu'il a de plus généreux. L'Ecole commence à nous rendre eſclaves; l'interêt de la fortune continuë, & il ſe trouve à préſent toûjours quelque choſe, qui retient les plus hardis & les plus clairvoians.

Horat. ſat. 2. l. 2. *Atque affigit humo divinæ particulam auræ.*

A cela près nos ames ſont dans la plus commune opinion tellement égales qu'il n'y a que les organes du corps, qui les diſtinguent. Elles agiſſent avec plus ou moins de perfection, ſelon qu'ils ſont bien ou mieux diſpoſés, de même que le reſonnement de la flûte dépend de la qualité du bois, dont elle eſt, & d'avoir ſes trous percés comme il faut. J'en parle ainſi ſans rien déterminer, car je ſai bien que l'inégalité des ames eſt ſoutenuë par de ſi grands auteurs, que Cajetan maintient, qu'il faut être aveugle, pour douter que Saint Thomas ne l'ait pas crûë; à quoi Scotus répond qu'il eſt donc aveugle avec beaucoup d'autres. Tant y a qu'à l'égard des operations de l'eſprit l'on en a toûjours remarqué de trois ſortes, qu'on peut comparer à celle d'autant d'oiſeaux

differens. Les uns se plaisent à s'élancer jusqu'au plus haut de l'air; d'autres ne s'élevent que fort peu de la terre, ou ne sautent que de branche en branche; & la troisiéme espece est de ceux, qui volent dans le milieu que les premiers abandonnent, & où les seconds ne peuvent arriver. Je vous laisserai faire la reduction de cette comparaison, pour ajoûter quelque chose à ce propos, puisque sans y penser j'en fais tout le sujet de ma lettre.

L'on peut observer dans le globe intellectuel ce qui se voit au materiel, où les terres ne sont pas toutes d'un même rapport;

Altera frumentis quoniam favet, altera Bacco. Virg. 2. Georg.

La mer n'est pas aussi également poissonneuse par tout, & selon l'observation d'Horace ses conques de prix sont différentes selon les lieux.

Murice Bajano melior Lucrina Peloris,
Ostrea Circæis, Miseno oriuntur Echini, Hor. sat. 4. l. 2.
Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum.

L'esprit des hommes tient beaucoup de cette diversité, & pour l'ordinaire ceux d'une region l'ont plus pesant, ou plus subtil, qu'il ne paroit aux personnes d'une autre contrée; ce qui fait dire d'un lourdaut au même Poëte,

Bœotum in crasso jurares aëre natum. Ep. l. 2.

Cela eſt ſi conforme à ce que la Nature pratique par tout, que les Elephans pris dans des lieux marécageux ſont indociles & legers d'eſprit, pour uſer des termes de Philoſtrate; ceux des montagnes quittent difficilement leur ferocité, & il n'y a que les Elephans de campagne qui deviennent aiſément traitables, & qui faſſent paroitre de ces actions ſpirituelles, dont l'on dit tant de merveilles. Ceux des Indes Orientales ont d'autre part un avantage nonpareil en tout ce qui les fait eſtimer, ſur les Africains, qu'on veut même qui reſpectent les premiers. Mais quoiqu'il ſoit preſque conſtant, que la poſition des lieux, & les climats différens cauſent cette varieté d'eſprits, dont nous parlons, en quoi l'on ſuppoſe que les païs chauds aient un grand avantage pour les perfectionner, ſur ceux qui ſouffrent les longues & aſpres froidures: Si eſt-ce que par un privilège particulier il ſemble que Dieu & la Nature ſe plaiſent à faire voir quelquefois dans ces derniers, des eſprits qui ſurpaſſent de beaucoup les autres, qui ont eu apparemment le Ciel plus favorable. Ainſi dans l'ordre accoutumé des choſes, quoique les métaux ſoient plus priſés & d'un dégré plus parfait, que ne ſont les pierres; il ſe voit néanmoins que la pierre précieuſe, comme eſt le

L. 2. de vita Apoll. c. 7.

diamant, a plus d'eſtime & de valeur que l'or même, lé premier des métaux.

De quelque cauſe que procede cette varieté d'eſprits, elle eſt telle que la couleur des corps blancs, ou mores, ne les diſtingue point tant, encore qu'on les ait voulu faire différer d'eſpece; que la promtitude ou vivacité de ces mêmes eſprits, & leur peſanteur ou ſtupidité, établit entre eux une diverſité remarquable. Je dirai bien plus, elle eſt telle qu'on voit quelquefois des animaux, qui approchent plus près du raiſonnable, que pluſieurs hommes. Et certainement ſi nous ne ſommes principalement tels que par la forme qui donne l'être à toutes choſes, & ſi l'eſprit qui eſt nôtre forme, doit concevoir & enfenter par le moien de ſes réflexions, de ſon diſcours, & des méditations qui lui ſont propres, puiſque ſon nom Latin, *Ingenium*, eſt fondé ſur cette ſorte de génération: Ne pouvons nous pas ſoûtenir, que les eſprits Eunuques, & qui n'engendent point, parce qu'ils n'ont nulle chaleur naturelle, qui puiſſe produire la moindre penſée de conſidération, ne méritent pas, qu'on donne le nom d'hommes à ceux qui les poſſedent. En vérité il s'en trouve dont la ſeule Foi nous peut faire croire l'ame immortelle, tant ils approchent de

à generando.

la bête. On leur peut donner pour deviſe le mot de l'Ecriture, *Sol ſapientiæ non eſt ortus nobis.* Qu'ils ſe promenent hardiment à découvert, jamais ce ſoleil, ni autre, ne leur échauffera la cervelle, *ſi puo dar loro nel capo, ma no nel cervello.* Et l'on ſe doit aſſurer, que plus ils ſeront en terre, plus à la mode des raves ils deviendront groſſiers & materiels. C'eſt ce qui a fait prononcer à Seneque ſi gentiment, que le veiller de telles perſonnes étoit ſemblable au dormir des autres, & que leur eſprit devoit être compoſé d'Elemens fainéans ou ſans action; *languida ingenia & in ſomnum itura, aut in vigiliam ſomno ſimillimam, inertibus nectuntur elementis.* Le Poëte Palingenius par ce ſeul vers,

Quam multæ pecudes humano in corpore vivunt,

s'eſt encore expliqué plus hardiment là deſſus.

Sap. c. 5.

De Provid.

A l'égard des eſprits ſubtils, éveillés, & agiſſans, qu'on peut appeller les Antipodes de ceux, dont nous venons de parler, il s'en trouve par tout, & en tout tems, qui ont ce que l'Empereur Auguſte attribuoit à Vinicius, *ingenium in numerato.* Seneque lui donne auſſi ce grand avantage, d'avoir reconnu d'abord tout ce qu'il falloit penſer des choſes qu'on lui propoſoit; *quicquid longa co-*

Sen. in cont.

gitatio illi præstitura erat, prima intentio animi dabat. Certes c'eſt être heureuſement venu au monde, & avec les bonnes graces de la Nature, que de tenir d'elle une naiſſance ſi privilegiée. Mais il arrive quelquefois que ceux, qui ont tant de cette lumiere purifiée, qu'Héraclite nommoit une ſplendeur ſeche, & qui fait diſcerner aux ames de la premiere claſſe toutes choſes preſque en un inſtant, s'évaporent aiſément, & donnent juſques dans le vuide. L'Italien dit, *chi troppo s'aſſotiglia, ſi ſcavezza.* En effet, comme la peſanteur des eſprits trop materiels choque tout le monde, la promtitude & la penetration de ceux-ci aprête quelquefois à rire, lors qu'ils deviennent ſi ſubtils, qu'ils s'alambiquent & s'en vont en fumée. C'eſt à quoi ſont fort ſujets ceux, qu'on voit paroitre avec éclat avant le tems. Les fleurs, qui s'épanouïſſent trop tôt, s'évanouïſſent en un inſtant. Et l'on ne remarque point de nos premiers fruits du Printems qui durent juſqu'à l'arriere-ſaiſon. Le proverbe Eſpagnol a ſon rapport à cela, quand il aſſure, qu'il vaut bien mieux être Meurier, qu'Amendier, ou Abricotier, *antes Moral que Almendro.* Cependant comme il y a des rivieres qui ne ſont jamais tant de bien, que quand elles dé-

bordent, il se trouve de certains genies, qui passent pour excellens, dont tout le bon, & le rare, consiste dans le transport, & dans l'excès. Vous en connoissés un de cette trempe, que vous avés en vain tâché de moderer, & j'en admire souvent un autre, de qui l'ame semble avoir été faite pour un autre corps que le sien, tant toutes ses inclinations, & ses emportemens ordinaires, vont à le ruïner. Je m'assure donc, que vous prefereriés à cette grande & prématurée vivacité, la pesanteur des premieres années de Xenocrate & de Cleanthe. Le premier étoit si tardif, que Platon son précepteur le nommoit l'âne de son Academie. Et le dernier ne fut pas mieux traité par Zenon sous ses Portiques. Si est-ce que l'un & l'autre reüssirent de sorte, qu'ils furent des plus grands Philosophes de leur siécle.

D. Laërt.



Imprimé à PFOERTEN,

Chez ERDMANN CHRISTOFLE BENEKE.



